



HAL
open science

L'expérience de l'autre

Jean-Marc Rivière

► **To cite this version:**

Jean-Marc Rivière. L'expérience de l'autre. Presses Universitaires de Provence. Presses Universitaires de Provence, pp.266, 2018, 979-1032001615. hal-02610525v2

HAL Id: hal-02610525

<https://hal.science/hal-02610525v2>

Submitted on 17 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Traduction et commentaire
Jean-Marc Rivière

L'expérience

de

l'autre

Les premières missions diplomatiques

de Machiavel, Vettori et Guicciardini



Textuelles
Écritures du voyage

Série dirigée par Jean Viviès

- Hélène PALMA, édition critique et commentaires, *Voyage à Constantinople en passant par la Crimée d'Elizabeth Craven*, 188 p., 2018
- Alessandra ORLANDINI CARCREFF, *Au pays des vendeurs de vent. Voyager en Laponie et en Finlande du XV^e au XIX^e siècle*, 328 p., 2017
- Nathalie VANFASSE, *La plume et la route. Charles Dickens, écrivain-voyageur*, 298 p., 2017
- Céline SABIRON, *Écrire la frontière : Walter Scott ou les chemins de l'errance*, 220 p., 2016
- Anne ROUHETTE, édition critique et traduction, *Histoire d'un voyage de six semaines de Mary Shelley et Percy Bysshe Shelley*, 122 p., 2015
- Jean-Stéphane MASSIANI, *Les journaux de voyage de James Cook dans le Pacifique. Du parcours au discours*, 318 p., 2015
- Mary WOLLSTONECRAFT, traduction et critique de Nathalie BERNARD et Stéphanie GOURDON, *Lettres de Scandinavie. Lettres écrites durant un court séjour en Suède, en Norvège, et au Danemark*, 192 p., 2013
- Sylvie REQUEMORA-GROS & Loïc P. GUYON, dir., *Image et voyage. Représentations iconographiques du voyage, de la Méditerranée aux Indes orientales et occidentales, de la fin du Moyen Âge au XIX^e siècle*, 324 p., 2012
- Henry FIELDING, traduction de Nathalie BERNARD, *Le journal d'un voyage de Londres à Lisbonne 1755*, 186 p., 2009
- Matthew GRAVES, François GALLIX, Vanessa GUIGNERY & Jean VIVIÈS, dir., *Récits de voyages et romans voyageurs. Aspects de la littérature contemporaine de langue anglaise*, 250 p., 2006
- Catherine DELMAS, *Écritures du désert. Voyageurs et romanciers anglophones XIX^e-XX^e siècles*, 198 p., 2005
- Jean VIVIÈS, dir., *Lignes de fuite. Littérature de voyage du monde anglophone*, 240 p., 2003
- Jean VIVIÈS, dir., *Lignes d'Horizon. Récits de voyage de la littérature anglaise*, 240 p., 2002

Textuelles
Écritures du voyage

L'expérience de l'autre

Les premières missions diplomatiques
de Machiavel, Vettori et Guicciardini

Traduction et commentaire
de Jean-Marc Rivière

2018

PRESSES UNIVERSITAIRES DE PROVENCE

© PRESSES UNIVERSITAIRES DE PROVENCE
Aix Marseille Université

29, avenue Robert-Schuman – F – 13621 Aix-en-Provence CEDEX 1
Tél. 33 (0)4 13 55 31 91

pup@univ-amu.fr – Catalogue complet sur presses-universitaires.univ-amu.fr
facebook

DIFFUSION LIBRAIRIES : AFPU DIFFUSION – DISTRIBUTION SODIS

À Agathe

Remerciements

Ma rencontre avec Francesco Vettori date du moment où j'étudiais sous la direction de Jean-Louis Fournel. Ayant pris conscience de l'importance historiographique du *Voyage en Allemagne* et du regrettable anonymat de son auteur, j'ai associé Silvia Genzano à une première tentative de traduction de ce texte, dont les traces, quoique minces, sont ici diffuses. Qu'elle soit remerciée pour son apport originel, première pierre d'un édifice dont ce volume est la lointaine concrétisation, bien plus vaste que l'objectif que nous nous étions alors donné.

Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, qui m'ont accompagné durant mes recherches de Doctorat et m'ont accueilli au sein de leurs séminaires de l'École Normale Supérieure, ont profondément marqué ma vie d'universitaire par l'intelligence de leur approche de l'historiographie florentine et par la constante rigueur de leurs travaux. Leur pensée est présente à chaque page de ce livre, qui est un modeste témoignage de ma sincère reconnaissance intellectuelle et personnelle à leur égard.

Perle Abbrugiati a accompagné cet ouvrage depuis sa genèse, d'abord en tant que co-directrice de la collection *Textuelles*, puis en sa qualité de Directrice des Presses Universitaires de Provence. L'excellent accueil qu'elle a réservé à ce projet, ainsi que la qualité de son travail éditorial sont pour beaucoup dans la bonne tenue de ce volume. Je lui en suis infiniment reconnaissant, ainsi qu'à Jean Viviès, directeur de la série *Écritures du voyage*, pour ses précieux conseils.

Ma profonde reconnaissance va également à mes chers collègues Yannick Gouchan, Laura Guidobaldi, José Pagliardini, Raffaele Ruggiero, Caroline Savi et Bastien Spinelli. Par leur amitié, leurs encouragements et leurs conseils, ils ont été pour moi des soutiens précieux durant la rédaction de ce livre.

Une pensée particulière va enfin à Cécile Terreaux-Scotto, à laquelle je suis uni par presque deux décennies d'amitié et de partage intellectuel. Son travail est pour moi une source d'inspiration permanente.

L'épreuve de la nouveauté¹

Regards croisés

sur la France, l'Allemagne et l'Espagne

Dans leur présentation au numéro « Géographie et politique au début de l'âge moderne » de la revue *Laboratoire italien*, Paolo Carta et Romain Descendre ont souligné la concomitance entre la nouvelle conception du monde née des grandes découvertes et les mutations en cours dans le champ politique. Ainsi ont-ils formulé l'hypothèse selon laquelle « géographie et politique, tant au niveau pratique que théorique, atteignent parallèlement, à l'orée du XVI^e siècle, ce seuil périlleux au-delà duquel rien n'est plus comme avant² ».

Cette intuition se trouve confirmée, nous semble-t-il, par les textes rassemblés dans ce volume. Qu'il s'agisse de récits de voyage (*Journal de mon voyage en Espagne* de Guicciardini et *Voyage en Allemagne* de Vettori), de notations à caractère aphoristique (*De natura gallorum* de Machiavel) ou bien de relations diplomatiques (*Portrait des choses de France, Rapport sur les choses de l'Allemagne et sur l'Empereur, Discours sur les choses de l'Allemagne, Portrait des choses d'Allemagne* de Machiavel, *Relation d'Espagne* de Guicciardini), ceux-ci témoignent, en ultime analyse, d'un profond changement de perspective. Au-delà de leur hétérogénéité, ces écrits présentent la particularité d'avoir tous été rédigés par des individus jeunes et peu expérimentés³ à l'occasion de missions diplomatiques qui leur donnent l'opportunité de s'aventurer pour la première fois hors de la péninsule italienne, à un stade précoce du développement de leur pensée politique. Confrontés à un environnement nouveau qu'il leur faut comprendre et analyser, à défaut de pouvoir le

1 Nous nous permettons de reprendre ici à notre compte l'heureux titre de la *Présentation* du n° 6 (2006) de *Laboratoire italien*.

2 *Présentation* de Paolo Carta et Romain Descendre au numéro « Géographie et politique au début de l'âge moderne », *Laboratoire italien*, n° 8, 2008, p. 5.

3 Bien que le *Voyage en Allemagne* de Francesco Vettori ait été rédigé quelques années après le retour de son auteur à Florence, son idéation, comme nous le verrons par la suite, est concomitante à la mission dont sa rédaction tire prétexte. Voir *infra*, p. 57-58.

maîtriser, nos trois voyageurs ouvrent grand leurs yeux et, même si l'objet et l'étendue de leur curiosité diffèrent, leur démarche relève d'une même volonté de voir personnellement le monde, condition préliminaire et indispensable à la compréhension de celui-ci.

Sans doute faut-il distinguer, dans cette curiosité partagée, le témoignage d'une inclination naturelle commune. Mais il convient également d'y voir le signe d'une nécessité, car la relation qui lie ces voyageurs à l'univers étrange (au double sens étymologique et littéral) qui les entoure ressortit souvent de l'affrontement : contre la nature, d'abord, qui leur oppose des montagnes à gravir et des fleuves à franchir ; contre les populations locales, ensuite, dont les mœurs diffèrent parfois grandement des usages florentins ; contre des cours, enfin, qui accueillent les ambassadeurs avec le respect dû à leur fonction, mais aussi avec la prévention et le mensonge engendrés par les principes mêmes de l'échange diplomatique. Pas plus Machiavel que Vettori ou Guicciardini, cependant, n'ont été préparés à cette étrangeté.

Florence présente en effet la particularité d'être une ville de paradigmes, dans laquelle on contemple traditionnellement les objets et les événements extérieurs à la cité selon des critères d'analyse intrinsèques. Ainsi les jeunes générations sont-elles formées à la vie publique grâce à des instruments d'éducation collectifs qui, pour l'essentiel, sont issus de l'expérience des aïeux : tant les *libri di famiglia*⁴ que les chroniques citadines offrent des points de référence, sortes d'*exempla* pédagogiques qu'il faut prendre en considération avant toute prise de décision. Ce mode de pensée analogique dicte leurs lignes directrices aux comportements individuels comme aux grandes orientations politiques de la cité. Le monde extérieur y est donc observé à travers un prisme local avec, en contrepoint, l'idée selon laquelle le passé sert à juger le présent et à pronostiquer l'avenir, selon le double présupposé de la cyclicité historique et de l'enchaînement logique des événements.

Au moment où éclatent les guerres d'Italie, ce schéma d'analyse perd toute pertinence : non seulement les exemples du passé se révèlent soudain incapables d'expliquer des mutations brutales et peu intelligibles, mais aucune forme de causalité simple ne parvient à donner du sens à l'enchevêtrement factuel auquel est soumise la Péninsule depuis l'intrusion de Charles VIII⁵. Comme l'ont fort justement noté Marie Gaille-Nikodimov, Pierre Girard et Olivier Remaud,

4 Voir Cécile Terreaux-Scotto, *Les âges de la vie dans la pensée politique florentine*, Genève, Droz, 2015, p. 270-272.

5 Jean-Louis Fournel a clairement mis en évidence la nouvelle logique politique qui se trouve induite par ce phénomène : celle-ci, a-t-il écrit, « se déploie à travers l'examen de la conciliation possible entre intérêts individuels et nécessités collectives, mais aussi dans l'étude du balancement entre perspective florentine et perspectives "italienne" ou européenne et, surtout, par le biais du rôle décisif de la guerre comme facteur d'éclatement des formes traditionnelles de rationalité », in Jean-Louis Fournel, « Du jugement de soi au tribunal de l'Histoire : l'analyse immédiate de la défaite par Francesco Guicciardini », in Danielle Boillet et Corinne Lucas (éd.), *L'actualité et sa mise en écriture dans l'Italie des xv^e-xvii^e siècles*, Actes du Colloque International (Paris, 21-22 octobre 2001) organisé par le Centre interuniversitaire de recherche sur la Renaissance italienne, Paris, Université Paris-3 Sorbonne-Nouvelle, 2005, p. 88.

sans doute l'un des moments-phares de l'épreuve de la nouveauté pour la pensée politique italienne est-il celui du tournant du xvi^e siècle. Les guerres d'Italie, qui fragilisent les institutions civiles, obligent les acteurs et les penseurs politiques, les philosophes et les historiens, à observer leur présent afin de déterminer si les instruments du gouvernement des hommes et les catégories de pensée dont ils disposent sont adaptés à la situation. L'épreuve de la nouveauté s'avère alors indissolublement pratique et théorique⁶.

Francesco Vettori résume parfaitement ce nouvel état d'esprit lorsqu'il indique, en exergue du Cinquième livre du *Voyage en Allemagne*, qu'« il ne peut être parfaitement avisé, celui qui n'a pas connu beaucoup d'hommes et vu de nombreuses villes⁷ ». Le travail méthodologique qu'il entreprend en compagnie de Machiavel et de Guicciardini, à l'occasion de leurs missions d'ambassade respectives, consiste en réalité à surmonter le brouillage engendré par ce substrat mixte de connaissances héritées des anciens et de paradigmes locaux désormais inutiles, car inadaptés aux nouvelles « conditions des temps » présents⁸. Ce qui relie leurs diverses expériences hodéporiques, c'est donc l'idée qu'il faut associer, à cette connaissance collective et indirecte d'un monde centré sur l'histoire florentine, l'expérience individuelle et directe d'un espace européen désormais ouvert.

Associer, et non substituer : telle est la difficulté⁹ immédiate de cette synthèse, mais aussi la base de ses réussites futures. Jean-Claude Zancarini a montré, dans un passage que nous transcrivons ici intégralement pour mieux en suivre le cheminement logique, le lien entre ce bouleversement méthodologique et les œuvres majeures de Machiavel et de Guicciardini, auxquelles on peut ici adjoindre le trop négligé *Sommario della Istoria d'Italia* de Vettori :

L'expérience tend à devenir une méthode nécessaire, et revendiquée ouvertement comme telle, d'approche de la réalité. On connaît la formule de Machiavel qui invite, dans le chapitre 15 du *Prince*, à « suivre la vérité effective de la chose », *andare drieto alla verità effettuale della cosa* ; Guicciardini indique pour sa part, dans le *Dialogo del Reggimento di Firenze*, qu'il faut considérer « la vraie nature des choses », *la natura delle cose in verità* et il invite à « la considération ou à l'examen des choses », *la considerazione o discorso delle cose*, car les hommes se laissent souvent à ce point tromper par les noms qu'ils ne

6 Marie Gaille-Nikodimov, Pierre Girard et Olivier Remaud, *Présentation à Laboratoire italien*, n° 6, 2006, p. 10.

7 *Infra*, p. 152.

8 Comme l'a relevé Jean-Louis Fournel, « l'histoire doit se faire histoire pour le présent et donc histoire du présent, histoire radicalement contemporaine qui doit dire et agir ici et maintenant », in Jean-Louis Fournel, « Guichardin et la "démunicipalisation" de l'historiographie », in Attilio Bartoli Langeli et Gérard Chaix (éd.), *La mémoire et la cité. Modèles antiques et réalisations renaissantes*, Pérouse, Edizioni scientifiche italiane, 1997, p. 111. Sur l'influence qu'a cette « condition des temps » sur la pensée de Machiavel et de Guicciardini, voir Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, *La politique de l'expérience. Savonarole, Guicciardini et le républicanisme florentin*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2002, p. 5-6.

9 Rappelons ici les mots de Machiavel qui, dans son *Memoriale a Raffaello Girolami*, indique que l'honneur dont jouit un ambassadeur est « d'autant plus grand que seront grandes les difficultés », in Niccolò Machiavelli, *Ritratti e rapporti diplomatici*, introduzione di Corrado Vivanti, Rome, Editori Riuniti, 2000, p. 122.

connaissent pas des choses. Cette démarche pragmatique ne signifie pas pour autant qu'ils abandonnent les connaissances qui viennent de la tradition et de leur formation. Le lien nécessaire entre l'expérience du présent et la lecture des Anciens est affirmé à plusieurs reprises par Machiavel. La formulation la plus célèbre de ces deux piliers de la connaissance est celle de la lettre de dédicace du *Prince* : « *la cognizione delle actioni delli uomini grandi, imparata da me con una lunga esperienza delle cose moderne et una continua lectione delle antiche*¹⁰ ».

Pour Machiavel, Vettori et Guicciardini, faire « l'expérience de l'autre », c'est donc se placer au point de jonction entre une mémoire du passé cristallisée, un présent dépourvu d'accroches logiques aisément préhensibles et un avenir difficile à lire. C'est, de surcroît, inventer l'outillage mental nécessaire à la compréhension de cet environnement nouveau.

L'outil premier de ce processus de pénétration du monde, on l'a dit, est le regard. Or, regarder porte ses fruits seulement si l'on sait voir, c'est-à-dire si l'on se montre capable de déterminer *quoi* observer, *d'où* observer cet objet et *comment* l'observer. C'est cela, surtout, qui sépare les textes rassemblés dans ce volume des relations d'ambassades vénitiennes telles qu'elles se systématisent à la fin du xv^e siècle¹¹ : il est avant tout question, ici, d'un point de vue sur le monde, depuis lequel on détermine ce qui mérite d'être vu, non pas de manière absolue ou exhaustive¹², mais en fonction d'une finalité particulière. Il y est question, en somme, d'une prise de distance induite par une focalisation spécifique et consciente. On comprend dès lors que, loin d'être antinomiques, le regard que porte Machiavel sur les rapports entre un territoire, des institutions et un peuple, celui qu'étend Vettori sur les traces laissées par l'histoire, tout au long de son trajet vers Constance, et celui que pose Guicciardini sur la relation entre un territoire, saisi dans ses spécificités géographiques et topographiques, et la société qui s'y crée, sont complémentaires¹³. C'est bien parce qu'ils s'entrecroisent, se nourrissent et se répondent l'un l'autre – parce

10 Jean-Claude Zancarini, « Machiavel et Guicciardini : guerre et politique au prisme des guerres d'Italie », *Laboratoire italien*, n° 10, 2010, p. 10.

11 Bien que de tels rapports aient été rendus obligatoires par des décrets promulgués en 1125 et 1178, la plus ancienne relation diplomatique vénitienne qui nous soit parvenue est celle qu'a rédigée en 1492 Zaccaria Contarini sur la France. Ceci semble indiquer que leur usage devient récurrent seulement à la fin du siècle. Voir Alessandro Fontana, « L'échange diplomatique (les relations des ambassadeurs Vénitiens en France pendant la Renaissance) », in José Guidi et Marie-Françoise Piéjus (éd.), *La circulation des hommes et des œuvres entre la France et l'Italie à l'époque de la Renaissance*, Actes du Colloque International (Paris, 21-23-24 octobre 1990) organisé par le Centre interuniversitaire de recherche sur la Renaissance italienne, Paris, Université Paris-3 Sorbonne-Nouvelle, 1992, p. 22.

12 Or, note Alessandro Fontana à propos des relations diplomatiques vénitiennes, l'ambassadeur, dans de tels textes, « se limite, dans un discours volontairement neutre et nécessairement impartial, à produire une *information* (le mot est déjà largement utilisé à l'époque) étayée sur une série de savoirs et de connaissances destinées, d'une part, à la magistrature des Dix et au Sénat, pour la prise éventuelle de décisions, dans l'immédiat, et, d'autre part, à l'alimentation de ce dépôt de la mémoire que constitue, dans la longue durée, l'archive de l'État », *ibidem*, p. 23.

13 Ainsi, malgré son indéniable efficacité rhétorique, jugeons-nous trop rapide la formule d'Alessandro Fontana, selon lequel « Florence a ainsi donné une *raison* aux États », quand « Venise les a dotés d'un *regard* », *ibidem*, p. 24. Nous pensons au contraire que, dans ce cas précis, il n'est de raison sans un regard, tel que nous l'avons défini plus haut.

qu'ils se constituent en réseau –, que leur juxtaposition fait sens et que les écrits qui en découlent trouvent leur place, côte à côte, dans ce volume.

En matérialisant, par leur propre cheminement, cette nécessité de se former grâce à une expérience directe du monde, Machiavel, Vettori et Guicciardini incarnent un modèle politique nouveau, davantage basé sur l'exacerbation des qualités individuelles que sur l'appartenance collective à un groupe social¹⁴ : parce qu'elle relève davantage de l'apprentissage que de l'héritage, la pratique individuelle fonde désormais la compétence politique¹⁵. En d'autres termes, si gouverner devient un métier, alors il faut que ceux qui s'adonnent à cette activité y soient *formés* plutôt que *destinés*. Un tel transfert rend moins malaisée la compréhension du maelström de forces concurrentes qui s'abattent sur l'Italie, mais elle n'en est pas, pour autant, une garantie absolue d'explicitation. Car, comme l'observe Vettori en conclusion de sa lettre à Machiavel du 16 mai 1514, « ces rois et ces princes sont des hommes comme vous et moi, et je sais que, nous, nous faisons beaucoup de choses au hasard, y compris dans des matières qui nous importent grandement, et on peut ainsi penser qu'ils agissent eux aussi de la sorte¹⁶ ».

Il y a donc, dans les affaires italiennes et, plus généralement, dans celles de l'Europe continentale, une part incompressible d'éléments indépendants de toute concaténation logique. Dès lors, comme le note Vettori dans sa lettre aux Dix du 8 février 1508, les émissaires hors les murs se trouvent confrontés à une équation apparemment insoluble : leur mission consiste à déterminer une ligne directrice pour la politique de la cité sur la base de conjectures qui, « dans un événement sujet au doute, doivent avoir valeur de certitudes¹⁷ ». Il y a là un paradoxe fondamental, mais aussi un passionnant défi intellectuel, que souligne Machiavel dans son *Memoriale a Raffaello Girolami* : « Les ambassades, écrit-il en effet, sont, dans une cité, l'une de ces choses qui font honneur à un citoyen, et on ne peut pas dire apte aux affaires de l'État celui qui n'est pas apte à assumer cette charge¹⁸. »

Ce sont les traces d'une volonté partagée de se montrer à la hauteur d'un tel défi que nous trouvons dans ce volume. À bien y regarder, Machiavel, Vettori et Guicciardini répondent, chacun à leur manière, à une seule et même question : quel cadre formel donner à l'information brute pour transformer celle-ci en un

14 Voir Jean-Marc Rivière, « L'émergence de l'individualité comme modalisateur du discours politique chez les *popolani* florentins », *Cahiers d'Études Romanes*, n° 35 (2/2017), *Le peuple. Théories, discours et représentations*, p. 121-134.

15 *Infra*, p. 33-35.

16 Niccolò Machiavelli, *Lettere a Francesco Vettori e a Francesco Guicciardini*, a cura di Giorgio Inglese, Milan, Rizzoli, 1996, p. 242.

17 Niccolò Machiavelli, *Legazioni e commissarie*, a cura di Sergio Bertelli, vol. 2, Milan, Feltrinelli, 1964, p. 1100. Intéressante est l'analyse du verbe *congetturare*, notamment dans les relations des ambassadeurs vénitiens, in Romain Descendre, « Analyse géopolitique et diplomatie au XVI^e siècle. La qualification de l'ennemi dans les *relazioni* des ambassadeurs vénitiens », *Astérion*, n° 5, 2007, p. 255-256.

18 Niccolò Machiavelli, *Memoriale a Raffaello Girolami*, *op. cit.*, p. 122.

instrument d'analyse à vocation prédictive, pour soi¹⁹ certes, mais aussi pour ceux qui, depuis la cité, doivent penser et mettre en œuvre l'action politique ? Les solutions qu'ils adoptent divergent dans leur nature ; c'est cependant moins, nous semble-t-il, la question du genre qui importe ici que celle de la langue. Ainsi partageons-nous l'analyse de Marie Gaille-Nikodimov, Pierre Girard et Olivier Remaud, lorsqu'ils écrivent que

la description de la nouveauté est une opération tout aussi complexe que son appréhension. La signification de ce qui est perçu comme nouveau ne réside pas *a priori* dans la langue ordinaire et disponible. Celui qui en fait l'expérience se voit souvent contraint d'inventer une autre langue, de forger des catégories analytiques, de créer des institutions et d'imaginer des modes de l'action afin de décrypter la situation et de caractériser l'urgence du moment. La description du nouveau est prise dans le langage que l'on choisit d'employer et le système de valeurs qui lui est propre²⁰.

La mise en résonance des différents textes réunis dans ce volume amène plusieurs remarques à ce propos. En premier lieu, on observe une homogénéité sémantique et syntaxique dans les écrits de même nature : ainsi les parties strictement liées au récit de voyage chez Vettori sont-elles très proches sur le plan linguistique (y compris dans l'usage répétitif de formulations peu travaillées) du *Journal de mon voyage en Espagne* de Guicciardini, tout comme la *Relation d'Espagne* de ce dernier l'est du *Portrait des choses de France* machiavélien. Il est par ailleurs frappant d'observer combien la langue employée par Machiavel, Vettori et Guicciardini diffère de celle dont ils usent dans leur correspondance diplomatique²¹, dont le genre impose un plus grand niveau de formalisme²². Il est intéressant, surtout, de comparer cette dernière aux textes qui ressortissent de la catégorie générique des relations d'ambassade (*Portrait des choses de France*, *Rapport sur les choses de l'Allemagne et sur l'Empereur*, *Discours sur les choses de l'Allemagne*, *Portrait des choses d'Allemagne* de Machiavel, *Relation d'Espagne* de Guicciardini), dont la rédaction est, sinon concomitante, du moins rapprochée

19 « Écrire l'histoire qui est en train de se passer », ont fait observer Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, « est d'abord une nécessité intime, personnelle, du citoyen, constitutive de son appartenance au corps politique et à la communauté de ceux qui peuvent avoir accès aux charges politiques », in Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, *La politique de l'expérience. Savonarole, Guicciardini et le républicanisme florentin*, Alexandrie, Edizioni dell'Orso, 2002, p. 10.

20 Marie Gaille-Nikodimov, Pierre Girard et Olivier Remaud, *Présentation à Laboratoire italien*, n° 6, *op. cit.*, p. 9.

21 Leur correspondance privée, notamment celle qu'échange Guicciardini depuis l'Espagne avec son père et ses frères, représente une modalité discursive intermédiaire, puisque la volonté de synthèse qu'on y lit demeure inaboutie, faute d'un recul historique suffisant.

22 Ajoutons que l'exercice de la correspondance diplomatique relève par ailleurs, avant tout, de la nécessité : même quand il y a peu à dire, l'émissaire doit écrire, ne serait-ce que pour rappeler son existence. C'est ce qu'indique Machiavel dans sa lettre à Luigi Guicciardini du 29 novembre 1509 : « Je suis ici comme sur une île au sec, tout comme vous, car, ici, on ne sait rien de rien ; et toutefois, pour paraître vivant, je vais rédigeant de longs discours que j'adresse aux Dix ». En écho à ces propos (et non sans une ironique amertume), Biagio Buonaccorsi lui écrit, le 29 août 1510 : « Tes lettres ont fait bailler tout le monde ici. On pense et on repense, et puis on ne fait rien », in Niccolò Machiavelli, *Lettere*, a cura di Franco Gaeta, Milan, Feltrinelli, 1961, p. 202 et 216.

sur le plan chronologique. Car, si le discours porte dans les deux cas sur le même objet, les modalités de sa mise en œuvre divergent notablement. Dans la correspondance diplomatique, le discours procède en effet par juxtaposition d'éléments informatifs, selon une logique paratactique et cumulative. Le sens s'y dégage grâce à un phénomène de décantation à long terme, la responsabilité de l'interprétation des faits étant abandonnée aux destinataires des missives, à savoir les Dix ou les membres de la *Signoria*. Dans les relations d'ambassade de Machiavel et de Guicciardini, le discours progresse au contraire selon un processus de resserrements progressifs autour de l'objet investigué, et c'est l'auteur qui assume la responsabilité finale de l'analyse. Là, donc, où la correspondance officielle est l'expression d'une *perception*, les relations d'ambassade sont le produit d'une *synthèse* : elles engagent l'entendement, sur la base de l'observation des phénomènes et des objets étudiés.

Dans ses articles fondateurs consacrés à la pratique diplomatique après 1494, Alessandro Fontana a fait observer le lien intime existant entre la relation d'ambassade, telle qu'elle est notamment produite par les émissaires vénitiens, et l'image. Cette production, a-t-il noté, s'apparente à la cartographie car, « comme une carte, elle rend visible l'espace de cette politique par une description des données²³ ». Le lien entre la description écrite d'un territoire et sa saisie figurative est toutefois plus ancien : en 1355, Bartolo da Sassoferrato insère ainsi dans son traité *De fluminibus* des images du Tibre qui, comme l'a relevé Carla Frova, « sont en quelque sorte la matérialisation sur la carte, sous forme de lignes et de couleurs, de la volonté de rétablir l'ordre dans les relations entre les hommes, continuellement troublés par le comportement changeant du fleuve²⁴ ». Ainsi que l'a signalé Romain Descendre, Machiavel lui-même accorde dans son œuvre postérieure une place notable aux comparaisons et métaphores d'ordre spatial ou géographique²⁵. Fondée sur une connaissance précise du territoire, « cette métaphorique géographique et picturale », indique Descendre, « permet à Machiavel de mettre en valeur les compétences très précises qui doivent servir à l'analyse et à l'action politique²⁶ ». Sans doute, dans le cas des textes qui nous intéressent ici, peut-on aller plus loin encore dans l'analyse du rapport entre image et pratique diplomatique. Un indice majeur nous est donné par Machiavel lorsque, entre 1510 et 1512, il abandonne les dénominations « rapport » (*rapporto*) et « discours » (*discorso*), employées dans ses écrits germaniques, au profit du terme « portrait » (*ritratto*), qu'il utilise à deux reprises à propos des affaires de France et d'Allemagne. Comme l'a souligné Cristina Ion, ce choix est hautement signifiant : « le *ritratto*, a-t-elle écrit, représente le paradigme de

23 Alessandro Fontana, « L'échange diplomatique... », *op. cit.*, p. 26. Voir par ailleurs, du même auteur, « Les ambassadeurs après 1494 : la diplomatie et la politique nouvelles », in Adelin Charles Fiorato (éd.), *Italie 1494*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1994, p. 168.

24 Carla Frova, « Le traité *De fluminibus* de Bartolo da Sassoferrato (1355) », *Médiévales*, n° 36, 1999, p. 89.

25 Romain Descendre, « L'arpenteur et le peintre. Métaphore, géographie et invention chez Machiavel », *Laboratoire italien*, n° 8, 2008, p. 63-98.

26 *Ibidem*, p. 65.

l'approche machiavélienne de l'expérience. Il témoigne de la mise au point politique du regard sur l'histoire²⁷ ».

Par ailleurs, si l'on compare la démarche entreprise par Machiavel dans ses deux *Portraits* à celle que mène Guicciardini dans sa *Relation d'Espagne*, rédigée – et cela n'est pas casuel – durant la même période, on note de fortes similitudes dans la mise en œuvre comme dans la finalité du discours. De fait, le texte que Guicciardini consacre à l'Espagne s'apparente davantage aux « portraits » machiavéliens qu'aux « relations » diplomatiques vénitiennes²⁸. Il n'est qu'à le comparer à l'archétype du genre, la *Relazione* consacrée par l'ambassadeur vénitien Vincenzo Querini à sa brève légation auprès de l'empereur Maximilien²⁹, pour le constater. Ce choix lexical s'explique sans doute par le fait que Guicciardini a ainsi voulu insérer son écrit dans un genre qui, désormais, semble indissociable de la pratique diplomatique elle-même. Dans un contexte pénible, au sein duquel il lui faut en permanence justifier son rôle et sa présence à la cour de Ferdinand³⁰, une telle dénomination lui permet de donner davantage de lustre à son rapport final et, par ricochet, de consistance à sa mission elle-même.

Revenons, à ce point, sur le terme « *ritratto* » tel qu'il est ici employé par Machiavel. Comme on l'a dit plus haut, ce terme est l'expression d'un choix sémantique fort, puisqu'il vient remplacer des dénominations plus convenues et qu'il est utilisé par Machiavel à deux reprises sur un arc chronologique très bref. Ce constat ouvre sur deux nouvelles questions. Pourquoi, d'abord, Machiavel est-il sorti du champ sémantique propre à la diplomatie pour adopter un terme qui ressortit du lexique des arts figuratifs ? Pourquoi, ensuite, ce bouleversement lexical intervient-il précisément au tournant entre la première et la deuxième décennie du siècle ?

Pour répondre à notre première interrogation, il y a déjà longtemps que Daniel Arasse a eu l'intuition (malheureusement non approfondie) qu'un lien chronologique et conceptuel fort existait entre l'avènement de la pensée historiographique et l'évolution de la peinture italienne durant la seconde moitié du xv^e siècle³¹. Lorsqu'ils parcourent la France, l'Allemagne ou l'Espagne, et qu'ils

27 Cristina Ion, « Vivre et écrire la politique chez Machiavel : le paradigme du *ritratto* », *Archives de Philosophie*, 2005/3, t. 68, p. 529. Bien que nous partagions pour l'essentiel son analyse, nous sommes en désaccord avec Cristina Ion lorsqu'elle refuse que les *ritratti* machiavéliens puissent être considérés comme des « portraits ». Nous pensons au contraire, comme nous le montrerons par la suite, qu'ils sont pleinement et absolument des *portraits*, au sens figuratif du terme.

28 Ainsi ces dernières, malgré une forme et des conditions de production différentes, ont-elles un lien plus étroit, si l'on considère leur finalité et les modalités de leur usage, avec la correspondance diplomatique de Machiavel et de Guicciardini qu'avec leurs relations d'ambassade. Sur le genre de la relation diplomatique telle que la pratiquent les Vénitiens, voir Romain Descendre, « Analyse géopolitique et diplomatie... », *op. cit.*, p. 243-248.

29 Vincenzo Querini, *Relazione di Vincenzo Quirini, tornato ambasciatore dall'imperatore Massimiliano nel dicembre 1507*, in Eugenio Alberi (éd.), *Le relazioni degli ambasciatori veneti al Senato durante il secolo decimo sesto*, serie I, vol. VI, Florence, Società editrice fiorentina, 1862, p. 5-58.

30 *Infra*, p. 184-185.

31 Ainsi a-t-il souligné que « l'art de peindre une *historia* est bien, en définitive, une historiographie, l'art en peinture d'une graphie (concise) de l'histoire », in Daniel Arasse, « La peinture de la Renaissance

posent leur regard sur ce qui les entoure, Machiavel et Guicciardini sont à la recherche de *signes*, dans l'exacte acception que donne à ce terme Leon Battista Alberti dans son *De Pictura* (I 2) : « J'appelle signe ici tout ce qui est situé sur une surface de manière à pouvoir être perçu par l'œil³² ». Une fois convenablement reliés grâce au travail de l'entendement, ces signes dessinent une image. Les textes que nous analysons ici font ainsi œuvre de *re-praesentatio*, « une restitution de la présence conçue de telle manière que dans l'*imago* les signes naturels se trouvent restitués en corrélation, pour ainsi dire un par un », selon les mots de Norbert Schneider³³. Machiavel et Guicciardini travaillent donc bien ici à « *ritrarre* », c'est-à-dire, littéralement, à tracer un trait, à relier entre elles les données brutes tirées de l'observation pour représenter un ensemble cohérent, organisé sous forme de système. La synthèse dont leurs écrits sont la concrétisation matérielle s'appuie donc sur deux phases distinctes : d'abord, par l'entremise du regard, celle de la captation d'une identité (collective, dans le cas d'une nation ; individuelle, mais intimement liée à la première, dans le cas d'un souverain), puis, au moyen du verbe et de l'entendement, celle de sa retranscription et de sa mise en forme systémique. L'équivalent littéral du verbe *ritrarre* dans la langue française, « pourtraire », présente une étymologie identique, comme le signale Dominic Olariu :

pourtraire se réfère, dès son apparition au XII^e siècle dans la langue française, à la ressemblance, à une mimesis aussi détaillée que possible. Le mot souligne la surface matérielle d'un corps et sa reproduction dans une représentation. Il faut même aller plus loin : la *pourtraiture* ne fait pas seulement référence à l'imitation méticuleuse ; cette dernière devient la signification la plus commune de la *pourtraiture* aux XIII^e et XIV^e siècles. C'est à juste titre, par conséquent, que les recherches insistent sur la ressemblance des *portraits*³⁴.

Ceci nous amène à une double conclusion : ce que font Machiavel et Guicciardini dans leurs relations d'ambassade relève bien du *ritratto*, au sens figuratif du terme, et la traduction de ce terme par son équivalent littéral français « portrait » se justifie donc pleinement³⁵.

italienne et les perspectives du moi », in *Image et signification*, Paris, La Documentation Française, 1983, p. 235.

32 Leon Battista Alberti, *De Pictura (1435) / De la Peinture*, traduction de Jean-Louis Schefer, Paris, Éditions Macula, 2014, p. 91.

33 Norbert Schneider, « Aequalitas. Contribution à l'art du portrait chez Jan van Eyck », in Dominic Olariu (éd.), *Le portrait individuel. Réflexions autour d'une forme de représentation XIII^e-XV^e siècles*, Berne, Peter Lang, 2009, p. 198.

34 Dominic Olariu, *La genèse de la représentation ressemblante de l'homme. Reconsidérations du portrait à partir du XIII^e siècle*, Berne, Peter Lang, 2014, p. 27.

35 Un argument supplémentaire en faveur de cette correspondance nous est fourni par l'usage récurrent qui est fait de ce terme en France, durant la seconde moitié du XVI^e siècle, pour désigner des vues de villes, telles que celles que réunit en 1564 l'éditeur lyonnais Jean d'Ogerolles dans le recueil intitulé *Plantz, pourtraitz et descriptions de plusieurs villes et forteresses*. Ainsi naît le genre du « vif pourtrait » ou « vray pourtraict », dont Monique Pelletier indique qu'« il saisit tous les détails de l'objet qu'il reproduit "trait pour trait" et, en assemblant ses éléments constitutifs, il révèle la personnalité du modèle », in Monique Pelletier, *Cartographie de la France et du monde de la Renaissance au Siècle des lumières*, Paris, Bibliothèque Nationale de France, 2002, p. 21.

Cette intégration des catégories des arts figuratifs dans le champ diplomatique et, plus largement, dans le champ politique repose sur l'idée, explicitée par Hans Belting, selon laquelle l'image procède fondamentalement d'une investigation anthropologique du monde. Ainsi, écrit-il,

une « image » est plus que le produit d'une perception. Elle apparaît comme le résultat d'une symbolisation personnelle ou collective. Tout ce qui passe sous nos yeux, qu'il s'agisse de la vision physique ou du regard intérieur, se lève donc élucidé ou transformé en images. Aussi la notion d'image, si l'on veut bien la prendre au sérieux, ne saurait-elle être en définitive qu'une notion anthropologique³⁶.

Poussant plus avant son raisonnement, Belting a montré dans ses études sur l'avènement du portrait individuel dans l'art occidental comment le « simple spectacle de l'être humain » devient, durant les dernières décennies du xv^e siècle, le ferment d'une nouvelle vision du monde³⁷, dans laquelle les auteurs ont désormais le droit d'observer et de dépeindre les hommes sur la base de la vérité descriptive. La mutation fondamentale, nous dit toujours Belting, concerne le passage de la description picturale des corps sociaux, dotée d'une fonction emblématique et symbolique, à celle des corps matériels, basée sur la ressemblance physiologique³⁸. Le portrait en vient alors à assumer une puissance documentaire inédite. Cette translation, initiée aux Pays-Bas durant la seconde moitié xv^e siècle, atteint le reste de l'Europe à l'extrême fin du siècle. Ainsi, comme l'a indiqué Dominic Olariu, « les termes *portrait*, « *ritratto* » et « *conterfey* » ne désignent des *images artistiques* d'un être humain qu'à partir du tournant des xv^e et xvi^e siècles³⁹ ». Les années 1510-1512, durant lesquelles Machiavel emploie dans ses écrits de légation le terme « *ritratto* », correspondent donc au moment où celui-ci, dans sa nouvelle acception figurative, atteint en Italie sa phase de maturité. Voilà résolue notre seconde interrogation : il y a concomitance entre l'usage du terme *ritratto* dans les écrits machiavéliens et le plein développement du portrait individuel dans les arts figuratifs péninsulaires.

De surcroît, comme l'a montré Belting dans son étude du *Timothée* de Jan Van Eyck et, notamment, de l'inscription « Léal souvenir » inscrite sur son parapet, la nouvelle conception du portrait repose sur un rapport d'étroite

36 Hans Belting, *Pour une anthropologie des images*, Paris, Gallimard, 2004, p. 18. Ceci nous est confirmé par Jean-Claude Schmitt, qui note : « Ainsi la question du portrait ne peut-elle se poser isolément et directement, mais seulement à travers une constellation de questions qui toutes importent à l'anthropologie médiévale : celles de la mémoire, de la mort, de l'identité. Peindre un portrait, c'est établir une relation de sujet à sujet », in Jean-Claude Schmitt, « La mort, les morts et le portrait », in Dominic Olariu (éd.), *Le portrait individuel...*, op. cit., p. 31.

37 Hans Belting, *Miroir du monde. L'invention du tableau dans les Pays-Bas*, Paris, Hazan, 2014, p. 44-53.

38 Hans Belting, « Le portrait médiéval et le portrait autonome. Une question », in Dominic Olariu (éd.), *Le portrait individuel...*, op. cit., p. 127-128. Il y a, entre les notations aphoristiques du *De natura gallorum* et le *Portrait des choses de France*, un transfert équivalent, du générique au ressemblant.

39 Dominic Olariu, *La genèse de la représentation...*, op. cit., p. 37.

contiguïté entre l'image et la langue⁴⁰, par lequel le portrait garantit la conformité – dans une acception large, qui s'étend jusqu'au domaine juridique – de ce qui est représenté par rapport à ce qui est. C'est le regard, « motif cardinal de la nouvelle peinture⁴¹ », qui fonde cette garantie de « loyale » ressemblance, plaçant le portrait en position d'*interface* entre le sujet représenté et le spectateur⁴². Cette dernière idée est intéressante car, que font Machiavel et Guicciardini dans leurs relations d'ambassade, sinon faire office d'interfaces entre une réalité complexe et les instances de gouvernement, destinataires de ces synthèses textuelles ? Dans ce contexte, le choix du terme « *ritratto* » dépasse la simple question de la figurabilité du monde qui est donné à voir à l'émissaire : il garantit la ressemblance entre la réalité que perçoit ce dernier et la représentation qu'il en donne, tout comme le portrait individuel garantit celle du modèle avec sa représentation picturale.

Par le choix de ce terme, Machiavel valorise donc la qualité du recueil des signes que son regard a saisis et que son entendement a synthétisés, en même temps qu'il la met en jeu. En d'autres termes, il pose comme enjeu principal de son travail la performativité de l'image qu'il dessine dans ses rapports, donnant par là-même une dignité nouvelle à la fonction d'ambassade. Le message devient, dès lors, limpide : désormais, l'ambassadeur ne peut plus se contenter de rendre compte d'une réalité changeante et peu intelligible. Il lui incombe de la mettre en perspective et de lui donner consistance⁴³. Ce transfert trouve ses fondements mêmes dans la crise de la représentation engendrée par les guerres d'Italie : tout comme le passage du portrait médiéval au portrait moderne sanctionne la crise de la société féodale et l'avènement du monde bourgeois, le passage, dans le contexte diplomatique, d'une vision généalogique de l'autre à une vision synthétique moderne naît de l'inadéquation entre le monde, tel qu'il est désormais, et les instruments dont on dispose pour l'étudier. Or, comme l'a noté Alessandro Fontana, « la compréhension politico-diplomatique du monde est désormais la dernière forme de résistance et de défense des petits Etats italiens, qui ont perdu tout crédit à l'étranger, contre les deux grandes monarchies européennes⁴⁴ ». Chacun à leur manière, Machiavel, Guicciardini et, à un degré moindre, Vettori font œuvre de résistance face au délitement des outils traditionnels d'investigation du monde, inventant les modalités d'une représentation susceptible de rendre compte efficacement de la nouvelle réalité qui se présente à eux.

40 Hans Belting, *Miroir du monde...*, *op. cit.*, p. 62-69.

41 *Ibidem*, p. 68.

42 Hans Belting, *Faces. Une histoire du visage*, Paris, Gallimard, 2017, p. 164.

43 Là encore, la similitude avec les arts figuratifs est frappante. Ainsi Belting a-t-il noté que « le portrait et l'image perspective ne dépendent pas l'un de l'autre, mais ils ont été inventés en même temps. Tous deux confèrent à l'homme une présence symbolique dans l'image : il apparaît dans le portrait avec son visage et dans l'image en perspective avec son regard sur le monde. La perspective et l'art du portrait sont tous deux des formes symboliques », in Hans Belting, *Florence et Bagdad*, Paris, Gallimard, 2012, p. 32-33.

44 Alessandro Fontana, « L'échange diplomatique... », *op. cit.*, p. 24.

Note du traducteur

Ce volume réunit et fait dialoguer des textes de Machiavel, Vettori et Guicciardini qui, jusqu'à présent, ont toujours été présentés séparément.

Nous avons fait le choix d'une traduction fidèle à ces écrits qui, du fait de leurs conditions de production et de leur destination, n'ont pas tous subi le même travail de polissage et de réécriture de la part de leurs auteurs. Ainsi, si les textes de Machiavel et la *Relation d'Espagne* de Guicciardini ont été rédigés dans un contexte officiel et ont fait l'objet d'un soin particulier dans leur mise en forme, le *Journal de mon voyage en Espagne* de ce dernier est une succession de notes, souvent répétitives et peu retravaillées, probablement destinées à un usage personnel ou à une diffusion restreinte. Le cas du *Voyage en Allemagne* de Vettori est encore différent, puisque les passages liés au voyage en lui-même apparaissent moins soignés que les différents inserts, narratifs ou justificatifs, qui ambitionnent une qualité stylistique supérieure.

Les textes de Machiavel consacrés à ses légations françaises et allemande ont, par le passé, tous été traduits par Christian Bec¹. Nous avons choisi d'en proposer ici une traduction nouvelle, plus fidèle au texte sur le plan syntaxique, mais aussi lexical. Il nous est en effet apparu essentiel de ne pas polir outre mesure une langue qui, tout comme la pensée politique de son auteur, se forge au fil de ses missions.

Le *Voyage en Allemagne* a été traduit en 1914 par Louis Passy et inséré dans le second tome de sa biographie de Francesco Vettori. Là encore, nous en proposons une traduction nouvelle, en vertu du principe général énoncé ci-dessus et du fait d'une langue qui, dans la traduction de Passy, apparaît désormais désuète au lecteur contemporain.

Les deux textes de Francesco Guicciardini consacrés à sa légation espagnole sont inédits en français.

Malgré l'inconfort de lecture que de tels principes de traduction ne manquent pas d'engendrer, nous avons choisi de respecter fidèlement les spécificités linguistiques de ces textes. Ainsi avons-nous conservé les

1 Sa traduction, publiée in Machiavel, *Le Prince et les premiers écrits politiques* (Paris, Garnier, 1987), a été reprise par la suite in Machiavel, *Œuvres* (Paris, Robert Laffont, 1996).

latinismes, qui montrent notamment l'influence de la langue de Chancellerie sur le style de Machiavel, et n'avons-nous pas gommé les répétitions, ruptures syntaxiques et irrégularités morphologiques présentes en grand nombre dans le *Voyage en Allemagne* de Vettori et dans le *Journal de mon voyage en Espagne* de Guicciardini.

Un tel choix permet non seulement de montrer ce qui sépare ou, au contraire, rapproche Machiavel, Vettori et Guicciardini sur le plan linguistique, à ce stade spécifique de leur évolution individuelle, mais également de donner au lecteur la possibilité d'établir une comparaison diachronique, à l'intérieur de leurs corpus respectifs, avec leurs écrits postérieurs². Ceci permet en outre de révéler plus distinctement la manière dont les contextes linguistiques liés à leur activité professionnelle et à leur insertion socio-politique (écriture de chancellerie, comptes rendus des *pratiche*, *libri di famiglia*...) pèsent sur leur pratique scripturale de jeunesse.

Les noms liés à la toponymie ont été modernisés, afin que le lecteur puisse suivre plus aisément les trajets empruntés par Vettori et Guicciardini. Parce qu'ils n'existent plus ou ont été retranscrits phoniquement par les auteurs, quelques lieux-dits ou villages n'ont pu être identifiés. Lorsque cela a été possible, nous avons alors indiqué en note l'hypothèse d'identification la plus vraisemblable.

Les citations insérées dans ce volume, qu'elles soient issues d'autres sources textuelles ou bien d'analyses critiques, ont été traduites par nos soins, à l'exception des passages tirés du *Prince* de Machiavel, ainsi que des *Avertissements politiques* et de *l'Histoire d'Italie* de Guicciardini, pour lesquelles nous avons retranscrit les traductions de Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini.

Les éditions de référence à partir desquelles ont été établis les textes réunis dans ce volume sont les suivantes :

Machiavel

Niccolò Machiavelli, *Dell'arte della guerra. Scritti politici minori*, a cura di Denis Fachard, Jean-Jacques Marchand e Giorgio Masi, Rome, Salerno Editrice, 2001 :

- *De natura gallorum* ;
- *Portrait des choses de France* ;
- *Rapport sur les choses de l'Allemagne rédigé en ce jour du 17 juin 1508* ;
- *Discours sur les choses de l'Allemagne et sur l'Empereur* ;
- *Portrait des choses d'Allemagne*.

Niccolò Machiavelli, *Istorie fiorentine e altre opere storiche e politiche*, a cura di Alessandro Montevercchi, Turin, UTET, 2007 :

- *Notule pour qui se rend en ambassade en France*.

2 Cette comparaison se révèle d'autant plus pertinente que nous partageons pleinement les choix de traduction adoptés par Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini pour leurs diverses traductions de Machiavel et de Guicciardini, dont nous nous sommes ici inspirés.

Francesco Vettori

Francesco Vettori, *Viaggio in Alamagna*, in Francesco Vettori, *Scritti storici e politici*, a cura di Enrico Niccolini, Bari, Laterza, 1972.

Francesco Guicciardini

Francesco Guicciardini, *Diario del viaggio in Spagna*, a cura di Bruno Maier e Mario Spinella, Pordenone, Edizioni Studio Tesi, 1993.

Francesco Guicciardini, *Relazione di Spagna*, in *Opere*, a cura di Vittorio de Caprariis, Letteratura italiana. Storia e testi, vol. 30, Milan-Naples, Riccardo Ricciardi Editore, 1953.

I

*Les légations de Machiavel
en France*

Présentation

Machiavel accomplit quatre légations en France durant sa carrière à la seconde Chancellerie florentine, initiée en juin 1498¹. La première, qui se déroule de juillet à décembre 1500 en compagnie de Francesco della Casa, intervient peu de temps après son recrutement. Machiavel effectue par la suite trois autres légations, de janvier à mars 1504, de juin à septembre 1510, puis en septembre 1511.

L'expérience française de Machiavel présente ainsi plusieurs caractéristiques intéressantes. La première tient à la jeunesse de ce dernier lorsqu'il rejoint pour la première fois la Cour de France. Malgré les deux brèves missions qu'il a menées l'année précédente, à Piombino auprès de Iacopo d'Appiano, puis à Imola auprès de Caterina Sforza Riario, le tout nouveau secrétaire présente un déficit de *praxis* politique qu'il compense par la volonté d'investiguer ce monde nouveau au moyen d'un regard qui, comme on le lit dans sa correspondance diplomatique, gagne progressivement en acuité comme en amplitude. Cette relation particulière avec la France, en second lieu, est récurrente. Elle s'étend non seulement sur toute sa carrière au sein de la seconde Chancellerie², mais aussi sur une période cruciale pour le régime républicain : l'intense réflexion institutionnelle des années 1499-1502 aboutit en effet à l'instauration du Gonfalonierat à vie³ et au régime sodérinien, que l'expérience française de Machiavel couvre dans sa quasi-intégralité.

La relation qu'entretient Machiavel avec la France dessine donc l'histoire d'une triple évolution : celle, d'abord, du secrétaire lui-même qui, au fil de ses multiples missions hors les murs, acquiert des points de comparaison et

- 1 Sur l'expérience française de Machiavel, voir Raffaele Ruggiero, *Machiavelli e la crisi dell'analogia*, Bologne, Il Mulino, 2015, p. 72-102.
- 2 Corrado Vivanti revient sur l'importance des années de Chancellerie dans la formation de Machiavel in « L'apprentissage de l'art politique », in Alessandro Fontana, Jean-Louis Fournel, Xavier Tabet et Jean-Claude Zancarini (éd.), *Langues et écritures de la république et de la guerre. Études sur Machiavel*, Gênes, Name edizioni, 2004, p. 403-415. Sur le fonctionnement de la Chancellerie et son rôle, notamment dans la politique diplomatique florentine, voir Andrea Guidi, *Un segretario militante. Politica, diplomazia e armi nel Cancelliere Machiavelli*, Bologne, Il Mulino, 2009, p. 37-107.
- 3 Voir Jean-Marc Rivière, « Les vecteurs de l'autorité politique dans la mutation institutionnelle florentine (1494-1502) », *Cahiers d'Études Romanes*, n° 30, *Les mots du politique*, 2015, p. 59-71.

fait évoluer sa manière d'observer son environnement. Celle, ensuite, des conditions concrètes autour desquelles se nouent, au gré des « conditions des temps », les rapports entre Florence et la France. Celle, enfin, au sein des instances collectives où la politique florentine se trouve élaborée, décidée et mise en œuvre, du jugement sur la nécessité de conserver ou non un lien privilégié avec cet allié traditionnel, dans un contexte mouvant et peu intelligible. À la différence de la légation de Machiavel auprès de l'empereur Maximilien, qui prend son sens en regard de ce que le secrétaire a pu observer ailleurs⁴, l'expérience française fonctionne donc davantage selon une logique interne diachronique que selon un processus d'extension spatiale du regard.

Ces quatre légations débouchent sur la rédaction de deux textes⁵, tout à fait différents par leur nature et par le traitement de leur objet d'étude, qui illustrent non seulement l'intérêt constant de Machiavel pour les « choses de France », mais aussi la manière dont se structure sa pensée au fur à mesure de son contact avec celles-ci.

Fruit de la première légation, le *De natura gallorum* se présente comme une série de notations à caractère aphoristique, justifiées ou explicitées, pour certaines, par des exemples historiques. Après en avoir rédigé le noyau à la fin de 1500 ou durant les premières semaines de 1501, Machiavel amende et réorganise son écrit entre l'été 1501 et le printemps 1503⁶. La franche hostilité qu'on y perçoit à l'égard des Français gagne en éléments de compréhension lorsqu'on la met en relation avec la correspondance diplomatique du jeune secrétaire⁷ : à lire celle-ci, en effet, on comprend combien cette expérience a pu se révéler douloureuse pour Machiavel. Pris en tenaille entre, d'une part, un souverain et une Cour hostiles et, de l'autre, l'absence de ligne directrice claire de la politique diplomatique florentine, il souffre en outre de conditions matérielles peu en accord avec une longue permanence hors les murs⁸.

4 *Infra*, p. 63-64.

5 Un troisième texte, la *Notule pour qui rend en ambassade en France*, a parfois été attribué à Machiavel et rattaché à ses légations en France. Alessandro Montevicchi l'a ainsi inséré dans son édition des *Istorie fiorentine e altre opere storiche e politiche*, tout comme l'a fait Christian Bec dans les diverses éditions de sa traduction des écrits machiavéliens. Il a toutefois été rejeté, en raison de sa nature et de ses particularités stylistiques, par Jean-Jacques Marchand et par Corrado Vivanti, et ne figure pas dans le volume consacré aux *Scritti politici minori* de l'*Edizione nazionale delle opere* de Machiavel. Nous avons choisi pour notre part, dans la mesure où s'agit d'un texte qui présente d'indéniables qualités documentaires quant aux usages diplomatiques en vigueur, de le placer en *Annexe*, en faisant suivre le nom de Machiavel d'un point d'interrogation.

Il convient par ailleurs de relier indirectement à la première légation en France le *Discursus de pace inter imperatorem et regem*, texte fragmentaire rédigé au début du mois d'avril 1501, qui répond à une sollicitation spécifique : interrogé sur la solidité et la pérennité de la trêve établie entre Louis XII et l'empereur Maximilien, Machiavel y retranscrit les arguments développés par un interlocuteur inconnu (peut-être, selon Sergio Bertelli, Florimond Robertet), rencontré à la Cour de France.

6 Voir Jean-Jacques Marchand, entrée « *Natura Gallorum, De* », in Gennaro Sasso et Giorgio Inglese (éd.), *Machiavelli. Enciclopedia Machiavelliana*, *op. cit.*, II, p. 223.

7 Voir Raffaele Ruggiero, *Machiavelli e la crisi dell'analogia*, *op. cit.*, p. 72.

8 Ainsi, par exemple, Machiavel et Francesco della Casa, à bout de ressources, vont-ils jusqu'à menacer la *Signoria*, dans leur lettre du 3 septembre 1500, de rentrer toutes affaires cessantes à Florence si on ne leur fait pas parvenir de quoi subvenir à leurs besoins, in Niccolò Machiavelli, *Legazioni e commissarie*, vol. 1, *op. cit.*, p. 132.

Dans l'entrée consacrée au *De natura gallorum* dans l'*Enciclopedia machiavelliana*, Jean-Jacques Marchand a classé cet ensemble d'aphorismes en deux groupes distincts, selon leur thématique dominante. Un premier ensemble englobe ceux qui rendent compte de la manière dont se comportent les Français dans leurs relations avec les autres États. Machiavel y met l'accent sur leur cupidité, sur leur politique à courte vue et sur l'antéposition de la force sur la justice comme principe directeur de leurs actions. Appartiennent au second groupe les aphorismes consacrés aux caractéristiques générales des Français : Machiavel met en avant leurs défauts, en premier lieu desquels viennent la légèreté et l'inconstance, un caractère altier et l'hostilité à l'égard de la culture classique. Si l'effacement de toute connotation chronologique et spatiale lui permet de donner à ses notations une valeur générique, on est toutefois encore loin, tant dans l'approche méthodologique que dans la finesse analytique, du processus de modélisation mis en œuvre plus tard dans ses textes *post res perditas*. Il n'en demeure pas moins, comme l'a fait remarquer Jean-Jacques Marchand, que le fait que, plusieurs années après les avoir rédigées, Machiavel soit revenu sur ses notations pour ajouter des exemples historiques et en modifier l'ordre montre combien ce texte interroge déjà, très précocement, le « dilemme entre théorisation et vérification de la "vérité effective" qui caractérise toute son œuvre politique⁹ ».

Plus riche et nuancé se révèle être le *Portrait des choses de France*, rédigé en octobre 1510 à l'issue de la troisième légation française de Machiavel. Celui-ci y a toutefois apporté quelques retouches postérieures, y incluant notamment des allusions à la bataille de Ravenne¹⁰ et à la mort de Jean de Ganay, le 24 mai 1512. Il y délivre une analyse documentée et précise de la structure du royaume de France, ainsi que des rapports entre le souverain et les pouvoirs intermédiaires. Selon lui, la puissance française tient avant tout à ce que la Couronne s'est montrée capable de dépasser le particularisme féodal pour asseoir avec vigueur son autorité sur les forces centrifuges susceptibles d'affaiblir l'unité territoriale et institutionnelle du Royaume. Comme l'a signalé Raffaele Ruggiero, le jugement favorable de Machiavel sur la France est influencé par l'intense production livresque qui, durant les années 1510-1511, tend à construire le mythe des deux grands protagonistes de la vie européenne (Jules II et Louis XII) des deux côtés des Alpes, et par la propagande filo-française qui en découle¹¹. Notre volume montre cependant que ses conclusions doivent également beaucoup aux enseignements qu'il a tirés de sa légation allemande de 1508¹².

9 Jean-Jacques Marchand, entrée « *Natura Gallorum, De* », *op. cit.*, p. 224.

10 Corrado Vivanti, *Nota ai testi*, in Niccolò Machiavelli, *Ritratti e rapporti diplomatici*, *op. cit.*, p. 54. Sur la datation de ce texte, voir l'entrée correspondante, rédigée par Marina Marietti, in Gennaro Sasso et Giorgio Inglese (éd.), *Machiavelli. Enciclopedia Machiavelliana*, *op. cit.*, II, p. 439.

11 Raffaele Ruggiero a ainsi montré comment le chapitre III du *Prince* a été influencé par les *Louenges de Louys XII* de Claude de Seyssel, sans exclure que Machiavel en ait déjà eu connaissance en 1511, in Raffaele Ruggiero, *Machiavelli e la crisi dell'analogia*, *op. cit.*, p. 79 et 82.

12 Sur le plan chronologique, le *Portrait* a été rédigé entre le *Discours sur les choses d'Allemagne et sur l'Empereur* et le *Portrait des choses d'Allemagne*. Voir *infra*, p. 64.

La comparaison que tire Machiavel des structures institutionnelle et économique des deux États l'amène en effet à un jugement différencié sur l'action respective des deux souverains. À la différence de l'Empire, rongé par le manque d'autorité de Maximilien sur ses vassaux, la France de Louis XII a en effet atteint un stade assez avancé de son évolution vers un État centralisé pour ne pas souffrir des éventuels errements de son souverain : dès lors, la « dynamique des corps politiques », pour reprendre le titre d'un article d'Agnès Bayrou¹³, joue en sa faveur, là où, en Allemagne, elle crée au contraire une digue contre laquelle se brisent les velléités italiennes de Maximilien. C'est donc bien par contraste avec un Empire structurellement défaillant que se construit la description de la puissance française telle qu'on la lit dans le *Portrait des choses de France*.

En sus de son influence sur la structuration de sa pensée, la fréquentation assidue par Machiavel de la Cour de Louis XII se révèle en outre intéressante en ce qu'elle illustre l'une des constantes majeures de la réflexion diplomatique florentine sous la première République : la volonté de préserver à tout prix l'alliance traditionnelle avec la France, même lorsque celle-ci fait courir à Florence le risque de heurter les susceptibilités impériale et espagnole. Le fondement de cette stratégie tient avant tout aux difficultés financières auxquelles se heurte le régime républicain depuis sa création. La politique étrangère florentine est en effet soumise à l'idée que, puisque la cité n'a pas les moyens financiers de reconquérir seule les territoires perdus (Pise, notamment) et d'imposer son influence sur la scène péninsulaire, elle doit trouver un allié de poids, capable de la protéger de toute agression, que celle-ci provienne d'un État voisin ou qu'elle tire son origine hors d'Italie¹⁴. En conséquence, comme l'a souligné Felix Gilbert, les discussions sur la politique étrangère

étaient marquées par le sentiment profond de la faiblesse de Florence. Les Florentins tiraient orgueil de la supériorité culturelle de l'Italie sur tous les autres pays du monde chrétien et de celle de leur cité en particulier, qui était « le cœur de l'Italie ». Mais l'importance centrale de Florence dans la vie italienne ne faisait qu'accroître les dangers [...]. Le fondement concret de ces sentiments de faiblesse était la situation économique de Florence. Sa prospérité, son existence presque, dépendaient du commerce et, en cas de guerre, le commerce pouvait s'arrêter. Ces considérations rendaient presque impossible pour les Florentins le choix entre la France et l'État pontifical. L'essentiel du commerce des marchands florentins se faisait avec la France, et l'abandon de l'alliance française aurait signifié la fin des entreprises économiques les plus florissantes de Florence¹⁵.

13 Agnès Bayrou, « La dynamique des corps politiques », in Giulio De Ligo (éd.), *Le problème Machiavel. Science de l'homme, conscience de l'Europe*, Actes du colloque (Paris, 4 et 5 octobre 2013), Paris, Cahiers de l'Hôtel de Galliffet, 2014, p. 65-81.

14 Sur la situation diplomatique florentine, et en particulier sur ses liens avec la situation intérieure de la cité, voir Sergio Bertelli, « Machiavelli e la politica estera fiorentina », in Myron P. Gilmore (éd.), *Studies on Machiavelli*, Florence, Sansoni, 1972, p. 31-72.

15 Felix Gilbert, « Idées, problèmes et institutions politiques à Florence à la fin du xv^e siècle », in *Machiavel et Guichardin. Politique et histoire à Florence au xv^e siècle*, Paris, Seuil, 1996, p. 34.

Pour la majorité des citoyens, il ne fait aucun doute, dans un premier temps du moins, que seule la France dispose d'une puissance militaire et d'un poids diplomatique suffisants pour jouer efficacement ce rôle protecteur¹⁶. Si les modalités de cette alliance sont discutées, notamment face aux exigences financières croissantes de Louis XII, cette conviction ne fait l'objet d'aucune remise en question véritable avant le tournant du siècle.

La stratégie florentine prend cependant une inflexion nouvelle au fur et à mesure que les ambitions de l'Empire et de l'Espagne sur la Péninsule gagnent en réalité. Comment, dès lors, perpétuer l'alliance avec la France sans s'attirer l'inimitié de ces nouveaux impétrants dans le jeu géopolitique péninsulaire, dont on peine à mesurer la puissance militaire réelle ? Face à la difficulté de faire émerger une vision prospective fondée sur autre chose que des conjectures, il apparaît nécessaire, par défaut, de rechercher une forme de neutralité prudente. Celle-ci se traduit par une politique attentiste, qui se fonde sur le principe suivant : seul le temps dévoile les ressorts les mieux dissimulés d'une situation complexe. S'il est illusoire de vouloir réduire à néant le danger, retarder le moment de la décision (et, donc, de l'action) permet au moins d'espérer pouvoir repousser les périls jusqu'à ce que la situation apparaisse plus lisible. Cette conception dilatoire de la temporalité politique se cristallise dans l'expression « jouir du bénéfice du temps¹⁷ », qui devient topique après 1505, notamment dans les comptes rendus des *pratiche*. Ainsi peut-on expliquer la récurrence des légations de Machiavel en France : tout en maintenant un contact potentiellement utile avec un souverain qui demeure dangereux, celui-ci se voit chargé d'estimer la puissance française en regard de ce qu'il a vu par le passé lors de ses précédentes légations, mais aussi de ce qu'il a pu observer des forces de l'Empire durant sa mission auprès de Maximilien, et d'en rapporter au Gonfalonier et aux Dix en attendant que la situation se décante.

Ballottée au gré d'un jeu diplomatique dont elle n'est pas maîtresse, Florence en est donc réduite à jouer sur le temps pour éviter de devoir s'engager avec l'une ou l'autre des parties en présence. À force de ne vouloir mécontenter personne, elle en vient, fort logiquement, à mécontenter tout le monde. Cet attentisme diplomatique, conjugué à l'incapacité de résoudre la crise financière, est bien l'une des causes majeures du désastre politique et militaire de 1512, comme l'indique Francesco Guicciardini dans son *Avertissement LXVIII* :

La neutralité dans les guerres des autres est bonne pour qui est puissant au point de ne pas avoir à craindre celui qui l'emportera, car il reste hors de la tourmente et peut espérer quelque gain du désarroi d'autrui ; hormis ce cas, elle est inconsidérée et dommageable, car on est alors la proie du vainqueur et du vaincu. Et la pire de toutes est celle qui n'est pas le produit du jugement mais de l'indécision, c'est-à-dire quand, ne te décidant pas à être neutre ou

16 Sur le débat autour de la posture diplomatique à adopter et sur les différents arguments utilisés par les partisans et adversaires de l'alliance avec la France, voir Piero Parenti, *Storia Fiorentina*, II (1496-1502), a cura di Andrea Matucci, Florence, Olschki, 2005, p. 276-279.

17 Intéressant, par exemple, est l'usage que fait Parenti de cette expression en juillet 1499 au sujet des relations diplomatiques avec la France, *ibidem*, p. 279.

non, tu te gouvernes de façon à ne satisfaire pas même celui qui, pour l'heure, se contenterait que tu l'assures de ta neutralité [...] : et ce furent justement les conditions en [15]12¹⁸.

Si la série de légations françaises de Machiavel doit être comprise et analysée dans un tel cadre de pensée, sa désignation pour des missions aussi cruciales et complexes, notamment en 1500, ne manque toutefois pas d'interroger. On ne peut en effet comprendre le choix d'envoyer en France un individu dont le déficit d'expérience est aussi patent sans revenir sur l'enjeu majeur que revêt la pratique diplomatique au sein de la première République florentine.

Depuis 1494, en effet, l'une des principales clés de lecture de l'évolution du régime républicain réside dans la capacité de l'oligarchie, malgré sa faiblesse numérique au sein du *Consiglio maggiore*, de mettre en avant un ensemble de qualités, collectives et individuelles, qui rendent ses membres indispensables lorsqu'il s'agit de déterminer les principales orientations diplomatiques de la cité. Là où la distribution des charges intérieures fait l'objet d'une ouverture relative aux catégories médianes, celle des fonctions hors les murs demeure ainsi l'apanage strict de l'oligarchie, en raison notamment d'un ensemble de contingences matérielles : sont nécessaires en effet, pour mener à bien de telles missions, un vaste réseau de relations, un prestige certain, d'importants moyens économiques et, bien sûr, la possibilité de quitter la cité pour une longue période sans voir périr son activité professionnelle. Entre décembre 1494 et septembre 1512, les fonctions d'ambassade se trouvent de ce fait réparties entre un faible nombre de titulaires, issus de seulement trente-quatre familles, qui toutes appartiennent à la haute oligarchie¹⁹. L'exercice des charges hors les murs devient ainsi, selon les mots de Riccardo Fubini, « le lieu dans lequel les "hommes principaux" exerçaient leur influence de gouvernement²⁰ ». Une étude plus circonstanciée montre toutefois que, si l'appartenance à l'oligarchie représente la condition nécessaire pour être affecté à une légation d'importance, les ambassadeurs sont choisis, en dernier ressort, en vertu de leur compétence personnelle supposée, et donc selon des critères de détermination individuelle qui se trouvent condensés dans le terme « *reputazione* », synthèse de prestige social atavique et de renommée individuelle acquise par l'expérience de la chose publique.

18 Francesco Guicciardini, *Avertissements politiques*, op. cit., p. 70. Machiavel commente l'indécision diplomatique du régime républicain dans sa lettre à Vettori du 20 décembre 1514, in Niccolò Machiavelli, *Lettere a Francesco Vettori e a Francesco Guicciardini*, op. cit., p. 273. Vettori analyse lui aussi cet aveuglement persistant face à l'imminence de la catastrophe dans son *Sommario della Istoria d'Italia*, op. cit., p. 141. Il y a donc, chez les trois hommes, une prise de conscience concomitante née de l'analyse circonstanciée des événements.

19 Voir le Répertoire prosopographique annexé à Jean-Marc Rivière, *L'espace politique républicain à Florence de 1494 à 1527 : réforme des institutions et constitution d'une élite de gouvernement*, thèse de Doctorat sous la direction de Jean-Louis Fournel, Université Paris 8, 2005.

20 Riccardo Fubini, « L'uscita dal sistema politico della Firenze quattrocentesca dall'istituzione del consiglio maggiore alla nomina del gonfaloniere perpetuo », in *I ceti dirigenti in Firenze dal gonfalonierato di giustizia a vita all'avvento del ducato*, Comitato di studi sulla storia dei ceti dirigenti in Toscana, Atti del VII convegno, Firenze, 19-20 settembre 1997, Lecce, Conte, 1999, p. 35-36.

Or, très vite, les membres de l'oligarchie qui refusent l'évolution populaire du nouveau régime comprennent que cette position monopolistique leur offre un instrument idéal pour marquer leur opposition politique. Le refus de partir en ambassade ou bien le choix de ne pas payer ses dettes à l'Etat pour se retrouver inéligible à toute fonction officielle deviennent ainsi des instruments dont n'hésitent pas à jouer les opposants à une ouverture politique. La conséquence de cette stratégie de blocage est double : ce sont, d'une part, toujours les mêmes individus qui sont envoyés hors les murs, et on en arrive par ailleurs, faute de meilleurs candidats, à désigner pour certaines missions des citoyens qui n'ont pas les qualités requises²¹.

Dans un tel contexte, la nécessité de former les jeunes citoyens à la pratique de la diplomatie apparaît comme un enjeu crucial, susceptible, à terme, de fluidifier le jeu politique. Cette volonté n'est pas nouvelle : elle s'était déjà traduite, en vertu du texte législatif du 30 avril 1498, par la création de la charge de « *giovane ambasciatore* »²², dont Piero Parenti souligne qu'elle « donna de l'espoir aux jeunes vertueux, et fut approuvé par l'universalité du peuple, bien qu'il ne plût guère aux *Primati* »²³. Ce texte introduisait l'élection, au sein du conseil des Quatre-Vingts, d'un jeune, âgé de 24 à 40 ans, chargé d'accompagner chaque ambassadeur ou commissaire mandaté par la cité, afin que les

jeunes citoyens soient incités à la vertu et aux bons usages, dans l'espoir que, de la sorte, ils soient facilement désignés aux honneurs et dignités de votre cité, et afin qu'ils acquièrent quelque prudence en matière du gouvernement de la république par l'expérience des choses, surtout par celles qu'on traite hors de la cité par l'intermédiaire de vos ambassadeurs et commissaires généraux au camp²⁴.

Le but de ce processus de formation des jeunes citoyens à la diplomatie, souligne Giorgio Cadoni, était de « faire face à la nécessité de constituer une classe de jeunes aspirants à la carrière politique qui fussent non seulement compétents et expérimentés, mais également d'une loyauté constitutionnelle

21 Guicciardini explique ainsi la décision d'envoyer à Arezzo, en 1502, Guglielmo de' Pazzi, « homme léger et d'une piètre maîtrise, et universellement considéré comme tel dans la cité » par le fait que, « quand il était élu, il acceptait pour sa part de partir et s'empressait de le faire », in Francesco Guicciardini, *Storie fiorentine dal 1378 al 1509*, a cura di Alessandro Montevocchi, Milan, Rizzoli, 1998, p. 356-357.

22 Voir Giorgio Cadoni (éd.), *Provvisoni concernenti l'ordinamento della Repubblica fiorentina*, Rome, Nella sede dell'Istituto, 2000, p. 77-78. Sans doute ce texte vient-il sanctionner un usage existant de manière informelle par le passé : lors de la *pratica* du 26 avril 1498, Lorenzo Morelli demandait en effet qu'on envoyât en France « trois ambassadeurs, car tel était l'usage : un homme d'Église, un autre apte à demeurer là-bas et un jeune honorable », in Denis Fachard (éd.), *Consulte e pratiche della Repubblica fiorentina (1498-1505)*, vol. 1, Genève, Droz, 1993, p. 83.

23 Piero Parenti, *Storia Fiorentina*, II, *op. cit.*, p. 176.

24 Giorgio Cadoni (éd.), *Provvisoni...*, *op. cit.*, p. 77. Il est également fait référence à cette charge dans le texte législatif du 23 septembre 1501 qui modifie la règle d'élection des commissaires, *ibidem*, p. 186-191.

éprouvée »²⁵. Bien que quelques jeunes citoyens²⁶ aient profité de cette loi pour s'aguerrir, ce projet se clôt toutefois sur un échec patent, que Bartolomeo Cerretani synthétise ainsi :

La loi qui prévoyait qu'on envoyât en légation les jeunes fut faite afin d'instruire, d'éduquer et de renouveler des hommes dans la république, pour pouvoir les utiliser en cas de besoin. Mais très vite on en oublia le but, car on la mit en œuvre avec tant d'ambition qu'en quelques mois elle périclita²⁷.

Après la désignation de Piero Soderini comme Gonfalonier à vie, l'urgence de la stabilisation institutionnelle cède la place à un processus de pérennisation du régime, qui autorise enfin une ébauche de prospective à moyen terme. Or, le personnel politique actif durant la dernière décennie du régime souffre d'un profond manque de compétence, car il est en majorité composé d'individus qui ont eu très peu de responsabilités sous le régime médicéen et qui ne jouissent pas, en raison de leur appartenance aux catégories médianes, de l'expérience collective que s'est auto-transmise l'oligarchie, génération après génération. La survie du régime passe donc par la création d'un groupe dirigeant efficace, formé à la pratique politique par une expérience personnelle et précoce des charges et des responsabilités, dont Machiavel, de par sa proximité personnelle avec Soderini, devient le représentant paradigmatique.

L'arrivée massive au sein des offices principaux de la cité, à partir de 1507, d'un grand nombre de jeunes citoyens issus, pour beaucoup, des catégories médianes témoigne de ce qu'une nouvelle génération commence à investir le champ politique intérieur à la fin de la première décennie du siècle. Selon Guicciardini, on doit cette intrusion massive à la volonté de Soderini, convaincu que, « s'il mettait le gouvernement des affaires d'importance entre les mains des hommes de bien, comme ceux-ci étaient sages et jouissaient d'une grande autorité, ils en disposeraient à leur guise et ne suivraient pas son avis²⁸ ». Soderini s'entoure alors de « quelques hommes d'autorité et de quelques jeunes dont la réputation était grandissante, qui s'étaient donnés à lui corps et âme²⁹ ». Le recours à des individus plus jeunes et issus en grand nombre des catégories médianes – et par voie de conséquence le rejet du personnel précédent, plus âgé et presque uniquement composé de membres de l'oligarchie – est perçu comme un geste fort d'antagonisme par les *Ottimati*. Dans un contexte de blocage institutionnel, la valorisation de l'expérience individuelle, au moins autant que l'appartenance à un groupe socio-politique,

25 *Ibidem*, p. 75.

26 Sur les quatre citoyens envoyés à ce titre hors les murs dont nous avons trouvé trace, seul Niccolò Capponi, envoyé comme « *sottoimbasciatore* » à Venise en 1499, effectue par la suite une carrière politique notable. Les trois autres citoyens cités comme « *sottoimbasciatori* » (Piero Ardinghelli, Alessandro Acciaiuoli et Francesco Pandolfini) occupent, à la suite de leur mission, des charges moindres.

27 Bartolomeo Cerretani, *Storia fiorentina*, a cura di Giuliana Berti, Istituto Nazionale di Studi sul Rinascimento, Florence, Olschki, 1994, p. 260. On ne trouve d'ailleurs plus trace dans les textes contemporains d'un diplomate envoyé hors les murs en tant que « *giovane ambasciatore* » après 1499.

28 Francesco Guicciardini, *Storie fiorentine...*, *op. cit.*, p. 411.

29 *Ibidem*, p. 413.

qualifie donc désormais le citoyen comme acteur de la vie de la cité. C'est dans cette perspective qu'il faut lire les envois récurrents de Machiavel en France à partir de 1500, puis de Vettori, accompagné du même Machiavel, en Allemagne en 1507. La participation aux missions diplomatiques apparaît désormais comme une étape fondamentale dans le processus de formation politique, du moins pour les citoyens les plus prometteurs.

Durant les dernières années du régime sodérinien, cependant, ce phénomène de rajeunissement du personnel politique prend des proportions beaucoup plus limitées. La jeune génération peine à pénétrer les conseils restreints, qui sont dominés par des hommes d'âge mûr, principalement issus de l'oligarchie – des hommes qui, au moment de l'instauration de l'ordonnancement institutionnel de décembre 1494, avaient déjà entre quarante et cinquante ans³⁰. Dans un contexte géopolitique de plus en plus tendu et incertain, l'expérimentation politicienne de Soderini cède donc le pas à un cadre de pensée plus traditionnel, où la jeunesse n'est plus un élément qualifiant – ou, du moins, l'élément qualifiant dominant. En d'autres termes, plus la conjoncture se révèle complexe à analyser, et plus se vérifie une tendance à compenser cette perte de repères externes à la cité par une crispation autour de nœuds de pensée traditionnels, qui servent de balises auxquelles, dans une réalité mouvante, il convient de se rattacher collectivement. C'est dans un tel contexte qu'intervient la désignation de Guicciardini pour sa mission espagnole³¹, qu'il faut donc lire tout à fait différemment des envois de Machiavel et de Vettori en France et en Allemagne.

30 On compte ainsi en 1507, au sein des conseils restreints, soixante-quatre citoyens âgés de plus de cinquante ans sur cent-huit élus, dont vingt-six ont dépassé les soixante ans. Voir Jean-Marc Rivière, *Répertoire prosopographique...*, *op. cit.*

31 *Infra*, p. 179-180.

*De natura gallorum*¹

Machiavel

Les bénéfiques et des dommages présents sont tout aussi importants pour eux qu'est éphémère le souvenir des injures et des bénéfiques passés, et ils ne se soucient guère du bien ou du mal futurs².

Les premiers accords qu'on noue avec eux sont toujours les meilleurs.

Lorsqu'ils ne peuvent te faire du bien, ils t'en promettent ; quand ils peuvent en faire, ils le font avec difficulté, si ce n'est jamais.

Ils sont très humbles dans la mauvaise fortune ; dans la bonne, insolents.

Ils sont plutôt pingres que prudents.

Ils tissent bien leurs mauvaises actions, grâce à la force.

Ils ne se préoccupent pas beaucoup de ce qu'on écrit ou de ce qu'on dit d'eux.

Ils sont plus avides d'argent que de sang³.

Ils sont généreux seulement lors des audiences.

Très souvent, ceux qui triomphent sont, à cet instant, dans les bonnes grâces du Roi⁴ ; ceux qui perdent le sont très rarement.

De ce fait, ceux qui doivent mener une campagne doivent considérer si celle-ci peut être ou non couronnée succès, plutôt que de savoir si elle va plaire

1 Sur le contexte de la rédaction de ce texte, voir l'entrée qui lui est consacrée par Jean-Jacques Marchand in Gennaro Sasso et Giorgio Inglese (éd.), *Machiavelli. Enciclopedia Machiavelliana*, II, *op. cit.*, p. 222-224. Nous avons ici suivi l'ordre porté dans l'*Edizione nazionale delle opere*, qui diverge quelque peu de celui qu'on trouve dans les *Ritratti e rapporti diplomatici* édités par Corrado Vivanti.

2 Voir l'analyse de cet apophtegme in Raffaele Ruggiero, *Machiavelli e la crisi dell'analogia*, *op. cit.*, p. 72.

3 Comme l'indique Corrado Vivanti, Machiavel cite textuellement ici une lettre de l'ambassadeur Francesco Pandolfini (1466-1520) qui, le 25 octobre 1505, rapporte cette phrase prononcée par Louis XII : « J'aime davantage l'argent que le sang », in Niccolò Machiavelli, *Ritratti e rapporti diplomatici*, *op. cit.*, note 6, p. 75. Sur l'analyse de cette phrase, voir Igor Melani, *"Di qua" e "di là da' monti". Sguardi italiani sulla Francia e sui francesi tra XV e XVI secolo*, vol. 1, Florence, Firenze University Press, 2011, p. 165-166.

4 Louis XII (1462-1515).

ou non au Roi. Et c'est parce qu'il connaissait ce fait que le duc de Valentinois⁵ le fit venir à Florence avec son armée⁶.

Pour un seigneur et gentilhomme qui désobéirait au Roi en quelque chose qui reviendrait à un tiers, il n'est nulle autre peine que d'obéir de toute façon tant qu'il est temps et, s'il n'est plus, que de rester quatre mois sans paraître à la Cour. Ceci vous a fait perdre Pise⁷ à deux reprises : la première quand Entraygues tenait la citadelle, l'autre quand le camp français y parvint⁸.

Qui veut mener à bien quelque chose à la Cour a besoin de beaucoup d'argent, d'une grande diligence et d'une bonne fortune⁹.

Si on leur demande une faveur, ils pensent d'abord au profit qu'ils peuvent en tirer, avant que de se demander s'ils peuvent être utiles.

En beaucoup de choses, ils placent haut leur honneur et diffèrent en cela des seigneurs italiens. Pour cette raison, ils n'apprécient guère d'avoir envoyé un émissaire à Sienne pour demander Montepulciano et de ne pas être obéis¹⁰.

Ils sont inconstants¹¹ et légers.

Ils ont la réputation du vainqueur.

Ils sont ennemis de la langue des Romains, et de leur gloire.

Aucun Italien n'est bien considéré à la Cour, à l'exception de ceux qui n'ont plus rien à perdre et semblent perdus.

5 César Borgia (vers 1475-1507) fut fait duc de Valentinois en 1498. Sur la perception de la figure de César Borgia par Machiavel, voir Sergio Bertelli, « Machiavelli e la politica estera fiorentina », *op. cit.*, p. 48-56, ainsi que Raffaele Ruggiero, « Cesare Borgia in piedi e in ginocchio, tra Machiavelli et Castiglione », in Raffaele Ruggiero (éd.), *Lessico ed etica nella tradizione italiana di primo Cinquecento*, Lecce, Pensa Multimedia, 2016, p. 255-270.

6 En 1501, César Borgia tenta en vain de convaincre Louis XII d'attaquer Florence. Voir Francesco Guicciardini, *Histoire d'Italie (1492-1534)*, édition établie par Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, III 4, vol. 1, Paris, Robert Laffont, 1996, p. 357-359.

7 Sur la révolte de Pise, voir Sergio Bertelli, « Machiavelli e la politica estera fiorentina », *op. cit.*, p. 57-62.

8 Nommé gouverneur de la citadelle de Pise en juin 1495, Robert de Balzac, baron d'Entraygues (1440-1503), s'opposa à la restitution de Pise à Florence malgré les ordres de Charles VIII, soucieux de respecter l'accord financier qu'il avait noué avec Florence. En 1496, il remit ainsi la citadelle aux Pisans. Voir Francesco Guicciardini, *Histoire d'Italie*, III 4, vol. 1, *op. cit.*, p. 196-205. L'« autre » fois dont parle Machiavel eut lieu en 1500, lorsque les Florentins furent soutenus par les Français, mais ne purent reprendre Pise en raison d'une mutinerie des troupes gasconnes. Voir Niccolò Machiavelli, *Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio*, a cura di Corrado Vivanti, III 43, Turin, Einaudi, 1983, p. 507.

9 Cette maxime est fort bien illustrée par le récit que fait Francesco Vettori, dans son *Voyage en Allemagne*, de l'irrésistible ascension de Guillaume Briçonnet, cardinal de Saint-Malo, *infra* p. 51.

10 Quand, en 1502, Louis XII décida d'œuvrer pour réinstaller Pandolfo Petrucci (v. 1450-1512) à la tête de l'État siennois, il obtint le soutien de Florence en échange de la restitution de Montepulciano. Mais, lorsqu'en mars 1503 Petrucci retrouva sa mainmise sur Sienne, il refusa de rendre la ville aux Florentins, ce dont s'accommoda le roi de France. Voir le récit circonstancié de cet épisode in Francesco Guicciardini, *Histoire d'Italie*, X 2., vol. 1, *op. cit.*, p. 726.

11 Dans ses *Discours*, Machiavel dit des Français qu'ils sont, tout comme les Allemands, « emplis d'avarice, de superbe, de férocité et d'infidélité », in Niccolò Machiavelli, *Discorsi...*, III 43, *op. cit.*, p. 507.

Portrait des choses de France

Machiavel

La couronne et les rois de France sont aujourd'hui plus gaillards, riches et puissants qu'ils ne l'ont jamais été¹, pour les raisons portées ci-dessous.

Puisqu'elle se transmet par succession de sang, la Couronne est devenue riche car, dans la mesure où il est parfois advenu qu'un roi n'ait pas eu d'enfant mâle, ni quiconque pour lui succéder en ligne héréditaire directe, ses richesses, ses États et ses biens propres sont restés à la Couronne. Puisque ceci a touché de nombreux rois, la Couronne en est venue à s'enrichir grandement grâce aux nombreux États qui lui sont échus, comme ce fut le cas pour le duché d'Anjou² et comme, de nos jours, il adviendra à ce Roi car, du fait qu'il n'a aucun enfant mâle³, le duché d'Orléans et l'État de Milan⁴ reviendront à la Couronne. Ainsi toutes les bonnes villes de France appartiennent-elle aujourd'hui à la Couronne et non à leurs barons privés⁵.

Il y a une autre cause, tout à fait notable, à la force de ce Roi : par le passé, la France n'était pas unie, à cause des puissants barons⁶, qui étaient pleins d'audace et auxquels il suffisait d'avoir du courage pour mener campagne contre le roi : il en allait ainsi du duc de Guyenne ou de celui de Bourbon⁷, etc. Aujourd'hui, ceux-ci sont tous parfaitement soumis, et il est, de ce fait, plus gaillard.

1 Voir l'analyse de Raffaele Ruggiero, in *Machiavelli e la crisi dell'analogia*, op. cit., p. 76.

2 Le duché d'Anjou entra dans le domaine royal en 1480, à la mort du roi René (1409-1480).

3 Louis XII a eu deux filles, Claude et Renée de France.

4 Si le duché d'Orléans appartenait en propre à Louis XI, il n'en allait pas de même pour le Milanais, dont il revendiquait la possession en tant que descendant de Valentina Visconti. Voir *infra* p. 51.

5 Ces « barons privés » sont les seigneurs auxquels appartenaient ces fiefs à l'origine.

6 Voir Carlo De Frede, *La crisi del Regno di Napoli nella riflessione politica di Machiavelli e Guicciardini*, Naples, Liguori Editore, 2006, p. 50-53.

7 Louis XI concéda d'importants privilèges aux principaux seigneurs qui se soulevèrent contre lui en 1465, formant la Ligue du Bien Public (1465) : parmi ceux-ci, on peut citer Charles de France (1446-1472), frère du Roi, qui obtint en 1469 le duché de Guyenne sans pour autant cesser de conspirer, ainsi que Jean II de Bourbon (1426-1488). Machiavel reprend là un argumentaire déjà présent dans le *Discursus de pace inter imperatorem et regem*, in Niccolò Machiavelli, *Ritratti e rapporti diplomatici*, op. cit., p. 72-73.

Il y a une autre cause : pour tout autre prince voisin, il suffisait d'avoir du courage pour attaquer le royaume de France, parce qu'il y avait toujours un duc de Bretagne, de Guyenne, de Bourgogne ou de Flandre pour leur faire la courte échelle, leur ouvrir la voie et les recevoir. Ainsi en était-il lorsque les Anglais se trouvaient être en guerre⁸ contre les Français : toujours, par l'entremise d'un duc de Bretagne, ils obligeaient le roi à s'employer⁹. Il en allait de même pour un duc de Bourgogne par l'entremise d'un duc de Bourbon¹⁰, etc. Comme la Bretagne, la Guyenne, le Bourbonnais et la majeure partie de la Bourgogne sont désormais parfaitement soumises à la France, non seulement ces princes¹¹ n'ont plus les moyens de menacer le royaume de France, mais ils les trouvent également face à eux comme ennemis. En outre, puisqu'il possède ces États, le roi est plus puissant, et ses ennemis¹² plus faibles.

Il y a une autre cause encore : aujourd'hui, les plus riches et les plus puissants barons de France sont de sang royal et ils entrent dans la ligne de succession, de sorte que, si certains de ses héritiers supérieurs et précédents¹³ viennent à manquer, la Couronne peut revenir à l'un d'entre eux. De ce fait, chacun d'eux demeure uni à la Couronne, dans l'espoir que lui-même ou l'un de ses enfants puisse atteindre ce rang. Se rebeller ou s'attirer l'inimitié de celle-ci pourrait nuire plutôt que se révéler utile : cela faillit advenir à ce Roi¹⁴ lorsqu'il fut pris au cours de la bataille de Bretagne¹⁵, où il était allé en soutien de ce Duc et contre les Français. Après la mort du roi Charles, il y eut une controverse pour savoir si, à cause de ce manquement et de sa défection envers la Couronne, il avait perdu son droit à la succession. Si ce n'est qu'il se retrouva riche en raison des économies qu'il avait réalisées et qu'il put dépenser, etc. En outre, celui qui, si on l'avait écarté, pouvait devenir roi, était un petit enfant, Monseigneur d'Angoulême¹⁶. Ainsi ce Roi lui aussi, pour les raisons précédemment évoquées et parce qu'il possédait également quelques soutiens, fut couronné.

Voici la dernière cause : les États des barons de France ne sont pas partagés entre les héritiers, comme on le fait en Allemagne et dans la plus grande partie de l'Italie, mais reviennent toujours aux premiers-nés, qui sont les véritables

8 Machiavel fait ici référence à la guerre de Cent ans (1337-1453).

9 Le double mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII en 1491, puis avec Louis XII en 1499 mit un terme à cet état de fait.

10 Louis de Bourbon (1438-1482) était l'allié de Charles de Bourgogne (1433-1477), dit le Téméraire, contre Louis XI.

11 Il s'agit là des « princes voisins » cités au début du paragraphe.

12 Voir Jean-Louis Fournel, « La connaissance de l'ennemi comme forme nécessaire de la politique dans la Florence des Guerres d'Italie », in Laura Fournier-Finocchiaro (éd.), *L'Italie menacée : figures de l'ennemi du xv^e au xx^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 17-18.

13 Si le souverain en titre n'a pas d'héritier en ligne de descendance directe.

14 Louis d'Orléans, futur Louis XII, fut emprisonné durant trois ans pour s'être soulevé en compagnie du duc de Bretagne, François II (1435-1488), contre Anne de Beaujeu, qui assurait la régence au nom de son frère Charles VIII.

15 Il s'agit de la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, qui eut lieu le 28 juillet 1488.

16 Le duc d'Angoulême était alors âgé de seulement quatre ans. Il dut attendre 1515 pour succéder à Louis XII sous le nom de François I^{er}.

héritiers¹⁷. Les autres frères prennent patience et, avec l'aide de leur frère aîné, se consacrent tout entiers aux armes et s'efforcent d'atteindre dans ce domaine un niveau et une condition suffisants pour acquérir un État, et ils se nourrissent de cet espoir. Il en découle que les hommes d'armes français sont aujourd'hui les meilleurs qui soient, car ils sont tous nobles et fils de seigneurs, et ils sont préparés à atteindre un tel niveau¹⁸.

Les fantassins qu'on trouve en France ne peuvent être très bons¹⁹, car il y a longtemps qu'ils n'ont pas connu la guerre et n'ont, de ce fait, aucune expérience. Tous, dans la contrée, sont en outre roturiers et gens de métier, et ils sont à ce point subordonnés aux nobles et dépréciés dans toutes leurs actions qu'ils sont couards. C'est pourquoi on voit que le Roi ne recourt pas à eux lors de ses guerres, car ils ne sont guère efficaces, bien que, parmi eux, se trouvent les Gascons, auxquels a recours le Roi et qui sont un peu meilleurs que les autres²⁰. Ceci découle de ce qu'ils sont voisins des frontières de l'Espagne, ce qui leur donne un peu des Espagnols²¹. Mais, de ce qu'on a vu depuis de longues années, ils ont montré être des voleurs²² plus que des hommes de valeur. Ils sont cependant très efficaces quand il s'agit de défendre et d'assiéger des villes. Mais ils ne le sont point en terrain ouvert, au contraire des Allemands et des Suisses. Ces derniers n'ont pas d'égaux en terrain ouvert²³, mais ne valent rien pour défendre et attaquer des villes²⁴. Je crois que ceci vient du fait que, dans ces deux cas, ils ne peuvent conserver la formation de la milice²⁵ qu'ils adoptent en terrain ouvert. Ainsi le roi de France se sert-il toujours des Suisses ou des lansquenets, car ses hommes

17 Voir Alessandro Fontana, « L'échange diplomatique... », *op. cit.*, p. 29.

18 Guicciardini fait également l'éloge des hommes d'armes français dans son *Histoire d'Italie*, I 11, vol. 1, *op. cit.*, p. 68-69.

19 Sur l'importance de la quantité et de la qualité des troupes dans l'estimation de la puissance d'un État, voir la lettre de Francesco Vettori aux Dix en date du 8 février 1508, in Niccolò Machiavelli, *Legazioni e commissarie*, vol. 2, *op. cit.*, p. 1099.

20 Voir Niccolò Machiavelli, *Discorsi...*, II 18, *op. cit.*, p. 291.

21 Voir la description que fait de ces derniers Guicciardini dans sa *Relation d'Espagne*, *infra*, p. 209. Sur l'influence du modèle militaire espagnols sur la pensée de la guerre chez Machiavelli et Guicciardini, voir Jean-Claude Zancarini, « Un modèle militaire espagnol ? La façon de combattre des Espagnols dans les écrits de Niccolò Machiavelli, Paolo Giovio et Francesco Guicciardini », in Alice Carette, Rafael M. Girón-Pascual, Raül González Arévalo et Cécile Terreaux-Scotto (éd.), *Italie et Espagne entre Empire, cités et État. Constructions d'histoires communes (xv^e-xvii^e siècles)*, Rome, Viella, 2017, p. 191-202.

22 Machiavelli fait ici allusion à un épisode dont il a été le témoin direct en 1500, alors qu'il avait été envoyé par la *Signoria* dans le campement militaire de Pise : après s'être mutinées et avoir fait prisonnier le commissaire florentin Luca degli Albizzi (1459-1502), les troupes gasconnes avaient exigé une forte rançon en échange de sa libération. Voir la lettre de Machiavelli et de Francesco della Casa à la *Signoria* en date du 7 août 1500, in Niccolò Machiavelli, *Legazioni e commissarie*, vol. 1, *op. cit.*, p. 98-99.

23 Voir Niccolò Machiavelli, *Discorsi...*, II 18, *op. cit.*, p. 291-292.

24 Sur la valeur comparée des différentes infanteries européennes, voir le *Portrait des choses d'Allemagne*, *infra*, p. 174-175. Machiavelli étudie par ailleurs l'organisation des bataillons suisses dans le livre III de son *Art de la guerre*, in Machiavelli, *L'art de la guerre*, Paris, GF Flammarion, 1991, p. 138.

25 Voir Francesco Guicciardini, *Histoire d'Italie*, I 11, vol. 1, *op. cit.*, p. 69-70.

d'armes ne se fient pas aux Gascons en cas d'affrontement avec un ennemi. Et si ses fantassins possédaient la qualité des hommes d'armes français²⁶, il n'est pas douteux que son courage lui suffirait pour se défendre contre tous les princes.

Les Français sont par nature plus impétueux²⁷ que gaillards ou adroits. Ainsi, face à ceux qui, au premier assaut, parviennent à résister à leur férocité²⁸, ils deviennent parfaitement humbles et perdent tant leur courage qu'ils en deviennent aussi couards que des femmes²⁹. Ils supportent en outre bien mal les privations et les contrariétés³⁰, et, avec le temps, ils négligent les choses, si bien qu'il est aisé d'en venir à bout lorsqu'on les surprend en désordre.

On en a fait l'expérience, à de nombreuses reprises, dans le royaume de Naples et, récemment, sur le Garigliano³¹, où ils étaient moitié plus nombreux que les Espagnols et où l'on croyait qu'à tout moment ils les dévoreraient tout crus. Toutefois, alors que l'hiver débutait, les pluies étaient abondantes, et ils se mirent les uns après les autres à rejoindre les villes alentour pour gagner en confort. Ainsi le campement resta-t-il dégarni et désorganisé, si bien que les Espagnols, contre toute logique, obtinrent la victoire. Il en serait allé de même pour les Vénitiens, qui n'auraient pas perdu la bataille de Vailate³² s'ils avaient attendu les Français au moins dix jours durant. Mais la fureur de Bartolomeo d'Alviano³³ rencontra une fureur³⁴ plus grande encore.

26 Voir Niccolò Machiavelli, *Discorsi...*, III 36, *op. cit.*, p. 492-493.

27 Ils se rapprochent en cela du caractère des Catalans tels que les décrit Guicciardini dans son *Journal de mon voyage en Espagne*, *infra*, p. 202.

28 C'est d'ailleurs là, selon Guicciardini, l'une des principales nouveautés apportées à l'art de la guerre par l'irruption des Français en 1494, ainsi qu'il le note dans son *Avertissement LXIV* : « Les Français vinrent en Italie et ils introduisirent dans la guerre une grande rapidité », in Francesco Guicciardini, *Avertissements politiques*, *op. cit.*, p. 68.

29 Machiavel note ailleurs que « les Français sont, au début de l'affrontement, plus que des hommes et, dans le cours du combat, ils deviennent ensuite moins que des femmes », in Niccolò Machiavelli, *Discorsi...*, III 36, *op. cit.*, p. 492. Il reprend là littéralement l'opinion de Tite-Live (X 28.4) qui écrit au sujet de la bataille de Sentinum (295 av. J.-C.) : « *Primaque eorum proelia plus quam virorum, postrema minus quam feminarum esse* ».

30 Cette caractéristique, qui selon Guicciardini les distingue des fantassins espagnols, a des conséquences importantes sur la qualité respective des deux armées. Voir Francesco Guicciardini, *Relation d'Espagne*, *infra*, p. 222.

31 La défaite du Garigliano, le 29 décembre 1503, mit un terme aux prétentions françaises sur le royaume de Naples, au profit de l'Espagne.

32 Il s'agit de la bataille d'Agnadel, qui eut lieu le 14 mai 1509.

33 Bartolomeo d'Alviano (1455-1515), capitaine au service de Venise. Sur son action durant la bataille d'Agnadel, voir Francesco Guicciardini, *Histoire d'Italie*, VIII 4, vol. 1, *op. cit.*, p. 577-578.

34 Le « *furor* » est un attribut classique de la barbarie depuis saint Ambroise et Grégoire le Grand. Sur l'association, chez Machiavel, du terme « *furore* » et des Français, voir Niccolò Machiavelli, *Discorsi...*, III 36, *op. cit.*, p. 492-493, ainsi que la lettre aux Dix en date du 19 février 1508, signée du nom de Francesco Vettori, in Niccolò Machiavelli, *Legazioni e commissarie*, vol. 2, *op. cit.*, p. 1107. Guicciardini leur attribue lui aussi cette caractéristique dans son *Histoire d'Italie*, comme le note Jean-Louis Fournel in « Guichardin et la "barbarie" française », in Jean Dufournet, Adelin Charles Fiorato et Augustin Redondo (éd.), *L'image de l'autre européen. xv^e-xvii^e siècles*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1992, p. 117.

Il en serait allé³⁵ de même à Ravenne pour les Espagnols qui, s'ils ne s'étaient pas approchés³⁶, auraient mis en déroute les Français en raison de leur commandement défaillant et du manque de vivres, que les Vénitiens bloquaient du côté de Ferrare, et celles qui provenaient de Bologne auraient été bloquées par les Espagnols. Mais, parce que les uns manquèrent de réflexion et que les autres eurent moins de jugement encore, l'armée française triompha, bien que la victoire fût sanglante et l'affrontement féroce³⁷. Et il l'aurait été davantage encore si le nerf³⁸ des forces de l'un et l'autre camp avait été de qualité identique. Mais l'armée française était puissante grâce à ses hommes d'armes et l'espagnole l'était grâce à son infanterie³⁹ : pour cette raison, le massacre ne fut pas si grand. Ainsi, ceux qui veulent triompher des Français doivent se méfier de leur premier assaut car, pour les raisons mentionnées plus haut, ils en triompheront s'ils les font patienter. C'est pourquoi César dit que les Français sont plus que des hommes au commencement et moins que des femmes au final⁴⁰.

Du fait de sa taille et de la commodité de son réseau fluvial, la France est grasse et opulente ; les denrées, tout comme les produits manufacturés y valent peu, voire rien, à cause du manque d'argent de ses habitants. Ces derniers parviennent à grand peine à rassembler de quoi payer les redevances à leurs seigneurs, bien que celles-ci soient extrêmement faibles. Cela vient de ce qu'ils n'ont pas la possibilité d'écouler leurs surplus alimentaires : chaque homme, en effet, en récolte assez pour en vendre, de sorte que, s'il se trouvait quelqu'un dans quelque ville qui voulait vendre un boisseau de blé, il ne le pourrait pas, car tous en ont à vendre. En outre, les gentilshommes ne dépensent rien de ce qu'ils tirent de leurs sujets, sauf pour se vêtir, car ils disposent, de par eux-mêmes, d'une grande quantité de bétail pour se nourrir, d'innombrables volailles, ainsi que de lacs et de lieux pleins de toutes sortes de gibier. Il en va

35 Pour des raisons d'usage en langue française, nous n'avons pas pu conserver ici l'effet de variation morphologique voulu par Machiavel : là où, dans le paragraphe précédent, le verbe « *intervenire* » est inséré dans une irréalité du passé et, donc, conjugué au conditionnel passé, il est ici employé à l'imparfait de l'indicatif, avec une valeur mixte, narrative et hypothétique.

36 Dans ses *Discours*, Machiavel justifie l'assaut prématuré des Espagnols par la nécessité : pris entre le fleuve et des défenses pas assez hautes, et soumis à la pression de l'artillerie française, ils n'ont eu d'autre choix que de se lancer à l'attaque, in Niccolò Machiavelli, *Discorsi...*, II 17, *op. cit.*, p. 283.

37 Le 11 avril 1512, cette bataille opposa l'armée française à la coalition du Pape et des Espagnols. Les Français, conduits par Gaston de Foix, triomphèrent, mais au prix de 20 000 morts, dont leur commandant. Machiavel poursuit cette analyse dans son *Portrait des choses d'Allemagne*, *infra*, p. 175. Sur l'analyse des circonstances et des enjeux de la bataille de Ravenne, voir Raffaele Ruggiero, « Machiavelli, Guicciardini, Erasmo: storia di una battaglia (Ravenna, 11 aprile 1512) », *Bollettino di italianistica*, 2015-1, p. 19-31.

38 Sur l'usage du terme « *nervo* » chez Machiavel, voir l'analyse de Fredi Chiappelli, in *Machiavelli e la "lingua fiorentina"*, Bologne, Massimiliano Boni Editore, 1974, p. 84-85.

39 Sur le rôle assigné par Machiavel à l'infanterie dans les conflits armés, on consultera l'entrée « *fanteria* », rédigée par Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, in Gennaro Sasso et Giorgio Inglese (éd.), *Machiavelli. Enciclopedia Machiavelliana*, *op. cit.*, I, p. 522-525.

40 Machiavel se réfère ici indûment au passage de *La guerre des Gaules* dans lequel César indique que, « si le Gaulois est prompt et ardent à prendre les armes, il manque de fermeté pour supporter les revers » (traduction de M. Artaud, Paris, Garnier Frères, 1862, p. 105). La citation est rendue à Tite-Live (X 28.4) in Niccolò Machiavelli, *Discorsi...*, III 36, *op. cit.*, p. 492.

de même pour tous les hommes, partout dans le pays, si bien que tout l'argent revient aux seigneurs, qui en ont aujourd'hui beaucoup. Ainsi les habitants ont-ils l'impression d'être riches quand ils possèdent un florin.

Les prélats de France contrôlent les deux cinquièmes des revenus et des richesses de ce Royaume, parce qu'il y a nombre d'évêchés et que leur pouvoir s'étend sur le temporel aussi bien que sur le spirituel. Dans la mesure où ils disposent de denrées en abondance pour leur ravitaillement, rien, de tout l'argent qui parvient entre leurs mains, ne les quitte, en raison de la nature pingre des prêtres et des religieux. Et ce qui parvient aux chapitres et aux collèges des églises est dépensé en argenterie, en bijoux et en richesses destinées à l'ornement des églises. Ainsi, si l'on additionne ce qu'ont les prélats dans leurs églises à ce qu'ils possèdent en propre, tout cela, entre liquidités et argenterie, vaut un trésor inestimable.

Quand il s'agit de conseiller et de gouverner les affaires de la Couronne et de l'État de France, ce sont en majorité les prélats qui, toujours, interviennent. Les autres seigneurs n'en ont cure, car ils savent que c'est à eux qu'on demandera d'exécuter les décisions. Ainsi tous sont-ils heureux, les uns parce qu'ils commandent et les autres parce qu'ils exécutent, bien qu'y interviennent également des hommes âgés qui furent par le passé des gens de guerre afin que, lorsqu'on doit réfléchir à de semblables affaires, ils puissent guider les prélats qui n'en ont pas la pratique.

En vertu de la Pragmatique Sanction⁴¹ qu'ils ont obtenue des papes depuis longtemps déjà, les bénéfices français sont conférés par leurs collèges. Ainsi, lorsque meurent leur archevêque ou leur évêque, les chanoines confèrent-ils le bénéfice à celui qui, à leurs yeux, le mérite, si bien qu'ils causent toujours des dissensions, car il en est toujours pour rechercher les faveurs au moyen de l'argent, tandis que quelques-uns usent de leurs vertus et de leurs bonnes œuvres. Les moines agissent de même pour désigner leurs abbés. Les autres bénéfices mineurs sont conférés par les évêques dont ils dépendent. Si le roi voulait déroger à une telle pratique en désignant un évêque selon son bon plaisir, il lui faudrait user de la force, car ils refusent d'en être dépossédés. Et, s'ils y sont contraints, ils ont coutume, après la mort du roi, de retirer sa charge à un prélat ainsi nommé et de la rendre à un autre, élu par leurs soins.

La nature des Français les fait être avides du bien d'autrui, dont ils sont ensuite prodigues, après l'avoir adjoint au leur et à celui d'autres personnes. Ainsi un Français volerait-il avec son souffle pour engloutir ce qu'il a volé, le gâter et en jouir en compagnie de celui à qui il l'a volé. C'est là une nature contraire à celle des Espagnols, avec lesquels on ne revoit jamais rien de ce qu'ils nous volent.

La France craint beaucoup les Anglais, en raison des grandes incursions et des attaques qu'ils ont fait subir à ce Royaume, si bien que le seul nom

41 Prononcée par Charles VII le 7 juillet 1438, sans l'assentiment du Saint-Siège, la Pragmatique Sanction de Bourges assurait l'autonomie de l'Église de France vis-à-vis de Rome en établissant la supériorité des conciles sur le Pape, l'élection des évêques par les chapitres des cathédrales et celle des abbés par les moines, ainsi que la suppression des réserves ecclésiastiques (les bénéfices ici mentionnés). Elle fut révoquée par François I^{er} en 1516 à l'occasion du concordat signé avec Léon X.

des Anglais est source d'épouvante parmi la population, qui ne voit pas que la France est aujourd'hui différente de ce qu'elle était par le passé : elle est en effet armée, expérimentée et unie, et elle possède les États sur lesquels s'appuyaient les Anglais, comme les duchés de Bretagne et de Bourgogne. À l'inverse, les Anglais ne sont pas disciplinés, car il y a si longtemps qu'ils n'ont pas connu la guerre qu'aucun des hommes aujourd'hui en vie n'a été confronté, en face à face, à un ennemi. En outre, à l'exception de l'Archiduc⁴², il leur a manqué quelqu'un qui leur donnât un point d'accostage terrestre.

Ils auraient fort à craindre des Espagnols en raison de leur sagacité et de leur vigilance. Mais, à chaque fois que ce Roi⁴³ veut assaillir la France, il le fait à grand peine car, depuis l'État d'où il partirait jusqu'aux débouchés des Pyrénées qui donnent sur le royaume de France, la route est si longue et si stérile⁴⁴ que, si les Français concentrent leurs forces sur ces débouchés, comme ceux de Perpignan ou ceux qui sont du côté de la Guyenne, son armée pourrait être désorganisée, sinon quant à son arrière-garde, du moins quant à son approvisionnement, car celui-ci devrait être acheminé sur une telle route. La contrée qu'il laisse derrière lui est en effet presque déserte, à cause de sa stérilité, et la partie qui est peuplée donne à peine de quoi vivre à ses habitants. Voilà pourquoi les Français ont peu à craindre des Espagnols du côté des Pyrénées.

Les Français ne craignent rien des Flamands. Cela vient de ce que, en raison de la nature froide de leur pays, les Flamands n'ont pas de récoltes qui suffisent à les faire vivre, notamment en ce qui concerne le blé et le vin, qu'ils doivent faire venir de Bourgogne, de Picardie et d'autres États de France. En outre, la population de la Flandre vit d'objets manufacturés et elle écoule ces produits et ces marchandises sur les foires de France, à savoir celles de Lyon et de Paris, car il n'y a pas d'endroit où les écouler du côté de la mer, et il en va de même en direction de l'Allemagne car, là-bas, ils en ont et ils en fabriquent plus qu'eux. De ce fait, si le commerce avec les Français venait à leur faire défaut, ils n'auraient pas de lieu où écouler leurs marchandises et ils manqueraient ainsi non seulement de ravitaillement, mais aussi de marchés pour ce qu'ils produisent. Voilà pourquoi les Flamands ne feront jamais la guerre aux Français, à moins d'y être contraints.

La France craint beaucoup les Suisses, en raison de leur proximité et des attaques soudaines qu'ils peuvent mener contre elle, contre lesquelles, en raison de leur rapidité, il ne leur est pas possible de se prémunir à temps. Ils se livrent plutôt aux déprédations et aux incursions qu'à autre chose car, comme ils ne possèdent ni artillerie ni cavalerie, et dans la mesure où les villes françaises qui leur sont proches sont bien fortifiées, ils ne font pas de grandes avancées. En outre, la nature des Suisses est plus apte à mener des batailles rangées et en terrain ouvert qu'à enlever et à défendre des villes. Dans ces zones de frontière, les Français répugnent à en venir aux mains avec eux car,

42 Il s'agit de l'archiduc Charles de Habsbourg, le futur Charles V, devenu comte de Flandre et duc de Braban en 1506.

43 Ferdinand le Catholique.

44 Voir Francesco Guicciardini, *Journal de mon voyage en Espagne, infra*, p. 198.

puisqu'elle⁴⁵ n'a pas une bonne infanterie, capable de tenir tête aux Suisses, et que les hommes d'armes sont privés de fantassins, ils ne peuvent rivaliser. De surcroît, la région est ainsi faite que la manœuvre des lances et des soldats montés y est malaisée, et les Suisses répugnent à s'éloigner des frontières pour passer en plaine en laissant derrière eux, comme on l'a dit, de grandes villes bien fortifiées : ils craignent en effet – comme cela d'ailleurs ne manquerait pas de se produire – que le ravitaillement ne leur fasse défaut et également, s'ils passaient en plaine, de ne pouvoir revenir à leur gré.

Du côté de l'Italie, ils n'ont aucune crainte, en raison des monts Apennins et des fortes villes qu'ils possèdent au pied de ces derniers⁴⁶. À chaque fois que quelqu'un voudrait attaquer l'État de France, il lui faudrait s'y arrêter car, laissant derrière lui une région aussi stérile, il devrait soit s'affamer, soit laisser ces villes derrière lui (ce qui serait une folie), soit les prendre. Ainsi ne craignent-ils rien du côté de l'Italie : outre les raisons tout juste mentionnées, il n'y a en Italie aucun prince qui soit capable de les attaquer, et l'Italie n'est pas unie comme elle l'était du temps des Romains.

Du côté du midi, le royaume de France ne craint rien, car il y a la mer : il y a, dans ces ports, beaucoup de navires, qui appartiennent en partie au roi et en partie à certains de ses vassaux, capables de défendre cette partie contre un assaut inopiné. En effet, on a le temps de se protéger contre un assaut prémédité, car ceux qui voudraient en mener un mettent du temps à le préparer et à l'organiser, et tout le monde vient à l'apprendre⁴⁷. Et, dans toutes ces provinces, le roi entretient en permanence une garnison d'hommes d'armes pour jouer la sécurité.

Il dépense peu pour protéger les villes, car ses sujets lui sont parfaitement soumis et parce qu'il n'a pas coutume de faire garder les forteresses dans le Royaume. Aux frontières, là où le besoin de dépenser se ferait sentir, il s'épargne cette dépense, car les garnisons d'hommes d'armes y sont cantonnées : on a en effet le temps de se protéger contre un assaut d'envergure, puisqu'il faut du temps pour le préparer et le mettre sur pied.

Les habitants de la France sont humbles et parfaitement obéissants. Ils tiennent leur roi en grande vénération. Ils dépensent peu pour leur vie quotidienne, car les denrées sont très abondantes. Chacun possède en outre des biens immeubles. Ils s'habillent grossièrement, avec des tissus peu coûteux. Ils n'utilisent aucune sorte de soieries, et leurs femmes non plus, car ils seraient confondus avec des gentilshommes.

Selon le décompte actuel, les évêchés du royaume de France sont au nombre de cent-six, en y incluant les dix-huit archevêchés. Les paroisses sont

45 La France.

46 Machiavel renvoie ici aux villes fortifiées de Provence et du Dauphiné.

47 Dans son *Rapport sur les choses de l'Allemagne*, Machiavel retourne cet argument en faveur de l'empereur Maximilien, dont la dangerosité naît justement du fait que ses finances lui permettent, en théorie du moins, de mener une « guerre soudaine ». Voir *infra*, p. 164.

au nombre d'un million sept cents mille, en y incluant les sept cent quarante abbayes⁴⁸. On ne tient pas le compte des prieurés.

Je ne suis pas parvenu à déterminer les revenus ordinaires et extraordinaires de la Couronne, car j'ai interrogé beaucoup de gens et tout le monde m'a dit qu'ils atteignent ce que désire le roi. *Tamen*, certains disent qu'une partie des revenus ordinaires, c'est-à-dire ce qu'on appelle les « prompts deniers » du roi, provient des gabelles (sur le pain, le vin, la viande et de semblables choses), pour un montant d'un million sept cents mille écus. Ses revenus extraordinaires, il les tire des tailles, lorsqu'il le souhaite. Celles-ci sont élevées ou basses, selon ce qu'il décide. Si cela ne suffit pas, on forme des emprunts, qu'on rembourse rarement. Ceux-ci sont requis par des lettres royales *hoc modo* : « Le Roi notre Sire se recommande à vous et, puisque l'argent lui fait défaut, il vous prie de lui prêter la somme indiquée dans cette lettre ». On règle celle-ci au receveur du lieu ; il y en a un dans chaque ville, qui perçoit l'intégralité des sommes dues, aussi bien les gabelles que les tailles ou les emprunts.

Les villes qui sont sujettes de la Couronne n'ont pas, entre elles, d'autre organisation que celle qu'instaure pour elles le roi dans le but de récolter de l'argent ou de payer des redevances, *ut supra*.

L'autorité des barons sur leurs sujets est complète. Leurs revenus proviennent du pain, du vin et de la viande, *ut supra*, ainsi que tant par feu à l'année. Cette dernière redevance ne dépasse toutefois pas les six ou huit sous par feu, tous les trois mois. Ils ne peuvent pas lever de tailles ou d'emprunts *absque consensu regis*⁴⁹, et ce dernier le leur permet rarement.

La Couronne ne tire d'eux aucun profit autre que les revenus du sel, et jamais elle ne les taille, si ce n'est pour quelque impérieuse nécessité.

En matière de dépenses extraordinaires, à l'occasion des guerres comme pour le reste, la règle⁵⁰ suivie par le roi est la suivante : il ordonne aux trésoriers de payer les soldats, et ceux-ci les paient par l'entremise de ceux qui les passent en revue. Les pensionnés et les gentilshommes vont voir les généraux des finances et se font donner une décharge, c'est-à-dire la quittance de leur paie, d'un mois sur l'autre. Tous les trois mois, les gentilshommes et les pensionnés vont voir le receveur de la province dans laquelle ils vivent et sont aussitôt payés.

Les gentilshommes du roi sont au nombre de deux cents. Leur solde se monte à vingt écus par mois, et ils sont payés *ut supra*. Chaque centaine a son chef : ceux-ci étaient ordinairement Ravel et le Vidame⁵¹.

48 Corrado Vivanti indique que, dans sa *Relazione di Francia* rédigée en 1492, Zaccaria Contarini donne le chiffre d'un million cinq cents mille paroisses. Il précise que d'autres ambassadeurs vénitiens donnent de semblables chiffres, in Niccolò Machiavelli, *Ritratti e rapporti diplomatici*, *op. cit.*, note 39, p. 87.

49 Littéralement : « sans le consentement du roi ».

50 Machiavel emploie ici le terme « *ordine* », dont les diverses acceptions dans son œuvre sont analysées in Machiavel, *De Principatibus. Le Prince*, traduction et commentaire de Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, Paris, PUF, 2000, p. 573-578.

51 Il s'agit respectivement de Guyon d'Amboise, seigneur de Ravel, et de Jacques de Bourbon, comte de Vendôme et vidame de Chartres.

On ne connaît pas le nombre des pensionnés. Ils touchent plus ou moins, selon le bon vouloir du roi. Ils nourrissent l'espoir de monter en grade, aussi n'y a-t-il rien de fixe entre eux.

La fonction des généraux des finances de France est de percevoir tant par feu et tant par taille, *de consensu regis*⁵², et d'ordonner que les dépenses, tant ordinaires qu'extraordinaires, soient réglées en temps et en heure, c'est-à-dire en vertu des décharges *ut dictum est supra*.

Les trésoriers conservent l'argent et paient sur l'ordre et en vertu des décharges des généraux des finances.

La fonction du grand chancelier est *merum imperium*⁵³, et il peut gracier et condamner selon ses désirs, *etiam in capitalibus sine consensu regis*⁵⁴. Il peut relever de la contumace et conférer les bénéfices *de consensu regis*. *Tamen*, puisque les grâces sont rendues par des lettres royales scellées du grand sceau royal, c'est lui qui conserve ce grand sceau. Son salaire est de dix mille francs par an et de deux mille francs pour tenir table. On entend par « table » le fait de donner à déjeuner et à dîner à tous les membres du Conseil qui font partie de la suite du Grand Chancelier, c'est-à-dire les avocats et les autres gentils-hommes qui le suivent, s'il leur plaît de manger avec lui, ce qui se pratique beaucoup.

La pension que donnait le roi de France au roi d'Angleterre se montait à cinquante mille francs par an et rétribuait des dépenses réalisées par le père du présent roi d'Angleterre au sein du duché de Bretagne⁵⁵. Celle-ci est arrivée à son terme et on ne la paie plus.

Pour l'heure, il n'y a en France qu'un seul grand sénéchal. Cependant, lorsqu'il y a plusieurs sénéchaux (je ne parle plus de « grands », car il n'y en qu'un qu'on désigne ainsi), leur juridiction s'étend sur les hommes d'armes ordinaires et extraordinaires, qui sont tenus de leur obéir en vertu de la dignité de leur charge.

Les gouverneurs des provinces sont aussi nombreux que le veut le roi et payés comme il sied au roi. Ils sont nommés *annuatim et ad vita ut regibus placet*⁵⁶. Quant aux autres gouverneurs, *immo*⁵⁷ lieutenants des petites villes, ils sont tous installés par le roi. Vous devez savoir que toutes charges du Royaume sont soit données, soit vendues par le roi, et par nul autre.

L'état général des finances est dressé chaque année, tantôt en août, tantôt en octobre et tantôt en janvier, comme le veut le roi. On indique les dépenses et les recettes de cette année-là par l'entremise des généraux des finances. On redistribue alors les recettes en fonction des dépenses, et l'on augmente ou l'on diminue les pensions et le nombre de pensionnés comme il sied au roi.

52 Littéralement : « avec le consentement du roi ».

53 Littéralement : « de pouvoir absolu ».

54 Littéralement : « y compris à la peine capitale, sans consulter le roi ».

55 Par la paix d'Étaples d'octobre 1492, Charles VIII obtint d'Henri VII le duché de Bretagne en échange d'un tribut annuel, versé jusqu'en 1509.

56 Littéralement : « Annuellement et à vie, comme il plaît au roi ».

57 Littéralement : « ou, mieux ».

Il n'y a pas de chiffre fixe en ce qui concerne les sommes distribuées aux gentilshommes et aux pensionnés, mais rien n'est approuvé par la Chambre des Comptes et l'autorité du roi suffit à cela.

La fonction de la Chambre des Comptes est de réviser les comptes de tous ceux qui administrent l'argent de la Couronne, tels que les généraux des finances, les trésoriers et les receveurs.

L'université de Paris⁵⁸ est payée sur les recettes des fondations des collèges, mais petitement.

Les parlements sont au nombre de cinq : ceux de Paris, de Rouen, de Toulouse, de Bordeaux et du Dauphiné. Ils n'ont pas d'appel⁵⁹.

Les principales universités sont au nombre de quatre : Paris, Orléans, Bourges et Poitiers. On trouve ensuite Tours et Angers, mais elles ne sont guère estimées.

Les garnisons sont stationnées là où le veut le roi. Il y en a autant qu'il le juge bon, et il en va de même pour l'artillerie et les soldats. *Tamen*, toutes les villes ont quelques pièces d'artillerie en dépôt. Depuis deux ans, on en a établi beaucoup en de nombreux lieux du Royaume, aux frais des villes où elles sont établies, en augmentant d'un denier la taxe sur chaque tête de bétail ou chaque mesure de denrées. Durant les temps ordinaires, quand le Royaume n'a rien à craindre de personne, les garnisons sont au nombre de quatre : en Guyenne, en Picardie, en Bourgogne et en Provence. Elles se déplacent ou augmentent de force dans un lieu ou dans un autre en fonction des menaces.

J'ai fait mon possible pour savoir combien d'argent est assigné chaque année au roi pour les dépenses de sa maison comme pour celles de sa personne : je comprends qu'il en a autant qu'il en demande.

Les archers sont au nombre de quatre cents. Ils sont chargés de la garde du roi et on trouve, parmi eux, cent Écossais. Ils touchent trois cents francs par an et par personne, ainsi qu'un habit à la livrée du roi, comme c'est l'usage. Les gardes du corps du roi, qui restent toujours à ses côtés, sont au nombre de vingt-quatre et touchent chacun quatre cents francs par an. Leurs capitaines sont monseigneur D'Aubigny⁶⁰, Cursot⁶¹ et le capitaine Gabriel⁶².

La garde des hommes de pied est constituée d'Allemands, parmi lesquels cent sont payés douze francs par mois. Il y en avait autrefois jusqu'à trois cents, avec une pension de dix francs et, en sus, pour tous, deux habits à chacun par an : un pour l'été et un pour l'hiver, à savoir un pourpoint et des chausses à la livrée du roi. Ces cent gardes du corps avaient des pourpoints en soie. Les choses en allaient ainsi du temps du roi Charles⁶³.

58 La Sorbonne.

59 Sur l'analyse des parlements français par Machiavel, voir Raffaele Ruggiero, *Machiavelli e la crisi dell'analogia*, op. cit., p. 84-92.

60 Bérault Stuart (vers 1447-1508), seigneur d'Aubigny et capitaine de la garde écossaise.

61 Jacques I^{er} de Crussol (vers 1460-1525).

62 Gabriel de la Châtre (?-1538).

63 Charles VIII.

Les fourriers sont les préposés au logement de la Cour. Ils sont au nombre de trente-deux et ils touchent trois cents francs, ainsi qu'un pourpoint à la livrée du roi par an. Leurs maréchaux sont au nombre de quatre et ils touchent six cents francs chacun. Voici l'ordre qu'ils suivent pour établir les logements : ils se divisent en quatre ; un quart, avec un maréchal ou bien son lieutenant si celui-ci se trouve auprès de la Cour, demeure dans le lieu qu'a quitté la Cour, afin que les propriétaires des logements reçoivent leur dû ; un quart accompagne la personne du roi ; un quart se rend là où doit parvenir le roi, pour préparer les logements de la Cour ; le dernier quart se rend là où le roi doit aller le jour suivant. Ils ont une organisation admirable, de sorte que chacun, jusqu'aux filles de joie, trouve sa place à son arrivée.

Le prévôt de l'Hôtel⁶⁴ est un homme qui suit toujours la personne du roi. Sa fonction est *merum imperium*. Dans tous les lieux où se rend la cour, son tribunal prime et lui ou son lieutenant peuvent taxer les habitants de la ville où il se trouve. Ceux qui sont arrêtés de sa main pour des affaires criminelles ne peuvent en appeler aux parlements. Son salaire ordinaire se monte à six mille francs. Il a avec lui deux juges aux affaires civiles, payés, chacun, six cents francs par an par le roi, ainsi qu'un lieutenant aux affaires criminelles, qui a trente archers payés *ut supra*. Ainsi expédie-t-il les affaires civiles tout autant que criminelles, et il suffit que le plaignant soit confronté à l'accusé une seule fois en sa présence pour que l'affaire soit expédiée.

Les maîtres de la Maison du roi sont au nombre de huit. Il n'y a toutefois pas de hiérarchie salariale fixe entre eux, car certains touchent mille francs, certains plus et d'autres moins, comme il sied au roi. Le grand-maître qui succéda à monseigneur de Chaumont⁶⁵ est monseigneur de la Palisse⁶⁶, dont le père occupa par le passé cette même charge. Il touche deux mille francs et son autorité se limite à commander les autres maîtres de la Maison.

L'amiral de France commande toute la flotte. Il a la charge de celle-ci, ainsi que de tous les ports du Royaume. Il peut réquisitionner des navires et disposer *ad libitum* des navires de la flotte. C'est Prégent⁶⁷ qui occupe actuellement cette charge, et il touche un salaire de dix mille francs.

Le nombre des chevaliers de l'Ordre⁶⁸ est indéterminé, car ils sont aussi nombreux que le veut le roi. Quand ils sont nommés, ils jurent de défendre la Couronne et de ne jamais prendre les armes contre elle. Ils ne peuvent être destitués, *nisi morte*⁶⁹. Leur pension se monte, le plus souvent, à quatre mille francs. Quelques-uns touchent moins. Une tel rang n'est pas donné à tout un chacun.

La fonction des chambellans est de tenir compagnie au roi, d'accéder à la chambre du roi et de conseiller. Ce sont, de fait, les premiers hommes du Royaume en termes de considération. Ils touchent une pension élevée : six,

64 Dit aussi grand prévôt de France.

65 Charles d'Amboise (1473-1511), seigneur de Chaumont, grand-maître de France à partir de 1502 et gouverneur de Milan.

66 Jacques Chabannes de la Palice (1470-1525).

67 Prégeant de Bidoux (1468-1528).

68 Il s'agit de l'ordre de Saint-Michel.

69 Littéralement : « si ce n'est par la mort ».

huit ou dix mille francs. Certains ne touchent rien, car le roi octroie souvent ce titre pour honorer des hommes de bien, y compris des étrangers. Ceux-ci jouissent cependant du privilège de ne pas payer de gabelles dans le Royaume et toujours, lorsqu'ils demeurent à la cour, ils sont aux frais de la table des chambellans, qui est la plus importante après celle du roi.

Le grand écuyer se tient toujours auprès du roi. Sa fonction est de commander les douze écuyers du roi, tout comme le font le grand-maître et le grand chambellan sur les leurs, et de prendre soin de chevaux du roi, de l'aider à monter et à descendre de cheval, de prendre soin de son harnois et de porter son épée devant lui.

Les seigneurs du Conseil reçoivent tous une pension de six ou huit mille francs, comme il sied au roi. En font partie monseigneur de Paris⁷⁰, monseigneur de Beauvais⁷¹, le bailli d'Amiens⁷², monseigneur de Bucy⁷³ et le grand chancelier⁷⁴. Dans les faits, ce sont Robertet⁷⁵ et monseigneur de Paris qui gouvernent tout.

En ce moment, personne ne tient plus table ouverte, depuis la mort du cardinal de Rouen⁷⁶. Dans la mesure où il n'y a pas de grand chancelier⁷⁷, c'est monseigneur de Paris qui assume ses fonctions.

Le motif sur lequel le roi de France fonde ses prétentions sur l'État de Milan tient à ce que son aïeul eut pour épouse une fille du duc de Milan, lequel mourut sans laisser d'enfants mâles. Le duc Gian Galeazzo eut deux filles et je ne sais combien de fils⁷⁸. Parmi les filles, il y en eut une qui se prénomma Valentina et qui fut mariée au duc Louis d'Orléans⁷⁹, aïeul de ce roi Louis, qui descendait de la lignée de Pépin⁸⁰. Après la mort du duc Gian Galeazzo, le duc Filippo⁸¹, son fils, lui succéda. Il mourut sans enfants légitimes et ne laissa qu'une fille bâtarde⁸². Cet État fut ensuite usurpé par les Sforza, de manière illégitime, *ut dicunt*⁸³. De ce fait, ceux-ci disent que cet État doit revenir aux successeurs et héritiers de madame

70 Étienne Poncher (1446-1525), évêque de Paris et archevêque de Sens.

71 Louis de Villiers de L'Isle-Adam (vers 1450-1521), évêque de Beauvais. Nous suivons ici l'identification de Jean-Vincent Périès, qui nous semble plus convaincante que celle de Sergio Bertelli (Monsieur de Boucicaut), qui a été reprise dans les éditions postérieures.

72 Raoul de Lannoy (?-1513).

73 Michel de Bucy (1489-1511), archevêque de Bourges et fils naturel de Louis XII.

74 Cette charge fut assumée par Jean de Ganay (vers 1455-1512) entre 1507 et 1512.

75 Florimont Robertet d'Alluye (1458-1527). Sur son importance dans le domaine des finances françaises, voir la lettre de Roberto Acciaiuoli à Machiavel du 7 octobre 1510, in Niccolò Machiavelli, *Lettere, op. cit.*, p. 218.

76 Georges d'Amboise (1460-1510), cardinal de Rouen et de Saint-Sixte.

77 Jean de Ganay est décédé le 24 mai 1512. Ce paragraphe a donc été ajouté après cette date.

78 Gian Galeazzo Visconti (1351-1402) eut en réalité trois fils et une fille, Valentina (1368-1408), de son premier mariage avec Isabelle de Valois, ainsi que deux fils de son second mariage avec Caterina Visconti, auxquels s'ajoutent deux fils naturels.

79 Louis I^{er} d'Orléans (1372-1407) épousa Valentina Visconti en 1389.

80 Machiavel fait ici erreur, puisqu'il place les Capétiens dans la ligne de succession directe des Carolingiens.

81 Filippo Maria Visconti (1392-1447) prit en réalité la suite de son frère aîné Giovanni Maria (1389-1412).

82 Bianca Maria (1425-1468), qui épousa en 1441 Francesco Sforza (1401-1466).

83 Littéralement: « selon les dires ».

Valentina. Du jour où la famille d'Orléans s'est apparentée au Milanais, elle ajouta aux trois lys de ses armes une couleuvre, et c'est encore ainsi qu'on les voit.

Il y a, dans chaque paroisse de France, un homme qui touche une bonne pension de ladite paroisse et qui est désigné comme le franc-archer. Il est tenu d'avoir un bon cheval et de se trouver armé à chaque fois que le roi le réquisitionne. Si le roi se trouve hors du Royaume, pour cause de guerre ou autre, ils doivent se rendre dans la province par laquelle le Royaume serait attaqué ou menacé. Comme les paroisses, ils sont au nombre d'un million sept cent mille⁸⁴.

Les fourriers, en vertu de leur charge, attribuent les logements à tous ceux qui suivent la Cour. L'usage veut que tout homme de bien d'une ville loge chez lui des gens de Cour. Afin que nul n'ait de raison de se plaindre, pas davantage celui qui loge que celui qui est logé, la Cour a fixé un tarif d'un sou par chambre et par jour, qu'on applique universellement à tous. On doit y trouver un lit et une couche, qui doivent être changés tous les huit jours au moins. Pour le linge, c'est-à-dire pour les nappes et les serviettes de table, ainsi que pour le vinaigre et les condiments, deux sous par personne et par jour. Ils sont tenus de changer ledit linge *ad minus* deux fois par semaine. Cependant, puisque le pays en possède en abondance, on en change plus ou moins souvent, à la demande. Ils doivent par ailleurs entretenir et nettoyer la chambre, et refaire les lits. Deux sous par jour et par cheval pour l'écurie. Ils ne sont pas tenus de fournir quoi que ce soit pour les chevaux, si ce n'est qu'ils doivent retirer le fumier de l'écurie. Beaucoup paient moins, en raison de leur nature accommodante ou de celle du maître de maison. Tel est cependant le tarif ordinaire de la Cour.

Quant aux prétentions des Anglais sur ce royaume de France, y compris les plus récentes, voici ce sur quoi je comprends et je pense qu'elles se fondent : Charles, sixième du nom, roi de France, donna pour épouse Catherine, sa fille légitime et naturelle, à Henri, fils légitime et naturel d'Henri, roi d'Angleterre⁸⁵. Dans le contrat, sans mention aucune de Charles VII, qui fut par la suite roi de France⁸⁶, il désigna Henri, son gendre et l'époux de Catherine, après sa mort (c'est-à-dire celle de Charles VI), comme l'héritier du royaume de France, en sus de la dot donnée à Catherine. Il était en outre prévu que, dans le cas où Henri viendrait à mourir avant Charles VI, son beau-père, et où il laisserait des fils légitimes et naturels, dans un tel cas lesdits fils d'Henri succèderaient à Charles VI. Dans la mesure où Charles VII fut délaissé par son père, ces dispositions ne furent pas effectives, car elles allaient à l'encontre des lois. Face à cela, les Anglais prétendent que ce Charles VII est né *ex incestuoso concubitu*⁸⁷.

Les archevêques d'Angleterre sont au nombre de deux⁸⁸. Vingt-deux sont les évêchés. Cinquante-deux mille les paroisses.

84 *Supra*, note 48, p. 47.

85 Henri V (1387-1422), fils d'Henri IV (1367-1413), épousa Catherine de Valois, fille de Charles VI (1368-1422), en 1420, à la suite de la signature du traité de Troyes, qui édicta le principe de l'union des deux Couronnes.

86 Charles VII (1403-1461) fut couronné en 1422.

87 Littéralement : « d'une union incestueuse ».

88 Canterbury et York.

II

*La légation de Machiavel
et de Vettori en Allemagne*

Présentation¹

Francesco Vettori a seulement trente-trois ans lorsque, le 27 juin 1507, il quitte Florence pour accomplir la mission d'ambassade qui lui a été assignée auprès de l'empereur Maximilien². Sa seule expérience hors les murs se limite alors à la charge de podestat de Castiglione Aretino en 1506³ : c'est donc un homme jeune et peu expérimenté qui prend la route à destination de Constance, où Maximilien a réuni une Diète destinée à lui fournir le soutien militaire et financier dont il a besoin pour mener à bien la campagne qu'il projette de conduire en Italie afin de se faire couronner à Rome. Envoyé en Allemagne avec le statut fragile de *mandatario*⁴, Vettori a pour mission d'apprécier les forces dont dispose Maximilien et d'estimer la probabilité que se réalise son dessein. L'enjeu de cette mission est triple : sur le plan financier, il s'agit de déterminer comment répondre à la requête d'une forte contribution financière que l'Empereur a adressée à Florence ; sur le plan diplomatique, il convient de mesurer l'opportunité d'infléchir l'alliance traditionnelle avec la France pour se positionner du côté impérial ; sur le plan intérieur, enfin, l'opposition

-
- 1 Cette présentation reprend et développe nos articles « Fiction et histoire dans le *Viaggio in Alamagna* de Francesco Vettori », in Jean-Jacques Marchand et Jean-Claude Zancarini (éd.), *Storiografia Repubblicana Fiorentina (1494-1570)*, Florence, Franco Cesati Editore, 2003, p. 369-380 et « Le regard du voyageur dans la formation politique du citoyen. L'exemple de Francesco Vettori », *Italiaes*, 17/18, *Voyages de papier. Hommage à Brigitte Urbani*, vol. 1, Aix-Marseille Université, Aix-en-Provence, 2014, p. 59-75.
 - 2 Maximilien I^{er} de Habsbourg (1459-1519).
 - 3 Francesco Vettori, *Ricordo delli Magistrati*, in *Scritti storici e politici, op. cit.*, p. 7-9. Il a par ailleurs fait partie des *Dodici Buoniuomini* et des *Otto di Guardia* en 1504, mais son expérience des charges publiques demeure fort limitée en regard de l'importance de la mission qui lui est assignée.
 - 4 Généralement choisis parmi des individus de plus faible statut social que les ambassadeurs, les *mandatari* avaient le plus souvent d'un pouvoir de négociation limité. Leur position leur permettait cependant d'être plus libres de leurs mouvements, ce qui, dans le cas d'une mission d'évaluation comme celle de Vettori, pouvait se révéler très utile. Sur les différents titres attribués aux titulaires d'une charge diplomatique et leurs attributions respectives, voir René de Maulde la Clavière, *La diplomatie au temps de Machiavel*, vol. 1, *op. cit.*, p. 294-305, ainsi que, sur le cas précis de Vettori, Rosemary Devonshire Jones, *Francesco Vettori. Florentine Citizen and Medici Servant*, Londres, The Athlone Press, 1972, p. 11-13.

oligarchique pousse à ce retournement d'alliance dans l'espoir de déstabiliser le Gonfalonier, Piero Soderini⁵, et d'affaiblir ainsi son régime⁶.

Si la question d'un renversement d'alliance se trouve posée, c'est parce que l'influence du roi de France en Italie n'apparaît plus comme un gage de sécurité suffisant pour préserver, à long terme, l'intégrité territoriale et la *libertà* florentines. Les Florentins se trouvent dès lors partagés entre la nécessité de diversifier leur réseau d'alliances et le souci constant de ne pas s'attirer l'inimitié de Louis XII avant d'avoir compris dans quel sens penchait l'équilibre des forces en présence. Après l'envoi de Vettori s'ouvre d'ailleurs une intense réflexion sur l'opportunité d'envoyer à Maximilien un individu plus renommé, doté cette fois d'un statut d'ambassadeur et, donc, d'un pouvoir de négociation réel. La complexité de la situation est résumée par Giovanbattista Ridolfi lors de la *pratica* du 30 juillet 1507, dans laquelle il se déclare convaincu que

s'il faut réfléchir à se séparer du roi de France pour se rapprocher de l'Empereur, il serait partisan de le refuser [...], car la puissance du roi de France est grande et unie, davantage que celle de l'Empereur. Et, s'ils en venaient à se faire la guerre, il pensait qu'à terme les Français seraient supérieurs. Mais, puisqu'on ne discutait pas de s'aliéner la faveur de l'Empereur, mais bien de fuir son indignation s'il venait en Italie, [il croyait] qu'il fallait imaginer qu'il ne viendrait pas et, comme la cité n'avait pas les forces suffisantes pour résister, ni ne se les voyait offrir par d'autres, il jugeait qu'il fallait s'efforcer de s'employer à ce que, s'il descendait [en Italie], il ne vînt pas en ennemi [...]. Et il croyait que cela n'offenserait point le roi de France car, si l'on envoyait [une ambassade] pour honorer cette Majesté [impériale] et qu'on devait s'en justifier, celui-ci ne devrait pas s'en offusquer si on lui montrait que, en cas de passage de l'Empereur et comme il n'y avait d'autre moyen de fuir son indignation, cela devrait calmer ce dernier⁷.

À ce contexte général tendu s'ajoutent les circonstances difficiles de la nomination de Vettori, qui rendent malaisée sa première aventure diplomatique avant même son départ de Florence. Dans ses *Storie fiorentine*, Francesco Guicciardini insiste sur la victoire politique que constitue pour les *Ottimati* le choix de Vettori au détriment de celui de Machiavel, originellement auguré par Soderini. Ainsi décrit-il ce processus de désignation :

Machiavel fut élu grâce au Gonfalonier, qui voulait quelqu'un dont il pût se fier⁸. Alors qu'il se préparait à partir, beaucoup d'hommes de bien commencèrent à demander à haute voix qu'on envoyât quelqu'un d'autre, dans la mesure où se trouvaient à Florence beaucoup de jeunes gens de bien capables d'y aller,

5 Piero Soderini (1452-1522) était Gonfalonier de Justice à vie depuis 1502.

6 Particulièrement significative est, à ce titre, l'intervention de Piero Guicciardini lors de la *pratica* du 15 novembre 1507, dans laquelle il exprime, au nom du groupe oligarchique, cette stratégie de rupture, in Denis Fachard (éd.), *Consulte e pratiche della Repubblica fiorentina (1505-1512)*, Genève, Droz, 1988, p. 151-152.

7 *Ibidem*, p. 103-104.

8 Sur les liens qui unissaient Machiavel à Soderini, voir Sergio Bertelli, « Petrus Soderinus Patriae Parens », *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, XXXI, 1969, p. 113-114, et, du même, « Machiavelli and Soderini », in *Renaissance Quarterly*, 28, 1975, p. 10-16

qui tireraient profit à s'exercer⁹. C'est pourquoi, après que l'élection a eu été retournée, Francesco di Piero Vettori fut envoyé, avec une commission générale, dans le but de comprendre et d'écrire, et non point de négocier et de conclure¹⁰.

Rosemary Devonshire Jones se montre cependant plus nuancée quant à la signification politique du choix de Vettori : plutôt qu'une victoire de l'oligarchie sur Soderini, celle-ci lui semble être le résultat d'un compromis politique¹¹, ce qui correspond en effet davantage au *modus vivendi* qui lie depuis 1502 les différentes factions à l'intérieur de la cité¹².

Témoignage de cette mission d'ambassade, le *Voyage en Allemagne* occupe une place singulière dans le corpus restreint des écrits de Vettori¹³ et a longtemps été considéré comme un simple journal de voyage¹⁴, trop éloigné des premières fulgurances de l'historiographie naissante pour susciter autre chose qu'une indifférence perplexe. La comparaison semble d'autant moins flatteuse que cette mission est l'occasion pour Machiavel, qui rejoint Vettori en tant que secrétaire dans le courant du mois de janvier 1508, de tirer d'une expérience similaire des textes d'une nature et d'une portée tout autres, comme nous le verrons par la suite. Au-delà de l'apparente modestie du projet, la complexité, aussi bien formelle que thématique, du *Voyage en Allemagne* justifie cependant qu'on s'attarde sur les intentions de son auteur et, au-delà, sur la conception de l'histoire dont il témoigne dans cette œuvre.

La première question que soulève le *Voyage en Allemagne* concerne sa datation. Dans sa biographie de Vettori, Rosemary Devonshire Jones se voit contrainte, faute d'informations, à donner comme limites extrêmes de la rédaction du livre le retour de l'auteur à Florence, en 1508, et sa mort, en 1539. Une analyse plus fine conduit Adriana Mauriello à indiquer 1513, année où Vettori effectue sa première légation romaine, comme date probable de la rédaction du texte¹⁵. Cette hypothèse est intéressante puisque, en faisant coïncider la rédaction du *Voyage en Allemagne* avec le début de la correspondance entre

9 Voir la présentation générale à ce volume, *supra*, p. 13.

10 Francesco Guicciardini, *Storie fiorentine...*, *op. cit.*, p. 443.

11 Sur le contexte politique de cette élection, voir Rosemary Devonshire Jones, *Francesco Vettori...*, *op. cit.*, p. 13-19, ainsi que, de la même, « Some observations on the relations between Francesco Vettori and Niccolò Machiavelli during the embassy to Maximilian », *Italian Studies*, XXIII, 1968, p. 93-113.

12 Voir Jean-Marc Rivière, « Les vecteurs de l'autorité politique... », *op. cit.*, p. 63-70.

13 Outre le *Voyage en Allemagne* et sa correspondance diplomatique (en large part rédigée par Machiavel durant la légation germanique), les écrits de Vettori se réduisent à un bref *Ricordo delli Magistrati*, au *Sommario della Istoria d'Italia (1511-1527)*, à la *Vita di Piero Vettori l'Antico*, à la *Vita di Lorenzo de' Medici duca d'Urbino* et au *Sacco di Roma*, regroupés par Enrico Niccolini dans le recueil consacré à ses *Scritti storici e politici*. À cela s'ajoute sa dense correspondance privée avec Machiavel, rassemblée in Niccolò Machiavelli, *Lettere a Francesco Vettori e a Francesco Guicciardini*.

14 Dans sa biographie de Vettori, Rosemary Devonshire Jones elle-même n'y voit qu'un « compte rendu anecdotiques de ses distractions en Allemagne pendant son ambassade à la Cour de Maximilien », in Rosemary Devonshire Jones, *Francesco Vettori...*, *op. cit.*, p. 8.

15 Adriana Mauriello, « Due modi di guardare l'Alemagna: Machiavelli e Vettori », *Atti del Convegno Cultura e scrittura di Machiavelli* (Firenze-Pisa, 27-30 ottobre 1997), Centro Pio Rajna, Rome-Salerno, 1998, p. 524.

Vettori et Machiavel, elle renforce le lien qui unit les deux hommes et, par là-même, la propension à juger les écrits de Vettori à l'aune de ceux de celui qui, à l'occasion de leur mission commune, devient son ami intime.

Dans la perspective d'une telle comparaison, il paraît intéressant de s'interroger sur la genèse du projet qui a abouti à l'écriture du *Voyage en Allemagne*. L'abondance des détails, la précision des relevés topographiques et toponymiques portent à croire que l'idée même du livre est née en chemin, se traduisant par une prise de notes quotidienne et une volonté de collecter des informations en même temps que le voyageur progressait. C'est sans doute de la distance qui sépare ces deux moments – celui de l'idéation et celui de la mise en œuvre formelle – que naît la caractéristique la plus remarquable du *Voyage en Allemagne*, à savoir son aspect composite. Le *Voyage* est en effet divisé en cinq livres de longueur inégale, dans lesquels se mêlent différents niveaux narratifs, ainsi que des genres littéraires souvent considérés comme hétérogènes, voire antinomiques.

À un premier niveau, le narrateur, qui s'exprime à la première personne, décrit les étapes du cheminement qui le mène jusqu'à l'Empereur. Le récit débute lorsqu'il quitte Florence, le 27 juin 1507, et il s'achève brutalement à son arrivée à Sterzing, le 6 janvier 1508, cinq jours à peine avant que Machiavel ne le rejoigne à Bolzano. Vettori retrace ainsi les pérégrinations qui, durant plus de six mois et à travers des territoires qui lui sont inconnus, le mènent jusqu'à Constance, puis lui font suivre la Cour impériale dans ses divers déplacements. Il conduit son récit comme s'il tenait un journal de bord, notant le trajet qu'il emprunte, les lieux par lesquels il passe, les individus qu'il rencontre, avec un manque d'intérêt pour la mise en forme stylistique qui n'est pas sans rappeler (à un degré moindre, cependant) celui du *Journal de mon voyage en Espagne* de Guicciardini¹⁶. Cette précision dans l'observation correspond d'ailleurs à la déclaration d'intention qui ouvre le premier livre du *Voyage*, dans laquelle Vettori annonce : « Je noterai donc tous les lieux où je suis allé, non seulement les villes et les bourgs, mais également les villages et les plus petits hameaux, ainsi que ce qui m'est arrivé, avec qui j'ai parlé et de quoi¹⁷ ».

Le regard qu'il déclare vouloir porter sur le monde ambitionne donc rien moins que l'exhaustivité, ou tout au moins refuse l'idée que les diverses informations puissent être sélectionnées, triées et, par voie de conséquence, hiérarchisées. Sa curiosité se porte ainsi indifféremment sur tous les éléments qui composent l'univers dans lequel il se meut, qu'ils soient d'ordre naturel ou humain. Tout est scrupuleusement consigné, avec un sens affirmé du détail et de l'observation. À la description des conditions géographiques et climatiques des régions traversées succède celle des mœurs et des coutumes des populations rencontrées, ce qui permet à Vettori de mettre l'accent sur

16 *Infra*, p. 184.

17 *Infra*, p. 65. Filippo Grazzini consacre de belles pages à ce qu'il nomme « la tension cognitive » chez Vettori, in Filippo Grazzini, « Per le strade di Alamagna con e senza Machiavelli: viaggio, scrittura e motivazione in Francesco Vettori », in *Tre occasioni machiavelliane*, Viterbe, Sette Città, 2012, p. 76-77.

certaines traits de caractère généraux des habitants de l'Allemagne. Leur sens de l'ordre (qu'il soit politique, militaire, économique ou monétaire), mais aussi leur goût pour la justice et la discipline, ou bien encore leur respect de l'hygiène et de la propreté suscitent d'abord en lui curiosité, puis admiration.

Pour intéressant qu'il soit du point de vue informatif, on s'aperçoit cependant que ce journal de voyage n'est en réalité qu'un contenant, qui masque un second niveau narratif, bien plus riche sur le plan littéraire. Cette *cornice* – pour reprendre le lexique de la *novellistica* – s'emplit en effet, au fur et à mesure de la progression de Vettori, d'une matière disparate : nouvelles et confidences historiques, fragment de traité et acte théâtral se succèdent, dans une alternance hétérogène qui frise parfois l'hétéroclite. Comme l'écrit Adriana Mauriello, Vettori « refuse, dans son programme même, toute forme de codification et inaugure, en même temps, un nouveau type de recueil de nouvelles¹⁸ ». Dès lors, on comprend mieux pourquoi, à l'encontre de ce qu'annonce le titre de l'œuvre, le récit ne porte pas tant sur le voyage en lui-même, dont l'auteur se déleste souvent en quelques lignes, que sur les pauses dans le cours du cheminement, les haltes durant lesquelles le narrateur se restaure ou se repose.

Ce qui intéresse avant tout Vettori, ce sont en effet les à-côtés du voyage, tout ce qui vient briser le cours linéaire de son avancée. Le récit se fragmente ainsi au rythme des cinquante-quatre étapes du voyageur qui, pour la plupart, durent seulement le temps du déjeuner ou de la nuit. À chaque étape revient, de manière systématique, le même enchaînement des événements : l'émissaire florentin rencontre un autre voyageur ou bien un habitant du lieu, le plus souvent l'aubergiste chez qui il a trouvé refuge, et se met à converser avec lui. Son interlocuteur lui narre alors un fait marquant dont il a été témoin peu de temps auparavant et illustre ses propos par un récit, tantôt fictionnel, tantôt inspiré des événements historiques récents. Inhabituelle dans la tradition littéraire florentine, cette convergence de la chronique historique et de la *novellistica*¹⁹, de l'*historia* et de la *fabula*, nous donne à penser que c'est bien dans les modalités mêmes de la rencontre entre ces genres d'ordinaire distincts qu'il faut chercher la clé de lecture du *Voyage en Allemagne*.

Le choix des récits de fiction insérés dans le *Voyage* est en lui-même signifiant. Dans la plupart des cas, Vettori s'est en effet inspiré de textes très connus, dont il n'a guère cherché à modifier trame ou caractères, de sorte que leurs sources sont immédiatement identifiables et que leur caractère fictionnel ne fait aucun doute pour le lecteur. Boccace, bien sûr, est le réservoir le plus communément utilisé²⁰, mais certains auteurs anciens, tels Apulée, Plaute ou Pline, ont

18 Adriana Mauriello, « Due modi di guardare l'Alemagna... », *op. cit.*, p. 526.

19 Sur le nombre et la typologie des nouvelles, voir Adriana Mauriello, « Novelle e “vere narrazioni” nel *Viaggio in Alamagna* di Francesco Vettori », in *Dalla Novella “spicciolata” al “Romanzo”*, Naples, Liguri Editore, 2001, note 40, p. 46. On trouve une intéressante étude synthétique de la *novellistica* du XVI^e siècle in Sandra Carapezza, *Novelle e novellieri. Forme della narrazione breve nel Cinquecento*, Milano, Pubblicazioni della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università degli Studi di Milano, 2011.

20 Voir Filippo Grazzini, « Per le strade di Alamagna... », *op. cit.*, p. 84-85.

également servi de modèles²¹. D'un point de vue thématique, toutes les nouvelles choisies par Vettori ont en commun une forte intensité dramatique, qui atteint souvent son paroxysme avec la mort d'un ou de plusieurs protagonistes. On retrouve cette même noirceur dans les récits tirés d'événements historiques, car ils portent tous, à des degrés divers, sur des instants tragiques vécus par ceux qui les racontent, dont l'existence a été bouleversée par les guerres, les épidémies, les décès et les innombrables malheurs qui les ont frappés.

Histoire et fiction illustrent donc toutes les deux la même réalité sombre, nourrie des souffrances et des drames des hommes et femmes que l'auteur rencontre sur sa route. Vettori use par conséquent indifféremment de l'une ou de l'autre. Il n'est pas rare, d'ailleurs, que la fiction prenne naissance et s'enracine dans la réalité historique. Lorsque Vettori parvient par exemple à Mirandola et qu'il aperçoit les traces d'un bûcher au pied du château, son hôte lui apprend que c'est justement là qu'a été brûlé deux ans plus tôt « un Florentin du nom de Pietro Bernardo²², qui propageait une religion nouvelle ». Il précise aussitôt que, si les cendres semblent encore chaudes, c'est que, la veille, a été exécutée au même endroit une femme, Simona, coupable de plusieurs assassinats. Il se lance alors dans un long récit, repris plus tard par l'Arioste dans le XXI^e chant du *Roland Furieux*. En d'autres circonstances, histoire et fiction se succèdent pour illustrer le même épisode : ainsi, lorsque Vettori parvient près de Bologne et qu'il souhaite montrer « l'impudence et [la] bestialité²³ » d'Ermes, le fils de Giovanni Bentivoglio, il appuie sa démonstration sur une nouvelle narrée par l'aubergiste. Celui-ci lui raconte en effet que, fou de désir pour sa fille, Ermes a dévasté son auberge après qu'il a eu organisé la fuite de la jeune femme. Cette cruauté et cette absence de scrupules sont confirmées par le récit, mené par le narrateur du *Voyage* en personne, d'un autre épisode de la sombre carrière d'Ermes, celui de la mise à mort d'ennemis des Bentivoglio dans les geôles bolonaises. En indiquant la date et les circonstances précises de l'événement, Vettori ancre cette fois très fortement son récit dans la réalité historique.

Ce qui l'intéresse avant tout, ce sont en effet les traces dramatiques qu'a laissées l'histoire là où elle est passée. Ces empreintes peuvent être matérielles (par exemple des armoiries peintes sur les ruines d'une auberge dévastée) comme implicites (si une femme tient seule une auberge, c'est parce que des mercenaires suisses ont assassiné toute sa famille). Un événement historique, de quelque portée qu'il soit, n'est donc intéressant pour Vettori que s'il a eu des conséquences directes, à l'échelle individuelle, sur l'existence de ses interlocuteurs. En ce sens, l'histoire des temps présents est perçue dans le *Voyage en Allemagne* seulement par ses effets et par ses répercussions sur la vie

21 Le relevé systématique des sources originelles des nouvelles, ainsi que l'étude de leur transposition dans le *Voyage en Allemagne* peuvent être trouvés in Giuseppe Giacalone, *Il Viaggio in Alamagna di F. Vettori e i miti del Rinascimento*, Istituto di letteratura e filologia moderna della facoltà di Magistero dell'Università di Siena, 1982.

22 Le seul fait que le dénouement tragique de l'existence de Pietro Bernardino (1475-1502), dit Bernardino dei Fanciulli, soit ramené à un simple épisode de *cronaca* témoigne de ce refus d'accorder plus d'importance à l'histoire qu'à la fiction.

23 *Infra*, p. 70.

des hommes à la plus petite échelle possible, celle de l'individu, de la cellule familiale, au plus large celle de la communauté locale.

Considérée dans sa dimension anecdotique, l'histoire rejoint ainsi la nouvelle. Même des événements de plus vaste portée, comme la mort du pape Alexandre VI, se trouvent réduits à la conséquence imprévisible d'un enchaînement de décisions individuelles malheureuses. Vettori livre ainsi de celle-ci trois versions qui, toutes, correspondent à l'idée que les bouleversements historiques et politiques sont avant tout le fait d'une volonté individuelle, plus ou moins bien maîtrisée : dans les deux premiers cas, il s'agit d'erreurs « techniques » de César Borgia et d'un cuisinier, dont les conséquences dramatiques échappent à leurs auteurs ; dans le troisième, il s'agit de la vengeance d'un courtisan qui s'estime bafoué. De la même manière, Vettori dresse un portrait truculent de Guillaume Briçonnet, cardinal de Saint-Malo : sous sa plume, ce véritable génie du mal trompe par vénalité tous ceux qu'il côtoie, tue son épouse et place sa belle-fille dans la couche du roi de France, qu'il trahit avant de l'assassiner. Au bout du compte, il en vient à porter seul la responsabilité de tous les malheurs qui, depuis 1494, secouent l'Italie.

Selon Vettori, les grandes décisions diplomatiques ou politiques, celles qui touchent le plus grand nombre, sont donc le plus souvent les conséquences d'actions isolées, liées à des individus agissant en vertu de motifs mesquins et égoïstes. L'histoire relève par conséquent du domaine de la contingence, de l'enchevêtrement inexplicable et imprévisible des événements, bien plus que d'un enchaînement logique de causes et de conséquences. L'idée selon laquelle l'individu compte plus que le système s'accompagne en outre chez Vettori du refus de porter un jugement personnel sur ce qu'il observe : jamais, en effet, il ne montre la moindre émotion ni ne commente les événements qu'il décrit. Son champ d'intérêt se limite à l'observation directe, à l'expérience immédiate de la réalité. L'unique fois où il déroge à cette règle concerne l'épisode précédemment cité du massacre, de la part d'Ermes Bentivoglio, de ses ennemis emprisonnés, qui aboutit exceptionnellement à une maxime d'une tonalité toute machiavélique :

Tandis que messire Giovanni réfléchissait à la manière de les faire mourir, Ermes se rendit avec quelques compagnons armés là où ils étaient retenus et ils les taillèrent tous en pièces : c'est là chose contraire à toute religion et à toute humanité car, bien qu'il convienne de tuer ses ennemis quand il s'agit de sauver l'État, il faut agir, surtout lorsqu'ils ont été capturés, par voie de justice et selon les cérémoniaux et les coutumes de rigueur²⁴.

Chez Vettori, l'observation des microstructures vaut ainsi pour elle-même. Elle ne sert jamais à comprendre la macrostructure, et encore moins à ériger celle-ci en modèle politique, économique, culturel ou politique. Le regard n'a donc pas d'autre enjeu que lui-même, et c'est de cette gratuité dans l'observation que découle le processus d'écriture. Dès lors, on comprend mieux pourquoi l'objet de sa mission n'apparaît dans le *Voyage* qu'en filigrane, presque par transparence : la découverte de l'altérité est pour Vettori une

24 *Infra*, p. 71.

source de plaisir individuel que vient gâter la conscience de sa fonction d'ambassadeur, aliénante car soumise à des contingences collectives et à des nécessités analytiques²⁵.

Si Vettori clôt son récit au moment où le rejoint Machiavel, ce dernier, dans une posture parfaitement symétrique, néglige tout ce qui précède son arrivée à Bolzano pour se concentrer sur la mission d'étude qui lui a été assignée²⁶. Dans cette perspective, le cheminement qui le conduit vers la Cour impériale n'a pas importance en soi et doit être mené à grand train²⁷, afin de ne pas perdre de temps, mais aussi parce que, confronté à la longueur du voyage et à des difficultés linguistiques, il ne goûte guère cette aventure. De ce fait, comme l'écrit Matteo Palumbo, seuls comptent pour lui « le point d'arrivée, le lieu spécifique qui est l'objet spécifique de la mission, tandis que tout ce qui se trouve entre le départ et l'arrivée représente seulement une nécessité qu'il faut évacuer le plus rapidement possible²⁸ ». Il n'est pas question, chez lui, d'un regard vagabondant et ouvert comme chez Vettori, mais d'un regard statique et strictement borné par les nécessités de sa mission.

Cette divergence fondamentale explique les différences qui séparent le *Voyage en Allemagne* des trois textes inspirés à Machiavel par sa mission, à savoir le *Rapport sur les choses d'Allemagne* (dont nous traduisons ici la seconde version), le *Discours sur les choses d'Allemagne et sur l'Empereur* et le *Portrait des choses d'Allemagne*, respectivement rédigés en 1508, 1509 et 1512²⁹. Là où le regard du premier embrasse l'espace en surface, procédant par juxtaposition et par accumulation d'informations, le second, au contraire, procède selon une logique sélective, s'arrêtant sur les éléments susceptibles de lui permettre de sonder en profondeur la réalité apparente des choses. L'exemple du traitement du personnage de l'Empereur illustre bien cette différence de point de vue. Machiavel s'intéresse ainsi aux traits de caractère de Maximilien qui, malgré ses « infinies vertus », permettent d'expliquer la fragilité de son autorité sur les pouvoirs intermédiaires et, de fait, son inefficience politique. De son côté, Vettori voit en lui un individu comme les autres, pas plus (voire moins) intéressé que les autres à la bonne marche de son royaume : ainsi cet Empereur fantomatique, toujours en mouvement, se consacre-t-il plus volontiers à la chasse qu'à ses obligations diplomatiques.

25 Voir l'ouverture du Cinquième livre, *infra*, p. 152.

26 Sur les conditions de sa désignation en décembre 1507 et les contours de sa mission, voir Rosemary Devonshire Jones, *Francesco Vettori...*, *op. cit.*, p. 23-25.

27 Parti de Florence le 17 décembre 1507, Machiavel parvient à Bolzano le 11 janvier 1508, après un détour par Genève et Fribourg. Celui-ci est dû, d'une part, à l'impossibilité d'emprunter la route directe à travers la Lombardie en raison de la présence des troupes française et vénitienne, mais aussi à son désir d'étudier l'organisation militaire des Suisses. Voir Roberto Ridolfi, *Vita di Niccolò Machiavelli*, Florence, Sansoni, 1978, p. 159-160.

28 Matteo Palumbo, « Natura, uomini e storia nel *Diario del viaggio in Spagna* di Francesco Guicciardini », in *Mutazione delle cose e pensieri nuovi. Saggi su Francesco Guicciardini*, Berne, Peter Lang, 2013, p. 19.

29 Voir l'entrée « Ritratto delle cose della Magna e altri scritti sulla Germania », rédigée par Raffaele Ruggiero, in Gennaro Sasso et Giorgio Inglese (éd.), *Machiavelli. Enciclopedia Machiavelliana*, *op. cit.*, II, p. 433-437.

La question fondamentale que pose Machiavel dans ses trois textes consacrés à l'Allemagne est celle de la corrélation entre la puissance d'un État et son organisation politique. Selon qu'une structure étatique, incarnée par son souverain, parvient ou non à trouver le juste équilibre entre les diverses forces qui en affermissent l'unité ou qui en menacent l'intégrité, elle pourra s'affirmer dans un contexte géopolitique désormais ouvert ou bien, au contraire, elle verra ses ambitions ruinées dans leur germe. Telle est la leçon qu'il faut tirer de l'incapacité de Maximilien de rassembler l'argent et les troupes nécessaires à son entreprise italienne : pour ne pas avoir su imposer son autorité à ses vassaux et aux villes franches allemandes, il se trouve réduit à quémander leur aide et à subir leurs affronts. C'est bien parce que son poids politique est faible que Maximilien se trouve ainsi placé en situation de dépendance économique. Pour Machiavel, la clé de la fragilité impériale réside donc dans la personnalité indécise et contradictoire de Maximilien ou, pour être plus précis, dans l'articulation défailante entre cette personnalité et les structures territoriales et politiques sur lesquelles s'exerce son autorité.

Pour saisir la pleine portée de cette leçon, Machiavel détourne toutefois un instant les yeux de son objet premier pour s'intéresser à d'autres exemples, afin de faire naître une dialectique productrice de sens. Il annonce cette méthode comparative dès le *Rapport des choses d'Allemagne*, dans lequel il note au sujet de Maximilien : « Il pourrait de ce fait, s'il était roi d'Espagne, réunir en peu de temps et par lui-même tant de ressources que toutes ses entreprises seraient couronnées de succès³⁰. » La phrase est une merveille d'ambiguïté et, en même temps, de perspicacité. S'il disposait des immenses ressources financières du souverain espagnol, nul doute, en effet, que Maximilien aurait les moyens de ses ambitions³¹. Mais, si Maximilien n'est pas Ferdinand, n'est-ce pas aussi parce qu'il n'a pas su créer les conditions mêmes de son autonomie, comme l'a fait le roi d'Aragon dans un contexte pourtant difficile ?

La comparaison entre l'Allemagne et l'Espagne fait sens parce que leurs souverains respectifs ont en commun de devoir affronter, dans le cadre d'un État peu homogène, de puissantes forces centrifuges, face auxquelles, cependant, leurs réactions divergent. Là où la situation d'échec de Maximilien s'explique en grande partie par son indécision et par sa mollesse, Ferdinand, grâce à ses choix judicieux (en premier lieu desquels vient son mariage avec Isabelle la Catholique) et à sa personnalité ferme, a triomphé de difficultés structurelles et conjoncturelles tout aussi lourdes. Ainsi, plus encore qu'au *Voyage en Allemagne*, c'est à la *Relation d'Espagne* de Guicciardini qu'il convient de relier les textes machiavéliens sur l'Allemagne³². Il est d'ailleurs tout à fait intéressant, sur le plan symbolique comme métaphorique, de constater que, au moment même où Guicciardini entreprend de dessiner cette figure

30 *Infra*, p. 164.

31 L'analyse plus fine de Guicciardini, menée dans sa *Relation d'Espagne*, montre cependant que ces ressources sont fortement grevées par des dépenses incompressibles, *infra*, p. 224.

32 Ceci n'implique nullement une déconnexion entre les écrits de Vettori et de Machiavel puisque, comme le montre Filippo Grazzini, on trouve plusieurs échos du *Portrait des choses d'Allemagne* dans le *Voyage*, in Filippo Grazzini, « Per le strade di Alamagna... », *op. cit.*, p. 95-96.

de souverain triomphant, celle de Maximilien finit par se dissoudre et par presque disparaître du dernier texte consacré par Machiavel à sa mission germanique, le *Portrait des choses d'Allemagne*.

Au-delà de l'exemple espagnol, c'est toutefois dans son expérience française que Machiavel trouve des éléments sur lesquels fonder sa méthode comparative. Manifeste est en effet le jeu dialogique entre les trois textes liés à sa mission en Allemagne et le *Portrait des choses de France*, rédigé en 1510 (soit, sur le plan chronologique, entre le *Discours sur les choses d'Allemagne et sur l'Empereur* et le *Portrait des choses d'Allemagne*), au point que Jean-Jacques Marchand a pu écrire que la description de l'Allemagne est « comme une image en négatif de la structure politique de la France³³ ». Cette fois, si la comparaison se justifie, c'est parce qu'on se trouve en présence de deux modèles étatiques distincts, ou plutôt de deux phases différentes de l'évolution qui mène d'un conglomérat de puissances régionales à un État centralisé. Tandis que Maximilien se trouve confronté à des pouvoirs intermédiaires puissants, Charles VIII et Louis XII sont parvenus à canaliser les ardeurs de leurs barons et à donner ainsi à la royauté une impulsion centralisatrice décisive. Ainsi s'explique le fait que la figure de Louis XII soit si peu présente dans le *Portrait des choses de France* : dans un tel contexte, la personnalité du souverain n'est plus décisive, tant est grande la solidité structurelle de la monarchie française. Dans l'Empire, en revanche, où perdurent de puissantes forces désagrégatrices, le rapport entre les qualités individuelles du souverain et la structuration de l'État continue d'être prégnant.

Il est ainsi tout à fait intéressant, sur le plan méthodologique, d'observer que Machiavel nourrit son analyse de l'entrecroisement des données issues de ses expériences française et allemande. Le développement de cette approche comparative, fondée sur l'observation directe des choses et sur la mise en système de l'information, apparaît comme une étape fondamentale dans la genèse du processus de modélisation qu'il met ensuite en œuvre dans ses écrits *post res perditas*.

33 Jean-Jacques Marchand, *Niccolò Machiavelli. I primi scritti politici (1499-1512). Nascita di un pensiero e di uno stile*, Padoue, Antenore, 1975, p. 392.

Voyage en Allemagne

Francesco Vettori

Premier livre

Tu m'as plusieurs fois demandé, mon cher G.¹, de coucher par écrit le récit complet et détaillé de ma promenade en Allemagne. Je te l'ai jusqu'à présent dénié, jugeant qu'elle ne méritait pas d'être retranscrite, et qu'il serait bien suffisant d'en parler quand viendrait à manquer un sujet de conversation. Cependant, puisque tu n'as cessé d'insister, je n'ai pu te contredire, car je suis un homme qui accorde toujours tout à ses amis, et tout particulièrement à toi. Je noterai donc tous les lieux où je suis allé, non seulement les villes et les bourgs, mais également les villages et les plus petits hameaux, ainsi que ce qui m'est arrivé, avec qui j'ai parlé et de quoi. Si l'on m'en tient rigueur, c'est donc toi qui en seras responsable, toi qui, contre mon gré, m'as contraint à écrire.

Le 27 juin 1507, je partis de Florence à cheval avec quatre serviteurs. Comme j'avais décidé de ne pas passer par Bologne, car elle était infectée par la peste, je pris la route de Barberino di Mugello, et c'est là que je me rendis pour déjeuner en ce dimanche matin. L'aubergiste chez qui je m'arrêtai était florentin. Il s'appelait Anselmo de Bartolo et, ayant été réduit à la pauvreté, il s'efforçait de gagner sa vie et de nourrir sa famille en tenant auberge.

Après avoir mangé, j'entendis dans le hameau un bruit de tambours et le tumulte d'un attroupement. Je demandai à mon hôte ce dont il s'agissait. Il me répondit que, ce jour-là, se trouvait en ce lieu le connétable du bataillon et que tous les fantassins de la contrée devaient se rassembler là pour une revue. Ainsi, désireux de tromper la chaleur au moyen de quelque conversation, je lui dis : « Anselmo, ton âge aussi bien que ton métier doivent avoir fait de toi un homme de discernement et d'expérience. C'est pourquoi je voudrais que tu me

1 Le « G. » du manuscrit autographe a été développé par Enrico Niccolini et par Louis Passy en *Giovanni*, le prénom du frère de Francesco Vettori. Aucune indication ne permet cependant de confirmer cette attribution, aussi avons-nous choisi de ne pas faire d'extrapolation.

dises, en toute vérité, si tu penses qu'avoir créé cette milice² et qu'avoir armé les fantassins qu'on nomme bataillons est un bien pour notre cité ou non ».

Il me répondit qu'il souhaitait d'abord entendre mon opinion. Si celle-ci correspondait à la sienne, il l'approuverait, sinon il répliquerait ce qui lui semblerait juste. « En vérité, mon cher hôte », dis-je alors, « qui observera attentivement cette formation de fantassins la jugera tout à la fois honorable et utile pour notre cité. Laissant de côté nombre de choses qui pourraient être dites, je dis que les Florentins ont un grand territoire, peuplé pour l'essentiel d'hommes rompus à l'effort et à la peine. Celui-ci est en outre puissant, car il est entouré de plusieurs côtés par des alpes et par des montagnes escarpées de sorte que, si l'on conserve sur leur territoire cette formation d'hommes armés et bien disciplinés, non seulement le duc de Valentinois et Vitellozzo³ n'oseront plus y pénétrer avec une poignée d'hommes ainsi qu'ils l'ont fait par le passé⁴, mais le roi de France ou tout autre prince qui serait doté d'une armée imposante et régulière redouteront de s'en approcher. Et je ne parle même pas de la facilité avec laquelle on pourra les rassembler, du moindre coût engendré par leur usage, pas plus que de la crainte qu'ils inspireront aux voisins. Mais je veux entendre ta réponse ».

Après avoir écouté mes propos, Anselmo déclara : « Puisque tes paroles n'illustrent pas une opinion semblable à la mienne, je te dirai ce qui me semble juste. Je ne doute pas que, lorsqu'ils seront armés et entraînés, ces bataillons pourront se montrer semblables à ceux qu'on tient pour de bons fantassins. Mais je ne sais pas à quel point nous, Florentins, serons alors en sécurité, ni dans quelle mesure ces hommes armés et entraînés accepteront d'obéir à d'autres qui sont désarmés et inexpérimentés⁵. Et je crains qu'ils ne songent, ayant par le passé été sujets, à pouvoir devenir seigneurs. Fie-toi

- 2 Vettori emploie ici le terme technique « *ordinanza* », tel qu'on le retrouve dans les textes spécifiques de Machiavel, dont l'organisation de cette milice fut le grand projet des années 1506-1507. Ce sont là les « *armi proprie* » dont Machiavel vante la fidélité in Niccolò Machiavelli, *Discorsi...*, II 10 et II 12, *op. cit.*, p. 251 et 262-263. Voir à ce sujet Andrea Guidi, « Dall'*Ordinanza per la Milizia al Principe*: "ordine de' Tedeschi" e "ordine terzo" delle fanterie in Machiavelli », *Bollettino di italianistica*, 2015-1, p. 7-18 ainsi que, du même, *Un segretario militante...*, *op. cit.*, p. 159-386.
- 3 Vitellozzo Vitelli (vers 1458-1502), capitaine au service de Charles VIII, puis de César Borgia, sur l'ordre duquel il fit plusieurs incursions en territoire florentin en 1501-1502.
- 4 Vettori fait ici allusion à la série de campagnes militaires menées par César Borgia contre Imola, Forlì et Cesena (1499-1500), puis Rimini, Pesaro, Faenza, Urbino, Camerino, Piombino et Elbe (1500-1502).
- 5 Cet argument sert de nœud problématique à Machiavel dans sa réflexion sur les avantages et les inconvénients de l'*Ordinanza* florentine, dont il est le principal instigateur et artisan. Ainsi écrit-il dans son *Discorso dell'ordinare lo Stato di Firenze alle armi* que « les humeurs de la Toscane sont telles que, si quelqu'un découvrait qu'il peut se gouverner seul, il ne voudrait plus de maître, surtout s'il est armé et que son maître est désarmé », in Niccolò Machiavelli, *Istorie florentine e altre opere storiche e politiche*, *op. cit.*, p. 100. On lit toutefois dans le livre I de *L'Art de la guerre* que « ce mal ne peut arriver que par la volonté des chefs qui les gouvernent », in Machiavel, *L'Art de la guerre*, *op. cit.*, p. 90. Sur les divergences qui opposent à ce sujet Machiavel et Guicciardini, voir Jean-Louis Fournel, « Stratégies des citoyens (la question des *armi proprie* chez Machiavel et Guicciardini) », in Danielle Boillet et Marie-Françoise Piéjus (éd.), *Les guerres d'Italie : histoire, pratiques, représentations*, Actes du Colloque International (Paris, 9-10 décembre 1999) organisé par le Centre interuniversitaire de recherche sur la Renaissance italienne, Paris, Université Paris-3 Sorbonne-nouvelle, 2002, p. 140-149.

à moi, qui les fréquente toute la journée : ils ne nous aiment pas ni n'ont de raisons de nous aimer, car nous ne les dominons pas, mais les tyrannisons. Si nous craignons les attaques extérieures, mieux vaut songer à se prémunir par de l'argent de celles qui surviennent une fois tous les quatre ou six ans plutôt que de redouter celles qui peuvent advenir tous les jours. En outre, si nous pouvons les rassembler rapidement, ils peuvent en faire autant par eux-mêmes pour nous nuire. Et si, grâce à eux, nous faisons naître de la crainte chez nos voisins, nous ferons naître chez nous crainte et dommage⁶. Je pourrais ajouter beaucoup d'autres choses mais, puisque tu as été bref, je veux en faire de même ».

Les arguments de mon hôte ne me déplurent point. Puisqu'il était déjà l'heure de chevaucher, je montai à cheval et, le soir venu, allai prendre logis à Pian del Voglio. Comme l'auberge était petite et triste, je vagabondais dans le hameau, juste au-dessus duquel se trouvait l'habitation d'un citoyen de Bologne nommé Francesco della Volta dont le père, aux dires des hommes du lieu, était fort riche. Mais, ainsi qu'il est d'usage lorsqu'il faut diviser les richesses en plusieurs parts, à ce Francesco était échue cette demeure, qui était entourée de maigres terres. Ainsi, pour réduire ses dépenses, passait-il là le plus clair de son temps. Me voyant me promener, il vint vers moi et me demanda qui j'étais et où j'allais. Je répondis que j'étais un marchand florentin et que j'allais à Nuremberg pour mes affaires.

Quand il sut que j'allais en Allemagne, il voulut savoir, avec grande insistance, si je savais quelque chose du passage de l'Empereur en Italie et me dit ardemment le désirer afin que, grâce à lui, Bologne se libérât de l'insupportable joug du cardinal de Pavie⁷, qui y occupait les fonctions de légat pour le pape Jules. Je lui dis ma conviction que la seigneurie de messire Giovanni⁸ et de ses fils était bien plus âpre et cruelle que celle du Légat. Il répondit qu'il était vrai qu'à Bologne, à cette époque-là, les biens n'étaient pas en sûreté, pas plus que les épouses, les enfants ou la vie des ennemis de messire Giovanni. Mais, en définitive, ce dernier voulait conserver sa mainmise sur la cité et ceux qui lui étaient amis pouvaient alors garder bon espoir, tandis que désormais nul n'y était satisfait, car le Légat ne songeait qu'à voler tout un chacun et, avec un extrême acharnement, à dévaster et à ruiner la cité, agissant en homme convaincu de ne pas pouvoir la tenir tant qu'il ne l'aurait pas réduite à néant.

Je le confortai dans son opinion au moyen des arguments qui me vinrent à l'esprit puis, après être retourné à l'auberge, je me reposai. Le lendemain matin, je m'arrêtai pour déjeuner à Sasso Marconi, distante de huit milles de Bologne et sise le long du Reno. Autour de ce lieu se trouvent de nombreuses demeures appartenant à des gentilshommes de Bologne qui, à cause de la peste, y avaient alors installé leurs familles. Je déjeunai puis, comme je ne

6 Sur le débat qui a entouré la création de l'*Ordinanza*, *ibidem*, p. 138-140.

7 Francesco Alidosi (vers 1455-1511), cardinal de Pavie, nommé légat de Bologne en 1508.

8 Giovanni Bentivoglio (1443-1508), seigneur de Bologne, dont Guicciardini dit qu'il fut « le plus heureux de tous les tyrans d'Italie et un exemple de fortune favorable », in Francesco Guicciardini, *Histoire d'Italie*, VII 11, vol. 1, *op. cit.*, p 544. Parmi ses nombreux enfants, on peut citer Annibale (1469-1540), Alessandro (1474-1532) et Ermete (vers 1475-1513), dont il est question par la suite.

dormais pas, je m'assis devant la porte de l'auberge. Par hasard vint à passer un moine de l'ordre des Camaldules qui vivait près du bourg, dans une petite église. Je me mis à discuter avec lui et lui demandai à qui appartenait cette très belle demeure, tout près de là. Elle appartenait, me dit-il, à un docteur en droit appelé messire Lodovico Bolognini⁹ : « En matière de lois, celui-ci y connaît peut-être quelque chose mais, pour tout le reste, il est ignorant. Il a une belle femme qu'il épousa quand il avait soixante-cinq ans et qu'elle en avait dix-huit ; et elle se trouve dans cette demeure.

Je veux te conter une plaisante histoire qui s'est produite l'hiver dernier. Alors qu'il était déjà vieux, comme je te l'ai dit, il choisit, après la mort de sa première épouse, cette jeune et belle fille. Ayant passé près de deux mois à ses côtés et le sachant faible de corps et d'esprit, celle-ci s'éprit d'un jeune médecin appelé maître Gualberto. Messire Lodovico, qui se savait vieux, était excessivement jaloux et surveillait tant son épouse, prénommée Dianora¹⁰, que celle-ci pouvait à peine se montrer à la fenêtre, sans même parler du reste. Et, puisque son amour pour le médecin s'accroissait de jour en jour et qu'elle songeait à la manière de parvenir à ses fins, elle feignit d'être gravement malade, de sorte que messire Lodovico fit aussitôt venir maître Gualberto, qui le soignait d'ordinaire.

Lorsque, à la lumière bien faible d'un lumignon, le maître s'approcha d'elle, qui était étendue sur le lit, elle lui fit certains signes et gestes, tandis qu'il lui touchait le poignet, grâce auxquels il comprit parfaitement ce qu'elle désirait, et il lui assura qu'il la rendrait vite saine et satisfaite. Ensuite, après lui avoir prescrit quelques remèdes et avoir fait mander messire Lodovico, il lui dit que le mal de Dianora était une fièvre quarte et maligne, qu'elle avait besoin d'un traitement précis et qu'il ne manquerait point de diligence ni de sollicitude. Messire Lodovico le remercia et le pria de remplir son office, pour lequel il serait fort bien récompensé.

Le médecin visitait ainsi chaque jour l'épouse deux fois, parfois trois, et lui prescrivait tantôt une onction, tantôt un sirop, tantôt un cataplasme et de semblables choses, qui coûtaient beaucoup et agissaient peu : il fit cela pendant près d'un mois. Durant cette période, il comprit bien mieux l'amour que lui portait la dame, et il lui montra en gestes et en paroles que le sien n'était pas moins fort et que, bientôt, il la soulagerait de sa langueur.

Après avoir un jour appelé messire Lodovico en un lieu isolé, il lui dit d'une voix grave et emplie d'affection : « Puisque je vous ai toujours considéré comme un père, je ne voudrais pas employer, avec vous et vos affaires, les manières que nous autres, médecins, employons communément avec les autres. Les fièvres quartes sont des maux très longs à traiter et dont les médecins tirent d'importants émoluments. Mais Avicenne préconise un remède très rapide et efficace et, si vous y êtes disposé, je vous le dirai : celui-ci consiste à faire très peur au malade. Il y a une raison très évidente à cela, car de telles fièvres procèdent le plus souvent d'humeurs froides, qu'on ne peut

9 Le malheureux protagoniste de cette nouvelle porte le nom de Lodovico Bolognini (1446-1508), qui fut un célèbre juriste et ambassadeur bolonais.

10 La protagoniste de la nouvelle X 5 du *Décameron* se nomme Madonna Dianora.

chasser ni par des clystères ni par des médicaments. Mais une grande peur est si puissante qu'elle les met toutes sens dessus dessous. Il faut toutefois se montrer très attentif à ce que la peur ne soit pas telle qu'elle fasse perdre la tête au malade : c'est pourquoi il est nécessaire que celui à qui cette opération est confiée soit tout à la fois expérimenté et prudent. »

Le juriste, en homme qui rechignait à la dépense pour les médicaments et le médecin, apprécia grandement ce discours et répondit : « Mon cher Maître, je ne sais au moyen de quelle récompense je puis vous remercier de votre si grande affection. Le remède me plaît beaucoup, car il est prescrit par vos docteurs et est conforme à la raison. Mais, puisque vous vous êtes donné tant de peine jusqu'ici, je veux que vous vous chargiez de faire une telle peur à Dianora ».

Le maître déclara, en se montrant quelque peu troublé : « En vérité, c'est mal volontiers que j'accepte une telle charge mais, pour un docteur tel que vous, je suis obligé de faire tout ce qui est nécessaire. Agissez donc ainsi : demain matin, deux heures avant le lever du jour, je viendrai ici et j'aurai avec moi une peau d'ours. Après l'avoir revêtue, j'entrerai sans faire de bruit dans la chambre. La lumière y sera faible et moi, travesti en ours, j'irai çà et là en sautillant. Elle se réveillera et, effrayée en voyant l'ours, elle se mettra à crier. Je la laisserai faire tant que je le jugerai nécessaire, puis je sortirai de la chambre. Mais prenez garde à ce que nul ne soit présent dans cette chambre et que, quel que soit le bruit qu'elle puisse faire, personne n'y entre. »

Le docteur approuva tout cela. Le médecin visita alors la femme et lui dit qu'il souhaitait la guérir le lendemain matin, s'expliquant de telle sorte qu'elle pût sinon complètement, du moins en grande partie, imaginer ce qui devait s'ensuivre. Après s'en être allé, il se procura une peau d'ours. Le soir, pourvu d'un bon dîner, il se rendit chez messire Lodovico et, comme cela avait été ordonné, il entra dans la chambre sans faire de bruit, revêtu de la peau d'ours. Instruite par le maître de maison, la servante en sortit. Afin qu'aucun scandale ne s'ensuive, le médecin referma très soigneusement la porte. Après s'être approché de Dianora, qui était éveillée et avait tout observé, il lui dit qu'il avait reçu l'ordre de venir là et qu'après s'être déshabillé il s'allongerait de ce fait à ses côtés, mais qu'il était nécessaire qu'elle criât sans cesse. Ainsi, dès que le maître fut près d'elle, elle se mit à pousser les plus grands cris du monde et jamais elle ne s'arrêta durant toute l'heure qu'il demeura auprès d'elle à prendre du plaisir. Et, à chaque fois qu'il voulait partir, elle criait de plus belle, tant ce départ la peinait. Toutefois, après avoir revêtu de nouveau la peau d'ours et ouvert la porte, il sortit de la chambre en sautillant. Et l'on peut penser qu'il s'accorda avec Dianora sur la manière dont ils se retrouveraient en d'autres occasions : le fait est que, depuis, la fièvre quarte ne lui est plus revenue, et que messire Lodovico a loué partout dans Bologne le remède qui l'a guérie ».

Après avoir écouté ce plaisant récit, je quittai ce lieu et, par un chemin agréable et plat le long du Reno, j'arrivai de bonne heure à Pontecchio, à deux milles de Bologne. Là, installé sous une loggia de l'auberge, je vis que celle-ci avait été endommagée en de nombreux endroits par la guerre que le pape Jules avait menée l'année précédente contre messire Giovanni Bentivoglio avec

l'aide du roi Louis de France, douzième du nom¹¹. On distinguait cependant en plusieurs endroits de l'auberge les armoiries peintes des Bentivoglio, bien qu'elles fussent en partie effacées et endommagées. Tandis que je m'y intéressais survint le patron de l'auberge, qui venait de Bologne et qui, me voyant prêter attention à ces armoiries et lire les inscriptions qui se trouvaient au-dessous, me dit :

« Tu peux peut-être penser, en voyant ici tant d'armoiries des Bentivoglio, que j'ai été un fervent partisan de cette maison. Toutefois, pour te détromper, je vais te dire pourquoi il y a là ces enseignes. Je me nomme Antonio Fantuzzi. Je possède cette auberge, ainsi que quelques terres alentour, et je vis le plus confortablement possible avec ces revenus. Du temps des Bentivoglio, je m'employais à me tenir tranquille, à me faire aimer de tous et à n'ennuyer personne.

J'avais une fille fort belle, âgée de seize ans, que j'ai mariée depuis. Je la surveillais étroitement et l'élevais selon les honnêtes principes qui conviennent aux jeunes filles bien nées. Je ne sais comment la nouvelle de son existence parvint à Ermes, le fils de messire Giovanni. Son impudence et sa bestialité¹² furent telles que, sans respect aucun, il me fit dire par l'un de ses sbires qu'il désirait dîner un soir avec elle. Tu peux imaginer combien cette proposition me parut étrange ! Cependant, sachant comment l'on vivait à Bologne et conscient que, si je me montrais brusque, j'allais vers une mort certaine et qu'il aurait ainsi plus vite fait encore de mettre la main sur ma fille, je lui répondis que j'étais disposé à faire tout ce qu'il voulait, que ma fille se trouvait à la campagne avec l'une de mes sœurs et que je la ferais immédiatement mander. Puis je lui dis de revenir m'annoncer quel soir Ermes voulait que se fît le dîner, et que toujours il me trouverait prompt à le complaire. Après l'avoir quitté, je revins chez moi et, le soir venu, tirai de mes biens les plus précieux le plus d'argent possible, de sorte que je rassemblai près de cent ducats. Le matin, de bonne heure, je fis endosser à ma fille les vêtements d'un de mes valets, me mis en selle et l'emmenai, à pieds, avec moi. Quand je fus à un mille de Bologne, je la pris en croupe et, aussi vite que je pus, je me rendis à Modène, puis à Reggio. On comprit en quelques jours à Bologne comment j'étais parti avec ma fille. Furieux, Ermes fit alors confisquer tous mes biens au profit des Bentivoglio et ordonna que fussent peintes dans cette auberge toutes les armoiries que tu y vois. Quand je la remettrai quelque peu en état, je les ferai toutes effacer. »

Les mots d'Antonio me montrèrent que cet Ermes était un homme de la pire espèce, comme je l'avais déjà entendu dire en d'autres occasions. En l'an 1501, lorsque le duc de Valentinois tenta de chasser messire Giovanni de son État (et, pour arriver à cette fin, il conclut un accord avec plusieurs

11 Avec le soutien militaire français, Jules II chassa du pouvoir Giovanni Bentivoglio, qui s'enfuit de Bologne dans la nuit du 1^{er} au 2 novembre 1506.

12 Intéressant est le choix de ce substantif, qui fait entrer Ermes Bentivoglio dans la catégorie des « princes bestiaux » telle que l'établit Philippe de Comynes. Voir à ce sujet Jean Dufournet, « Comynes, l'Italie et la ligue anti-française », in Adelin Charles Fiorato (éd.), *Italie 1494, op. cit.*, p. 101. Guicciardini oppose pour sa part l'homme « bestial » à l'homme « courageux » dans son *Avertissement XCV*, in Francesco Guicciardini, *Avertissements politiques, op. cit.*, p. 82.

gentilshommes bolonais, entre autres avec messire Agamemnone Mariscotti), ne voyant pas comment son projet pourrait réussir, car les Orsini et les Vitelli s'opposèrent à sa volonté, ledit Duc, afin de semer la discorde dans Bologne et de l'affaiblir, révéla à messire Giovanni les noms de ceux avec qui il avait conclu son accord. Ces derniers furent tous capturés et emprisonnés. Tandis que messire Giovanni réfléchissait à la manière de les faire mourir, Ermes se rendit avec quelques compagnons armés là où ils étaient retenus et ils les taillèrent tous en pièces¹³ : c'est là chose contraire à toute religion et à toute humanité car, bien qu'il convienne de tuer ses ennemis quand il s'agit de sauver l'État, il faut agir, surtout lorsqu'ils ont été capturés, par voie de justice et selon les cérémoniaux et les coutumes de rigueur.

Je demeurai le soir à Pontecchio. Au matin, je me mis en route deux heures avant le lever du jour et je chevauchai si bien que j'arrivai pour déjeuner en un lieu appelé Bomporto, situé sur la rivière Panaro. Tandis que je déjeunais entra dans la pièce où je me trouvais un jeune homme, accompagné d'une jouvencelle fort belle et gracieuse, et il la laissa là, le temps d'aller dans le hameau essayer de se procurer une monture. Comme la jeune fille était demeurée seule, je lui demandai d'où elle venait et quels étaient ses liens avec le jeune homme qui l'avait laissée là. Elle me dit qu'elle était née dans un hameau proche de Florence du nom de Rovezzano, que son père tissait des draps de lin et qu'il avait toujours chez lui quatre ou six ouvriers. Il avait eu une épouse, qui ne lui avait pas donné d'autre enfant qu'elle. À la mort de cette première femme, son père en prit une autre. Lorsque celle-ci commença à avoir des enfants, elle conçut tant de haine, comme le font le plus souvent les marâtres, à l'égard de Caterina¹⁴ (ainsi se nommait-elle) qu'elle n'avait de cesse de crier après cette dernière et, bien pire, de la battre, de sorte que vivre lui était devenu pénible. Un jour, tandis qu'elle discutait avec celui qui la conduisait et qui travaillait pour son père, elle le pria de consentir à lui faire quitter ces lieux et de l'emmener avec lui. Lui, malgré sa profonde réticence, finit par accepter. Il l'avait ainsi emmenée avec grande honnêteté et ne savait que faire à l'avenir. Cependant, quoi qu'il advînt, elle était contente de s'être sortie des mains de sa diablesse de marâtre. Son homme revint entre temps et, comme il avait trouvé une monture capable de la conduire jusqu'à Mantoue, elle s'en alla. Quant à moi, après m'être bien reposé, je fis de même.

J'observai durant ma chevauchée que, bien que la région parût fertile en grain et en vin, s'y fournir en eau se révélait très malcommode. Et je croisai toute la journée des chariots qui en apportaient dans les lieux où elle manquait et qui la puisaient dans la rivière, laquelle était emplie d'hommes et de femmes venus les uns pour se laver, les autres pour y puiser de l'eau et l'apporter jusqu'à leurs habitations distantes de cinq ou six milles.

13 Cet épisode, narré par Leandro Alberti dans ses *Historie di Bologna*, se déroula le 3 mai 1501. Ermes semble avoir procédé à ces exécutions sous l'instigation de sa mère, Ginevra Sforza, sans en avoir au préalable référé à son père.

14 Caterina est le prénom d'une jeune fille dans la nouvelle V 4 du *Décameron*.

Le soir, je m'arrêtai à Mirandola, un bourg fortifié dont le seigneur était alors le comte Lodovico¹⁵, un homme fort réputé dans les armes. Comme il apprit que je me trouvais à l'auberge, il s'y rendit et, avec une courtoise insistance, il me conduisit dans la forteresse où il demeurait. Après avoir fait préparer le dîner, ainsi qu'il seyait à un tel seigneur, et m'avoir longuement entretenu du différend qu'il avait eu avec son frère, le comte Giovan Francesco, puis raconté comment un Florentin du nom de Pietro Bernardo¹⁶, qui propageait une religion nouvelle, en était la cause principale et comment il l'avait fait brûler, et puisque le repas était arrivé à son terme, il me mena à une fenêtre qui donnait sur une place située à l'extérieur du village. Il me dit, en me montrant un endroit précis, que c'était là qu'avait été brûlé Pietro Bernardo. Sachant que deux années, si ce n'est plus, s'étaient écoulées depuis sa mort, et voyant en cet endroit la trace d'un feu qui semblait dater de la veille, je m'en étonnai et en demandai la cause au seigneur. Il me dit :

« Hier matin, en ce même endroit, notre podestat fit brûler une femme qui avait commis tant de délits qu'à les entendre – j'en suis certain –, tu en seras stupéfait. Il y a environ dix ans mourut dans notre village l'épouse d'un notaire appelé Antonio Crivello¹⁷ qui était riche, car il était un habile procureur et avait reçu une très bonne dot. Il épousa en secondes noces une femme de San Felice¹⁸, un bourg voisin, prénommée Simona¹⁹ et âgée de vingt ans : or, il en avait près de quarante-cinq ! Cette dernière, découvrant que son mari n'était pas capable de la secouer autant qu'elle l'aurait souhaité, entreprit par n'importe quel moyen de se soulager de ses envies. Et elle employa pour cela tantôt le paysan, tantôt le serviteur ou le cocher. Ayant déjà eu une fillette, elle pensa qu'elle pourrait mieux satisfaire sa concupiscence effrénée si elle se retrouvait sans mari, tout en conservant la jouissance des biens du notaire. Elle observa que, si son mari mourait sans avoir fait de testament, ses biens reviendraient à la fillette et qu'il lui appartiendrait d'en être la tutrice, de sorte qu'elle pourrait, en grande part, en disposer selon son bon vouloir.

Juste après l'avoir épousée, tout occupé qu'il était par sa charge, le notaire ne se rendait pas compte de ses agissements malhonnêtes. Mais, au fil du temps, il vit des signes qui le firent douter et le contrarièrent. Ce qui lui déplaisait le plus était que, en sus d'être libidineuse, elle était si étrange et revêche que jamais elle ne cessait de crier et de s'emporter, tant contre son mari que contre toute la maisonnée, de sorte que jamais le notaire n'avait le moindre moment de tranquillité, si bien qu'il tomba malade.

15 Lodovico della Mirandola (vers 1472-1509), qui prit Mirandola des mains de son frère Giovan Francesco en 1502.

16 *Supra*, p. 60.

17 Crivello est le prénom d'un personnage de la nouvelle V 5 du *Décameron*. La nouvelle de Vettori s'inspire par ailleurs, pour sa trame narrative, d'Apulée (*Métamorphoses*, X 23-28), comme le signale Adriana Mauriello, « Nouvelle e "vere narrazioni"... », *op. cit.*, note 41, p. 46. Sur le lien entre cette nouvelle et l'histoire de Gabrina narrée par l'Arioste dans le chant XXI de son *Roland Furieux*, voir Giuseppe Giacalone, *Il Viaggio in Alamagna*, *op. cit.*, p. 16-20.

18 San Felice sul Panaro.

19 Ainsi se prénomme la protagoniste de la nouvelle IV 7 du *Décameron*.

Il sembla alors à sa femme qu'était arrivé le moment de mener à bien son projet²⁰. Elle se rendit aussitôt chez un médecin voisin, avec lequel elle avait déjà eu quelque commerce, et lui dit : « Maître, je n'irai pas par quatre chemins, car nous nous connaissons, et je sais la nécessité pour toi de gagner de l'argent et, pour moi, de me débarrasser de mon mari, qui est malade. Sous l'effet de mes persuasions, c'est toi qu'il appellera à son chevet et, si tu lui donnes un médicament qui le conduise à la mort, je te donnerai cinquante ducats et l'affaire restera parfaitement secrète. Avec cet argent, tu pourras marier ta fille et, en outre, nous pourrons facilement prendre de temps à autre du bon temps ensemble. »

Le médecin, qui n'était pas moins mauvais que dans le besoin, accepta l'offre. Ainsi, ayant été appelé le soir auprès du malade, il dit, après avoir étudié sa maladie, qu'il lui prescrirait un médicament qui le guérirait rapidement. Et, afin de paraître plus diligent et aimable, il ajouta qu'il se chargerait de l'office de l'apothicaire et qu'il viendrait le préparer le lendemain matin de bonne heure. C'est ainsi qu'avant le lever du jour il s'en vint chez le malade et qu'à l'aide de ses petits mortiers il prépara la potion empoisonnée. Après l'avoir mise dans un gobelet d'argent, il s'approcha du lit du notaire pour lui en donner.

Simona était présente avec quelques parents. Songeant qu'elle pouvait ôter la vie au médecin en même temps qu'à son mari et se libérer ainsi de la promesse des cinquante ducats, elle s'approcha du maître et lui dit : « Tu dois savoir que rien, en ce monde, ne m'est plus cher que mon mari. C'est pourquoi je veux que tu goûtes à ce médicament avant de le lui donner et que tu en boives plus d'une gorgée parce que, Antonio n'ayant pas d'enfant mâle, je sais que certains complotent autour de ses biens et je sais également qu'il existe des médecins qui prêtent main forte à de telles scélératesses, encore que je ne croie point que tu sois de ceux-là ».

Ainsi acculé et ne pouvant raisonnablement repousser cette requête, le médecin décida de goûter le médicament, puis d'aller prendre de ces remèdes qu'on donne contre le poison. Simona voulut le voir goûter, puis elle consentit à ce qu'il le donnât à son mari. Le médecin aurait voulu partir juste après le lui avoir donné, mais elle le retenait par des paroles, l'interrogeant sur l'heure à laquelle elle devait donner à manger à son mari et sur beaucoup d'autres choses similaires. De plus, elle avait fermé à clé la porte de la chambre, ainsi que toutes les autres portes, de sorte que, avant que le médecin puisse partir, le poison s'était déjà répandu dans tout son corps. Ainsi, une fois arrivé chez lui, il comprit immédiatement que la mort était proche. Après avoir appelé son épouse, il lui dit ce qui lui était arrivé, que ce qui l'avait mené à la faute avait

20 Vettori utilise ici l'expression très machiavélienne « *colorire il disegno* », qu'on retrouve dans *Del modo di trattare i popoli della Valdichiana ribellati*, les *Istorie fiorentine* (VI 17), les *Discorsi* (I 18), *l'Arte della guerra* et la *Favola di Belfagor arcidiavolo*. Guicciardini l'emploie lui aussi dans son *Histoire d'Italie* (IV 6 et V 12) et ses *Memorie di famiglia*. L'usage de cette expression montre comment la langue de la politique se construit par perméabilité et contamination au sein des diverses instances du champ politique florentin, puisqu'on la retrouve également à plusieurs reprises dans les comptes rendus des *pratiche*, comme par exemple le 8 octobre 1507, dans la bouche de Gianvittorio Soderini, in Denis Fachard (éd.), *Consulte e pratiche (1505-1512)*, *op. cit.*, p. 126.

été le désir de marier leur fille et il lui demanda, lorsqu'il serait mort, d'aller chez Simona et de lui réclamer les cinquante ducats en la menaçant de rendre l'affaire publique si elle ne les obtenait pas. Sur ces mots, il mourut. Le notaire, qui avait bu toute la potion, survécut moins d'une heure après l'avoir eue dans le corps et Simona devint maîtresse de ses biens comme elle l'avait projeté.

Deux jours ne s'étaient pas écoulés que la femme du médecin, prénommée Antonia, vint la voir, lui conta toute l'affaire en bon ordre et lui réclama ce qu'elle avait promis. Simona lui fit bon accueil et se montra attristée par la mort du médecin. Elle lui dit vouloir, comme de juste, respecter sa promesse, mais elle souhaitait avoir un peu de ce poison, car elle devait encore s'en servir. Aussi lui dit-elle de venir le lendemain matin, d'emmener avec elle sa fille et de lui apporter le poison : elle leur donnerait de quoi déjeuner, puis les cinquante ducats.

Le matin suivant, après avoir mis un peu de poison dans une petite boîte, Antonia s'en vint avec sa fille chez Simona et lui donna le poison. À peine celle-ci l'eut-elle eu en main qu'elle courut à la cuisine et en versa sur des aliments qu'elle ordonna de placer devant les étrangères pour leur faire honneur. Le poison se révéla être si puissant que la fille du médecin, avant même d'avoir eu fini de déjeuner, mourut à table. Ayant compris la situation et se sachant proche de la mort, Antonia sortit de la maison et se présenta devant le podestat, lui narra l'affaire en détail et mourut devant lui. Après avoir fait prendre Simona et avoir tout entendu à nouveau de sa bouche, le podestat la condamna au bûcher et, hier matin, on l'exécuta ».

L'affaire me parut effroyable et, après avoir remercié le seigneur des honneurs qu'il m'avait réservés et offerts, je m'en retournai dormir à l'auberge. Au matin, je poursuivis ma route et m'arrêtai pour déjeuner à Revere, un petit hameau de la région de Mantoue situé sur la rive du Pô en face d'Ostiglia. Je rencontrai, dans l'auberge où je logeai, un chanoine de Trente qui se rendait à Rome pour y faire expédier certaines de ses bulles. Bien qu'il ne fût pas très avisé, je discutai avec lui de choses et d'autres, puis nous mangeâmes ensemble.

Après le repas apparut l'aubergiste, un homme de bonne corpulence à la parole facile. Celui-ci nous dit que, dans le hameau, se trouvaient des gentilshommes mantouans et qu'ils avaient l'habitude, à cause de la chaleur, de venir se distraire dans cette auberge au moyen de cartes ou de dés. Je lui répondis que je ne savais pas jouer, mais que je resterais volontiers pour regarder. Le chanoine lui demanda de les faire venir. Une fois l'aubergiste parti, je dis au sieur que je ne savais pas à quel point il était habitué à fréquenter ces lieux, mais que, dans ces auberges, on a le plus souvent l'habitude d'user de tricheries. Il me répondit qu'il n'en doutait pas, qu'il jouait au passe-dix, un jeu simple, et qu'il apportait toujours ses propres dés pour ne pas être trompé.

Tandis que nous parlions survint l'aubergiste, accompagné de deux hommes vêtus de draperies de soie. À leurs dires, l'un était un gentilhomme mantouan, noble et riche, tandis que l'autre, plus jeune, était camérier du Marquis ; ils étaient venus se détendre ici quelques jours pour oublier la chaleur et ils invitèrent le chanoine à jouer. Celui-ci leur dit qu'il ne jouait qu'au passe-dix et qu'il avait ses propres dés, ce sur quoi ils s'accordèrent. Le chanoine et les deux Mantouans jouaient et misaient un *marcello* à chaque

fois. Ils jouèrent une heure et le sort variait peu. Cependant le sieur perdait environ deux ducats, de sorte que le plus âgé des Mantouans, s'étant aperçu que le chanoine perdait, qu'il s'en attristait et qu'il fallait qu'il abandonnât, laissa tomber tous les dés sous la table. Le plancher était mauvais, si bien que deux dés se perdirent en tombant. Le Mantouan dit alors que, puisqu'il manquait des dés, on pouvait abandonner la partie. Le sieur, qui perdait, fit demander des dés à l'aubergiste, qui en mit une vingtaine sur la table. Ils recommencèrent à jouer avec ceux-ci et augmentèrent les mises, et le chanoine en remportait peu. Quant à moi, qui les regardais jouer, je retournai les dés posés de côté sur la table et m'aperçus que certains avaient deux six, d'autres deux as et que, lorsque le sieur devait lancer, ce qui lui arrivait rarement, ils mettaient devant lui un dé qui avait deux as tandis que, lorsque c'était à eux de lancer, ils en prenaient un qui avait deux six. M'en étant aperçu, je m'approchai du chanoine et le pressai tant qu'il quitta le jeu avec une perte, de ce fait, de dix ducats. Ayant mis de côté quelques dés et feignant qu'ils fussent tombés après le départ des Mantouans, je les montrai au sieur en lui faisant promettre de n'en point parler jusqu'à ce que je fusse parti car, tant que j'étais là, je ne voulais pas qu'il fît d'éclat. Il comprit son erreur et conserva de par lui les dés que je lui avais donnés. Pour ma part, comme on sonnait les vêpres, j'embarquai pour traverser le Pô et je ne sais ce que fit le sieur avec l'aubergiste et les Mantouans. J'entendis cependant, tandis que je passais le fleuve, des cris et du tumulte dans l'auberge.

Ce jour-là, à cause de la très grande chaleur, je chevauchai peu et pris logis dans une petite auberge de la région de Vérone, au lieu-dit Roncanova. Là faisaient halte quelques Allemands, venus à pieds de Rome, parmi lesquels se trouvait un Rhénan qui paraissait être homme de bien. Il disait avoir été durant plusieurs années au service du cardinal de Saint-Malo²¹, dont il secondait un secrétaire dans les travaux d'écriture. Lorsque je lui demandai la raison de son départ, il répondit :

« Si tu me demandes la raison qui me fait quitter Rome, je te répondrai que nous autres, Rhénans, sommes de bons chrétiens, et nous avons entendu et lu que la foi du Christ est fondée sur le sang des martyrs et sur d'honnêtes mœurs, et qu'elle est corroborée par tant de miracles qu'il serait impossible qu'un Rhénan doutât de la foi. Je suis resté à Rome plusieurs années et j'ai observé la vie que mènent les prélats et les autres, de sorte que je redoutais, en y demeurant davantage, non point de perdre ma foi en le Christ, mais de devenir épicurien et de considérer mon âme comme mortelle²². Si tu me demandes pourquoi j'ai quitté mon maître, je te le dirai. Mais je te prie, si je le blâme, de ne pas me tenir pour mauvais, ainsi que sont habituellement considérés ceux qui blâment leurs maîtres, car je ne porterai aucune accusation à son encontre qui ne soit vraie et, puisqu'il m'a traité comme il l'a fait, qui ne

21 Guillaume Briçonnet (1445-1514), nommé évêque de Saint-Malo en 1493 après le décès de son épouse, fut élevé à la pourpre cardinalice deux ans plus tard. Sur sa biographie, voir Bernard Chevalier, *Guillaume Briçonnet. Un cardinal ministre au début de la Renaissance*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2005.

22 Voir Francesco Vettori, *Sacco di Roma*, *op. cit.*, p. 291.

soit pas appropriée. Pour te donner une idée véritable de sa nature et de sa vie, je serai un peu long mais, puisque tu es florentin, comme je l'ai appris, je pense que mes paroles ne devraient pas t'ennuyer.

Il se nomme Guillaume Briçonnet et il naquit en France, dans un village proche de Torcy, de la plus vile condition qui puisse être. En grandissant, il entra au service d'un marchand de Paris pour aider son valet d'écurie. Puis il commença à se rendre avec son maître aux foires de Lyon et, étant devenu un homme, fort beau de surcroît, il soumit aux tentations de l'amour sa patronne, qui lui céda. Et ainsi convinrent-ils ensemble que, une fois que son mari aurait été empoisonné, elle le prendrait, lui, pour époux. Ainsi, en peu de temps, le mari succomba au poison ou à autre chose, nul ne sait. Toujours est-il que Guillaume devint le mari de la femme et le maître des biens, et que, en l'espace de deux années, les enfants nés de l'autre mari moururent ou bien, pour fuir les coups, s'en allèrent par le monde, à l'exception d'une fille qui demeura auprès de sa mère. Et Guillaume poursuivait son commerce ou, dirons-nous, son usure : il se trouvait continuellement aux foires de Lyon et, trompant les uns et les autres au moyen de jurements, de parjures, de cédules et de faux contrats, il devenait chaque jour plus riche.

Comme le roi Louis XI était mort et que Charles, qui était tout jeune, lui avait succédé, il commença à fréquenter la Cour et à présenter souvent au Roi de nouveaux habits coupés dans des draps d'or et de soie, de sorte que ce dernier commença à lui en savoir gré et lui porta un amour tel qu'il ne voulait plus qu'il quittât la cour. Et un jour qu'il vint à Paris, à l'âge de dix-huit ans, il aperçut la belle-fille de Guillaume, qui était d'une exceptionnelle beauté. Comme il commençait à la regarder, Guillaume, qui se tenait à ses côtés, s'en aperçut et il œuvra tant auprès de sa femme – qui était la mère de celle-ci – et de la fille elle-même, que le Roi put prendre d'elle tout le plaisir qu'il voulut. Grâce à cette ruse, il entra à tel point dans les grâces du Roi qu'il pouvait faire tout ce qu'il voulait. Se sachant de vile condition et dans l'incapacité d'obtenir du Roi des États temporels, il songea à se faire homme d'Église. Puisque sa femme était un obstacle à cela, il s'en débarrassa avec du poison, ayant obtenu d'elle plusieurs enfants mâles et femelles. Très rapidement devenu prêtre, il obtint du Roi des évêchés et des abbayes d'une qualité telle qu'il en tirait de grands revenus²³.

Alors qu'il songeait à la manière de rassembler rapidement une forte somme d'argent, il advint que le seigneur Lodovico Sforza, qui gouvernait Milan, demanda à dessein au roi Charles de venir en Italie pour acquérir le royaume de Naples²⁴. Et, puisque ni le Roi, ni les plus sages seigneurs de France n'y étaient disposés, il fit corrompre Guillaume Briçonnet, que tous (puisqu'il était devenu évêque) appelaient Saint-Malo. Celui-ci, sachant ce qu'il allait pouvoir

23 Ceci nous est confirmé par Commynes dans ses *Mémoires sur Charles VIII et l'Italie*, VII 1, Flammarion, Paris, 1969, p. 38.

24 Sur l'accord secret entre Lodovico Sforza et Charles VIII, voir Francesco Guicciardini, *Histoire d'Italie*, I 4, vol. 1, *op. cit.*, p. 28-29. Sur les circonstances de la prise de Naples par Charles VIII, voir Ivan Cloulas, « Charles VIII et les Borgias en 1494 », in Adelin Charles Fiorato (éd.), *Italie 1494*, *op. cit.*, p. 41-49.

obtenir de ce seigneur ainsi que, par la suite, des Républiques et des seigneurs d'Italie si la victoire s'ensuivait, oublieux de ce qui pourrait advenir dans le cas contraire et accordant plus de valeur à un ducat qui pourrait lui revenir en propre qu'à un million que pourrait perdre la France, et faisant passer après son profit personnel la honte qui pourrait s'abattre sur le Roi, se mit gaillardement à inciter ce dernier à mener à bien l'entreprise italienne²⁵. Il se montra si persuasif que, contre la volonté des plus sages seigneurs de France, l'entreprise fut décidée, et il s'ensuivit l'effet que beaucoup connaissent. En outre, comme il était cardinal, il conclut avec le pape Alexandre l'accord qu'il sut lui demander²⁶. Et à vous autres, Florentins, il vous a pris grâce à diverses ruses cinquante mille ducats pour lui-même. Tandis que vous pensiez qu'il allait vous faire reprendre Pise, il incita les Pisans à se défendre et, avec votre argent, il approvisionna la forteresse en ce dont elle manquait. En échange de l'argent que lui avaient donné les Vénitiens, il avait conduit son Roi à Fornoue où, sans le courage des siens, il aurait été fait prisonnier²⁷. Enfin, bien que celui-ci eût remporté la victoire, il le poussa à conclure une paix infâmante.

Estimant par la suite que le duc Lodovico ne le rétribuait pas suffisamment, il persuada à nouveau le Roi de mener une guerre contre lui. Mais, comme le Duc lui donna vingt-cinq mille ducats, il dirigea les soupçons du Roi vers l'Empereur, et tout se dissipa. D'où, furieux contre lui, la majorité des seigneurs de France décida de faire savoir au Roi les tromperies dont Saint-Malo usait à son encontre et vers quel précipice celui-ci le conduisait. Mais ce dernier, s'en étant aperçu et redoutant la colère du Roi, fit venir sa belle-fille à la Cour et décida avec elle d'empoisonner le Roi durant leur coït, ce qui, selon les médecins, peut être fait facilement. L'expérience le démontra, puisque le Roi dormit avec elle la nuit même et il ne s'était pas levé depuis quatre heures qu'il commença à être gravement malade et, avant que ne fût arrivé le soir, ses jours s'achevèrent.

Après la mort de celui-ci, le Royaume échut au roi Louis XII : Saint-Malo tenta aussitôt de le persuader de le laisser aller à Rome, parce qu'il pourrait à de nombreux égards s'y révéler utile, à lui comme au royaume de France. Mais le Roi, clairvoyant, ne voulut pas lui céder. Ainsi, afin d'amadouer ce dernier, il lui fit don, au commencement de son règne, de trente mille ducats. Néanmoins, le Roi refusa qu'il restât à la cour. Il se retira alors dans l'un de ses

25 Dans son *Histoire d'Italie*, Guicciardini dit de Briçonnet qu'« il tenait déjà une très grande place dans toutes les affaires importantes, encore qu'il n'entendît pas grand-chose à l'art de gouverner » et qu'il partage la responsabilité de l'entreprise italienne avec Étienne de Vesc et, surtout, avec Charles VIII, dont il pointe la versatilité et l'irrésolution, in Francesco Guicciardini, *Histoire d'Italie*, I 4, vol. 1, *op. cit.*, p. 28. La perception de l'influence de Briçonnet sur Charles VIII est confirmée par son contemporain Bartolomeo Cerretani, qui indique que le roi, « parmi ses conseillers, avait deux seigneurs religieux, dont le premier, un cardinal, se nommait monseigneur de Saint-Malo, et le second monseigneur de Brescia, par les mains desquels il était gouverné comme s'il avait été un enfant; et il ne conservait que les vêtements et les symboles royaux, tandis que tout était décidé selon les désirs et la volonté de ces deux hommes », in Bartolomeo Cerretani, *Storia fiorentina*, *op. cit.*, p. 214.

26 Alexandre VI, sur l'instance des Français, promet à Briçonnet la dignité cardinalice. Voir Francesco Guicciardini, *Histoire d'Italie*, I 6, vol. 1, *op. cit.*, p. 41.

27 *Ibidem*, II 9, vol. 1, *op. cit.*, p. 149-150.

évêchés, y demeura quasiment caché durant quelques années et s'employa à dépecer les malheureux prêtres de son diocèse, et il y commit tant d'infamies que le peuple courut un jour à l'évêché pour le tuer, mais il s'enfuit par des chemins dérobés. Il obtint ensuite à grand peine du Roi le droit de se rendre à Rome, où je me liai à lui pour aider son secrétaire dans les tâches d'écriture, et il me donnait seulement de quoi couvrir mes dépenses. Cependant, je demeurais à ses côtés dans l'espoir qu'il m'aidât à obtenir quelque bénéfice sans rien dépenser.

Cela faisait deux ans déjà que j'étais avec lui lorsque j'appris que, dans mon village, s'était libéré un prieuré dont la rente s'élevait à quarante ducats environ. J'allai le voir et le priai de me le faire obtenir. À peine eut-il entendu le nom du bénéfice et du diocèse qu'il se le fit attribuer et s'en fit expédier les bulles, prétextant qu'il l'avait fait pour éviter la dépense et qu'il y renoncerait en ma faveur. Mais, après lui avoir plusieurs fois réclamé qu'il y renonce et avoir perdu plus d'un an dans cette affaire, je me suis aperçu qu'il voulait le garder pour lui-même : c'est la raison pour laquelle je l'ai quitté, et j'ai le sentiment d'avoir été trompé et assassiné.

Mais quiconque avait observé la vie qu'il menait à Rome pouvait se convaincre qu'il était capable de cela, et de pire encore. Jamais il ne disait l'office, jamais il ne pensait à autre chose qu'à commander des victuailles et à trouver de bons vins, et il en ingurgitait tant qu'il était souvent ivre et proférait les pires folies qui soient. Et si, de son côté, il voulait manger et boire du mieux possible, il privait ses familiers et voulait qu'on jeûnât lors de veillées qui jamais ne furent ordonnées. Si des prêtres venus de France pour se faire attribuer des bénéfices lui tombaient entre les mains, il les traitait tous comme moi. Pour conclure, je ne crois pas qu'au cours des cent dernières années ait vécu un homme si parfait en matière de vices de toutes sortes que le cardinal de Saint-Malo, un homme qui, pour les vices dans lesquels il est plongé jusqu'au bout des cheveux, condamnât tant les autres. Plus orgueilleux que Lucifer, il est l'ennemi de tous les hommes et, tout particulièrement, des Italiens. Et j'ai été étonné par votre lâcheté, à vous autres Florentins, car, malgré tous les torts qu'il vous a causés (puisqu'en fait il est la cause de tous les malheurs que vous avez connus depuis la venue du roi Charles²⁸ et de tous ceux que vous allez connaître), votre peuple ne s'est pas soulevé en masse lorsqu'il est passé dans votre cité, afin d'éliminer et d'effacer du monde un être si détestable. Si vous l'aviez fait, les Français eux-mêmes vous en auraient su gré : mais j'espère que Dieu réalisera ce que n'ont pas encore réalisé les hommes ».

Pour ma part, voyant le prêtre emporté par sa colère contre Saint-Malo et jugeant qu'il était tard, je m'en allai dormir. Au matin, lorsque je fus à Isola della Scala, je pris le chemin à main gauche, car je ne voulais pas passer par Vérone et m'arrêtai dans une petite auberge qui se trouvait à l'écart de la route et se nommait Beccacivetta. Là, outre l'aubergiste, je trouvai un homme

28 Sur la perception, chez les Italiens, des conséquences de l'entreprise italienne de Charles VIII, voir Sergio Bertelli, « "Li portamenti del re Carlo" », in Adelin Charles Fiorato (éd.), *Italie 1494, op. cit.*, p. 121-141.

qui se tenait dans un coin, fort triste, et ne cessait de se lamenter et de se frapper les mains. Je lui demandai la cause d'une telle affliction.

Il me répondit ceci : « Je te la dirai volontiers et, si tu l'écoutes, tu ne t'étonneras point de ma douleur. J'ai servi deux frères, de très riches gentilshommes de Vérone, qui ont aux alentours des possessions dont je m'occupe. Mais il est arrivé cette année à l'aîné la chose la plus étrange qui soit, parce qu'il a été tué, et je vais t'en conter la manière. Il y avait deux frères, qui se nommaient l'un Iulio et l'autre Antonio Celsi²⁹. Cet Antonio est un petit enfant, et je doute qu'il ait atteint les douze ans. Iulio, qui était très riche, noble et âgé de vingt ans, prit pour femme une belle jeune fille du nom de Lucrezia, qui avait longtemps été aimée par un autre gentilhomme de Vérone, lequel se prénomma Tiberio et l'aurait voulue pour épouse. Mais, quelle qu'en fût la raison, les parents de la jeune fille voulurent plutôt la donner à mon maître Iulio. Tiberio fut très attristé par cette union, mais il prit cependant le parti de montrer qu'il n'en avait cure. Comme il était auparavant ami de Iulio, il se montrait très amical et s'efforçait d'accroître cette familiarité et cette amitié. Iulio emmena la jeune femme chez lui et, en jeune homme libéral et riche, faisait chaque jour des banquets. Entre autres, il recevait souvent ce Tiberio, pensant qu'il était un ami véritable et digne de confiance. Chaque jour, ils chevauchaient ensemble pour le plaisir et pour la chasse, et il ne semblait pas qu'ils eussent pu vivre l'un sans l'autre.

L'hiver dernier, il advint que Iulio ordonna qu'on fît une chasse au sanglier sur les hauteurs de la vallée de l'Adige. Tiberio voulut y aller en sa compagnie. On prépare la chasse, le jour choisi arrive et jamais Tiberio ne s'éloignait de Iulio. On lève un porc, Iulio le poursuit et Tiberio en fait autant. Iulio en vient aux mains avec le porc et alors Tiberio, qui le vit empêtré, lui planta en pleine cuisse l'épieu qu'il tenait dans sa main et le laissa en proie au porc. Ce dernier, le trouvant affaibli par sa grave blessure, n'eut guère de mal à le briser complètement. Il faisait déjà nuit. On bat le rappel et Iulio ne revient pas : Tiberio se montre fort affligé. Cependant, après l'avoir cherché une grande partie de la nuit, ses compagnons le retrouvèrent mort et crurent qu'il avait été tué par le sanglier. La nouvelle parvint à Vérone et tous, sans exception, en furent attristés, mais plus que quiconque la malheureuse Lucrezia, sa femme, qui se répandit en larmes et en cris sur le corps de son époux défunt. Et, après qu'on eut fait les funérailles, ni le jour ni la nuit elle ne cessait de pleurer et de s'affliger.

Au bout de huit jours, lorsqu'il pensa que la douleur s'était quelque peu apaisée, Tiberio lui rendit visite en sa qualité d'ami de son mari. Trouvant la femme disposée autrement que ce à quoi il s'attendait, il n'usa que de paroles générales et consolatrices. Il eut certes recours, par la suite, à une femme, par laquelle il fit comprendre à Lucrezia qu'un gentilhomme l'aimait, sans en dire le nom. Mais Lucrezia se scandalisa devant cette femme et la menaça fortement.

29 Cette nouvelle s'inspire d'Apulée, *Métamorphoses*, VIII 1-14, comme le signale Adriana Mauriello in « Nouvelle e "vere narrazioni"... », *op. cit.*, note 41, p. 46.

Iulio était mort depuis un mois et toutes les cérémonies d'usage en de telles circonstances avaient eu lieu lorsque, une nuit, il apparut blessé et tout ensanglanté à Lucrezia endormie, et il lui narra précisément comment s'était déroulée sa mort, puis il la mit en garde de ne pas se laisser abuser par Tiberio comme lui l'avait été, et il disparut.

Ayant entendu ce récit, Lucrezia décida, l'âme virile, de venger son époux et se mit à prêter l'oreille à la femme qui lui avait parlé et à faire bon visage à Tiberio, de sorte que la messagère, ayant repris courage, lui révéla l'amour que Tiberio lui portait. Lucrezia s'en montra ravie ; elle décida du soir où il devait venir chez elle et, après avoir commandé un repas glorieux et d'excellents vins, attendit Tiberio ce soir-là. Celui-ci arriva, commença à manger et à boire en quantité et, comme le vin était légèrement opiacé, il n'eut pas plus tôt terminé de dîner qu'il s'endormit. La femme le fit porter dans un lit et, lorsqu'elle le vit profondément endormi, elle lui arracha les deux yeux avec une aiguille puis, après avoir pris soin de bien fermer la chambre, elle sortit. Lorsque le jour se leva, elle se rendit sur la sépulture de son mari et, là, raconta comment il était mort, avant de se tuer au moyen d'un couteau. L'affaire s'étant déjà répandue dans Vérone, le malheureux Tiberio, privé de ses yeux, fut pris par les gens du podestat et interrogé. Il avoua et fut alors condamné à la peine capitale ».

J'écoutai attentivement le serviteur et l'affaire me parut cruelle. Je le réconfortai avec les mots qui me vinrent à l'esprit et me mis en selle. Chevauchant dans la plaine de Vérone, je laissai la ville à main droite et regrettai de ne pas pouvoir la voir, parce que j'avais ouï dire qu'elle était très belle, qu'elle abondait en population et comptait de nombreuses corporations. Le fleuve Adige la traverse en son milieu, sa campagne est fertile en blé, en vin et en huile, chose rare en Lombardie, et elle possède de bonnes forteresses, sur les hauteurs aussi bien qu'en plaine. Je l'observai de l'extérieur tant que je le pus et, tout en l'observant ainsi, je parvins à Bussolengo, un bourg fortifié situé sur l'Adige, à six milles de Vérone.

Après être descendu à l'auberge et m'être quelque peu rafraîchi, comme il était très tôt, j'allai m'asseoir devant la porte de celle-ci, qui se trouvait sur la place du bourg. Là, debout sur un banc, se tenait un individu qui avait rassemblé autour de lui un grand nombre d'hommes et de femmes. Il disait se rendre à Trente pour y déposer un *ex voto* auprès du bienheureux Simone³⁰. Par la grâce de ce dernier, il avait en effet réchappé, à Bologne, au gibet auquel il avait été pendu quatre jours plus tôt : la corde s'était rompue et il s'était enfui. Tout cela, disait-il, venait de ce qu'il était le serviteur d'un gentilhomme bolonais suspecté par le Légat. Moi qui étais passé du côté de Bologne trois jours plus tôt et n'avais eu aucun écho de cette histoire, j'étais étonné, tout particulièrement parce qu'il obtint une bonne somme d'argent de ces pauvres gens. Quand il eut moissonné à sa manière, il descendit du banc et s'en vint à l'auberge pour prendre un bon repas. Comme il n'y avait pas d'autres étran-

30 Il s'agit de Simonino di Trento, qui était âgé de deux ans et demi lorsqu'il fut assassiné le 23 mars 1475. Son meurtre fut alors attribué aux Juifs de la ville.

gers que lui et moi en ce lieu, je lui demandai comment il avait soutiré cet argent. Et ainsi, de fil en aiguille, il me demanda d'où je venais. Lorsqu'il sut que j'étais passé près de Bologne, il déclara :

« Homme de bien, j'ai quarante ans et je suis de Pescara dans le Royaume³¹. Je vis de cette manière depuis vingt ans et je ne fus point pendu à Bologne, bien que je l'eusse peut-être mérité. Mais quel besoin est-il d'en parler ? Je ne connais pas d'autre métier : celui-ci me permet de vivre, et de bien vivre, à moi qui désire toujours les meilleures choses que je trouve dans les auberges, et, ce soir, je dépenserai au moins deux marcs³². Pour obtenir de l'argent, j'use tantôt d'une manière, tantôt d'une autre. Je tords mes pieds, mes bras ou ma bouche. Tantôt je feins d'être aveugle, tantôt me voilà lépreux, et je change souvent de lieu. Et puisque je sais que tu as compris que, tout à l'heure, c'est ma gorge qui mentait, je t'ai dévoilé la vérité et je te prie de ne pas en parler ce soir. Demain, je changerai de village et m'en irai à l'aventure ».

Je lui promis de me taire et songeai en moi-même à tous les moyens, à toutes les astuces, à toutes les diverses ruses, à toute l'industrie au moyen desquelles un homme s'ingénie à tromper autrui. Grâce à cette variation, le monde se fait plus beau : le cerveau de l'un gagne en vivacité pour découvrir une nouvelle manière de tromper, tandis que celui de cet autre se fait plus subtil pour s'en défendre³³. En effet, le monde tout entier est tromperie³⁴ : cela commence par les religieux et se prolonge par les juristes, les médecins, les astrologues, les princes séculiers, par ceux qui les entourent, par tous les métiers et les activités. Ainsi, de jour en jour, chaque chose se fait plus subtile et s'affine.

Je demeurai le soir à Bussolengo. Au matin, afin de gagner du temps, je passai l'Adige sur une barque et, dans la vallée de ce fleuve, commençai à chevaucher vers Trente. Le fleuve Adige est très rapide et très gros, tout particulièrement lorsque fondent les neiges. J'avais parcouru environ sept milles et je parvins à Chiusa, un lieu sur l'Adige que gardent les Vénitiens, car c'est un passage fortifié. En ce lieu, les rives de l'Adige sont découpées et élevées ; à main droite, il n'y a qu'un chemin où deux chevaux peinent à passer côte à côte. Les Vénitiens ont fermé ce lieu par deux portes, l'une en aval et l'autre en amont, et, dans les failles de la montagne, ils ont creusé de toutes petites pièces où peuvent se tenir des fantassins pour défendre les portes. À quiconque y passe à pieds ou à cheval, ils font payer une taxe et payent les gardes avec ce revenu.

31 Le royaume de Naples.

32 Le marc est une monnaie d'argent qui avait cours en Allemagne. Les informations sur les monnaies citées dans ce volume sont, pour la plupart, tirées du *Dictionnaire de numismatique et de sigillographie religieuses*, Paris, J. P. Migne, 1852.

33 On trouve l'écho de cette idée dans la lettre qu'adresse Machiavel le 1^{er} octobre 1499 à un chancelier de Lucques : à l'inverse, la crédulité et la maladresse dans la tromperie y sont considérées comme des signes de légèreté et de manque de prudence, in Niccolò Machiavelli, *Lettere*, op. cit., p. 49. Dans sa lettre du 9 avril 1513, Machiavel incite Vettori à imiter « les autres qui, pour gagner leur place, recourent à l'insolence et à l'astuce plus qu'à l'intelligence et à la prudence », in Niccolò Machiavelli, *Lettere a Francesco Vettori e a Francesco Guicciardini*, op. cit., p. 110.

34 Le substantif « *ciurmeria* » utilisé ici rappelle l'infinitif « *ciurmare* » qu'emploie Machiavel dans sa lettre du 19 avril 1513 au même Vettori, *ibidem*, p. 116.

Je passai ce lieu et, toujours sur l'Adige, m'arrêtai à Borghetto, où je trouvai un aubergiste allemand fort agréable. Comme la chaleur était grande et ce lieu frais, j'y demeurai de nombreuses heures avec plaisir. On était vendredi, raison pour laquelle l'aubergiste s'approvisionna en plusieurs sortes de poissons de l'Adige.

Il y avait dans l'auberge un vieux Vénitien, qui semblait être un bon compagnon. Entamant une conversation avec moi, il me dit :

« Puisque tu me parais être un homme de bien, je veux te dire, bien que tu ne me le demandes pas – par courtoisie sans doute –, la raison pour laquelle je demeure ici. Je me nomme Pietro et je suis un citoyen de Venise d'antique lignée. Mon métier était d'être libraire et, comme tu peux le voir, je suis d'un âge avancé. Il y a peu, cependant, je pris pour épouse une belle jeune fille de Bergame prénommée Smeralda, qui ne convenait point à mon âge, mais qui me plaisait. Son père me la donnait volontiers et je voulus me satisfaire. Il me sembla, au début, que posséder cette jouvencelle était la plus douce chose du monde : sans cesse je prenais du bon temps avec elle et jamais elle ne se détachait de moi. Mais, étant vieux, je ne pus supporter longtemps une telle vie et commençai à ralentir. Elle songea ainsi à se procurer du plaisir avec d'autres.

Comme il est normal pour une librairie, ma boutique était continuellement fréquentée par nombre de jeunes gens, de gentilshommes et d'autres ; et à l'endroit même où je tenais boutique se trouvait ma résidence habituelle. Entre autres y venait très souvent un jeune et beau gentilhomme, noble et riche, du nom d'Achille Trevisano. Ma Smeralda jeta son dévolu sur lui, et lui sur elle, tant et si bien que, rendu très avisé par mon âge, je m'aperçus de quelque chose. Mais interdire l'accès de ma boutique à messire Achille signifiait prendre le risque de perdre ma vie en même temps que mes biens, car c'est ainsi que se comportent les gentilshommes, qui pour nous autres gens du peuple sont de cruels tyrans : c'est pourquoi j'ordonnai à ma femme de ne plus venir à la boutique. Il s'en rendit compte et, grâce à l'une des servantes que j'employais et en qui j'avais toute confiance, il trouva le moyen d'envoyer des messages à Smeralda. Ils s'accordèrent tous les deux, de sorte que, à maintes reprises, à l'heure où j'avais le plus à faire dans la boutique, ils se retrouvèrent chez moi. Constatant que messire Achille ne fréquentait plus ma boutique à l'heure habituelle, je commençai à nourrir des soupçons. Un jour, je décidai donc de vérifier si mes doutes étaient fondés et voulus monter, mais je trouvai close la porte qui, de la boutique, menait aux pièces du haut. Je me rendis à la porte de derrière, par laquelle montait messire Achille, et y trouvai l'un de ses esclaves qui montait la garde. Je songeai à me venger de lui sans éclat et, revenu silencieusement sur mes pas, ordonnai à un garçonnet que j'employais dans ma boutique d'aller dire à l'esclave que messire Domenico Trevisano, frère aîné d'Achille, souhaitait qu'il allât chez lui au Rialto tout proche, qu'il voulait lui dire quelque chose et qu'il pourrait aussitôt revenir. L'esclave y alla et la porte demeura sans gardien. J'emmenai aussitôt deux jeunes hommes qui travaillaient pour moi et, en armes, nous courûmes là-haut : nous y trouvâmes, dans le lit, messire Achille et Smeralda qui se donnaient du plaisir. Je les fis prendre et lier, et les gardai ainsi toute la nuit, puis tirai de mes biens le plus d'argent possible. Au matin, avant le

jour, je ligotai dans ma boutique messire Achille, nu, ainsi que ma femme, en chemise de nuit. Et quand fut arrivée l'heure à laquelle ils pouvaient être vus de tous, je fis ouvrir la boutique, m'enfuis sur une gondole que j'avais préparée et partis pour Trieste. Là, j'appris que, lorsqu'ils eurent pris connaissance de l'affaire, les chefs des Dix³⁵ avaient saisi tous mes biens, avaient donné deux cents ducats à Smeralda et l'avaient renvoyée à son père, puis avaient déposé tout le reste au Mont de Saint-Marc³⁶. Ils m'ont en outre confiné en ce lieu pour dix ans, sous peine, si je ne m'y soumetts pas, que tous mes biens reviennent à messire Achille. Et je tiens à respecter cette obligation, afin qu'il ne jouisse pas de mes peines, car j'ai deux cents ducats par an d'entrées à Saint-Marc. J'ai déjà passé quatre années d'exil le plus agréablement possible, et j'espère en faire de même pour le temps restant ».

Je jugeai d'après les paroles du libraire qu'il s'était vengé sans cruauté aucune de sa femme et de messire Achille. Et puisque, ainsi que je l'ai dit plus haut, l'aubergiste me semblait être un bon compagnon, je le laissai m'indiquer où je devais aller le soir et chez quel aubergiste. Quittant le libraire et ce dernier, et chevauchant toujours le long de l'Adige, j'arrivai à Rovereto, un bourg fortifié des Vénitiens, et descendis dans une auberge du village, dans la direction de Trente.

L'aubergiste me reçut de bonne grâce et, tandis qu'on s'occupait des chevaux, il me dit :

« Homme de bien, tu me pardonneras si je ne te traite pas comme je traite d'ordinaire tes pairs. Les étrangers étaient habituellement reçus dans cette auberge mieux que dans n'importe quelle autre d'ici à Rome. Mais je veux te dire pourquoi ma maison, comme tu le vois, est en grande partie endommagée, pourquoi mes meubles ont été enlevés et pourquoi tout est ici en ruine.

Tu dois savoir que deux mois ne se sont pas encore écoulés depuis que le roi de France s'est emparé fort vaillamment de Gênes³⁷. Cette si grande victoire donna à penser à nos seigneurs Vénitiens et leur fit craindre que le Roi, dont les affaires se montraient si prospères, ne s'avancât contre eux et contre l'Italie tout entière. Ils jugèrent ainsi qu'il convenait d'éveiller ses soupçons à l'égard de l'Empereur. Afin qu'on pensât que ce dernier devait rapidement se lancer dans la campagne d'Italie, ils firent venir jusqu'ici cinq cents fantassins allemands, bien qu'ils fissent courir le bruit qu'il y en avait mille. Et, bien qu'on dît que c'était l'Empereur qui les payait, je crois en réalité que c'étaient eux qui les payaient. Ils les logèrent tous dans ce bourg, en-dehors des fortifications, et dans cette maison, près d'ici, s'installa leur chef, messire Giorgio da Nuistat.

35 Le Conseil de Dix, l'un des principaux organes de gouvernement de la République de Venise, était chargé de la sécurité de l'État.

36 Il s'agit de l'une des six subdivisions géographiques du *Monte Vecchio* de Venise, l'organisme chargé de gérer les dépôts publics.

37 En avril 1507, une insurrection populaire chassa de Gênes Pierre de Rocquebertin, qui dirigeait la ville en l'absence du gouverneur Philippe de Ravenstein. Un « gouvernement populaire » fut instauré, mais la ville fut reprise militairement par les Français, qui y entrèrent le 29 avril. Voir Francesco Guicciardini, *Histoire d'Italie*, VII 5, vol. 1, *op. cit.*, p. 504-516.

Ce messire Giorgio, tandis qu'il s'approchait d'ici avec sa compagnie, s'arrêta un jour à Sterzing³⁸, à quatre journées d'ici, par où tu pourras passer en allant par là. Par hasard, il logea dans une auberge où se trouvait une belle jeune fille du nom de Magdalena³⁹, la sœur charnelle (c'est-à-dire la cousine) de l'aubergiste, qui lui plut outre mesure. Il fit tant avec l'aubergiste, aussi bien par les menaces, les prières et les promesses que par l'argent, que ce dernier accepta de la lui amener. Au milieu de la nuit, il la prit contre son gré et la conduisit ici. De cette Magdalena était amoureux un jeune homme, gentilhomme du comté du Tyrol, appelé messire Arrigo⁴⁰ da Serantaner qui, en raison de l'amour qu'il lui portait, avait pris demeure dans le bourg de Sterzing et dépensait là toutes ses entrées, qui étaient loin d'être faibles. La jeune fille était également amoureuse de lui et ils s'employaient, dans le plus grand secret, à prendre ensemble du bon temps.

Au matin, on sut dans le bourg comment Magdalena avait été emmenée par messire Giorgio, et chacun s'en attrista, mais tout particulièrement messire Arrigo, qui en fut hébété et comme abasourdi. Mais il comptait, entre autres, un serviteur du nom de Gaspar qui l'aimait beaucoup et savait tout de cet amour pour Magdalena. Voyant son maître si triste, il lui dit : « Maître, je veux aller à la recherche de Magdalena. Je la retrouverai en quelques jours et te le ferai savoir. Nous ferons ainsi en sorte que tu puisses jouir avec elle plus encore que tu ne l'as fait jusqu'à présent. Emploie-toi par conséquent à rassembler l'argent nécessaire pour pouvoir vivre une année hors d'ici si besoin était ». Puis il le quitta, se mit à la poursuite de messire Giorgio et parvint ici comme lui.

Messire Giorgio était le plus heureux des hommes : puisqu'il gagnait une solde conséquente et que sa dame était belle, il s'employait à faire bonne chère et s'efforçait de la satisfaire autant qu'il le pouvait, bien qu'il ne fût point possible de lui faire oublier l'amour de messire Arrigo.

Gaspar arriva d'une traite jusqu'à cette auberge, dans laquelle le podestat avait refusé que pénétrassent des fantassins, afin qu'on puisse y recevoir tous ceux qui allaient et venaient. Il commença à fréquenter messire Giorgio et, comme celui-ci avait besoin d'un serviteur, il fit en sorte d'être choisi. Parvenu en partie à ses fins, il le servait si bien qu'en quelques jours seulement messire Giorgio se prit d'une telle affection pour lui qu'il lui confia la garde de Magdalena. Celle-ci, bien qu'elle l'eût reconnu depuis le début, feignit de ne l'avoir jamais vu jusqu'à ce qu'elle pût lui dire secrètement sa volonté. Gaspar trouva alors un marchand qui connaissait messire Arrigo et lui donna une lettre à porter à ce dernier, par laquelle il lui signifiait comment il avait retrouvé Magdalena après s'être lié à messire Giorgio, et lui demandait de venir immédiatement là-bas avec la compagnie qu'il jugerait appropriée, de descendre dans cette auberge et de se faire donner une chambre en haut, séparée seulement de celle de sa bien-aimée par un mur fait d'un treillage recouvert de chaux. Aussitôt après qu'il eut reçu la lettre, messire Arrigo

38 Vipiteno en italien.

39 Ainsi se prénomme l'une des protagonistes de la nouvelle IV 3 du *Décameron*.

40 Il en va de même pour l'un des protagonistes de la nouvelle II 1 du *Décameron*.

rassembla tout l'argent qu'il put et, accompagné de trois serviteurs, s'en vint ici et suivit l'ordre de Gaspar.

Dès qu'il apprit son arrivée, celui-ci vint lui parler secrètement et lui expliqua ce qu'il avait à faire pour rejoindre Magdalena. C'était impossible de nuit, car elle dormait tout le temps avec messire Giorgio, mais de jour, lorsque ce dernier sortait, il la laissait tantôt sous sa garde à lui, tantôt sous celle d'un garçonnet. Il lui faudrait alors briser la cloison du poêle où elle se trouvait de jour (car, ainsi que tu peux le constater, la plupart des poêles sont doublés de planches) et y pratiquer une petite ouverture. Lorsque ce serait fait, il serait facile de casser ce mur en treillage et, par cette brèche, Magdalena viendrait dans mon auberge, jusque dans la chambre de messire Arrigo. Il devrait seulement se montrer attentif, au moment où elle serait avec lui, à poster quelqu'un à la fenêtre pour vérifier que messire Giorgio ne rentrât pas chez lui (ce dernier ne pouvait revenir que par une porte seulement, car il n'y en avait pas d'autre dans la maison) et le dire immédiatement à Magdalena, afin qu'elle pût retourner dans le poêle.

La manière plut beaucoup à messire Arrigo, ainsi qu'à la jeune fille. Le lendemain matin, ils mirent ainsi en couleurs leur dessein⁴¹ et s'adonnèrent longuement au plaisir ensemble, cependant que messire Giorgio se trouvait dans le bourg. Ce dernier avait l'habitude de sortir de chez lui chaque matin durant trois heures pour entendre la messe et faire de l'exercice. Tandis qu'il revenait, le serviteur qui se trouvait à la fenêtre le vit : il accourut aussitôt pour le dire et elle retourna dans le poêle. Ils agirent de cette sorte environ huit jours de suite.

Mais il advint un matin que le garçonnet qui servait Magdalena, ayant perdu une balle, s'en vint la chercher dans l'auberge. Après être monté à l'étage, il entra dans la chambre où se trouvaient Magdalena et messire Arrigo, qui était ouverte, car nul autre que ses serviteurs ne montait habituellement l'escalier. Il vit Magdalena et messire Arrigo prendre ensemble du bon temps. Revenu tout doucement sur ses pas, il descendit, s'en vint trouver Gaspar qui était assis devant la porte de messire Giorgio et lui dit : « Gaspar, nous sommes perdus, car tu sais que notre maître nous a confié la garde de Magdalena et combien il l'aime. Mais je viens de l'apercevoir dans cette auberge en compagnie d'un jeune homme. Messire Giorgio le saura et je doute qu'il se contente de nous ôter la vie ».

Gaspar fut fort embarrassé que le garçonnet l'eût vu mais, faisant bonne figure, il lui dit qu'il ne le croyait pas, parce que c'était impossible, car il avait gardé la porte toute la matinée durant et jamais il ne l'avait vue sortir, que ce devait être quelque femme de petite vertu, qu'il ne devait pas accuser sa maîtresse et qu'il causerait sa perte comme la leur, mais qu'il voulait cependant s'en assurer. Qu'il fût par conséquent bonne garde devant la porte, afin qu'elle ne pût revenir : il irait pour sa part en haut dans le poêle pour voir si elle y était et, si elle n'y était point, il prendrait quelque décision susceptible à les sauver. Après être monté à l'étage, il appela Magdalena, lui narra l'affaire et lui dit de se mettre à coudre dans le poêle. Une fois retourné en bas, il alla

41 Cf. note 20, p. 73.

voir le garçonnet et lui dit : « J'ignorais que tu avais bu de si bonne heure et que tu ne savais point ce que tu disais ! L'as-tu vue sortir par cette porte ? »

« Non point » répondit le garçon.

– Y a-t-il une autre porte dans la maison ? »

Le garçonnet répondit que non : messire Giorgio l'avait fait scrupuleusement vérifier.

« Monte maintenant, et tu trouveras Magdalena dans le poêle en train de coudre ».

Le garçonnet s'y rendit et, l'y trouvant, demeura stupéfait. Elle se mit à le gronder, à lui dire qu'il n'était qu'un jeune ribaud qui voulait que messire Giorgio doutât d'elle. Le garçon, effrayé, lui demanda son pardon et l'affaire se calma.

Deux jours ne s'étaient pas écoulés que, un matin où Magdalena se trouvait avec son amant, deux fantassins de messire Giorgio, après un différend, se blessèrent : l'un d'eux ayant trouvé refuge dans cette auberge, messire Giorgio, furieux, l'y poursuivit. Il monta quatre à quatre l'escalier, si bien qu'il aperçut dans une chambre une jeune fille (qui était Magdalena) mais, dans sa colère, il ne la reconnut pas. Il se demanda toutefois si ce n'était pas elle et voulut, avant de faire plus de bruit, s'assurer qu'elle se trouvait dans la maison. Ainsi descendit-il l'escalier, furieux. Magdalena, qui s'en aperçut immédiatement, retourna rapidement dans le poêle. Elle venait juste de s'asseoir lorsque messire Giorgio, ayant presque perdu la raison, y parvint et, comme il l'y trouva, fut tout à fait rassuré et pensa s'être trompé.

Après toutes ces frayeurs, messire Arrigo craignit que quelque malheur ne finît par lui arriver. C'est pourquoi, après s'être entretenu avec Gaspar, il fit venir d'Egna, au-dessus de Trente, un radeau de bois qu'on nomme ici « *zatta* » et qu'on utilise habituellement pour descendre l'Adige. Un matin, accompagné de la jeune fille, de Gaspar et de ses autres serviteurs, il s'y installa, et y fit également monter les chevaux, en sus de toutes ses affaires. Le fleuve est rapide, si bien que la *zatta* s'était éloignée de vingt milles avant même que messire Giorgio ne l'apprît. Une fois rentré chez lui, n'y trouvant ni Magdalena ni Gaspar, et confrontant avec le garçonnet ce qu'ils avaient vu l'un et l'autre, il en déduisit ce qui s'était passé, comprit qu'elle s'était enfuie avec messire Arrigo et accourut aussitôt dans mon auberge. Quand je le vis arriver si impétueusement, je m'enfuis par une porte arrière. Il déroba alors toutes les meilleures choses de l'auberge ou presque, puis mit le feu à celle-ci. Les voisins accoururent cependant en si grand nombre pour l'éteindre que seule une petite partie brûla, mais – comme tu peux le constater – tout fut enfumé. Chacune de ses paroles était pour lui l'occasion d'affirmer qu'il voulait se venger sur moi, qui avais prêté main forte à la tromperie. Et, en vérité, je m'étais aperçu de leur entente. Mais, puisque messire Arrigo me payait bien, je me taisais et n'étais point tenu d'agir autrement. C'est ainsi que mes biens et une partie de ma maison disparurent. Et messire Giorgio, après avoir congédié sa compagnie, se mit à poursuivre Magdalena, accompagné de quatre serviteurs. Je n'ai pas su ce qui s'est passé entre eux par la suite, car il n'y a pas huit jours que messire Giorgio est parti ».

L'aubergiste me conta cette nouvelle et je le crus, parce que l'expérience me permit de constater qu'il ne restait plus rien dans l'auberge : je mangeai mal, dormis plus mal encore⁴² et, non seulement il n'y avait pas de lit, mais je ne pus pas même y trouver une table pour m'étendre. Néanmoins, comme la chaleur était grande, je passai la nuit du mieux que je pus.

Je poursuivis mon chemin le lendemain matin et, à trois heures, je parvins à Trente, une petite ville sise sur l'Adige. Elle est néanmoins très riche car, bien qu'elle soit placée entre des montagnes, elle dispose, au milieu de celles-ci, de quelques milles d'une plaine qui produit beaucoup de blé et de vin, tandis qu'elle garde son bétail dans les montagnes. Le seigneur de la ville, sur le plan temporel aussi bien que spirituel, est l'évêque. Il perçoit les entrées sur les gabelles et sur toutes les autres choses. L'empereur, en tant que duc d'Autriche et comte du Tyrol, y nomme un capitaine, qui garde les clefs des portes et fait élire l'évêque par le chapitre des chanoines comme bon lui semble, car il veut toujours un homme de confiance, parce que la place est d'une grande importance, à la frontière entre l'Italie et l'Allemagne, bien qu'elle soit située en Italie : c'est en effet la rivière du nom de Lavis, à cinq milles de Trente, qui, aux dires des habitants de la région, sépare l'Italie de l'Allemagne. La ville n'est guère puissante, ni par ses murs ni par son site, et elle est entourée de hautes montagnes : celui qui en serait le seigneur deviendrait aussitôt le maître de la ville.

J'arrivai à Trente, comme je l'ai dit, de bonne heure et m'y arrêtai toute la journée. C'est là la raison pour laquelle j'arrêterai également un peu ma plume en mettant fin au premier livre.

Deuxième livre

J'avais conclu et abandonné le premier livre de mon périple dans l'un de nos domaines du nom de Cepperello⁴³, où je me trouvais lorsque je l'ai écrit⁴⁴. Par hasard arriva là, en compagnie de mon frère Paolo⁴⁵, un homme qui se considère lettré, et ces écrits parvinrent entre ses mains. Après être resté quelques jours entre ici et Sienne, il s'en retourna à Florence. Lorsqu'il me rencontra, il dit qu'il s'étonnait de me voir perdre mon temps à écrire des choses frivoles,

42 Vettori écrit ailleurs d'un séjour à Civita Castellana qu'il y reçut « mal à manger et à boire, et [ce fut] pire encore pour dormir », in Francesco Vettori, *Sacco di Roma*, op. cit., p. 287.

43 Le château de Cepperello se trouve dans la commune de Barberino Val d'Elsa, au nord de Poggibonsi. Construit autour de 1100, il appartenait aux seigneurs de Cepperello, alliés à la faction guelfe. En partie détruit après la bataille de Montaperti, il fut restauré en 1313 et appartient par la suite aux familles Bardi, Adimari et Vettori.

44 Voir la lettre que Vettori écrivit à Machiavel depuis Rome le 30 mars 1513, in Niccolò Machiavelli, *Lettere a Francesco Vettori e a Francesco Guicciardini*, op. cit., p. 108, ainsi que son *Sommario della Istoria d'Italia*, op. cit., p. 135.

45 Sur Paolo Vettori, voir le *Raccolto delle azioni di Francesco e di Pagolo Vettori*, in Francesco Vettori, *Scritti storici e politici*, Appendice III, op. cit., p. 339-344 .

des nouvelles⁴⁶ et des fables, qu'il les avait lues et regrettait d'avoir perdu ce temps-là. Et ce n'était pas la manière d'écrire qu'il condamnait, mais la matière⁴⁷. Je ne lui répondis guère, car il était homme à ne croire qu'en son opinion et à ne pas vouloir céder à la raison. Je lui dis que je les avais écrites pour ma propre satisfaction et non pour la sienne, que chacun possède sa propre fantaisie et que, lorsqu'il l'applique à quelque chose, elle lui semble bien appliquée. Ainsi s'acheva ma discussion avec lui.

Par la suite, j'ai en moi-même examiné la servitude que les hommes s'imposent à eux-mêmes. Puisqu'ils redoutent de parler de ceci ou de cela, ils se retiennent souvent d'écrire ce dont ils ont eu l'intention. Pourquoi ne pourrait-on blâmer certaines matières ou certaines sortes d'écrivains ? Les théologiens sont les premiers, dans notre religion, à avoir fait et à faire sans cesse tant de livres, de disputes, de syllogismes et de finasseries que les librairies, mais également toutes les arrière-boutiques des libraires, en sont pleines. Néanmoins, notre Sauveur Jésus-Christ dit dans l'Évangile : « Tu aimeras ton Seigneur Dieu de tout ton cœur, de tout ton esprit et de toute ton âme, et ton prochain comme toi-même⁴⁸ ». De ces deux préceptes dépendent toutes les lois et les prophètes. Quel besoin a-t-on, par conséquent, de tant de disputes sur l'Incarnation, sur la Trinité, sur la Résurrection et sur l'Eucharistie, toutes choses en lesquelles nous, chrétiens, devons croire par foi et que nous méritons en croyant en elles, bien qu'elles échappent à la raison ? Condamnerons-nous pour cela tant de saints docteurs, tant d'hommes de qualité, fins et doctes, parce qu'ils ont suivi et écrit ces subtilités ? Certainement pas. Nous dirons plutôt qu'ils l'ont fait à bon escient et qu'ils portaient en eux cette inclination.

En second lieu viennent les philosophes, dont la connaissance est partagée entre nature et morale. Que de choses vaines, fausses et frivoles ne disent-ils pas sur ces sujets ? Je laisse le soin d'en juger à qui les lit et a plus de discernement que moi en la matière. Et que dirons-nous des juristes et de tous leurs commentaires, conseils, paraphes, allégations, toutes choses contraires au décret de Justinien qui fit rassembler les lois et interdit qu'elles puissent être commentées ? Viennent ensuite les orateurs, qui séduisent les malheureux peuples et l'ignorante plèbe par la douceur de leur langage, en faisant paraître vrai le faux et faux le vrai grâce à leur parlé orné.

Et les poètes qui, selon Horace, instruisent et distraient, qu'écrivent-ils, sinon des fictions et des fables ? Ils sont pourtant tenus en grande estime. Viennent ensuite des écrivains qu'on peut désigner d'un titre ambigu, à l'image de Pline, d'Aulu-Gelle, de Macrobie ou d'Apulée et, parmi les nouveaux, de Politien, de Pontano⁴⁹ et de Crinitus⁵⁰ : qui les lira les jugera

46 Voir ses lettres à Machiavel des 5 août 1513 et 23 novembre 1513, in Niccolò Machiavelli, *Lettere a Francesco Vettori e a Francesco Guicciardini*, op. cit., p. 160 et 190.

47 Cette défense de l'acte d'écriture renvoie d'évidence à l'introduction à la quatrième journée du *Décameron*. Voir Adriana Mauriello, « Nouvelle e "vere narrazioni"... », op. cit., p. 45.

48 Luc, X 27. Les termes exacts sont : « Tu aimeras ton Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes ta force, et de toute ta pensée ; et ton prochain comme toi-même ».

49 Giovanni Pontano (1422-1503), dont Vettori a lu le *De Fortuna*, publié à Naples en 1512. Voir *infra*, note 168, p. 155.

50 Pietro Del Riccio Baldi (1475-1507), dit Pietro Crinito.

pleins de connaissance, à laquelle se mêlent cependant beaucoup de choses faibles, fausses et basses. Néanmoins, ils sont volontiers lus et approuvés.

Viennent enfin les historiens, qu'il faut pour sûr louer, parce qu'ils nous informent sur le passé, afin que les hommes puissent voir, grâce à ces exemples, comment il leur faut se comporter et se gouverner. Mais que de choses fausses ou bien destinées à flatter et aduler les grands hommes ne sont-elles pas écrites ! Nous pouvons en faire la conjecture, parce que nous voyons combien ceux qui ont écrit l'histoire à notre époque ont été éloignés du droit chemin par la passion, la négligence et l'adulation⁵¹. C'est pourquoi nous pouvons penser que les anciens en faisaient autant, car ils étaient hommes⁵².

Voyant donc qu'en chaque forme d'écriture les hommes sont critiqués, et qu'ils n'en poursuivent pas moins ce qu'ils ont décidé et ne craignent pas les vaines opinions, j'en ferai moi-même autant. Et si quelqu'un disait qu'avec ces nouvelles d'amour on donne un mauvais exemple et qu'on instruit ceux qui ne savent pas⁵³, je répondrais que, si cette raison était valable, il faudrait fuir la lecture comme un serpent venimeux, car très rares sont les livres d'où on ne puisse tirer de mauvais exemples. La Bible n'est-elle pas remplie d'histoires licencieuses ? Dans le *Livre des Rois*, n'y a-t-il pas enamouvements, fornications, adultères, tromperies, rapines et crimes ? On le met néanmoins entre les mains des plus tendres jeunes filles. Dans mes écrits, je ne loue pas les choses mal faites : au contraire, je les condamne. Grâce à eux, les hommes pourront ainsi se garder des pièges dans lesquels sont tombés ceux dont je parle⁵⁴. C'est pourquoi, sans me justifier davantage, je poursuivrai mon chemin.

Je m'étais arrêté le 4 juillet, un samedi, lorsque j'arrivai à Trente : j'y restai toute la journée. Comme cela se produisait en ces temps où l'on disait que l'Empereur voulait passer en Italie, les hommes interrogeaient avec beaucoup de curiosité ceux qui se rendaient en Allemagne. Pour cette raison, de nombreux Lombards qui se trouvaient à Trente vinrent à moi ce jour-là pour savoir qui j'étais et où j'allais. Parmi d'autres vint un prêtre florentin, le père Tommasso, que j'avais déjà rencontré par le passé. Je lui fis bon accueil et demurai plus d'une heure en sa compagnie à converser de diverses choses. Lorsqu'il s'en fut allé, sur le tard, l'aubergiste, qui m'avait vu parler longuement avec lui, me demanda si je connaissais bien ce prêtre. Je lui répondis que je l'avais déjà vu à Florence et qu'il m'avait dit qu'il se trouvait alors à Trente pour certaines affaires liées à ses bénéfices.

51 Cette idée est également formulée par Vettori dans son *Sommario della Istoria d'Italia*, *op. cit.*, p. 136, ainsi que dans sa *Vita di Lorenzo de' Medici*, *op. cit.*, p. 261.

52 Sur les auteurs anciens pratiqués par Vettori, voir sa lettre à Machiavel du 23 novembre 1513, in Niccolò Machiavelli, *Lettere a Francesco Vettori e a Francesco Guicciardini*, *op. cit.*, p. 189. Sur le rapport des écrivains antiques à la vérité, voir Bartolomeo Cerretani, *Storia fiorentina*, *op. cit.*, p. 26.

53 Cette défense rappelle, selon des modalités différentes et avec une tonalité tout autre, le prologue du *Décameron*, dans lequel Boccace justifie la rédaction de son œuvre.

54 Vettori reprend cette idée dans sa *Vita di Piero Vettori*, *op. cit.*, p. 249. Sur les objectifs de l'écriture de nouvelles, voir le chapitre intitulé « Théorie de la nouvelle et théorie du rire au XVI^e siècle », in Nuccio Ordine (éd.), *Traité sur la nouvelle à la Renaissance. Bonciani, Bargagli, Sansovino*, Paris, Vrin, 2002, p. 75-111.

À cela il répondit : « Ce prêtre est resté dans cette ville environ deux ans et il gagne sa vie en disant la messe. Depuis qu'il est ici, il a changé dix ou douze fois de maison, parce qu'il se complaît à toujours semer la discorde, de sorte que les hommes de cette ville, bien qu'ils l'accueillent volontiers au début, s'en débarrassent aussitôt qu'ils commencent à connaître ses mœurs. Et, il y a peu, un bien mauvais tour lui fut joué par un homme de bien⁵⁵.

Ce dernier se nomme messire Giovanni della Val di Sole. Il gardait chez lui sa mère, ainsi qu'une sœur de quarante ans restée veuve, dont la dot permettait à messire Giovanni, victime d'un sort contraire, de subsister. Le père Tommasso commença à se lier à lui et convint de revenir chez lui et de lui payer trois florins du Rhin par mois. Messire Giovanni lui donna une bonne chambre et lui faisait honneur autant qu'il le pouvait. Mais le père Tommasso, incapable de se défaire de l'habitude de faire le mal et conscient qu'il ne parviendrait pas à faire naître la discorde entre la mère et son fils, décida d'essayer de semer la zizanie entre la sœur et son frère.

Comme il s'était aperçu que messire Giovanni vivait des biens de sa sœur, il se proposa de lui trouver un mari, arguant qu'elle était trop jeune pour rester veuve, qu'elle était si riche et d'une lignée telle qu'elle trouverait sans mal un gentilhomme, qu'elle dépensait là ses biens sans honneur et que son frère profitait d'elle. La dame, qui était sage et aimait profondément son frère, ne lui répondit que quelques mots. Décidée à rester veuve, elle se mit à haïr le prêtre, voyant sa grande ingratitude et sa très mauvaise nature, et elle raconta tout à son frère, qui décida de se venger de lui.

Alors qu'il songeait à la manière de le faire, il eut l'idée de l'emmener un soir dans l'une de ses propriétés, située sur un îlot au milieu de l'Adige, où il n'y a d'autre habitation que la sienne. En janvier, un jour où le temps était beau et calme, mais le froid extrême, il y emmena le prêtre sur une petite barque. Après qu'ils y eurent dîné et furent ensuite allés se coucher, il ordonna qu'on fît, à minuit, un grand bruit sur une loggia qui se trouvait devant la chambre. Comme le bruit les avait réveillés, messire Giovanni pria le prêtre d'ouvrir la porte et d'aller voir ce dont il s'agissait. Le prêtre y courut en chemise, et messire Giovanni referma aussitôt la porte derrière lui et l'abandonna ainsi, en chemise, sur la loggia qui donnait sur l'Adige. Puis, pour ne plus entendre de la nuit ses appels et ses regrets, il se rhabilla, remonta sur la barque et s'en revint à Trente. Le prêtre resta toute la nuit et le jour suivant en chemise sur la loggia, jusqu'à ce que vînt à passer un train en bois flotté en provenance d'Egna, si bien qu'il était déjà à moitié mort de froid. Les hommes qui s'y trouvaient eurent ainsi pitié de lui et, après l'avoir tiré de là, ils l'emmenèrent à l'hôpital de Trente, où il mit deux mois à s'en remettre. Et il fut ainsi en partie châtié de la faute commise par sa maudite langue ».

Je passai la nuit à Trente et, au matin, me remis en selle de bonne heure. Il me fallut aller déjeuner en un lieu appelé Monte, à bien quatre milles de Trente, qui sont vingt des nôtres, car de nombreux lieux étaient frappés par la peste.

55 Vettori s'inspire ici de la nouvelle VIII 7 du *Décameron*, comme le signale Adriana Mauriello in « Novelle e "vere narrazioni"... », *op. cit.*, note 41, p. 46.

Au matin, deux gentilshommes qui se rendaient eux aussi auprès de l'Empereur me rejoignirent sur le chemin : l'un était envoyé par celle qui fut l'épouse du roi Frédéric de Naples⁵⁶ et avait pour nom messire Luca Buonfini ; l'autre, nommé Borso de Mantoue, avait été mandaté par les seigneurs Lodovico et Federico da Bozzole, qui sont de la maison des Gonzague.

Nous fîmes route ensemble et nous arrê tâmes pour déjeuner à la susdite auberge, qui était proche de l'Adige, neuve et propre ; mais nous n'y trouvâmes qu'une jeune fille de quatorze ans. Désireux de déjeuner, nous ne pûmes rien obtenir d'autre que des œufs durs, bien que ce fût dimanche ; le vin était fort bon. Nous mangions dehors au frais, sous une pergola de pommiers, comme cela se fait en Allemagne, lorsqu'arriva là le chevalier du Capitaine de Trente qui oiselaît et qui, bien qu'il fût allemand, parlait fort bien l'italien. Nous nous plainâmes auprès de lui de ce que le premier logis que nous avions trouvé en terre allemande fût très mauvais.

Il déclara : « Ne vous en étonnez pas : l'aubergiste a coutume de très bien recevoir ici ceux qui passent alentour, mais il a subi ces jours-ci une infortune qui l'a contraint à s'en aller d'ici avec sa famille, sinon il lui serait arrivé malheur. Il se nomme maître Antonio da Termeno. En ce lieu sont installés quatre frères, séparés les uns des autres, et ils vivent tout à fait confortablement. Ce maître Antonio avait marié l'un de ses fils à une femme de Bolzano, qui était la plus belle créature que possède cette vallée. Malgré sa jeunesse, son mari est laid et bon à rien, si bien qu'elle ne l'aimait guère. Un neveu de maître Antonio, nommé Clemente, un jeune homme poli et beau, venait ici souvent et commença à ressentir de l'amour pour la jeune femme, qui se prénommaît Apollonia. De fait, ils s'éprirent l'un de l'autre. Ne trouvant pas le moyen de rester ensemble, ils décidèrent que, mardi dernier, jour de la Saint-Pierre, Apollonia feindrait de se trouver mal pour ne pas aller à la fête à Merano, où son mari se rendrait seul, et que Clemente viendrait la nuit et monterait jusqu'à sa fenêtre grâce à une échelle, et que, ensemble, ils resteraient là autant qu'ils le souhaiterait, car il n'y avait pas d'autre chemin, parce que le mari jaloux, lorsqu'il s'en allait, l'enfermait toujours à clef dans sa chambre.

Cette organisation plut à Clemente. Lorsque fut venue la nuit du mardi, il s'approcha ainsi de la maison avec une échelle qu'il posa contre la fenêtre de la chambre et, après être monté par ce biais, il entra dans la chambre pour rejoindre Apollonia. Il advint alors que quelques villageois qui passaient, voyant l'échelle en ce lieu et craignant qu'elle n'eût été placée là pour un vol, l'enlevèrent et la posèrent à terre. Lorsqu'il jugea être resté suffisamment longtemps pour que le jour fût proche, Clemente se rendit à la fenêtre pour s'en aller et, constatant que l'échelle ne s'y trouvait plus, en fut fort marri. Après avoir examiné en son for intérieur différentes solutions, comme il était jeune et gaillard, il décida de sauter à terre depuis la fenêtre, parce qu'il ne voyait pas d'autre manière de sauver tout à la fois sa vie et l'honneur d'Apollonia. Mal lui prit de sauter, car la fenêtre était haute de douze brasses et, comme il retomba sur l'échelle qui avait été placée à terre, il se fracassa tout entier, si bien qu'au matin, de bonne heure, on le retrouva mort. Le scandale

56 Isabella del Balzo (1468-1533), seconde épouse de Frédéric I^{er} d'Aragon.

fut grand. Sa famille pensa qu'il était venu avec l'échelle pour monter jusqu'à la fenêtre et que, découvert par maître Antonio et son fils, ceux-ci l'avaient tué : car Apollonia, lorsqu'elle s'aperçut du funeste sort de Clemente, avait aussitôt clos et barré sa fenêtre.

Clemente était très aimé, de sorte que beaucoup d'hommes du bourg de Termeno se réunirent afin de venir assaillir maître Antonio. Ayant été averti, celui-ci s'enfuit avec toute sa maisonnée et se réfugia dans le bourg de Tirolo.

Quant à moi, en sus d'oiseler, je passais ici aujourd'hui pour voir si je pouvais quelque peu apaiser les choses. Ne vous étonnez donc pas de ne pas avoir été traités comme il convenait ».

Il ne nous fallut guère de temps pour nous remettre en selle après que le chevalier eut parlé et, le soir venu, nous nous arrê tâmes dans une très grosse bourgade nommée Erce⁵⁷. L'auberge était bien achalandée et nous y trouvâmes comme hôtesse une gracieuse jeune fille. Nous y dînâmes, Luca, Borso et moi, et nous y fûmes à mon sens bien traités.

À peine avons-nous achevé notre dîner que le serviteur de Borso arriva en compagnie d'un maréchal-ferrant de la bourgade. Il dit à son maître qu'il avait fait mettre un nouveau fer à son cheval et qu'il devait donner quatre kreutzer⁵⁸ au maréchal-ferrant. Ce Borso était l'homme le plus irascible que j'aie jamais rencontré. Bien qu'à ce moment-là il exerçât la fonction de mandataire et de négociateur, il disait avoir été soldat et fendait les nuages⁵⁹. Après avoir écouté ce que lui disait son serviteur, sans penser qu'il n'était qu'à une journée de l'Italie et que tous, ici, comprenaient l'italien aussi bien que lui, il commença à s'agiter et à blasphémer, disant qu'il tuerait et pourfendrait, et qu'il serait la thériaque des Allemands⁶⁰. Il avait toujours la main à l'épée, si bien que le maréchal-ferrant et quelques autres qui se trouvaient là répondirent quelques mots dans leur langue et se retirèrent.

Borso demeura là, haletant, et disait à son serviteur qu'il ne voulait en aucun cas gaspiller son argent, et qu'il fallait faire face aux hommes ainsi qu'il l'avait fait. Sur ces mots, nous entendîmes résonner des tambours à travers le hameau. Je pensai qu'ils faisaient cela en signe de fête, puisque nous étions dimanche, mais rapidement apparurent dans la pièce où nous nous trouvions une centaine de fantassins, armés comme s'ils devaient aller au combat, avec corselets, hallebardes et escopettes. L'un d'eux s'approcha de moi et me dit que je n'avais rien à craindre. Messire Luca et moi, terrorisés, attendions le dénouement de cette affaire. Borso était devenu tout pâle et tremblant : ils le prirent alors et l'emmenèrent, dans les cris et le tumulte, en disant vouloir le remettre entre les mains du capitaine de Tirolo, car il avait blasphémé le Christ.

57 Peut-être Settequerce.

58 Monnaie de cuivre qui eut cours en Allemagne, au titre de cinq deniers.

59 Il se vantait exagérément. Le comportement vantard et belliqueux de Borso rappelle fortement celui du *Miles gloriosus* de Plaute.

60 Médicament employé comme stomatique et contre les morsures venimeuses, la thériaque est ici considérée dans son acception métaphorique, les Allemands étant les bêtes sauvages contre les morsures desquelles elle permet de se prémunir.

Après avoir assisté à cette scène, je fis dire à l'aubergiste, par l'intermédiaire d'un Allemand qui m'accompagnait, que Borso était un aristocrate envoyé à l'Empereur par le marquis de Mantoue pour des affaires d'importance, qu'on ne pouvait nier qu'il était quelque peu colérique, mais qu'ils devaient prendre garde à ce que l'Empereur ne prît pas mal ce qu'ils avaient fait. Car, s'il pouvait châtier ceux qui lui étaient envoyés, il n'était guère convenable que des peuples les châtiassent pour lui.

Après avoir écouté mon Allemand, l'aubergiste alla parler aux autres villageois. Borso n'en passa pas moins la nuit en prison. Ils le relâchèrent au matin en disant qu'ils nous le confiaient. Je ne sais si cela fit changer Borso parce que, jugeant pour ma part qu'il n'était pas homme avec lequel on pouvait discuter, je partis au matin sans les attendre et m'arrêtai à Merano, un village qui ressemble à un gros bourg fortifié.

L'aubergiste m'accueillit convenablement. Dans la plupart des bons lieux d'Allemagne, les tenanciers d'auberge sont riches, de sorte qu'ils peuvent traiter convenablement ceux qui viennent à y passer.

Après manger survint à l'auberge un individu, magicien et escamoteur, accompagné d'un grand nombre de gens. Bien qu'il parlât italien, il utilisait plus ses mains que sa langue, de sorte que, grâce à cette technique, il parvint à réunir quelque somme en kreutzer. Je ne raconte point ce qu'il faisait, parce que nous sommes tellement habitués à voir de telles choses qu'il serait superflu de les écrire. Il n'avait pas tout à fait fini de ramasser son argent et de rassembler ses gobelets que firent irruption une douzaine de serviteurs, qui l'entravèrent avec furie et l'emmenèrent. J'en demandai la cause à l'aubergiste. Il me dit :

« Tu chevaucheras à travers l'Allemagne et tu la trouveras pleine d'argent, contrairement à ce que vous croyez en Italie. Cela vient de ce que nous, Allemands, prenons grand soin à ce qu'en aucun cas de l'argent ne sorte du pays. Celui-ci était là et, avec ses manières, il emportait nos pièces. Bien que ce fût en petite quantité, le bourgmestre vint à le savoir et y a ainsi remédié. Je me suis autrefois trouvé à Augsbourg, où résidait l'Empereur : auprès de l'Impératrice⁶¹ se trouvait un Lombard qui regardait la main, prédisait l'avenir des uns ou des autres et gagnait un peu d'argent. Lorsque cette nouvelle parvint au bourgmestre et aux conseillers de la ville, ils prièrent aussitôt l'Empereur de le chasser, et il fut chassé ».

Durant la journée, après manger, je chevauchai le long d'un ruisseau et m'arrêtai le soir dans un village, en grande partie détruit, nommé Orchen⁶². Peu de temps auparavant, l'Empereur avait mené une guerre contre les Suisses, qui étaient descendus et avaient dévasté sur environ deux jours la région où il me fallait chevaucher. Tout se trouvait brûlé et en ruine, mais on commençait à reconstruire. Je logeai chez un hôte qui possédait beaucoup de bétail et de prairies, mais sa maison était entièrement en bois et, comme elle se trouvait à flanc de montagne, l'eau descendait de tous côtés jusque

61 Bianca Maria Sforza (1472-1510).

62 Sans doute Oris.

tout près du toit. Et pour me faire davantage honneur, il me fit dîner sur une terrasse en bois qui se trouvait devant une chambre, à environ dix brasses au-dessus du sol, et sur laquelle coulait un filet d'eau. Le vin était bon et les mets n'étaient point mauvais. Mais je n'étais pas encore parvenu au milieu du dîner que la terrasse s'effondra, avec nous tous qui nous y trouvions. Ni moi ni aucun des miens n'eûmes le moindre dommage, car nous tombâmes devant l'étable, là où le fumier était haut d'une brasse. L'aubergiste, je ne sais comment, se brisa la jambe, peut-être parce qu'il était gras et âgé, de sorte que, la nuit, nous ne pûmes que très peu dormir en raison du bruit continu que faisaient dans toute la maison celui-là et ceux qui le soignaient.

Au matin je chevauchai, trouvant toujours le pays dévasté par les Suisses, et m'arrêtai dans un petit village nommé Crust⁶³. Je fus contraint, pour n'avoir rien trouvé d'autre, de faire halte dans une auberge complètement dévastée, dont seule l'étable avait été relevée et presque refaite à neuf : pour le reste, c'était comme être à découvert. Il y avait là une hôtesse âgée de peut-être cinquante ans, mais agréable et joyeuse, et qui, eu égard au lieu, nous traita bien. Après manger, elle commença à faire grand bruit devant un Allemand que j'avais à mes côtés. Je voulus comprendre ce qu'elle disait. Il me dit que, à cause de la guerre menée dans la région par les Suisses, elle avait un mari et trois fils qui, lorsque les Suisses parvinrent ici, étaient malades de la peste, si bien qu'ils ne purent ni se défendre ni partir, et qu'ils furent tués par ceux-ci, et que sa maison fut mise à sac et en partie brûlée. Après avoir vu cela et compris que les ennemis devaient rester quelques jours en ce lieu, elle décida de venger une telle offense, au risque d'y trouver la mort. Afin de pouvoir mettre à exécution une telle résolution, elle feignit la folie et chantait, sautait, riait et faisait des choses parfaitement contraires à l'affliction dans laquelle elle aurait dû se trouver.

Dans cette maison était logé un Suisse avec toute sa famille : six enfants mâles et femelles, ainsi que son épouse. Il les avait tous amenés là pour qu'ils s'amusement, et ils prenaient plaisir à se moquer de cette femme. Quant à celle-ci, elle jouait la folie du mieux qu'elle pouvait et ils ne la surveillaient pas de près, mais la laissaient aller et rester où elle voulait. C'était le début de l'hiver. Aussi toute la maisonnée du Suisse se rassemblait-elle dans le poêle, qui avait peu souffert de l'incendie, de sorte que, une nuit, elle apporta sous ce poêle une grande quantité de bois ainsi que deux barils de poudre qu'ils conservaient dans la cour, sur un chariot, par crainte du feu. Après avoir tout préparé, vers minuit, lorsque tout le monde dormait, elle mit donc le feu au bois et à la poudre. Le poêle était en bois, les bûches sèches et la poudre explosa si fort qu'elle vit brûler la maison, le Suisse et toute sa famille. Ainsi vengée, elle s'enfuit dans un bois proche et y demeura jusqu'à ce que les autres Suisses s'en fussent allés. Elle est désormais revenue vivre ici et possède quelques bêtes et des prés, mais elle n'a plus qu'un petit-fils en bas âge qui, à cette époque-là, ne se trouvait pas dans le village.

63 Peut-être Clusio.

Après avoir mangé, je partis aussitôt, parce que ce lieu brûlé résonnait de mélancolie. La région où il me fallait chevaucher était très froide, car j'entamais l'ascension de la montagne qui, quoique haute, n'est pas difficile, parce qu'en Allemagne les routes sont très bien entretenues et les chariots peuvent passer partout. Le soir venu, je logeai à Nait⁶⁴, au pied de la montagne, et, bien que nous fussions en juillet, je me réfugiai volontiers dans le poêle chaud. Le soir se trouvaient dans cette même auberge quelques charretiers qui venaient d'Italie avec des marchandises. Il y avait avec eux un marchand de Bergame, qui était allé avec celles-ci à la foire de Merano et qui, n'ayant pas pu toutes les écouler là, voulait les porter à Lindau.

Ce marchand avait soixante ans, et il était petit et laid : cependant, le soir venu, voyant là une fillette de l'aubergiste, qui était gracieuse et parlait italien, il fut tant charmé qu'il ne se lassait pas de la regarder. Il observa que, au moment d'aller de se coucher, elle entra dans le poêle voisin de la chambre où il dormait, et il lui sembla que la porte était restée ouverte. Lorsqu'il jugea que tous les hommes dormaient, il sortit de sa chambre, alla ainsi à tâtons jusqu'à la porte du poêle – car, par peur du feu, dans les maisons d'Allemagne, les lampes ne restent pas allumées – et, la trouvant fermée, pensa s'être trompé. Il y avait, à côté de celle-ci, une autre porte qui donnait sur un petit balcon où se trouvaient les commodités, lequel donnait sur une rivière grosse et rapide. La trouvant ouverte, le Bergamasque y entra. Le ciel était sombre et le balcon dépourvu de balustrade, de sorte qu'il tomba dans la rivière. Dans sa chute, il se mit à crier. Ceux qui se trouvaient dans l'auberge se levèrent aussitôt et mirent quelque temps à comprendre ce qui s'était passé. Cependant, entendant les cris, ils coururent à la rivière et y trouvèrent le malheureux Bergamasque qui nageait et se débattait de toutes ses forces, mais ne pouvait rien contre l'impétuosité de la rivière, grossie par les neiges qui fondaient dans les montagnes. Finalement, à l'aide d'une corde qu'ils lui jetèrent, ils le remontèrent, tellement transi de froid qu'il ne pouvait bouger.

Pour ma part, comme cette nuit-là et la précédente avaient été fort bruyantes, j'avais peu dormi. Je dormis plus que d'accoutumée au matin parce que, comme je devais chevaucher à travers des lieux froids, il ne m'était pas nécessaire de chevaucher toute la journée. Je m'arrêtai pour déjeuner dans un bourg fortifié du nom de Cozer⁶⁵ situé au bord d'une rivière. J'étais sur le point de commencer à manger lorsque, dans le bourg, se leva un grand bruit, tandis que tous se mettaient à fuir. Il me fallut un moment pour comprendre ce dont il s'agissait. Mais je saisis finalement qu'ils s'enfuyaient parce que la rivière grossissait en raison de la fonte des neiges, et qu'il fallait se retirer sur les hauteurs pour échapper à la noyade. Déjà, dans l'étable, mes chevaux avaient de l'eau jusqu'aux flancs ; je les en fis sortir et gagnai péniblement le sommet d'une montagne voisine. Il nous fallut passer la rivière sur des planches placées là pour fuir un tel danger. Je demurai le matin sans manger et, par un chemin peu connu et inusité, parcourant un circuit de plusieurs

64 Sans doute Nauders.

65 Peut-être Tösens.

milles, je parvins le soir à Landeck, où un pont surplombe la rivière. Ce lieu est assez élevé pour qu'on n'y craigne pas l'eau.

Dans l'auberge où je me trouvais logèrent ce soir-là quatre fantassins allemands qui disaient venir d'Italie. Parmi eux s'en trouvait un qui possédait très bien la langue italienne et disait avoir servi durant plusieurs années le duc de Valentinois comme palefrenier. Il louait les nombreuses qualités de ce dernier, qui non seulement était libéral, mais également prodigue, hardi face aux dangers et beau parleur ; mais il disait également qu'il manquait très souvent de parole et n'avait à ses côtés aucun homme qu'il aimât. Et il ajouta :

« Je veux te raconter ce que j'ai appris il y a peu d'un Espagnol qui avait été écuyer tranchant⁶⁶ du cardinal Borgia⁶⁷. Ce cardinal fut envoyé en légation à Milan par le pape Alexandre, alors que le duc Lodovico était sur le point de perdre l'État. Lorsqu'il arriva, celui-ci l'avait déjà perdu et les Français en étaient devenus les seigneurs. Comme c'était un homme très inconséquent, et bien qu'il fût son neveu, le Pape ne s'y fiait guère. Aussi envoya-t-il à ses côtés l'évêque de Ceuta⁶⁸, un homme avisé, auquel il confia la mission de surveiller les actions du Cardinal et, au besoin, de les corriger. De sorte que le Cardinal, qui s'en était aperçu, vouait à l'Evêque une haine immense.

Parvenus à Milan, ils trouvèrent le duc de Valentinois en compagnie du Roi⁶⁹. Le Duc faisait à Ceuta les plus grandes démonstrations d'amour qu'on puisse décrire. Cela accrut plus encore la haine du Cardinal à l'égard de l'Evêque et, emporté par celle-ci, il songeait à le faire mourir. Après avoir un jour appelé cet écuyer tranchant, il lui remit un petit paquet rempli d'une poudre blanche qui était un poison et lui ordonna d'en répandre sur la nourriture de l'Evêque. Voyant combien l'Evêque était dans les bonnes grâces du Duc, l'écuyer, malgré toute l'estime qu'il portait à son maître, décida de tout rapporter audit Duc, parce qu'il le redoutait, peut-être, ou bien parce qu'il pensait que c'était là la meilleure chose à faire. Le Duc écouta ce que lui dit l'écuyer et lui répondit seulement de donner le poison à l'un comme à l'autre. Après avoir entendu ces mots, convaincu qu'il eût été fort dangereux pour lui de ne pas exécuter l'ordre du Duc, celui-ci répandit la poudre sur la nourriture que devaient manger le Cardinal et l'Evêque. C'est ainsi que l'Evêque mourut en l'espace de cinq jours. Contraint de se rendre à Rome pour quelque affaire, le Légat courut la poste, tomba malade en chemin et mourut à Urbin. L'écuyer n'y gagna rien de plus que quelques dépouilles du Cardinal, grâce auxquelles il vécut tranquillement à Rome par la suite. Je ne m'étonnai point, pour ma part, de ce que le Duc fît donner le poison au Cardinal, car il s'efforçait d'ôter la vie à quiconque était apprécié par le Pape. Ce qui me donna cependant beaucoup à penser, c'est qu'il voulût faire mourir Ceuta, en qui il semblait avoir toute confiance. Je le sais fort bien, car je me trouvais alors à Milan avec lui. Il ne s'écoulait pas une nuit sans qu'ils ne demeuraient ensemble

66 « L'écuyer tranchant est l'officier qui coupe les viandes à la table des princes », nous indique le Littré.

67 Juan de Borja Llançol (1470-1500), évêque de Melfi, nommé archevêque de Capoue en 1496.

68 Fernando de Almeida (v. 1467-1500).

69 Le roi de France.

à discuter jusqu'au petit jour et, lorsqu'il avait à prendre quelque décision d'importance, il faisait appeler l'Evêque. Puisqu'il l'a traité de la sorte, on peut dire que ce que j'ai dit plus haut est vrai : il n'aimait personne et trompait tous ses proches et ses amis lorsque l'occasion se présentait à lui ».

Je demeurai la nuit à Landeck puis, au matin, allai déjeuner dans une petite auberge au pied de la montagne Saint-Nicolas, de ce côté-ci, où je rencontrai deux jeunes gens de Merano qui se rendaient à Constance. L'un d'eux était cordonnier, l'autre n'avait pas de métier et se lamentait avec force. Je le comprenais, car il prononçait parfois quelques mots en latin et, n'ayant rien d'autre à faire, je lui demandai quel était la cause d'une telle affliction.

Il me répondit qu'il avait bien des raisons de se plaindre car, bien qu'il eût été laissé pour riche, il était contraint d'aller presque en mendiant. Son père tenait en effet la principale auberge de Merano : entre maisons, possessions, troupeaux et le reste, il détenait la somme de douze mille florins du Rhin ou davantage. Lorsque celui-ci mourut, il laissa une épouse, ainsi que cinq enfants mâles et une fille, dont il était le plus vieux. Des statuts prévoyaient que l'épouse héritât de la moitié des biens de son mari, de sorte que six mille florins du Rhin échurent à sa mère. Comme elle était tutrice des enfants, qui étaient pupilles, on pouvait dire qu'elle pouvait disposer de toutes les richesses qui avaient appartenu au père. Emportée alors par la concupiscence, elle prit pour mari un jeune homme qui était au service du père et lui donna la conduite de tout. Avidé de richesses et soucieux de se débarrasser de ses beaux-enfants, celui-ci les rouait de coups, les frappait, leur donnait mal à manger et, pire encore, à boire, si bien qu'en deux ans il en mourut trois. Lui, voyant cela, avait décidé de s'en aller pour chercher aventure ailleurs.

Ce jeune homme me fit pitié et je lui proposai, lorsque je serais à Constance, de faire pour lui le peu de bien que je pourrais. Et j'observai quelle folie commettent ceux qui laissent leurs épouses disposer de leur héritage car, s'il en est quelques-unes qui le gèrent bien, innombrables sont celles qui en font un mauvais usage. Je ne veux point donner d'exemples à ce propos, parce qu'ils seraient odieux, mais, si quelqu'un observe notre cité, il comprendra qu'il en est ainsi.

Je passai le même jour la montagne escarpée mentionnée plus haut. Bien que nous fussions le 6 juillet, il restait un peu de neige et il faisait grand froid et, comme j'étais vêtu pour l'été, cela me causa un désagrément non négligeable. Le soir, je m'arrêtai en un lieu appelé Klösterle, où l'on me donna peu à manger. J'allai me coucher et il me sembla que mille ans s'écoulèrent avant que ne se levât le jour et que je puisse me mettre en route. Je m'arrêtai au matin dans une bourgade fortifiée appelée Nint⁷⁰, dans une auberge où l'hôtesse prépara rapidement de quoi déjeuner. Mais, tandis que je mangeais, j'entendis chanter des prêtres. Je me mis donc à la fenêtre et vis qu'on portait hors de l'auberge une jeune fille pour l'enterrer. Je m'enquis du mal qui avait causé sa mort et

70 Peut-être Nenzing.

on me répondit qu'elle était morte de la peste, si bien que, à demi stupéfait, je partis aussitôt, avec la perpétuelle sensation d'être poursuivi par la mort. La fatigue de la chevauchée me fit cependant oublier la peste, surtout parce que j'allai toute la journée sur des routes gorgées d'eau. Le soir, je m'arrêtai sur le tard dans une maison isolée et entièrement en bois, appelée Paur, ce qui, dans notre langue, signifie « vilain⁷¹ ». Il n'y avait pas d'étable, aussi les chevaux durent-ils rester à l'extérieur. Je demandai à manger et à dormir auprès d'eux avec mes serviteurs. Bien m'en prit car, vers minuit, un incendie se déclara dans l'auberge et elle brûla complètement. Le seul à brûler fut toutefois un prêtre allemand qui avait tellement bu qu'il ne se réveilla pas à temps. Il avait d'ailleurs causé l'incendie, car il avait allumé un lumignon pour dire l'office et s'était endormi sans l'éteindre. Trouvant la maison toute de bois et réchauffée par le soleil, le feu consuma toute chose en une heure.

Je quittai les lieux au matin et n'eus pas à payer, car il ne restait ni hôte ni hôtesse. J'allai déjeuner dans une petite bourgade en bordure du Rhin nommée Sankt-Peter. C'était le jour où, comme cela se produit dans nos contrées, quelques désœuvrés restent dans les auberges pour parler avec ceux qui viennent à passer par là. Un vieillard, qui disait avoir autrefois servi le magnifique Pierre de Côme de Médicis, en son temps citoyen principal de notre cité, s'était fait l'ennemi de tous les Florentins après avoir entendu que les descendants de celui-ci avaient été chassés de Florence à cause des factions civiles⁷². Ayant appris par l'un de mes serviteurs que j'étais Florentin, il n'avait de cesse de me mordre et d'affirmer que les Florentins furent, de tous temps, les ennemis des empereurs, qu'ils ordonnèrent par le passé qu'on empoisonnât Henri III durant la communion⁷³ et qu'à présent j'étais envoyé pour tromper Maximilien.

Jugeant que c'était folie que de lui répondre, je feignais de ne pas bien comprendre et de ne prêter aucune attention à ce qu'il disait. L'hôtesse était présente et comprit grâce à mon serviteur allemand ce que disait le vieillard : elle lui dit de partir et de me laisser en paix. Mais cela ne faisait qu'accroître sa furie, ses menaces et ses cris, aussi sortit-elle et se rendit-elle en personne auprès du bourgmestre du village. Ayant accouru en compagnie d'un seul sergent, celui-ci appela le vieillard et le fit mettre en prison par le sergent. Puis il me fit maintes excuses, affirmant que les seigneurs des Liges⁷⁴, auxquels appartenait la bourgade, voulaient que tout homme pût aller en sûreté et fût honoré dans leur région. Je le remerciai, le priant d'avoir de la compassion pour ce vieil homme resté attaché aux descendants de son ancien maître.

71 *Bauer* en allemand.

72 Pierre de Médicis (1472-1503), arrière-petit-fils de Côme, fut chassé de Florence le 9 novembre 1494.

73 Henri III (1017-1056), qui fit preuve d'un grand interventionnisme dans les affaires italiennes, mourut, selon Enrico Leo, d'« une indigestion contractée en mangeant trop de foie de cerf au cours d'un banquet », in Enrico Leo, *Storia degli Stati italiani dalla caduta dell'Impero romano fino al 1840*, Florence, Società Editrice Fiorentina, 1842, p. 183. Vettori fait ici une confusion avec Henri VII de Luxembourg (1275-1313), qui intervint militairement en Toscane et qui, selon certaines sources médiévales, mourut empoisonné par l'hostie qui lui fut remise durant la communion par le moine dominicain Bernardino da Montepulciano.

74 Il s'agit ici des membres de la Ligue de Souabe.

Je partis ensuite et chevauchai d'abord le long du Rhin, puis du lac de Constance. Ce dernier est très beau, d'une circonférence d'environ cinquante milles, sur laquelle se trouvent de nombreuses villes et de gros bourgs. Son eau parfaitement limpide permet en chaque endroit du lac d'en voir le fond, et il donne en grande quantité d'excellents poissons. Dans la journée, je perdis ma route, car le lac érode continuellement la terre et l'avait, en certains endroits, tellement érodée qu'il fallait s'écarter et cheminer sur de petites hauteurs, où mon guide s'égara à plusieurs reprises.

Je parvins cependant, sur le tard, dans une auberge donnant sur le lac, du nom de Sciat, où tous les vilains du pays étaient réunis ce soir-là pour se laver et se raser, car il y avait là un poêle comme chez nous, que les Allemands utilisent deux fois par semaine l'été et une fois l'hiver. Ils restaient une heure dans ce poêle à se laver et en ressortaient bouillis et suants. Puis, après avoir gagné le bord du lac, surtout ceux qui savaient nager, ils s'y jetaient, tant et si bien que je crus que leur sang se figerait et qu'ils mourraient sur le champ. Mais eux prétendent qu'en ce lieu l'air le veut ainsi. Le soir venu, comme j'étais épuisé pour avoir subi la chaleur et pour avoir rallongé mon voyage en me trompant de route, ce qui avait grandement fatigué mes chevaux, je fis chercher une barque pour que, durant la nuit, elle m'emmenât avec les miens à Constance, dont on m'avait dit qu'elle se situait précisément à deux milles allemands. J'en trouvai une et y montai avec mes chevaux et mes serviteurs. Mais, en raison de la faiblesse du vent, je ne pus y parvenir avant cinq heures du matin. Je m'arrêtai à la porte, le temps d'envoyer quelqu'un s'enquérir d'un logement, mais une telle multitude y était accourue, dans la mesure où l'Empereur s'y trouvait et y tenait la Diète, que toutes les maisons étaient pleines. Je dénichai cependant un héraut qui avait vécu en Italie et qui me permit de me reposer un peu dans une auberge voisine. Il me dit que cette ville se trouvait à la frontière avec les Suisses, qui avaient tout tenté pour la réduire à leur volonté sans jamais y parvenir, et que le seigneur temporel devrait encore en être l'Evêque, mais que les citoyens avaient usurpé le gouvernement et y avaient installé une République.

La ville est bordée d'un côté par le lac. Celui-ci tire d'elle son nom et se nomme le lac de Constance, et c'est là qu'il se jette dans le fleuve Rhin. Un joli pont de bois surmonte l'embouchure de ce fleuve. La ville est célèbre pour le Concile qui s'y tint en l'an 1417, durant lequel fut élu le pape Martin⁷⁵. Le Concile se réunit dans cette ville parce que, comme elle dispose du fleuve et du lac, il est très aisé d'y acheminer des vivres en quantité suffisante pour nourrir des hommes en grand nombre. C'est pourquoi l'empereur Maximilien y réunissait la Diète de tous les princes ecclésiastiques et séculiers d'Allemagne. La ville n'est pas très grande, mais elle est bien peuplée.

Comme je l'ai dit plus haut, j'y parvins le 11 juillet et, après m'être quelque peu reposé dans l'auberge de la Croix-Blanche, je cherchai un logement, qui

75 Oddone Colonna (1368-1431), devenu pape en 1417 sous le nom de Martin V, fut l'allié de Louis III d'Anjou (1403-1434), duc d'Anjou et comte de Provence, contre Jeanne de Naples.

me fut donné sur ordre de l'Empereur. J'y restai tant que l'Empereur resta dans cette ville. Le propriétaire du logement se prénomma Giorgio. Son métier était de naviguer sur le lac et sur le Rhin, d'acheminer des victuailles et de les revendre, et, en ce temps-là, il gagnait très bien sa vie. C'était un homme grand et gros, et fort agréable.

Dans la même maison logeait un ambassadeur du comte d'Utrecht et de Frise, du nom de messire Fizio Dornit, un homme véritablement avisé et noble qui avait vu une grande variété de mœurs humaines et nombre de cités. Il était allé en Italie, mais ne savait pas parler l'italien. Il connaissait toutefois parfaitement le latin et me disait de bonne grâce tout ce que je voulais savoir de lui.

Je lui demandai combien de prélats avaient été rassemblés à la Diète. Il me dit que le premier en direction de l'Italie était l'évêque de Trente, puis venaient l'évêque de Coire, le coadjuteur de l'évêque de Bressanone (car l'Evêque⁷⁶ lui-même, qui était cardinal, se trouvait alors à Rome), les évêques de Constance⁷⁷, de Bâle⁷⁸, de Salzbourg⁷⁹, de Bamberg⁸⁰, d'Augsbourg⁸¹, de Wurzburg, qui est également duc de Franconie⁸², les évêques de Spire⁸³ et de Worms⁸⁴, ainsi que les archevêques de Mayence⁸⁵ et de Trèves⁸⁶. Celui de Cologne⁸⁷ ne s'y trouvait pas car, étant fort gras, il ne pouvait presque pas se mouvoir, mais il y avait là l'un de ses représentants. Il me dit que, parmi les princes, se trouvaient là deux des fils du comte Palatin, au nom de leur père le grand Electeur⁸⁸, ainsi que le duc Frédéric de Saxe⁸⁹, le marquis Joachim de Brandebourg⁹⁰, tous deux grands Electeurs, le duc Georges de Saxe⁹¹, le marquis Frédéric de Brandebourg⁹², le duc Albert de Bavière⁹³, le duc de Mecklembourg⁹⁴, le duc de Wittenberg⁹⁵, le duc de Brunswick⁹⁶, le landgrave

76 Melchior von Meckau (1440-1509).

77 Hugo von Hohenlandenberg (1457-1532).

78 Christoph von Utenheim (v. 1450-1527).

79 Leonhard von Keutschach (v. 1442-1519).

80 Georg Schenk von Limpurg (1470-1522).

81 Heinrich IV von Lichtenau (1443-1517).

82 Lorenz von Bibra (1459-1519).

83 Philipp von Rosenberg (1460-1513).

84 Reinhard von Rüppurr (1458-1533).

85 Jacob von Liebenstein (1462-1508), premier électeur de l'Empire et Grand Chancelier.

86 Jakob II von Baden (1471-1511).

87 Philipp von Daun-Oberstein (1463-1515).

88 Philippe I^{er} du Palatinat (1448-1508), comte palatin du Rhin.

89 Frédéric III de Saxe (1463-1525).

90 Joachim I^{er} Nestor de Brandebourg (1484-1535), prince-électeur de Brandebourg.

91 Georges de Saxe (1471-1539).

92 Frédéric II de Brandebourg-Ansbach (1460-1536), margrave de Brandebourg-Ansbach.

93 Albert IV de Bavière (1447-1508).

94 Albert VII de Mecklembourg-Güstrow (1488-1547).

95 Jean I^{er} de Saxe (1468-1532).

96 Henri I^{er} de Brunswick-Wolfenbüttel (1463-1514).

de Hesse⁹⁷, et enfin d'innombrables comtes. Les comtes n'intervenaient toutefois pas lors des discussions de la Diète, mais l'un d'eux y intervenait en leur nom commun. Puis venaient les représentants des communautés⁹⁸, ainsi que des villes impériales d'Allemagne, qui sont nombreuses. La Ligue de Souabe compte cent vingt bonnes villes dans sa congrégation, dont les principales sont Augsbourg, Nuremberg et Ulm. La Ligue Hanséatique compte soixante-douze grosses villes, parmi lesquelles viennent en premier Lübeck, Kiel et Rostock. Viennent ensuite d'autres bonnes villes comme Strasbourg⁹⁹, qui a de tels revenus qu'on prétend qu'elle a accumulé plusieurs centaines de milliers de florins en argent public. Mayence, nommée *Mediomatrix* en latin, est également une bonne ville proche du Rhin. Puis il y en a beaucoup d'autres, comme Ratisbonne, Francfort, Erfurt, mais je ne me souviens pas de toutes. Les ducs de Juliers¹⁰⁰ et de Clèves¹⁰¹ ne s'y trouvaient pas en personne à cause de la distance, mais ils y avaient envoyé leurs procureurs, et le duc de Lorraine¹⁰² des ambassadeurs.

Le temps s'écoulait agréablement en compagnie de ce Frison, parce qu'il était peu occupé et que l'Empereur ne veut pas que les ambassadeurs fréquentent la Cour : lorsqu'ils ont à faire, il veut qu'ils le lui fassent savoir, puis il les appelle.

Il y avait à Constance de nombreux Italiens, ambassadeurs et autres : le seigneur Costantino Greco pour le Pape, messire Vincenzo Querini¹⁰³ pour les Vénitiens, messire Antonio Constabili pour le duc de Ferrare, Domenico Placidi pour les Siennois, ainsi que nombre d'exilés lombards et génois. Presque tous se retrouvaient le matin dans l'église principale et échangeaient les dernières nouvelles. Mais on ne savait que peu de chose de ce que décidaient les Allemands, parce qu'ils font profession d'être fort secrets. Il y avait également quelques envoyés du roi d'Espagne, ainsi que quelques exilés castillans.

Pour ma part, je restais volontiers enfermé à discuter avec messire Fizio, l'interrogeant sur les mœurs de Frise, et je me délectais de sa conversation. Et, comme était assemblé dans cette ville un grand nombre d'hommes, chaque jour faisait naître de nouvelles affaires, comme il s'en produisit une près de notre habitation.

97 Guillaume II de Hesse (1469-1509).

98 Par ce terme, Vettori désigne les villes libres d'Allemagne, tout comme le fait Machiavel dans son *Rapport sur les choses de l'Allemagne* et dans son *Portrait des choses d'Allemagne*.

99 La ville de Strasbourg est citée par Machiavel, pour la même raison, dans son *Rapport sur les choses d'Allemagne* et son *Portrait des choses d'Allemagne, supra*, p. 166 et 171.

100 Wilhelm von Jülich-Berg (1454-1511).

101 Jean II de Clèves (1458-1521).

102 René II de Lorraine (1451-1508).

103 L'ambassadeur vénitien Vincenzo Querini (1479-1514) parvint à Constance en avril 1507. De son expérience allemande, il a tiré sa *Relazione di Vincenzo Quirini...*, *op. cit.*. Un intéressant commentaire sur la concomitance de la présence de Querini et de Machiavel à la Cour impériale et une analyse comparée de leurs écrits respectifs se trouve dans l'*Introduction* de Corrado Vivanti à Niccolò Machiavelli, *Ritratti e rapporti diplomatici, op. cit.*, p. 30-40.

Juste à côté de nous logeait un abbé de Westphalie qui était venu en tant qu'ambassadeur de son ordre car, comme son ordre possédait quelques bourgades, il était tenu de contribuer aux besoins de l'Empereur. Cet abbé était bien accompagné ; il feignait la simplicité et la bonté, parlant peu, écoutant la messe, disant les offices, lisant ou faisant mine de jeûner. Le propriétaire de notre logement possédait, derrière celui-ci, une petite pièce : il y entrait par la même porte que dans sa propre demeure et y logeait deux sœurs qui offraient du plaisir à ceux qui les payaient. Après avoir aperçu depuis la fenêtre de sa chambre la plus jeune, prénommée Magdalena, qui lui plut grandement, l'abbé lui envoya un message par l'entremise d'un homme de confiance. Comme Magdalena s'était montrée consentante, il se trouvait souvent dans cette demeure, bien qu'il y allât le plus secrètement possible. La jeune femme, qui espérait en tirer un large profit, voyant qu'il était satisfait ainsi, avait donné congé à presque tous ses autres amis. Mais son dessein n'aboutissait pas, car l'abbé dépensait avec modération. De ce fait, puisqu'elle avait donné congé à tous les autres, elle était contrainte de s'ingénier à lui plaire pour en tirer davantage. Elle décida donc de l'inviter à dîner et à dormir, ce que, pour limiter les dépenses, il n'avait pas fait jusqu'alors.

Après s'être accordée avec lui pour le mardi soir, elle fit préparer un bon dîner et, bien qu'on fût en juillet, l'abbé entra dans la maison de nuit pour ne pas être vu. Là, mangeant et buvant abondamment, car il y avait plusieurs sortes de vins, il s'en alla au lit après le dîner, à demi ivre, et Magdalena l'y accompagna. Ils n'étaient pas restés longtemps ensemble lorsque le feu se déclara dans l'auberge voisine, où logeait l'abbé, et un grand vacarme s'éleva. D'où, pris de crainte pour ses chevaux et pour le reste de ses affaires, l'abbé se leva et, la soutane sur l'épaule, courut vers la porte pour combattre le feu. La veille au soir, à cause de la forte chaleur et afin que le vent puisse entrer dans la maison, Magdalena avait laissé ouverte une porte qu'on n'ouvrait presque jamais. Cette porte donnait sur une partie du lac qui pénètre dans Constance par un canal où boivent et s'ébrouent les chevaux. Trouvant cette porte ouverte, et convaincu, comme la nuit était sombre, que c'était là celle par laquelle il était venu, l'abbé se précipita dehors et se retrouva dans l'eau. Les cris étaient grands en raison du feu voisin. Il était gras et ne savait pas nager. Magdalena s'aperçut peut-être de sa chute dans l'eau mais, comme elle avait gardé son escarcelle, elle se tut, de sorte que, bien qu'il y n'eût guère d'eau à cet endroit, le malheureux abbé se noya. Après qu'il fut retrouvé par les siens au matin et que l'affaire fut rendue publique, le bourgmestre mena l'enquête avec diligence pour déterminer s'il y avait été jeté. Mais, ne trouvant rien qui pût fonder ou avérer cette conjecture, on conclut que, du fait de l'austérité de sa vie, les humeurs mélancoliques lui avaient tapé sur la tête et l'avaient poussé à agir de la sorte. Magdalena ne fut jamais suspectée ni interrogée, car les serviteurs de l'abbé ne voulurent point couvrir leur maître de l'infamie d'être allé dormir avec une femme. Ainsi cette dernière put-elle jouir des quelques trois cents florins qu'elle trouva dans son escarcelle. Puis, lorsque la tourmente se fut apaisée, elle nous narra à nous, ses voisins, l'affaire telle qu'elle s'était déroulée.

Non loin de nous logeait également un ambassadeur du roi du Portugal, un homme léger et orgueilleux comme le sont pour la plupart les Portugais. Son hôte était un cordonnier, un pauvre homme qui avait une fille ravissante, dont l'ambassadeur commença à avoir envie. Mais il ignorait la langue allemande et ne savait, par conséquent, comment lui faire comprendre ses intentions. Il avait un serviteur allemand à qui il fit part de son désir. Lorsqu'il l'apprit, le serviteur, qui trouvait également la jeune fille à son goût, décida d'essayer de se satisfaire grâce à l'argent de son maître. Après avoir un jour appelé le cordonnier et avoir longuement conversé avec lui, il lui dit qu'il prendrait volontiers sa fille pour épouse. Le cordonnier déclara qu'il la lui donnerait volontiers, mais qu'il était pauvre et n'avait alors pas de quoi constituer sa dot. Le serviteur lui répondit de ne pas se soucier de la dot car, s'il agissait à sa manière, ni lui ni sa fille ne manqueraient de quoi vivre. Et il lui révéla combien son maître était amoureux de la jeune fille et ce que lui projetait de faire. Tout cela plut au cordonnier. Une fois revenu auprès de son maître, il lui annonça donc que la jeune fille, qui se prénomrait Illa, était d'accord pour lui complaire, mais qu'en aucune manière elle ne voulait se retrouver avec lui dans la maison de son père, car elle craignait trop ce dernier ; mais qu'elle s'en irait avec lui à son gré si elle était sûre d'être aimée et, pour en avoir quelque avance, elle voulait immédiatement cent florins : lorsqu'elle les aurait reçus, elle accepterait que son serviteur la menât là où il le souhaitait, et il pourrait toujours se justifier et prétendre que l'Allemand l'avait enlevée.

L'ambassadeur approuva cette manière d'agir, bien que la somme d'argent lui parût excessive, car il ne roulait pas sur l'or. Son serviteur lui dit cependant qu'il la récupérerait car, lorsqu'elle serait avec lui, Illa verrait tant de signes de bienveillance qu'elle lui rendrait son argent. C'est ainsi que l'ambassadeur fournit les cent florins et les donna à l'Allemand, avec ordre d'emmener Illa la nuit suivante et de l'attendre à Kempten, parce qu'il savait que l'Empereur voulait aller de ce côté. Après avoir pris l'argent et épousé Illa le soir même, le serviteur monta avec elle sur une barque et l'emmena durant la nuit à Saint-Gall, une ville des Suisses. Le cordonnier était suisse et, au matin, feignant d'ignorer où était sa fille, il rassembla huit Suisses. Pénétrant avec eux dans le poêle où se trouvait l'ambassadeur, il commença à faire scandale, à dire qu'il s'était comporté de vile manière en envoyant sa fille au loin et à menacer de le tuer s'il ne la faisait pas revenir. L'ambassadeur fit bonne figure, prit ses armes et se retira dans une autre pièce en disant qu'il ne lui avait pas enlevé sa fille, mais que l'Allemand l'avait emmenée de son propre chef. Le premier insistait cependant pour la reprendre, alléguait certaines conjectures et finissait par dire qu'il ne le laisserait pas sortir de cette pièce tant que sa fille ne serait pas revenue. Les serviteurs du second, au nombre de quatre, effrayés et voyant leur maître en pareil danger, prévinrent l'Empereur de l'affaire. Ce dernier envoya dans la maison l'un des siens, qui apprit la vérité de la bouche de l'ambassadeur et décida de contenter le cordonnier avec de l'argent. Il convint de deux cents ducats, que l'ambassadeur dut payer aussitôt. Avoir échappé à pareil danger grâce à de l'argent lui donna le sentiment de s'en être tiré à bon compte. Le lendemain matin, il partit à la recherche de la jeune fille mais, une fois parvenu à Kempten, il ne la trouva point, pas plus que son serviteur, mais

il apprit qu'ils étaient à Saint-Gall, et que son serviteur disait qu'Illa était son épouse. Il prit patience du mieux qu'il pût, et fit sans argent et sans la jeune fille, tandis que le serviteur s'employa avec elle à prendre du bon temps.

C'est ainsi, avec peu de choses à faire et avec ces quelques nouvelles, que je passai le temps à Constance. Le dix août, quelques jours après avoir dissous la Diète et congédié les princes, Maximilien décida de s'en aller. Comme il voulait aller chasser dans des lieux hostiles et sauvages, il refusa d'être suivi par les ambassadeurs, et leur ordonna de se rendre à Überlingen et d'y rester jusqu'à ce qu'il leur indiquât le lieu où ils devraient le rejoindre.

Troisième livre

En 1499, lorsque le duc Lodovico Sforza revint à Milan, d'où il avait été chassé quelques mois plus tôt par Louis, roi de France¹⁰⁴, ayant complètement épuisé son argent et voyant qu'il avait besoin d'une forte somme pour conserver cet État, il s'ingénia de toutes les manières possibles à en rassembler, demandant à plusieurs princes et communautés de lui en prêter ou de lui en donner. Parmi ceux qu'il sollicita se trouvèrent les Siennois, auxquels il envoya un homme de toute urgence et demanda un prêt de douze mille ducats. Les Siennois discutèrent de ce qu'ils devaient répondre à son envoyé. Messire Niccolò Borghesi, qui avait alors la réputation de compter parmi les hommes sages de Sienne, conseillait à sire Antonio da Chianciano, qui était capitaine du peuple et devait, de par sa fonction, donner la réponse, de lui répondre que la communauté souhaitait prêter au Duc l'argent qu'il demandait, mais qu'elle était asphyxiée et submergée par les dépenses, et de montrer habilement qu'elle ne le pouvait pas. Après qu'il eut quelque peu entendu les mots de messire Niccolò, sire Antonio dit : « Je ne sais parler la langue toscane que d'une seule manière. Voulez-vous, oui ou non, que je dise au Duc que la communauté lui prêtera de l'argent ? Car je ne comprends pas ce que vous entendez par « habilement », et je ne saurais convaincre quelqu'un d'autre de ce que je ne comprends pas. »

Je veux dire par là que je suis certain de me voir blâmer parce que, dans mes écrits, il n'y a rien d'autre que « je parvins », « je vins », « j'arrivai », « je partis », « je chevauchai », « je dînai », « je déjeunai », « j'entendis », « je répondis », et de semblables choses qui, souvent répétées, ennuient le lecteur. Mais je n'ai pas appris la langue toscane autrement et, ayant besoin de dire ces choses et de les répéter souvent, je ne peux utiliser d'autres vocables, ni d'autres termes¹⁰⁵. Et j'ai choisi cette matière parce que cela m'a plu. Que celui qui ne voudra pas lire mes écrits les abandonne ; que celui que cela ennuie, après en avoir lu un peu, les repose¹⁰⁶.

Überlingen est un bourg fortifié situé à un mille allemand de Constance, mais sur le même lac. La région alentour est bien pourvue en tout ce dont on

104 Lodovico Sforza (1452-1508) fut chassé de Milan le 2 septembre 1499 et revint le 5 février 1500.

105 Vettori utilise une défense similaire dans sa *Vita di Piero Vettori*, *op. cit.*, p. 249.

106 On trouve une justification identique dans le *Sommario della Istoria d'Italia*, *op. cit.*, p. 137.

a besoin pour vivre, et tout particulièrement en vin. Les habitants affirment que, chaque année, dix mille florins du Rhin entrent dans ce bourg grâce aux vins vendus hors de la région. Une fois arrivé là, je logeai chez un orfèvre prénommé Bartolo, un homme de bonnes mœurs à mon sens, et c'est là l'impression que me firent également les autres hommes de ce bourg, car ils observent rigoureusement la justice. Je vis une chose qui me parut admirable : un homme fut condamné à la peine de mort et demeura nuit et jour sur la place sans garde aucun, uniquement avec des entraves aux pieds, sans que nul n'osât le toucher.

Je n'avais rien à faire en ce lieu, aussi m'en allais-je baguenauder pour mon bon plaisir hors de la ville et observer la région, puis revenais à mon logis pour discuter avec Bartolo, qui me relatait les guerres qui avaient eu lieu en Allemagne par le passé. Mais il en parlait de façon décousue et éloignée de la vérité, comme le font ici aussi nos poètes. Toutefois, puisqu'il avait assisté en personne à la guerre que Maximilien avait livrée au comte Palatin, il la narrait avec plus de vraisemblance que les autres. Philippe, comte Palatin, prit pour épouse une fille du duc Georges de Bavière¹⁰⁷. Puisque le Comte appartenait lui aussi à la maison de Bavière et que ledit Duc n'avait pas d'enfant mâle, le Comte jugeait que la succession devait lui revenir. Par ailleurs, le duc Albert, neveu du duc Georges par son père, estimait qu'elle lui était due de droit. Le duc Georges mourut, et le Comte s'empara de tout son trésor, qui était considérable, ainsi que d'une partie de l'État. Albert, qui avait épousé la sœur de l'Empereur, lui demanda de l'aide, car il lui semblait être injustement opprimé. Après avoir pris conseil auprès de plusieurs princes allemands, l'Empereur intima à plusieurs reprises au Comte de cesser de malmenier Albert et d'accepter que leur différend soit jugé sur le fond. Comme il était bien pourvu financièrement et fort de l'amitié du roi de France et des Suisses, le Comte faisait peu de cas des paroles de l'Empereur, si bien qu'il fallut en venir aux armes. La Ligue de Souabe se rangea tout entière derrière Maximilien et de quelques autres princes pour anéantir le Comte, car il leur semblait qu'il devenait trop puissant.

La guerre commença et s'éternisa car, dès que le Comte fut attaqué, il fit avancer les Suisses, si bien que l'Empereur fut contraint de se retourner contre les Suisses et de le laisser tranquille. L'affaire se prolongea ainsi durant quelques années, car tantôt on gagnait, tantôt on perdait, mais sans qu'on en finît jamais. Ayant compris la tactique du Comte et connaissant les faveurs dont il jouissait auprès du roi de France, l'Empereur décida de passer un accord avec ce Roi et de mettre un terme à bien des inimitiés entre eux. Cette alliance fut négociée et conclue, et on ratifia l'accord à Haguenau en 1502¹⁰⁸, en présence du cardinal de Rouen¹⁰⁹ pour le roi de France. L'un des articles stipulait ceci : le Roi ne

107 Le récit est ici confus. En réalité, Philippe I^{er} épousa Marguerite (1456-1501), fille de Louis IX de Bavière et sœur de Georges de Bavière (1455-1503). C'est en revanche le fils cadet de Philippe, Robert (1481-1504), qui épousa la fille de Georges, Élisabeth (1478-1504), mariage qui engendra la guerre de succession de Landshut. Celle-ci aboutit en 1505 à un arbitrage de Maximilien en faveur d'Albert IV et au démembrement du duché de Bavière-Landshut.

108 Voir Francesco Guicciardini, *Histoire d'Italie*, VI 13, vol. 1, *op. cit.*, p. 471.

109 Georges d'Amboise.

pouvait en aucune façon accorder ses faveurs au comte Palatin et, en sus, il était tenu de faire en sorte que les Suisses ne l'aidassent pas.

Une fois l'accord ratifié, l'Empereur rassembla aussitôt à Augsbourg une armée importante, à pied et à cheval. Lorsqu'il apprit cet accord, le Comte ne se découragea pas et, ne pouvant obtenir de Suisses, il engagea cinq mille fantassins de Bohême, réunit mille cinq cents chevaux et s'arrêta avec cette armée à proximité de l'un de ses bourgs fortifiés du nom de Bretten. L'Empereur décida d'aller l'affronter et partit d'Augsbourg avec son armée. Lorsqu'il apprit que l'armée ennemie s'avancait, sachant ses forces inférieures à celles de l'Empereur, le Comte jugea bon de ne pas se mettre en danger, lui et sa cavalerie, mais il voulut que les fantassins de Bohême tentassent la fortune. Il leur dit qu'il se tiendrait en embuscade avec la cavalerie pour ensuite, une fois qu'ils en seraient venus aux mains, attaquer l'armée de l'Empereur. Sur ce, il se retira en lieu sûr avec sa cavalerie. L'Empereur assaillit avec son armée les Bohêmes, qui combattirent vaillamment. Mais, étant inférieurs en nombre et dépourvus de cavalerie, ils furent contraints de céder : sur neuf mille, seuls cinq cents survécurent. Lorsqu'il l'apprit, le Comte tenta par tous les moyens d'apaiser l'Empereur et, renonçant à tout ce dont il avait hérité du duc Georges et à une bonne partie de ce qui lui appartenait en propre, il obtint difficilement la paix.

Toute la journée, mon hôte me racontait ces histoires et d'autres semblables, qui me faisaient passer le temps. Et, comme il ne possédait ni la langue italienne ni la langue latine, il fallait qu'il les racontât en allemand et qu'elles me fussent ensuite répétées en italien.

Du temps où je me trouvais là-bas, une histoire qui mérite d'être relatée arriva à un médecin. Celui-ci se nommait maître Enrico ; il avait exercé à Venise et, comme il était très érudit en matière de médecine et d'astrologie, il avait amassé beaucoup d'argent. À l'âge de soixante-cinq ans, il était revenu dans sa patrie, avait construit une belle maison et acheté des terres. Et, parce qu'il était doté d'une solide constitution, il avait épousé une femme très jeune, mais il avait été trompé par ceux qui avaient arrangé le mariage : lui qui voulait une belle épouse, il en avait eu une très laide et telle qu'il n'en était absolument pas satisfait. Comme il avait chez lui une servante belle et fraîche, âgée de seize ans, il porta son amour sur elle et se délassait souvent en sa compagnie. Mais il ne parvint pas à faire cela avec assez de précautions pour que son épouse ne s'en aperçût pas. Meurtrie au plus haut point, elle songeait au remède qu'elle pourrait trouver pour détourner l'esprit de maître Enrico de la servante et l'attirer à elle. Elle ne pouvait toutefois pas la renvoyer, car elle craignait que le maître ne se fâchât au point de la chasser elle-même. Tournant et retournant bien des choses dans sa tête, il lui vint à l'esprit que le médecin avait un fidèle serviteur napolitain nommé Andrea, qui se trouvait à ses côtés depuis sa plus tendre enfance et avait acquis quelques connaissances en matière de médecine, et qui, souvent, administrait au petit bonheur des remèdes contre les maladies.

Elle décida donc de le consulter. Un jour, après l'avoir appelé secrètement, elle lui conta l'amour que le maître portait à sa servante et la peine légitime que cela lui causait. Elle le pria de lui donner quelque remède, s'il en connaissait.

Ensuite, si elle obtenait l'effet escompté, elle lui donnerait deux cents florins en or. Après avoir écouté la femme, et comme il était très cupide, Andrea décida de voir s'il pouvait gagner les deux cents florins. Il répondit à la femme qu'il y avait des remèdes en grand nombre, qu'il les connaissait fort bien et que, si elle suivait ses conseils, le médecin détournerait à coup sûr son amour de la servante et le reporterait sur elle comme il se devait ; c'est pourquoi il s'en mêlerait volontiers.

Le serviteur songea ainsi à préparer un électuaire, à base d'herbes chaudes et de plantes odoriférantes, capable de pousser le médecin à la concupiscence au point que celui-ci, excité, ne pourrait alors résister à la femme qui dormait à ses côtés : observant ce comportement inhabituel, celle-ci penserait que le médecin avait tourné son esprit vers elle et lui donnerait aussitôt l'argent promis. Après avoir réuni de nombreuses herbes chaudes dont il avait déjà entendu parler par le médecin, ainsi que d'autres plantes aromatiques, et préparé une potion si chaude qu'elle était semblable à un poison, il la donna à la femme et lui dit d'en mélanger une bonne quantité à la nourriture du médecin, et qu'elle pouvait être certaine qu'en deux jours elle obtiendrait l'effet escompté.

À peine la femme eut-elle mit la main sur cette potion qu'elle la mélangea, le soir même, à des œufs destinés au dîner du médecin. Ce dernier, après avoir mangé le plat, ressentit une chaleur accablante, qui allait toujours croissant et provoqua chez lui une fièvre ardente et intense qui le mena à la mort en vingt-quatre heures. La servante, qui était toujours à ses côtés et avait vu la maîtresse de maison d'abord s'entretenir secrètement avec Andrea, puis préparer avec diligence le mets dans la cuisine, fit part de ses conjectures aux neveux du médecin, qui livrèrent Andrea à la justice et le firent interroger sur cette affaire. Sans être torturé, il reconnut les faits tels qu'ils s'étaient passés. On arrêta donc également la femme, bien qu'elle appartînt à une bonne famille du bourg, et les autres médecins auxquels on montra les herbes qui composaient la potion jugèrent que c'était là un poison mortel. Bien qu'Andrea et la femme ne l'eussent pas préparé à des fins criminelles, ils furent condamnés à mort pour l'exemple et décapités en public.

J'eus réellement de la peine pour cette pauvre femme qui, mue par nulle autre chose qu'un chaste amour pour son mari, avait connu un tel malheur.

En ce lieu, comme je l'ai dit, étaient réunis tous les ambassadeurs qui suivaient l'Empereur, ainsi que de nombreux autres Italiens et Espagnols. Il y avait là le Général de l'ordre des Humiliés, un gentilhomme milanais de Landriano¹¹⁰ qui, pour être plus en sécurité, s'était réfugié en Allemagne depuis que le cardinal Ascanio¹¹¹ avait été pris par les Vénitiens, car il se trouvait alors en sa compagnie. Il s'était enfui au moyen d'un bon cheval et avait, depuis lors, toujours suivi Maximilien, endurant bien des désagréments et des difficultés, comme cela est le cas pour qui suit la cour. Il racontait, entre autres choses,

110 Gerolamo Landriani (?-1525), Général des Humiliés. Voir le *Rapport sur les choses de l'Allemagne* de Machiavel, *infra*, p. 162.

111 Ascanio Maria Sforza (1455-1505), cardinal et légat du Patrimoine de Saint-Pierre.

ce qui, deux ans auparavant, lui était arrivé sur le Danube. L'Empereur était alors en chemin vers la Hongrie, et le Général voulait le suivre. Cependant, désireux de rester aux côtés de monseigneur Gurk¹¹², il attendit quelques semaines. Comme Gurk ne partait pas, le Général se mit en route avec d'autres personnes qu'il trouva. Ce furent environ quarante cavaliers qui partirent d'Augsbourg au début du Carême. Ils atteignirent le Danube à la mi-mars, tandis que les glaces commençaient à fondre. Ils arrivèrent approximativement à l'heure des vêpres dans un village du nom de Firt qui bordait le Danube. Puisqu'il devait naviguer pendant quelques jours sur le fleuve, il acheta une barque, afin de voyager plus commodément, et engagea des hommes pour la conduire, s'enquérant auprès des villageois pour savoir s'il convenait ou non de s'embarquer le soir. Certains disaient qu'il était dangereux d'aller sur le fleuve de nuit car, lorsque fond la glace, de gros blocs descendent parfois du fleuve et, comme on ne peut les voir dans l'obscurité, ils heurtent la barque et la font couler. Toutefois, dans la mesure où d'autres disaient qu'il était temps de partir, car on arriverait de jour à San Gherardo, un village peu éloigné où le gîte était meilleur qu'en ce lieu, lui, désireux d'avancer, grimpa dans la barque avec toute sa compagnie, à l'exception d'un vieil Allemand qui, avec trois de ses serviteurs, connaissait le danger et ne voulut pas embarquer.

Ils ne purent arriver assez rapidement à destination sans que la nuit les rattrapât. Comme ils ne pouvaient, à cause de l'obscurité, ni voir ni éviter les gros blocs de glace qui descendaient le fleuve à vive allure, la barque fut soudain heurtée par l'un de ces gros blocs, si bien qu'elle se retourna et que tous ceux qui étaient à bord tombèrent dans le fleuve. Le Général, accroché aux rênes de l'un de ses bons chevaux, se réfugia sur un bloc de glace qui était encore immobile sur le fleuve. Six autres des siens, trempés et terrorisés, y parvinrent à la nage et attendaient la mort à chaque moment. Le froid était grand, la nuit ténébreuse ; ils n'avaient rien à manger et ne voyaient pas comment ils pourraient en réchapper. Ils demeurèrent ainsi toute la nuit, le lendemain, puis la nuit suivante. Le surlendemain, à none, une barque passa qui, répondant à leurs appels, les recueillit et les ramena sains et saufs sur la terre ferme. De tout le temps qu'ils demeurèrent sur la glace, ils ne mangèrent rien d'autre qu'une grive qui, épuisée, se posa parmi eux. Ils se la partagèrent et la mangèrent toute crue.

Je demurai à Überlingen durant tout le mois d'août et jusqu'au 6 septembre, jour où je partis pour aller à Ulm. Un certain messire Matteo Davis, un homme avisé et fort agréable qui suivait l'Empereur au nom du seigneur de Camerino, se joignit à moi. Le premier matin, nous nous arrêtâmes pour déjeuner dans un hameau du nom de Mituac¹¹³. Tandis qu'on préparait le repas, le prêtre de la bourgade arriva dans l'auberge. Il commença à nous parler dans un latin rudimentaire et à s'enquérir de nombreuses choses d'Italie. Ayant appris que Matteo servait le seigneur de Camerino et ayant entendu dire à plusieurs

112 Matthias Lang (1468-1540), évêque de Gurk.

113 Il s'agit peut-être d'Ostrach.

reprises de grandes choses au sujet de la Sibylle¹¹⁴, il le pria de lui dire la vérité sur celle-ci. Comme il s'était aperçu que le prêtre était simplet, Matteo lui disait les plus grands mensonges qui fussent, en comparaison desquels ceux de Meschino¹¹⁵ auraient semblé bien minces : il affirmait ainsi s'être trouvé dans la chambre de la Sibylle¹¹⁶, puis en être sorti, ce que bien peu parviennent à faire. Et il enflamma tant le prêtre par ses mots que celui-ci se mit à vouloir à tout prix nous suivre, afin que Matteo le conduisît là-bas. Ce dernier se vit empêtré et prétextait qu'il avait beaucoup à faire en Allemagne, et qu'il allait y rester de nombreux mois. Mais ni ses excuses ni ses paroles n'empêchèrent le prêtre de se mettre en selle à nos côtés, et il suivit ensuite Matteo jusqu'en Italie. En chemin, il nous fut toujours d'une compagnie agréable, et il nous faisait trouver de bonnes auberges et dépenser moins que les autres. Ce soir-là, le prêtre voulait nous conduire dans un bourg fortifié appelé Biberach¹¹⁷, mais nous fûmes devancés par la nuit et il nous fit loger à un mille de ce bourg, dans la maison d'un vilain de ses amis.

Ce vilain avait une belle épouse qui, certainement, avait plu au prêtre les autres fois qu'il était passé par là. Le soir, il ne s'en éloigna jamais et ne fit rien d'autre que rire et badiner avec elle. S'étant aperçu que, ainsi que cela se fait chez nous, se trouvait dans le poêle un berceau où l'on met les enfants qu'on allaite, il pensa que, la nuit venue, la femme se rendrait certainement dans ce poêle. C'est pourquoi il dit au vilain que, pour moins l'importuner, nous aurions volontiers dormi dans le poêle. Aussi celui-ci apporta-t-il des matelas sur lesquels nous nous allongeâmes. Mais, voyant qu'il n'y avait dans ce berceau ni enfant ni qui que ce soit, je le déplaçai de là où il se trouvait et m'y installai, parce qu'il était très grand, si bien que le prêtre, encore éveillé à minuit, se mit à chercher le berceau dans le poêle et, ne le retrouvant pas, monta sur un banc pour voir à tâtons s'il était là. Il s'emmêla tant qu'il tomba et s'ouvrit l'arcade.

114 Vettori fait ici allusion à la légende de la Sibylle de Norcia qui, depuis sa grotte de Montemaco, aurait régné sur un royaume peuplé de créatures de lupanar. Voir à ce sujet Julien Abed, « Sibylle au centre, sibylles à la marge », *Questes*, 9, 2006, p. 52-63. Danielle Bohler-Régnier indique pour sa part que « la Sibylle de la caverne n'est qu'une "faulse Sibille", dont la duplicité anthroponymique renvoie à l'obsession médiévale du simulacre et des tests d'identité. Dans la tradition de doublets redoutables, la fausse Sibylle, tout comme la fausse Guenièvre, trompe les naïfs », in Danielle Bohler-Régnier, « La Sibylle dans la *Salade* d'Antoine de La Sale. Enquête sur l'imaginaire de la figure séductrice et satanique au xv^e siècle en milieu princier », in Ileana Chirassi Colombo et Tullio Seppilli (éd.), *Sibille e Linguaggi oracolari. Mito, storia, tradizione, Atti del convegno internazionale di studi Macerata-Norcia 20-24 Settembre 1994*, Università degli Studi di Macerata, 1998, Pise-Rome, Istituti Editoriali e Poligrafici Internazionali, 1999, p. 688.

115 Il s'agit là d'un renvoi au *Guerrin Meschino*, une œuvre rédigée autour de 1410 par Andrea da Barberino, mais publiée pour la première fois en 1473. Le Guerrin éponyme y séjourne durant un an dans la grotte de la Sibylle, où il parvient à résister aux tentations en invoquant le nom du Christ.

116 Dans son *Paradis de la reine Sibylle*, rédigé après son séjour italien de 1420, Antoine de la Sale décrit une grotte, sise dans le Mont de la Sibylle, dont le vestibule était encore accessible malgré les éboulements. D'après des dessins illustrant le manuscrit 653 du Musée Condé de Chantilly, la « chambre » dont parle ici Vettori était un vaste espace circulaire avec des sièges creusés dans la roche. La grotte s'est complètement effondrée au milieu du xx^e siècle.

117 Biberach an der Riss.

Le bruit fut grand et toute la maisonnée se leva. On banda la tête du prêtre, pensant que, échauffé par le vin, il était tombé. Et on ne put plus dormir de la nuit. Je crus que, puisqu'il s'était rompu le crâne, il ne voudrait plus rechercher la Sibylle, mais le contraire se produisit, car il monta à cheval avant nous, et nous poursuivîmes ensemble notre route vers Ulm.

Au matin, nous nous arrê tâmes pour déjeuner en un lieu appelé Ander, sis au bord du fleuve Danube, qui est encore étroit à cet endroit. Toutefois, notre prêtre, dont le cheval, fatigué par la route, voulait s'ébrouer là, ne parvint pas à l'empêcher de se jeter dans le fleuve.

Il fallut que toute la bourgade courût porter secours au prêtre : il fut repêché, trempé et à demi mort. Mais, comme il nous avait été d'agréable compagnie et qu'il souhaitait continuer, nous attendîmes qu'il retrouvât ses esprits et se séchât. Aussi n'atteignîmes-nous Ulm que tard le soir et nous allâmes sous sa conduite dans une bonne auberge, où nous demeurâmes deux jours.

Ulm est en Souabe. C'est une ville importante, forte, populeuse et pleine de corporations. Elle est située en plaine et est bordée par le fleuve Danube, qui commence là à porter des bateaux. Elle a beaucoup de beaux fossés murés et remplis d'eau ; elle a deux rangées de remparts et, entre les deux, un fossé profond. La ville est pratiquement partout à hauteur des créneaux. Les hommes sont très religieux : un moine respectable m'affirma en effet que plus d'un dixième des habitants recevait chaque dimanche la communion avec dévotion.

À Ulm, je rencontrai Antimaco de Mantoue, qui lui aussi se trouvait auprès de l'Empereur pour ses affaires. Il avait été secrétaire du marquis François de Mantoue¹¹⁸, qui le suspecta de vouloir révéler ses secrets aux Vénitiens, et il fut donc contraint de s'enfuir en Allemagne. C'était un homme instruit et bon, et très religieux.

Le 8 septembre était le jour de la Nativité de Notre-Dame, et nous visitâmes ensemble quelques églises d'Ulm. De toutes celles-ci, c'est chez celle des frères prêcheurs que nous entendîmes les vêpres. Après avoir célébré les vêpres, le prieur du couvent, ayant découvert que nous étions italiens, se montra caressant à notre égard et nous mena à travers tout le couvent. Une fois entrés dans la sacristie, nous vîmes dans un cercueil une jeune femme morte, qui avait été portée là au matin pour être ensevelie. Ayant appris qu'elle était morte subitement, alors qu'elle était enceinte, après avoir reçu la nouvelle de la mort de son mari dans les Flandres, le prieur décida de la garder toute la journée avant qu'on ne l'enterrât. Lorsqu'il parvint dans la sacristie, Antimaco, en homme fort dévot, s'agenouilla devant un autel. Pour ma part, je restai là à regarder la femme et, alors que je la regardais, il me sembla entendre un léger murmure. Je demandai au prieur ce que c'était. Muni d'une chandelle, il s'approcha de la morte et remarqua que son pouls battait, qu'elle remuait de son mieux ses pieds et mains liés, et qu'elle geignait d'une voix faible. Aussi appela-t-il aussitôt les autres moines, fit apporter du vinaigre, du vin et

118 François II Gonzague (1466-1519).

d'autres choses pour la faire revenir à elle, puis ordonna qu'on la portât dans une chambre.

La nouvelle se répandit aussitôt à travers la ville : le peuple accourut en nombre, et la plupart jugea qu'elle avait ressuscité grâce à la prière d'Antimaco, car on l'avait vu prier devant l'autel.

Il lui était impossible de se protéger de la multitude qui, par dévotion, déchira le long vêtement qu'il portait. Et, jusqu'à la nuit noire, il ne put quitter ce couvent, de sorte que le lendemain matin, avant le lever du jour, il partit pour fuir de telles atteintes et décida de nous attendre à Memmingen car, ayant pour ma part besoin de m'habiller pour l'hiver, je m'arrêtai toute la journée à Ulm. Le lendemain matin, à tierce, nous nous mîmes en selle et atteignîmes le soir Memmingen, une autre ville de Souabe agréable et belle, où l'évêque de Trieste nous fit attendre trois jours au prétexte que l'Empereur devait venir là.

Nous y rencontrâmes messire Bastiano, l'aumônier de l'Empereur, un homme jovial, grand babillard et frivole, qui était préposé à l'église principale. Tant que nous y séjournâmes, il nous tint compagnie et nous emmena visiter la ville. Un jour de fête, il nous conduisit dans les fossés pour voir tirer à l'arbalète : c'est là une chose à voir en Allemagne car, dans tous les villages, même les plus petits, c'est selon cette formation et dans ce lieu que les hommes se réunissent les jours de fête, qui pour tirer à l'arbalète, qui à l'escopette. C'est ainsi qu'ils s'aguerrissent et que cette formation ne se perd pas¹¹⁹. Je l'observai dans toutes les villes et villages où je fus. Ce lieu était, dans les fossés, bien ordonné, et un grand nombre d'hommes y étaient réunis, qui pour regarder, qui pour tirer. Il nous emmena également dans un couvent de Chartreux, à un mille de la ville, et leur fit tout nous dire de leur vie et de leur règle. Ainsi qu'il est d'usage chez les Allemands, ces moines nous donnèrent à boire plusieurs sortes de vins car, tout comme chez nous, ces couvents de Chartreux sont fort bien pourvus en tout ce dont on a besoin pour vivre. Le soir, nous nous en retournâmes à l'auberge ; avec l'aubergiste, qui était un bon compagnon, je parlai des lieux où j'étais allé pendant la journée et de ce couvent.

Il me dit : « Je veux que tu saches que ce couvent a été édifié il y a moins de vingt ans, et je vais te dire comment. Dans cette ville vivait un riche marchand du nom d'Arnaldo Spiner, qui avait été heureux et avisé dans ses affaires, si bien qu'il s'était retiré ici avec une forte somme d'argent. Il n'avait ni femme ni enfant et, comme il était âgé de soixante-dix ans, il ne souhaitait pas en avoir. Il avait deux neveux qu'il aimait beaucoup, et l'on pensait qu'il en ferait ses héritiers.

Là où se trouve aujourd'hui la Chartreuse se trouvait une petite église, où il y avait un prêtre très rusé, mais qui avait peu de revenus. Venant souvent à la ville et ayant appris par ouï dire qu'Arnaldo était riche, il commença à lui tourner autour, aussi bien avec des paroles qu'avec de petits présents. En peu de temps, il acquit une telle familiarité avec lui que le vieil homme se rendait souvent dans son église et y restait deux ou trois jours ; et le prêtre

119 Voir le *Portrait des choses d'Allemagne* de Machiavel, *infra*, p. 171.

ne manquait pas de lui fournir toutes ces choses qui peuvent pleinement satisfaire un homme. Toutefois, avec toutes ces ruses, il obtenait peu de lui, car Arnaldo aimait tant ses neveux qu'il lui semblait que, chaque chose qu'il donnait aux autres, il la leur ôtait.

Comme le prêtre songeait à la manière de pouvoir s'emparer des biens d'Arnaldo à sa mort, qu'il le savait si attaché à ses neveux, et puisqu'il ne voyait pas le moyen de parvenir à ses fins avec des paroles, il décida d'essayer de le tromper sous couleur de religion. Il avait un enfant de chœur, qu'il avait élevé depuis son plus jeune âge et qui ne valait pas mieux que lui, avec lequel il convint de percer dans la cloison de la chambre du prêtre un canal qui déboucherait précisément derrière la tête d'Arnaldo lorsqu'il dormait. Le prêtre disposait en effet d'une petite pièce, où il y avait un poêle, à côté d'une chambre où se trouvaient deux petits lits. Dans l'un dormaient le prêtre et l'enfant de chœur, dans l'autre Arnaldo, tout seul, lorsqu'il venait rendre visite au prêtre. Ils pratiquèrent donc, dans la boiserie, une ouverture qui partait du lieu où se trouvait l'enfant de chœur et débouchait là où se trouvait Arnaldo. Ils jugèrent qu'il n'y verrait aucune malice, puisqu'il savait que, dans cette demeure, il n'y avait personne d'autre qu'eux, qui se retiraient tous trois dans la même chambre.

Une nuit que le vieil homme y vint, l'enfant de chœur se tint éveillé et, lorsqu'il l'entendit cracher, ainsi que le font les vieillards, il approcha sa bouche du canal qu'il avait creusé et dit : « Arnaldo, si tu veux être sauvé, édifie un couvent et dote-le ». Il répéta cela plusieurs fois. Lorsqu'il entendit ces paroles, Arnaldo demeura stupéfait. Elles ne le convainquirent toutefois pas la première nuit, parce qu'il crut rêver. Mais, après quelques jours, il y était retourné et, comme il avait auparavant reçu du prêtre maintes exhortations portant sur le mépris du monde et la brièveté de cette malheureuse vie comparée à l'autre, et ayant entendu durant la nuit à plusieurs reprises les mêmes paroles, il décida de les rapporter au prêtre.

Ce dernier écouta Arnaldo et lui dit : « Tu as sans doute constaté, mon cher Arnaldo, que, durant tout le temps où nous avons discuté, rien ne m'a poussé à te porter amour et respect, si ce n'est l'ardent désir, puisque tu es âgé désormais, que ton âme finisse par reposer dans le juste lieu. J'y ai employé toutes mes forces et toute mon industrie car, ayant fait profession de prêtre, je n'ai rien d'autre à emporter de ce monde-ci. Il se pourrait que Notre Seigneur Dieu ait voulu t'illuminer au moyen de ce que tu m'as rapporté, car il n'apprécie rien tant que l'édification des églises et des monastères, où les religieux, rassemblés là, puissent chanter ses louanges. Toutefois, ce que tu as entendu pourrait être le fruit de ton imagination, ou bien cela pourrait être une ruse diabolique. C'est pourquoi il ne faut pas y croire la première fois ni la seconde, mais attendre de voir si cela se renouvelle, et alors se disposer à faire ce que t'ordonne l'ange de Dieu. »

Arnaldo se montra satisfait des mots du prêtre et il s'en revint en ville. Au bout de quinze jours, il alla de nouveau chez le prêtre, y demeura trois nuits et, après avoir ouï plusieurs fois les mêmes paroles, jugea qu'elles provenaient d'un juste lieu, et il décida d'édifier un couvent et de le doter grassement avec la totalité de son argent. Il fit donc part de sa décision au prêtre.

Sachant que l'ordre des Chartreux a besoin de tellement d'argent qu'il existe peu d'hommes capables de doter convenablement un monastère, le prêtre pensa que, puisqu'il était à l'origine d'un tel résultat, il obtiendrait facilement, de la part du Général, d'être nommé abbé à vie, et qu'avec nulle autre religion il n'en serait allé de même. C'est pourquoi, après avoir beaucoup chanté les louanges de l'ordre des Chartreux et prôné la sainte vie de ces moines, il encouragea Arnaldo à fonder un ordre de Chartreux. Les paroles du prêtre plurent au vieillard qui, après avoir rédigé son testament, demanda qu'on édifiât en ce lieu un beau monastère, comme tu as pu le voir, et qu'avec le reste de son argent on achetât des biens suffisants pour que les moines puissent en vivre largement. Et les malheureux neveux qu'il déshérita, alors qu'ils s'étaient mariés dans l'espoir d'hériter et avaient eu plusieurs enfants, sont aujourd'hui réduits à la misère la plus extrême.

Arnaldo mourut moins de deux mois après avoir fait son testament. Aussitôt après sa mort, le prêtre se rendit auprès du Général des Chartreux et, après lui avoir conté l'affaire, obtint ce qu'il désirait. Ainsi, durant le reste de sa vie, il dirigea l'abbaye selon son bon plaisir. Il y a un an de cela mourut l'enfant de chœur, à qui le prêtre avait fait bien des promesses s'il atteignait son but. Lorsqu'il fut grand, comme il n'aimait pas être sous la sujétion du prêtre, il dévoila le déroulement de toute l'affaire, mais le testament ne put être annulé, tant ces prêtres et ces moines nous ont entravés avec leurs lois et leurs chapitres. Il y a un moment que je me suis aperçu qu'ils usent de toutes les ruses pour nous soutirer nos biens, en jouir et nous priver. Et voilà plusieurs centaines d'années qu'ils ont commencé à y songer, c'est pourquoi Braccio da Montone¹²⁰, de Pérouse, excellentissime capitaine de son temps, disait que les lois canoniques ne contenaient nulle autre chose que "soutirer aux laïcs pour donner aux clercs" ».

Constatant que l'Empereur ne venait point, nous nous résolûmes à aller le rejoindre. Aussi Antimaco, Matteo et moi quittâmes Memmingen et, au matin, nous allâmes déjeuner dans une bourgade fortifiée du nom de Kempten.

Dans l'auberge, il n'y avait d'autre hôte que trois jeunes filles de petite vertu. Matteo, qui avait déjà été une autre fois en Allemagne, possédait quelques notions de langue allemande et, badinant avec l'une d'elles, convint avec elle que, si elle acceptait d'aller prendre du plaisir avec lui une heure durant après le déjeuner, il lui donnerait un florin. La jeune fille accepta la proposition et l'appela dès que nous eûmes fini de manger. Il la suivit et se rendit dans une chambre dont le plancher était percé d'une petite trappe comme on en voit dans les colombiers pour descendre plus bas dans une autre pièce. Quand il fut dans cette chambre, elle lui dit qu'il devait descendre et l'attendre là, car elle sortirait de cette chambre et entrerait dans celle d'en bas par une autre porte, et la maisonnée penserait ainsi qu'elle se rendait dans la chambre pour quelque raison et non parce qu'il s'y trouvait, puisqu'on l'avait vu monter. Matteo y consentit et, pour qu'elle revienne plus vite et plus volontiers, il lui

120 Andrea Fortebraccio, dit Braccio da Montone (1368-1424), capitaine et seigneur de Pérouse.

donna le florin promis. Dès qu'il fut descendu, elle ferma soigneusement à clef la petite porte et s'en alla.

Après être restés un moment et avoir fait les comptes avec l'hôtesse, nous fîmes chercher Matteo et, ne le trouvant pas, pensâmes qu'il était allé se promener dans le bourg. Nous l'attendîmes plus de deux heures et il nous parut étrange de ne pas le voir revenir. Toutefois, puisqu'il était tard, nous décidâmes de partir et de laisser là son serviteur avec les chevaux. Nous l'appelâmes auparavant dans toute l'auberge, mais il ne répondait pas, car il n'entendait pas. Alors que je m'apprêtai à monter à cheval, j'entrai dans une courette de l'autre côté de l'écurie et appelai de nouveau Matteo. La pièce où Matteo avait été enfermé par la jeune fille donnait sur cette cour et il était rare que quelqu'un passât en ce lieu. Aussi, entendant son nom et reconnaissant ma voix, il répondit et me raconta ce qui lui était arrivé.

Après avoir alors fait appeler les hôtesses, je les priai d'ouvrir la porte à notre compagnon. Celle qui l'avait enfermé, rougissant quelque peu, dit qu'en allant dormir il avait dû rentrer tout seul en ce lieu, et que leurs serrures allemandes se ferment toutes seules et ne s'ouvrent qu'avec difficulté. Elle fit sortir de cette pièce Matteo qui, sans penser davantage au florin, monta promptement à cheval et se mit en route. Jugeant Matteo plaisant et l'imaginant riche, la jeune fille avait songé que, s'il demeurait là et commençait à prendre du bon temps avec elle, elle pourrait lui soutirer une bonne somme d'argent.

De ce fait, nous eûmes du mal à atteindre Nesselwang le soir et, comme Antimaco avait coutume de répéter un proverbe de Mantoue en vertu duquel « dans un endroit trop réputé il ne faut pas pécher », nous nous rangeâmes à son opinion. Puisque l'auberge de la Couronne était considérée comme la meilleure de ce lieu, nous allâmes dans une petite auberge, où peu d'étrangers devaient loger. Grand bien nous en prit, car on nous donna de bons vins et de bons mets, et à Matteo un lit pourvu d'une femme qui allait chantant dans la région et subsistait de cette manière. Ainsi, ce qu'il avait recherché durant la journée par les prières et à grands frais, sans pouvoir l'obtenir, il l'obtint durant la nuit avec peu de paroles et peu d'argent.

Le prêtre, qui cherchait encore la Sibylle, était étendu avec l'hôtesse, tandis que l'aubergiste jouait dans le poêle et, comme il avait beaucoup bu le soir, il s'endormit rapidement. L'hôtesse, qui voulait le faire lever, de peur que l'aubergiste ne le trouvât là une fois le jeu fini, n'y parvint pas, si bien qu'elle courut vers l'aubergiste, lui dit qu'elle avait été occupée jusqu'à cette heure à ranger la cuisine et que, désireuse d'aller se coucher, elle avait trouvé le prêtre dans son lit et ne parvenait pas à le faire lever. Lorsqu'il eut entendu l'histoire, et comme il perdait, le mari se leva furibond. Un bâton à la main, il alla dans la chambre où se trouvait le prêtre et le bastonna tant qu'il se réveilla et fut mené dans le poêle, où il passa le reste de la nuit. Le matin, il se retrouva à demi rompu, mais il poursuivit le voyage avec nous. Nous fîmes halte pour prendre une légère collation à Chiusa, une auberge isolée surplombée par un bourg fortifié pourvu d'un mur qui s'étend du bourg au fleuve, où l'on paie une taxe pour les marchandises qui entrent et sortent du comté du Tyrol.

Presque toujours, dans les lieux où il n'y a qu'une seule auberge, les étrangers sont mal reçus, parce que l'aubergiste pense que ceux qui passent sont

contraints de loger chez lui. C'est ainsi que, ce matin-là, nous mangeâmes peu et dépensâmes beaucoup, si bien que, après en être vite partis, nous parcourûmes une longue route durant la journée. Nous franchîmes la montagne et arrivâmes à une heure tardive à Nassereith, où nous trouvâmes toutes les auberges pleines, de sorte qu'il nous fallut prier un vilain du bourg de nous recevoir de grâce dans sa demeure. Quand nous entrâmes chez lui, nous le trouvâmes en compagnie de sa femme, et ils ne firent l'un et l'autre que pleurer de toute la soirée, aussi dis-je à mon serviteur allemand de lui demander la cause d'une telle douleur.

Le vilain répondit ainsi à ma question :

« Dans ce bourg, il n'y a aucun paysan qui soit plus riche que moi en possessions et en bétail, et j'ai eu une fille unique, prénommée Orsola, que j'ai élevée selon de bonnes mœurs et dans la crainte de Dieu¹²¹. Elle avait alors seize ans, et jamais on ne vit créature plus belle, ni plus gracieuse. Il advint qu'un jeune homme du bourg, de bonne famille et appelé Gianni, s'éprit d'elle si éperdument que jamais, ni de jour ni de nuit, il ne quittait cette maison. Mais Orsola ne semblait absolument pas se soucier de lui. Il me demanda sa main et moi, satisfait du jeune homme et de sa famille, je la lui aurais volontiers donnée. Je demandai son avis à Orsola, qui répondit qu'elle ne désirait pas se marier avant d'avoir atteint l'âge de vingt ans et que, de la sorte, elle désirait s'employer à servir Dieu comme il sied à une jeune fille. Ne pouvant la contraindre, je fis part de sa réponse à Gianni et lui fit dire que, s'il était disposé à attendre encore quatre ans, je la lui donnerais volontiers. Le délai lui sembla trop long et il en eut tant de peine qu'il tomba malade, et, comme on ne trouva aucun remède à son mal, il mourut au bout de deux mois. La nouvelle se répandit, mais il ne me sembla pas qu'Orsola en fut le moins du monde troublée. Vient le jour où il est emporté à l'église et il vint par hasard à passer devant notre maison. On entend les prêtres chanter, Orsola se penche à la fenêtre et, tandis que le corps de Gianni passe devant, elle se jette dans la rue et se brisa complètement, et on n'entendit pas d'autres mots de sa bouche si ce n'est : « Enterrez-moi aux côtés de Gianni ». C'est ce que j'ordonnai qu'on fit. Il y a aujourd'hui quinze jours exactement que cela s'est produit, aussi que nul ne s'étonne si je pleure et soupire, car me voilà privé de mon unique fille de manière si brutale et extraordinaire. »

Malgré ces pleurs, on ne peut pas dire que le vilain nous reçut mal, toutefois nous partîmes de bonne heure le matin et, le soir, arrivâmes à Innsbruck, où se trouvait l'Empereur.

Nous étions précisément à la mi-septembre lorsque j'arrivai à Innsbruck, une bourgade fortifiée dans le comté du Tyrol. Cependant, étant donné que le duc Sigismond¹²², l'oncle de Maximilien, séjournait très souvent en ce

121 Cette nouvelle présente de notables affinités avec Boccace, *Décameron*, IV 8, comme le signale Adriana Mauriello, « Novelle e “vere narrazioni”... », *op. cit.*, note 41, p. 46.

122 Sigismond d'Autriche (1427-1496), archiduc d'Autriche et régent du Tyrol. Il ne s'agit cependant pas de son oncle en ligne directe, puisque le père de Sigismond était le frère d'Ernest de Habsbourg (1377-1424), le grand-père de Maximilien.

lieu et que, non loin de là, se trouvent les fours où l'on affine l'argent, de nombreux quartiers sont venus le grossir. L'Empereur y possède un magnifique palais, où il réside très souvent l'été car, comme celui-ci se trouve entre des montagnes, on n'y souffre guère de la chaleur. Le long du bourg coule une grosse rivière, où naviguent des bateaux qui servent à acheminer des victuailles. Cette rivière se nomme l'Inn, et elle est surplombée par un pont de bois qui donne à la ville son nom d'Innsbruck, ce qui, dans notre langue, signifie « pont sur l'Inn ». Je trouvai dans ce bourg un tel concours d'Italiens, et surtout de Lombards, que j'avais le sentiment de me trouver dans une grande ville d'Italie. Il y avait là le cardinal de Sainte-Croix¹²³, envoyé comme légat par le pape Jules pour conforter l'Empereur à mener la campagne contre les Vénitiens, afin que ceux-ci, pris de peur, rendissent les villes qu'ils avaient prises à l'Église. En Italie, la venue de l'Empereur était tellement crainte que tous, jusqu'au plus petit prince, avaient envoyé des hommes auprès de sa Majesté. Bien qu'ils y eussent Domenico Placidi, les Siennois y envoyèrent en sus messire Antonio da Venafro¹²⁴, excellent juriste, fort expert dans les affaires d'État et d'une telle capacité de persuasion par la parole que, selon moi, rares sont ceux qui l'égalent¹²⁵.

Je logeai dans la partie du bourg qui se tourne vers l'Italie, dans une chambrette voisine de celle qu'occupait messire Antonio. Comme c'était un homme affable et spirituel, je me liai beaucoup à lui et, puisque nous n'étions guère occupés par nos affaires, nous passions le temps à raconter des histoires extravagantes à l'un de ses chanceliers, qui était un homme vraiment simplet, ou bien à lui jouer quelque bon tour.

Celui-ci se nommait Deifrido da Piombino et avait quelques lettres, mais on aurait pu lui faire croire n'importe quelle énormité. Il était, de surcroît, excessivement gourmand. Comme nous étions en septembre, il ne pensait qu'aux raisins et aux figes d'Italie et il demandait sans cesse si l'on ne pouvait pas s'en procurer. S'en étant aperçu, messire Antonio demanda un soir à l'un de ses serviteurs, prénommé Salimbene¹²⁶ et malin comme le diable, s'il était possible de trouver des figes dans cette région, car il en avait très envie. « Et comment ! » répondit Salimbene, « on en apporte chaque matin pour les vendre, mais la pénurie est grande, et elles ne parviennent jamais jusqu'au marché, car elles sont vendues avant. Il faudrait poster quelqu'un devant la porte pour qu'il en achète lorsqu'elles sont apportées ».

123 Bernardino López de Carvajal y Sande (1456-1523).

124 Antonio Giordano, dit Antonio da Venafro (1459-1530).

125 Machiavel fait d'Antonio da Venafro le parangon de l'excellent ministre, dont la seule présence aux côtés de Pandolfo Petrucci suffisait, selon lui, à faire de ce dernier « un homme de très grande valeur », in Niccolò Machiavelli, *De Principatibus. Le Prince*, XXII, 3, *op. cit.*, p. 189. Guicciardini le cite pour sa part dans son *Avertissement CXII*, in Francesco Guicciardini, *Avertissements politiques*, *op. cit.*, p. 91.

126 Peut-être faut-il voir dans le choix de ce prénom un hommage discret à Salimbene de Adam (1221-1288), dont la *Chronique* se présente, elle aussi, comme un texte hétérogène. Voir à ce propos l'introduction à Salimbene de Adam de Parme, *Chronique*, sous la direction de Gisèle Besson et Michèle Brossard-Dandré, Paris, Honoré Champion, 2016, vol. 1, p. 14-15.

Deifrigo, qui avait entendu ces mots, s'offrit de s'y poster le lendemain matin. C'est ainsi que, l'autre matin, il s'y tint jusqu'à none et que les figues n'apparurent pas. Comme il lui semblait qu'il était déjà l'heure de déjeuner, il s'en revint à la maison et dit qu'il n'avait pas vu de figues. Salimbene répondit alors : « À quelle porte t'es-tu posté ? ». « À celle du pont », répondit l'autre. Messire Antonio commença alors à crier et à dire à Deifrigo qu'il n'était qu'un imbécile : comment voulait-il que des figues puissent venir par la porte du pont qui donne sur les montagnes ? C'était devant celle qui donne sur la plaine qu'il devait se poster. Etourdi par les cris, Deifrigo alla à la porte et s'y posta jusqu'au soir, et il n'y vit ni raisin ni figues. Le pauvre homme qui, en Allemagne, ne désirait rien d'autre que manger, resta ainsi à jeun jusqu'à la nuit grâce à cette ruse.

Une autre fois, ce Salimbene, qui dormait dans la même chambre que Deifrigo, repéra précisément le lieu où il dormait. Puis, ayant fait un trou dans le plafond, il y plaça une conque pleine d'eau soigneusement bouchée et accrocha une cordelette au bouchon. Vers minuit, alors que Deifrigo dormait profondément, il tira sur cette cordelette. La conque se déboucha et l'eau commença à tomber sur Deifrigo, de sorte que, réveillé par la grande quantité de liquide, celui-ci se retrouva tout mouillé. Salimbene lui fit croire qu'il avait beaucoup plu cette nuit-là et que ces toits-là ne résistent pas à l'eau aussi bien que les nôtres.

J'appris à Innsbruck une chose digne d'intérêt. Comme chacun le sait, on châtie en effet très durement les sodomites en Allemagne, si bien qu'on peut penser que ce vice est presque complètement éradiqué de cette province.

Il y avait à la Cour de l'Empereur deux Piémontais qui réclamaient l'investiture d'un bourg et se querellaient à ce sujet. L'un se nommait Simone da Chieri, l'autre Ioan Polo da Casale et, comme cela arrive, ils étaient devenus ennemis mortels à cause de ce conflit. Considérant que Ioan Polo avait de meilleurs arguments, et comme il lui semblait en outre que celui-ci jouissait de plus de faveurs, Simone décida d'essayer de causer sa perte au moyen d'un dessein scélérat. Sachant que Ioan Polo avait pour serviteur un Flamand âgé de quinze ans, un jour que ce dernier passait dans la rue, il l'appela et, après s'être aperçu en discutant que le jeune homme n'était guère satisfait de son maître, il lui dit que, s'il acceptait d'accuser son maître devant la justice d'un crime dont il lui parlerait, il le rendrait riche pour toujours, et il lui donna deux florins pour acompte.

De nature maligne, voulant le mal de Ioan Polo et poussé par les dons et les présents, le garçonnet lui promit de faire ce qu'il voulait. Simone lui demanda d'accuser Ioan Polo d'être sodomite et lui dit que son maître et lui seraient pris. Il lui dicta ensuite ce qu'il devait dire et l'encouragea à ne pas craindre les menaces ou les intimidations dont on userait à son égard, mais de dire toujours la même chose, car c'était là la manière de se venger de son maître et de devenir riche.

Le garçonnet ne savait pas ce qu'était la sodomie, ni comment on châtie ce vice dans le pays ; aussi accepta-t-il de faire ce que Simone lui ordonnait. Ainsi, comme convenu avec le garçon, ce dernier mit Ioan Polo en accusation

devant le bourgmestre. Ce dernier fit aussitôt arrêter Ioan Polo, ainsi que le garçon. Interrogeant Ioan Polo, qui était innocent, il jugea qu'il niait avec audace. Mais le garçon avoua aussitôt, avec tant de détails et d'éléments vraisemblables, par crainte des menaces et des coups, que Ioan Polo fut soumis à la torture, que les Allemands infligent ainsi : ils étendent un homme sur une table, puis ils lient les jambes et les bras et l'étirent à l'aide d'un levier comme on charge une arbalète. C'est un si grand tourment que nul ne peut le supporter, de sorte que Ioan Polo, vaincu par la souffrance, reconnut tout ce que disait le garçon, bien que ce ne fût pas vrai. C'est ainsi que le garçonnet et lui furent condamnés au bûcher, selon l'usage du pays.

À cette époque, l'ambassadeur du roi Frédéric de Naples¹²⁷ auprès de l'Empereur était messire Francesco dei Monti¹²⁸, un célèbre juriste, homme de bien s'il en est et avisé dans les choses du monde. Comme il se trouvait à Innsbruck et était ami de Ioan Polo, il était certain que ce dernier n'était pas coupable dans cette affaire. Mais ce vice est tellement abhorré dans le pays qu'il n'aurait osé en parler, ni prendre la défense de celui-ci. Le matin où l'exécution devait avoir lieu, il lui vint à l'esprit qu'il était possible qu'on eût promis au garçonnet qu'il ne mourrait pas, et que c'était là la raison pour laquelle il était si ferme dans ses accusations contre Ioan Polo. Il se rendit auprès du bourgmestre, lui fit part de ses soupçons et le pria de bien vouloir exécuter d'abord le garçon, ce à quoi le bourgmestre consentit.

Ioan Polo et le garçonnet sont conduits là où l'on rend la justice. Le bourgmestre ordonne qu'on brûle d'abord le garçon qui, voyant qu'il allait mourir, contrairement à ce qui lui avait été promis, commença à raconter toute l'histoire en détails et avoua le nom de celui qui l'avait poussé à faire cela, ainsi que la ruse dont il s'était servi. Dès qu'il entendit les paroles du garçon, Simone, qui était sur son cheval pour regarder, s'enfuit aussi vite qu'il le put. Ioan Polo fut libéré et le garçonnet brûlé malgré son jeune âge, car le bourgmestre ne voulut point que quelqu'un, suivant cet exemple, calomnie son maître à tort. Et Ioan Polo, libéré, obtint en peu de jours son investiture.

Tandis que nous étions à Innsbruck, l'Empereur allait chaque jour à la chasse. Ainsi organisa-t-il un jour en l'honneur du Légat une chasse à Zirl, un lieu situé à deux milles de là. Il fit dresser quelques pavillons sur une prairie, qui avait la montagne à main droite et la rivière à gauche, de sorte que les bêtes qui étaient levées dans la montagne étaient contraintes, puisqu'elles ne pouvaient passer la rivière, large et profonde, de toutes venir mourir dans le pré devant les pavillons. Durant cette chasse, on prit plus de vingt-cinq cerfs qui, poursuivis par les chiens et dans l'impossibilité de fuir vers la montagne, par crainte des hommes qui s'y trouvaient, se jetaient dans la rivière. L'Empereur les dardait alors de flèches avec son arc, puis envoyait des hommes sur une petite embarcation pour les prendre ; et ses flèches ne manquaient presque jamais leur cible. Il voulut tenter une expérience qui réussit : sur un cerf qui avait les bois si petits qu'ils n'apparaissaient guère, il tira deux flèches de

127 Frédéric I^{er} d'Aragon (1451-1504).

128 Francesco delli Monti (?-1505).

telle manière qu'il les fit sortir du crâne et qu'on eût dit les bois du cerf. Ce jour-là, il fit aussi chasser les *gems*, qu'en italien nous appelons *camozze*¹²⁹ et en latin *dorcas*¹³⁰.

Cet animal vit dans les montagnes les plus hostiles et escarpées qui soient car, en ces lieux, il croit ne pas pouvoir être attaqué, tout particulièrement par les hommes. Il y a toutefois des hommes qui, à l'aide de certains instruments, gravissent ces montagnes et ces rochers, bien que cela soit réputé impossible. Le chamois les attend en ces lieux ; et il leur faut être très attentifs, car celui-ci les blesse avec ses cornes et les fait souvent tomber du haut de la montagne, et on les retrouve en morceaux en contrebas. J'en fis l'expérience ce jour-là car, dans cette montagne, l'un d'eux fut levé par les chiens et se réfugia au sommet des rocs et des rochers, dans un endroit où les chiens ne pouvaient monter. Un homme rompu à cet exercice, muni de fers aux pieds et d'une longue lance à la main, alla vers lui et l'empoigna par les cornes, mais ils s'enchevêtrèrent tellement qu'ils tombèrent du haut de la montagne : l'homme se fracassa complètement, tandis que le chamois, parvenu sain et sauf dans la plaine, fut pris par les chiens.

À un mille d'Innsbruck, sur la même rivière, se trouve un joli bourg du nom de Hall, et c'est là qu'on fait le sel. On ne l'extrait pas de puits ou de l'eau de mer comme dans nos régions mais, depuis une très haute montagne coule l'eau d'un torrent qui, une fois bouillie, devient la plus belle saline qu'on puisse imaginer, et l'Empereur en tire d'importants revenus. Tandis que j'étais à Innsbruck eut lieu, dans ce bourg, une foire qui dura quinze jours ; de nombreuses marchandises viennent d'Italie, notamment des draps assez grossiers.

Entre autres vinrent à cette foire deux marchands de Bergame, l'un prénommé Andrea, l'autre Nicodemo. Pour quelque raison, ils amenèrent avec eux leurs jeunes et belles épouses, qui les aidaient à vendre les draps et s'occupaient ensuite des autres besognes de la maison. Andrea était vieux et laid, et son épouse, qui se prénommaient Agnola, n'en était guère satisfaite, tandis que Nicodemo lui plaisait beaucoup. Bien qu'il ne fût plus très jeune, ce dernier était bel homme et gaillard, mais il aimait tant son épouse, prénommée Ferretta, qu'Agnola désespérait de pouvoir un jour obtenir de lui ce qu'elle désirait. Mais, s'étant aperçue qu'un jeune homme de la ville nommé Vulgan se mettait très souvent à plaisanter avec Ferretta, elle projeta de favoriser cet amour pour voir si elle parvenait ainsi à rendre possible le sien.

Après être resté huit jours à Hall, Andrea décida à point nommé d'emporter une partie des draps les plus grossiers à Schwaz, un lieu peu éloigné où se trouvent les mines d'argent, dans l'espoir de mieux les écouler. Il laissa ainsi Agnola vendre les autres en compagnie de Nicodemo, comme il le faisait auparavant. Jugeant que la fortune lui était favorable, elle commença habilement à vanter les mérites de Vulgan auprès de Ferretta, à lui dire qu'elle s'était bien aperçue que Nicodemo entretenait des relations avec d'autres femmes, qu'elle s'étonnait de ce qu'elle ne saisît pas cette occasion

129 Il s'agit des chamois.

130 *Dorcas* signifie plus précisément « biche » en latin.

de jouir d'un si beau jeune homme, et que, si elle avait été aimée de celui-ci, elle n'aurait guère tardé à le contenter. Par ces paroles et d'autres encore, elle enflamma tant l'âme de Ferretta, que celle-ci se résolut à satisfaire Vulgan, mais elle souhaita qu'Agnola réfléchît à la manière de le faire. Cette dernière alla aussitôt trouver le jeune homme, qui parlait fort bien l'italien. Elle convint avec lui qu'il viendrait à la nuit tombée et qu'elle le ferait dormir dans sa chambre avec Ferretta.

Comme nous étions en octobre, Nicodemo avait pour coutume de dîner tous les soirs à une heure après la tombée de la nuit et d'aller se coucher à deux heures. Ainsi laissait-il Ferretta en compagnie d'Agnola, afin qu'elles rangeassent les draps et les préparassent pour le lendemain matin. Dès qu'il se fut couché, Vulgan arriva et, en compagnie de Ferretta, alla dans le lit d'Agnola. À Ferretta, qui lui demandait où elle allait dormir, cette dernière déclara qu'elle resterait dans le poêle et, quand le moment lui semblerait venu, elle l'appellerait afin que Nicodemo ne se doutât de rien. Elle ne perdit guère de temps pour entrer dans la chambre de Nicodemo, dans l'obscurité, et pour se coucher à ses côtés dans le lit. Elle commença à lui faire montre de tant d'affection que Nicodemo s'en étonna, car sa Ferretta n'avait pas l'habitude d'agir ainsi. Il s'acquitta toutefois de son devoir, et plus d'une fois.

Afin de pouvoir se lever quand le moment lui semblerait venu, Agnola, lorsqu'elle entra dans la chambre, attacha une corde à la porte et la déroula jusqu'au lit pour que cela fit du bruit si elle tirait dessus. Lorsqu'elle voulut s'en aller, elle tira sur la corde et la porte fit du bruit. Elle eut alors une excuse pour se lever, afin de voir ce que c'était. Après avoir silencieusement récupéré ses habits, elle se rendit auprès de Ferretta et lui dit que le moment était venu. Cette dernière quitta son amant à contrecœur, car elle avait eu l'impression qu'il la traitait autrement que Nicodemo. Cependant, pour ne pas éveiller les soupçons, elle alla se coucher aux côtés de son mari et, pour montrer qu'elle n'était pas allée avec d'autres, elle se fit plus caressante qu'à l'accoutumée. Ainsi lui dit-il : « Femme, il faudrait que je fusse plus jeune pour te contenter ! Tu viens à peine de me quitter à cause du bruit que tu as entendu et, à nouveau, tu viens m'importuner ». Ferretta se mit à réfléchir à ces propos, essayant de comprendre ce que son mari voulait dire. Elle reconstitua ce qui s'était passé mais, se sachant fautive, ne voulut point revenir sur le sujet.

De retour dans sa chambre, estimant que, contrairement à ce qu'elle pensait, Nicodemo n'avait pas excellé, Agnola, trouvant Vulgan seul, entra dans le lit à ses côtés, et, puisqu'il était jeune, frais et gaillard, elle réfléchissait à la manière dont elle pourrait le détourner de l'amour de Ferretta pour le diriger vers elle. Une idée lui vint à l'esprit, alors qu'elle était étendue depuis un moment. Faisant mine d'être fort affligée, elle déclara : « Mon cher Vulgan, nous autres, femmes, sommes très faibles et devons être pardonnées, car c'est ainsi que la nature nous a créées. Tu as pu constater combien j'ai favorisé ton amour avec Ferretta, et on peut dire que c'est moi qui ai été la cause du péché que vous avez commis. Je l'ai moins fait en raison de l'amour que je te portais que pour pouvoir me coucher avec le mari de Ferretta, tandis que mon Andrea était à Schwaz. Cette nuit, j'ai été avec lui à la place de son épouse, et je m'en repens de toute mon âme. Je regrette qu'un jeune homme aussi

galant et poli que toi ait été avec Ferretta, vu le danger que cela comporte, car j'ai trouvé cette nuit Nicodemo couvert des plaies du mal français¹³¹. Dès que je m'en suis aperçue, sans faire quoi que ce soit avec lui, je suis partie, emplie d'effroi. Et je te conseille de ne plus fréquenter Ferretta, afin que tu ne contractes pas une telle maladie à cause d'elle, car tu sais combien elle est contagieuse et combien de beaux jeunes gens, à cause d'elle, ont été défigurés et réduits à la misère. Enfin, si je ne suis pas aussi belle que Ferretta, je pense que, si tu me pratiques, je ne te déplairai pas ».

Le jeune homme, qui était dans le lit et redoutait ce qu'elle lui avait dit, s'agrippa à elle, lui promit de quitter définitivement l'autre femme et, ainsi, tous deux s'adonnèrent au plaisir le reste de la nuit. Au matin, le jeune homme, qui s'était levé de bonne heure, s'en alla, et les femmes retournèrent vendre des draps, leur activité habituelle, en compagnie de Nicodemo. Avant même que n'arrivât le soir, Ferretta, qui avait apprécié Vulgan, pria Agnola de le faire venir à la nuit tombée. Cette dernière lui répondit que, lorsqu'il s'en était allé, il lui avait dit qu'il ne pourrait pas revenir le lendemain soir. Néanmoins, elle le fit cependant revenir pour elle-même. C'est ainsi que, les autres nuits, tantôt grâce à une excuse, tantôt grâce à une autre, elle se jouait de Ferretta et se couchait en compagnie de Vulgan. Mais, au bout de six jours, comme elle commençait à nourrir des soupçons et parce qu'il lui semblait que Vulgan ne la regardait plus comme avant, celle-ci voulut tirer l'affaire au clair. S'étant un soir postée en un lieu caché, elle comprit parfaitement que Vulgan allait chez Agnola et dormait avec elle. Furibonde, elle transforma alors en haine tout l'amour qu'elle portait à Agnola et à Vulgan, et elle se mit en tête de se venger.

Lorsqu'Andrea revint au bout de quatre jours, elle lui raconta en détail toute l'affaire, faisant mine d'agir ainsi par affection et pour préserver son honneur. Andrea se montra excessivement mécontent et ne voulut pas tout de suite prêter foi à Ferretta. Toutefois, après être resté deux jours à Hall, il dit à sa femme, le matin en déjeunant, qu'il voulait aller ce jour-là à Innsbruck pour percevoir de l'argent et qu'il ne rentrerait pas le soir. Chaque heure qui la séparait du départ de son mari semblait être une éternité à la femme, qui était restée six jours sans son amant, et elle indiqua à Vulgan de venir chez elle le soir. Après qu'il fut arrivé et qu'ils furent entrés ensemble dans le lit, le mari, qui n'était pas parti, mais était resté caché dans la maison, se montra à minuit, et il trouva les amants dans le lit. Vulgan, cependant, ne fut nullement effrayé à la vue d'Andrea : il prit ses armes et dit à Agnola de partir avec lui. Andrea voulut opposer quelque résistance mais, comme il était vieux et faible, Vulgan le tua sous l'emprise de la colère et, après avoir pris l'argent qu'ils trouvèrent, il quitta le bourg en compagnie d'Agnola.

Nicodemo, qui avait entendu du bruit durant la nuit et avait vu ce qui s'était passé, décida de partir de bonne heure le matin avec sa femme. Il rassembla toutes ses affaires, ainsi que celles d'Andrea, en pensant, comme le font les marchands, ne devoir rendre compte à personne des biens d'Andrea. Ainsi, jugeant de ce fait que la foire lui avait plutôt bien rapporté, il s'en

131 Il s'agit de la syphilis. Guicciardini revient sur l'origine de cette dénomination dans son *Histoire d'Italie*, I 23, vol.1, *op. cit.*, p. 181-182.

alla fort satisfait. Voyant que son dessein avait été en tout point contrarié et qu'Agnola allait jouir de Vulgan tout à fait librement, Ferretta ne parvint pas à le supporter et décida de quitter son mari pour tenter de retrouver Vulgan. Aussi s'accorda-t-elle avec un serviteur allemand de Nicodemo et s'en alla la nuit à Mastera¹³², où ils s'arrêtèrent le jour qui suivit leur départ de Hall. Comme elle savait où Nicodemo cachait son argent, elle en prit la totalité et, la nuit venue, partit avec le serviteur.

C'est ainsi que, des deux marchands qui emmenèrent leurs épouses à la foire, l'un fut tué et l'autre se retrouva sans épouse et avec peu d'argent. Je ne sais si Ferretta retrouva ou non Vulgan par la suite, ni ce qu'il advint d'elle, parce que l'affaire eut lieu alors que j'étais à Innsbruck. Plus tard, j'ai pourtant ouï dire qu'elle se réfugia à Strasbourg avec ce serviteur pour tenir une auberge. Quant à Vulgan, il s'enfuit avec Agnola en Bohême, où il dut rester quelque temps.

Comme je l'ai dit plus haut, il y avait à Innsbruck beaucoup d'Italiens, amenés là par la rumeur de la venue de l'Empereur en Italie. Il y avait entre autres, pour les affaires de Ioan Polo Baglioni¹³³, un homme spirituel et plaisant venu de Pérouse nommé sire Ciabattella¹³⁴. N'ayant guère à faire, il allait souvent dans un monastère de moines conventuels de Saint-François, qui se trouvait un peu à l'écart du bourg. Comme cela arrive à qui fréquente souvent un lieu, il acquit une grande familiarité avec un moine du nom d'Ulrico. Bien que sire Ciabattella ne comprît point l'allemand, ni le moine l'italien, ils conversaient dans un latin grossier, si bien qu'ils se comprenaient.

Ce moine portait au côté une paire de délicats petits couteaux d'argent massif ciselés, ainsi qu'une cuillère également en argent, qui plaisaient fort à sire Ciabattella. Mais il ne trouvait pas le moyen pour les subtiliser au moine. Remarquant toutefois que le moine les portait attachés à sa cordelière par une fine cordelette de soie, il commença à faire le dévot avec ce moine. Un matin, il alla le retrouver de bonne heure et lui dit que, puisqu'il devait se rendre auprès de l'Empereur, il voulait quitter ce lieu et avait décidé, toute affaire cessante, de se confesser avant son départ. Il ajouta que l'heure de la mort était incertaine, qu'il était tout à fait disposé à laisser au Seigneur ses biens et sa vie, mais pas son âme, et il le pria, par charité, de l'entendre en confession.

Prêtant foi à toutes ses paroles dévotes, le moine se chargea de l'écouter et, commençant à le confesser, l'interrogeait sur les commandements. L'autre répondait de telle sorte qu'il semblait être la personne la plus dévote qui fût. Poursuivant ainsi, le moine arriva au précepte qui dit : « Tu ne voleras point ». Ainsi lui demanda-t-il s'il avait jamais volé quoi que ce soit. Sire Ciabattella, qui se confessait uniquement pour soustraire les couteaux au moine, poussa un long soupir à cette question et, presque en pleurs, répondit : « J'ai volé et je

132 Peut-être Mutters.

133 Giampaolo Baglioni (v. 1470-1520), capitaine et seigneur de Pérouse.

134 On retrouve dans ce prénom d'indéniables ressemblances phoniques avec le surnom « Ciappelletto » de *ser Cepperello*, le protagoniste de la nouvelle I 1 du *Décameron*, dont la *beffa* repose également sur une fausse confession.

vole ». Tandis qu'il prononçait ces mots, à l'aide d'une paire de petits ciseaux, le plus doucement qu'il pût, il coupa la cordelette et prit les couteaux.

Le moine ne s'en aperçut aucunement. Toutefois, comme la confession se prolongeait et que sire Ciabattella était parvenu à ses fins, il s'efforça de l'abrèger et, après avoir enfin reçu l'absolution et la pénitence, il s'éloigna du moine d'un pas rapide. Cherchant sa cordelette et ne retrouvant pas les couteaux, celui-ci songea aussitôt que sire Ciabattella les lui avait volés et il le rappela d'une voix forte. Sire Ciabattella, qui s'était arrêté un instant, lui dit : « Moine, ne fais pas de bruit et contente-toi de ne pas dévoiler la confession, car tu sais quelle peine on encourt ! Je me suis confessé à toi et t'ai dit que j'avais volé et que je volais, et tu ne peux donc en aucune manière le répéter ». Constatant qu'il disait la vérité, le malheureux moine baissa la voix et sire Ciabattella s'en fut avec les couteaux.

Quatrième livre

Examinant parfois en mon for intérieur toutes les peines, les troubles, les guerres et les dangers que connaît non seulement notre cité, mais aussi l'Italie tout entière, et non seulement l'Italie, mais presque tout le territoire dont nous avons connaissance, j'ai songé non seulement à abandonner l'écriture, mais aussi à oublier toute autre chose qui puisse me procurer un quelconque plaisir. Mais, en observant de plus près le passé et en le retournant dans mon esprit, j'ai remarqué que ces choses-là se sont produites à presque toutes les époques : depuis que le monde fut créé, il n'a jamais été pacifique, mais toujours agité.

Si on laisse de côté l'antiquité des Egyptiens, des Assyriens et des Mèdes¹³⁵, les petites républiques de Grèce, Lacédémone¹³⁶, Thèbes, Athènes¹³⁷ et bien d'autres connurent toujours les rixes et les dissensions, et l'une a toujours ruiné l'autre jusqu'à ce qu'elles se détruisissent. Alexandre le Grand causa bien des soucis au monde, réduisit plusieurs peuples en esclavage et dévasta de nombreuses provinces.

Puis apparurent les Romains qui, pour la malheureuse Italie, la Grèce affligée, l'Asie, l'Afrique, les Gaulois, les Germains et pour bien d'autres nations furent, de longues années durant, un très dur fléau. Et, lorsqu'ils se furent développés, naquirent entre eux les guerres civiles, qui firent que bien des villes, en Italie et ailleurs, furent mises à sac et incendiées, et que nombre de malheureuses jeunes vierges furent menées en esclavage.

Que d'infâmes tyrans ne vit-on pas à Rome ! Combien de scélérats et de fous dominèrent-ils Rome ! Combien de fois la république tomba-t-elle entre les mains d'hommes inaptes et corrompus, jusqu'à ce que Constantin, après être parti d'Italie¹³⁸, la laissât, non plus en partie, mais tout entière, en proie

135 Voir Francesco Vettori, *Sommario della Istoria d'Italia*, op. cit., p. 146.

136 Sparte.

137 Voir Francesco Vettori, *Sacco di Roma*, in *Scritti storici e politici*, op. cit., p. 281.

138 Vettori fait ici allusion à la désignation de Constantinople comme capitale de l'Empire en 330 ap. J.-C..

à de nombreux peuples barbares, aux Huns, aux Hérules, aux Vandales, aux Goths et aux Lombards ! Rome elle-même, quand elle fut prise par ces derniers, fut entièrement livrée au pillage et à la désolation ; et le reste de l'Italie fut ravagé, pillé, dévasté et brûlé.

Cela lui est souvent arrivé par la suite : successivement, les Gaulois et les Germains y sont venus, ainsi que d'autres peuples, puis Frédéric Barberousse¹³⁹, Frédéric II¹⁴⁰ et de nombreux Othon¹⁴¹ et des Henri¹⁴² qui, lorsqu'elle se ressaisissait quelque peu, l'ont accablée à nouveau. Et, si elle a parfois été libérée des barbares durant cinquante ans, cela ne signifie pas qu'elle ne les a pas continuellement craints, ni qu'elle ne s'est pas elle-même ensanglantée.

Il ne faut donc pas s'étonner si, à notre époque, se sont produites des choses qui ont eu lieu en d'autres occasions. Les hommes ne doivent pas pour autant se détourner, dans la mesure du possible, des études et de leurs activités habituelles, car Dieu et la nature, qui laissent cette variation se produire, ne font rien en vain et veulent que ce monde, tant qu'il dure, devienne toujours plus beau et appréciable. Cela ne se produirait pas si les hommes, effrayés par les guerres et soumis à la peur de la mort, ne s'employaient pas uniquement à se plaindre. Aussi, nous qui vivons en ces temps-ci, imitant les anciens, qui ont connu des tourments semblables et peut-être même plus graves, ne cesserons-nous pas d'accomplir les œuvres que nous jugerons à propos. Et, moi, je ne cesserai pas d'écrire.

L'automne était déjà passé et l'hiver arrivait, tout particulièrement en Allemagne où les froids commencent plus tôt et durent davantage qu'en Italie. C'est pour cette raison que l'Empereur, au début de novembre, voulut quitter les montagnes pour se rendre dans les plaines de Souabe, et il ordonna que le Légat et les autres ambassadeurs le suivissent. Aussi messire Antonio da Venafro et moi quittâmes-nous Innsbruck à la mi-novembre, par un grand froid et sous la neige, et nous nous arrêtâmes le soir à Telfs, qui est un gros bourg fortifié à quatre milles d'Innsbruck.

Dans l'auberge où nous nous trouvions étaient logés ce soir-là un archidiacre de Wurtzbourg qui allait à Rome, ainsi qu'un prêtre de Santes, près des Pays-Bas, qui venait de Rome, où il avait été autrefois chapelain du cardinal de Pavie et qui, excédé par les mœurs de la Cour, s'en retournait chez lui. Il arrive souvent que celui qui veut se rendre quelque part en parle volontiers et interroge ceux qui y sont allés et en sont partis depuis peu. Aussi l'archidiacre pressait-il de questions le chapelain au sujet des affaires de Rome et, comme il y était allé plusieurs autres fois, il lui demandait si tel ou tel prélat était

139 Frédéric I^{er} de Hohenstaufen (1122-1190), dit Barberousse, empereur romain germanique.

140 Frédéric II de Hohenstaufen (1194-1250) régna sur le Saint-Empire à partir de 1220. L'ordre chronologique est ici malmené par Vettori.

141 Vettori fait ici allusion à la dynastie ottonienne, engendrée par Othon I^{er} (912-973). Celui-ci fut couronné empereur des Romains en 962, avant que ne lui succèdent son fils Othon II (955-983), puis son petit-fils Othon III (980-1002).

142 À Othon III succéda Henri II (973-1024), avec lequel s'éteignit la dynastie ottonienne. Vettori englobe sous cette appellation les empereurs saliques Henri III (1017-1056) et ses successeurs Henri IV (1050-1106) et Henri V (1086-1125).

vivant et il chantait grandement les louanges de la Cour de Rome, comme ont coutume de le faire tous les prélats riches qui y demeurent, car là-bas, sans vergogne aucune, ils assouvissent tous leurs désirs. Le chapelain, qui quittait Rome mécontent, condamnait le Pape, les cardinaux et tous les prélats, ainsi que les coutumes et les cérémonies de la Cour romaine, et, pour mieux les dévoiler, il déclara qu'il avait assisté à la mort du pape Alexandre et que celui-ci avait été empoisonné. Lorsque je lui en demandai la manière, il répondit que les traces du poison furent clairement visibles, mais qu'on ne connaissait pas avec certitude la manière et qu'on lui en avait conté trois¹⁴³.

La première (celle qui est crue par le plus grand nombre) veut que le pape Alexandre, ayant eu besoin d'argent, songea à empoisonner trois riches cardinaux¹⁴⁴. Il ordonna que le cardinal Adriano¹⁴⁵ l'invitât un soir dans sa vigne, où il fit également appeler les cardinaux auxquels il voulait donner le poison, ainsi que quelques autres afin d'ôter tout soupçon. Quant à la manière de donner le poison, il en confia le soin au duc de Valentinois, qui fit apporter deux fiasques d'un excellent vin et y versa le poison. Puis il fit emporter par l'un de ses serviteurs ces fiasques jusqu'à la vigne où ils devaient dîner, avec ordre de les mettre au frais. Il était convenu avec son officier de bouche des personnes auxquelles celui-ci devait servir ce vin. Mais le Valentinois ne songea pas à prévenir le Pape des ordres qu'il avait donnés. Il advint que le Pape parvint à la vigne avant le Valentinois et, puisqu'il était assoiffé, on lui donna à boire du vin tiré de ces fiasques. À peine avait-il fini de boire que le Duc arriva, goûta lui aussi un peu de ce vin et, s'en apercevant, comprit aussitôt que le Pape en avait beaucoup bu et qu'il n'y avait aucun remède. Le banquet fut complètement chamboulé et, le soir, on ne dîna pas, car le Pape tomba aussitôt malade et mourut au bout de quatre jours. Le Duc aussi se trouva mal mais, parce qu'il était jeune et avait peu bu, il fut gravement malade et cependant guérit.

D'autres disent que le cardinal Borgia, le neveu¹⁴⁶ du pape Alexandre qui mourut à Urbin, avait un frère, capitaine de la garde du Pape, qui s'appelait messire Ramirro¹⁴⁷ et estimait que les biens du cardinal devaient lui revenir. Comme le Pape se les était appropriés, il les réclamait tous les jours avec insistance. Ainsi le Valentinois commença-t-il à le haïr et songea à s'en débarrasser. Un soir que le Pape dînait à la vigne d'Adriano, il fit inviter messire Ramirro,

143 Notons que, dans son *Sacco di Roma*, Vettori fait preuve d'une sobriété et d'une prudence tout autres, puisque la mort d'Alexandre VI fait l'objet d'une simple phrase, tout à fait vague, in Francesco Vettori, *Sacco di Roma*, *op. cit.*, p. 294.

144 Dans son récit de la mort d'Alexandre VI, Guicciardini confirme qu'il était « chose notoire que c'était une habitude fréquente pour son père (le Pape) et lui-même d'employer du poison, non seulement pour se venger de leurs ennemis ou pour s'assurer de ceux qui leur étaient suspects, mais même pour satisfaire leur convoitise scélérate de dépouiller de leurs biens les personnes riches, cardinaux et autres courtisans », in Francesco Guicciardini, *Histoire d'Italie*, VI 4, vol. 1, *op. cit.*, p. 426.

145 Adriano Castellesi da Cornetto (v. 1461-1521), cardinal de San Crisogno.

146 Juan de Borja était en réalité le petit-neveu d'Alexandre VI, puisqu'il était le fils de son cousin, Jofré de Borja Llançol.

147 Il s'agit en réalité de Rodrigo de Borja Llançol (v. 1446-?), seigneur de Villalonga et commandant de la garde vaticane.

qui y alla à contrecœur, parce qu'il avait été malade et n'était pas encore tout à fait guéri. Aussi donna-t-on au cuisinier l'ordre de préparer pour messire Ramirro une nourriture appropriée. Et le Duc convint avec l'un de ses serviteurs, qu'il employait pour de telles besognes, que ce dernier répandrait sur la nourriture de messire Ramirro une poudre blanche, qui était un poison. Le serviteur alla en cuisine et demanda au cuisinier s'il avait préparé quelque chose de spécial pour messire Ramirro. Le cuisinier répondit que oui et il lui montra un blanc-manger dans une casserole. Le serviteur, qui était resté un moment en cuisine, attendit que le cuisinier fût occupé, versa la poudre dans la casserole et s'en alla. Lorsqu'il goûta le blanc-manger, comme il est d'usage, le cuisinier ressentit aussitôt une brûlure à la gorge, car le poison était encore en surface, et imagina ce qui avait pu se passer, car il connaissait les façons du Pape et du Duc. Se sachant condamné, il voulut que d'autres, parmi les grands maîtres, mourussent en même temps que lui. Comme il devait faire une tourte, il prit ainsi la plus grande partie de ce blanc-manger et en composa la tourte qui, après avoir été portée à table, fut plus ou moins nocive selon la quantité absorbée.

Le Pape, qui goûtait fort cette sorte de nourriture, en mangea tant qu'il tomba aussitôt malade et mourut rapidement. Le Duc, qui en mangea peu, fut souffrant mais guérit, et il en alla de même pour les autres. Messire Ramirro, qui but le potage¹⁴⁸, succomba en deux jours.

Il en est d'autres pour dire que le poison fut administré au Pape par l'un de ses camériers de la manière suivante.

Il y avait à Rome un notaire apostolique, courtisan de longue date, homme de bien, riche et de bonnes mœurs. Celui-ci désapprouvait fortement la vie que menait le pape Alexandre et ne désirait rien d'autre que lui survivre mais, le sachant robuste et d'une solide constitution, il songea que, si on ne l'aidait pas à mourir, il vivrait longtemps. Pour voir s'il pouvait parvenir à ses fins, il entra dans l'intimité d'un des camériers du Pape, qui était espagnol, mais fort simple d'esprit. Chaque jour, il lui donnait quelque chose, l'invitait à dîner et l'accompagnait dans Rome, aussi le camérier se prit-il d'une telle affection pour le notaire qu'il ne pouvait vivre sans lui. Alors qu'il était follement épris d'une veuve milanaise et que cet amour n'était pas réciproque, il s'en ouvrit un jour au notaire, lui demandant aide et conseil.

Celui-ci répondit : « Le conseil que je pourrais te donner serait d'ôter cette fantaisie de ta tête mais, si tu ne peux ou ne veux pas le faire, je pense bien trouver la manière d'exaucer ton désir. Il faut toutefois que ce que nous avons à faire reste secret, parce qu'il sera peut-être nécessaire de recourir à des enchantements tels que, si l'on venait à savoir que je les ai employés, je pourrais être effacé de la face du monde. Aussi, je veux que tu me dises le nom de ta bien-aimée et le lieu où elle vit, et dans quatre jours nous en parlerons de nouveau ensemble ».

148 Dans son *Libro de Arte Coquinaria*, probablement rédigé dans les années 1464-65, Martino de' Rossi indique qu'entrent dans la confection du blanc-manger du bouillon de poule et de la mie de pain blanc.

Le camérier lui dit ce qu'il voulait savoir et lui promit de tout garder secret. Dès qu'il sut qui était cette dame, le notaire alla la trouver et se montra si persuasif à force de paroles, de présents et de promesses qu'elle consentit à se conduire face à l'amour du camérier précisément selon la volonté du notaire. Ainsi, deux jours plus tard, il alla trouver le camérier et lui dit que, s'il parvenait à faire mettre une poudre magique dans la nourriture de la dame, il verrait qu'elle lui porterait tant d'amour qu'il en serait stupéfait. Le camérier lui répondit qu'il avait lié une telle amitié avec l'une des servantes de la dame que les moyens de lui administrer la poudre ne manqueraient pas. Aussi le notaire l'emmena-t-il en certains lieux isolés de Rome et, après lui avoir montré une plante qui avait de très grandes feuilles, il lui dit de venir là le matin, deux heures avant le lever du jour, et de recueillir la poudre qu'il trouverait sur ces feuilles, puis d'en faire répandre sur la nourriture de la dame. Lorsqu'ils se furent quittés, le notaire revint sur ses pas, répandit certaines poudres odoriférantes sur ces feuilles et s'en alla.

Le lendemain matin, à l'heure convenue, le camérier revint en ce lieu, ôta la poudre des feuilles et crut qu'elle était tombée du ciel durant la nuit. Par l'entremise de l'un de ses serviteurs, il l'envoya à la servante de la dame, afin qu'elle la mélangeât à la nourriture de cette dernière. Lorsqu'il vint à le savoir, le notaire alla chez la veuve, la pria de préparer un bon repas au camérier lorsqu'il passerait le soir venu et d'envoyer quelqu'un pour l'inviter à dîner le lendemain. Après que ces choses se produisirent, le camérier jugea cette poudre merveilleuse. La veuve était fine et, partant, elle ne lui accordait rien d'autre que des paroles, un bon accueil et des amabilités, mais il s'en contentait et pensait être l'amoureux le plus heureux de Rome.

Songeant aux vertus de cette poudre et jugeant que, bien qu'il fût le camérier du Pape, il n'était pas suffisamment favorisé à son gré, il remercia un jour le notaire du service qu'il lui avait rendu, lui confia combien il était dans les bonnes grâces de la dame et lui demanda si cette poudre serait aussi efficace avec un homme qu'elle l'avait été avec sa bien-aimée. Le notaire, jugeant que le lièvre courait vers le filet, lui répondit que la vertu n'était pas uniquement dans la poudre, mais qu'elle était également dans les paroles et que, s'il lui disait à qui il voulait en donner, il userait à nouveau du charme et qu'il était certain que le même effet s'ensuivrait.

Le camérier lui avoua alors son dessein, qui était que le Pape eût plus d'affection pour lui, afin qu'il puisse en retirer davantage, ce qui les comblerait tous les deux. Aussi le notaire lui dit-il d'aller, la nuit suivante, au même endroit et de recueillir la poudre sur les feuilles, puis de la donner au Pape. Lorsqu'il l'eut quitté, il alla là-bas et répandit sur ces feuilles le poison, sous forme d'une poudre blanche qui, recueillie par le camérier et versée dans la nourriture du pape Alexandre, que mangea également le Valentinois, causa la mort du premier et la grave maladie du second. C'est ainsi que le notaire parvint à ses fins au moyen d'une ruse subtile. À l'article de la mort, il confessa l'affaire et demanda l'absolution du pape Jules.

Le chapelain aurait volontiers demandé d'autres choses et l'archidiacre y aurait répondu mais, comme la nuit était déjà bien avancée, nous voulûmes

dîner, puis dormir. Au matin, en raison du gel, nous ne pûmes partir à temps et parvînmes le soir à grand peine dans un village appelé Bichlbach.

Nous trouvâmes, dans notre logis, des serviteurs du Légat, parmi lesquels il y avait un Espagnol prénommé Gaiosio qui, lorsqu'il vit une petite-fille de l'aubergiste, ou peut-être une arrière-petite-fille, car il était très vieux (et les femmes qui s'occupaient de lui disaient qu'il avait plus de cent ans), la trouva fort belle. Le soir venu, ayant vu où elle allait se coucher, il remarqua qu'elle allait dans le poêle où, sur des couches séparées, elle dormait en compagnie du vieillard. Il se figura que, puisqu'il n'y avait personne d'autre dans ce poêle, il serait facile d'y entrer durant la nuit et d'emmener la jeune fille, car le vieillard n'était pas capable de la défendre. Dès qu'ils se furent endormis, il entra dans le poêle avec un serviteur et s'approcha de la couche de la jeune fille qui, réveillée et apeurée, se mit à crier si fort que tous ceux de la maisonnée, entendant le bruit, se levèrent et appelèrent les voisins. Ceux-ci accoururent en armes ; les cloches se mirent à sonner et la contrée tout entière se pressait là-bas.

La situation nous semblait bien mal engagée. Toutefois, puisque nous avions des serviteurs allemands, nous fîmes comprendre, par leur intermédiaire, aux groupes qui arrivaient que les hommes du cardinal n'étaient pas des nôtres, si bien que nous échappâmes à cette furie. Gaiosio et son serviteur furent tués, ainsi que d'autres Espagnols qui voulurent les défendre. Les autres furent laissés en liberté. En raison de ce péril, nous ne voulûmes plus, dès lors, loger dans les auberges où se trouvaient des Espagnols.

Au matin, comme il faisait froid, nous partîmes tard et, le soir, nous nous arrê tâmes à Füssen, un très gros bourg fortifié à la frontière de Souabe, dont l'évêque d'Augsbourg est le seigneur. Nous logeâmes chez un aubergiste qui semblait bon compagnon. Cependant, la nuit où nous y demeurâmes, il lui arriva une histoire étrange et plutôt tragique qu'autre chose.

Il était âgé de cinquante ans et, après la mort de sa première épouse, qui lui avait laissé un seul fils âgé de dix-huit ans, courtois et gracieux, il épousa une autre femme jeune et belle. Il l'aimait éperdument, mais ne pouvait la satisfaire autant que la plupart des jeunes femmes le désirent. Comme il est d'usage chez les aubergistes, il avait chez lui plusieurs serviteurs. Parmi tous ceux-là, elle en choisit un qui se trouvait être particulièrement galant et en vint à remédier avec lui aux insuffisances de son époux. Elle ne parvint toutefois pas à le faire assez discrètement pour que son époux, qui était très fin, ne s'en aperçût pas. Alors qu'il réfléchissait à la manière de se venger, l'amour qu'il portait à son épouse fit qu'il préféra punir son serviteur et il décida de le tuer. Ce serviteur dormait dans une chambre près de la porte de la maison, où allait quelquefois le fils de l'aubergiste lorsqu'il rentrait tard la nuit afin que son père ne l'entendît pas, comme le font les jeunes gens, et il dormait là le reste de la nuit.

Il advint, justement la nuit où nous étions là, que l'aubergiste songea à mettre sa fantaisie à exécution. Lorsqu'il lui sembla que chacun dormait, il se leva et alla dans la chambre du serviteur. La trouvant ouverte, parce que le serviteur était sorti et avait laissé le fils de l'aubergiste dans le lit, il s'approcha du lit, puis tua son propre fils en le blessant à deux reprises, convaincu d'avoir

tué son serviteur. Et, afin qu'on ne le retrouvât point, il prit le cadavre sur son dos et le jeta dans un canal non loin de sa maison.

Au matin, de bonne heure, l'aubergiste se leva et, penché à la fenêtre, vit son serviteur qui balayait devant la porte. Tout tremblant et pâle, il courut au canal et trouva le cadavre sur la rive. Sans penser à quoi que ce fût d'autre, il se jeta alors dans l'eau furieuse et mit fin à sa misérable existence.

Nous qui pensions manger de bonne heure, nous entendîmes tout à coup dans l'auberge les pleurs et le bruit des parents et des voisins, aussi nous mêmes-nous en selle aussi vite que possible et quittâmes-nous le bourg. C'est avec difficulté que nous arrivâmes le soir à Kaufbeuren, une petite cité libre de Souabe.

L'Empereur était logé en ce lieu car, dans la mesure où cette ville est située en plaine et entourée de marécages, il pouvait aller chasser à son aise les oies sauvages, les canards et d'autres semblables oiseaux ; et il avait grand plaisir à les prendre. Comme ce lieu était petit, on trouvait difficilement à s'y loger. On nous indiqua toutefois un aubergiste riche, mais excessivement désagréable et rustre. Comme nous restâmes chez lui quatre jours, nos serviteurs se prirent d'une telle haine pour lui qu'ils lui auraient volontiers fait subir les pires maux.

Il ne cessait de crier, rabrouant toujours ceux qui lui demandaient quelque chose. Il faisait commerce de vin et en avait toujours une grande quantité dans sa cave, aussi l'un des nôtres, prénommé Gianni et plus malin que les autres, songeant à se venger de ce vieillard, se rendit-il un matin de bonne heure à la Cour. Chantant comme il en avait l'habitude avec des chantres de l'Empereur, il goûta le vin lorsque vint l'heure du déjeuner et dit qu'il ne valait rien. Le maître de maison répondit qu'il n'y en avait pas de meilleur dans la ville. Gianni ajouta alors que, s'il en envoyait quérir dans l'auberge où était logé son maître, il le trouverait bon et de diverses sortes. Aussi le maître de maison fit-il indiquer le logis à ses serviteurs et, ainsi, les chantres ne cessèrent-ils pas, tout le temps qu'ils demeurèrent là, d'en envoyer quérir. Le vieillard le donnait à contrecœur, mais il ne pouvait refuser. Toutefois, lorsqu'il en eut vidé environ cinquante barriques, il commença à dire qu'il gardait le reste pour nous. Lorsqu'il l'apprit, Gianni se mit à dire à tous ceux qui venaient pour le vin qu'il y en avait beaucoup, qu'il n'avait pas voulu nous en donner et que nous devions en faire venir d'ailleurs. Ainsi les gens de la Cour en réclamaient-ils à qui mieux mieux ; et le vieillard ne voulait pas qu'un autre que lui tirât le vin.

Pour mieux l'achever, Gianni jeta un matin une grande quantité de noix dans l'escalier et fit aussitôt venir l'un des officiers de bouche de l'Empereur pour demander du vin pour au nom de ce dernier. Se précipitant alors dans l'escalier où se trouvaient les noix, l'aubergiste se mit à dégringoler depuis la troisième marche et arriva ainsi jusqu'en bas. Il était vieux et tenait l'outre à la main, si bien qu'il se cogna de tous côtés et se brisa une jambe : ainsi fut-il châtié pour son avarice et sa nature perverse.

Lorsque l'Empereur quitta ce lieu, nous le suivîmes dans une bourgade fortifiée du nom de Mindelheim et, le soir venu, nous logeâmes dans la maison d'un tailleur. La maison était grande et plus belle que ne semblait le requérir sa condition. Puisque nous étions arrivés parmi les derniers de la Cour, nous fûmes étonnés de trouver un si bon logis encore libre.

Nous n'étions même pas descendus de cheval que le maître de maison vint à notre rencontre et nous dit : « Hommes de bien, je vous reçois très volontiers et, dans la mesure de mes possibilités, je vous honorerai et vous comblerai d'attentions. Vous me voyez bien désolé des grands désagréments que vous aurez pour dormir, car il y a dans cette maison un esprit qui, de toute la nuit, ne cesse de faire du bruit. C'est la raison pour laquelle je demeure ici, moi qui suis un pauvre compagnon, et ne paie presque rien pour une si belle maison. »

Pensant qu'il disait cela pour nous effrayer et, ainsi, nous faire partir, Venafro lui dit : « Mon brave, sache que tu gagneras de l'argent avec nous, parce que nous te dédommagerons très largement pour tout ce que nous te prendrons. Aussi point n'est-il besoin de nous faire peur pour que nous partions parce qu'à présent nous ne pouvons plus aller ailleurs ».

Le tailleur nous accepta avec joie, mais répliqua que l'esprit était bien réel et l'affirma avec tant de serments que nous commençâmes à le croire. Comme il nous était cependant impossible de partir, nous voulûmes voir cette manifestation durant la nuit et, puisque notre groupe comptait dix hommes, nous nous retirâmes tous dans le poêle pour y passer la nuit et y fîmes porter nos lits. Messire Antonio avait avec lui un certain Salimbene, dont j'ai fait mention plus haut, qui, étant soldat, déclara vouloir montrer sa bravoure durant la nuit et promit de voir de quel esprit il s'agissait. Nous dînâmes fort bien, puis refermâmes tout aussi bien la porte du poêle et nous mîmes à dormir. Salimbene garda près de lui une torche, ainsi qu'un lumignon voilé, afin de pouvoir l'allumer.

Il était environ minuit lorsque nous entendîmes qu'on ouvrait de force la porte du poêle. Nous nous réveillâmes tous à ce bruit et, tendant l'oreille, entendîmes comme des chaînes qu'on traînait à travers la pièce dans un épouvantable vacarme. Salimbene sauta aussitôt hors du lit et alluma la torche, mais il ne voyait rien. Le vacarme ne cessait cependant de croître, aussi se résolut-il à suivre ce bruit. Il appela Ulivieri, mon serviteur, qui lui aussi faisait son bravache, et il l'entraîna avec lui. Ils allaient précisément là où ils entendaient le bruit, qui continua dans le poêle durant plus d'une heure sans s'arrêter, puis en sortit. Salimbene et Ulivieri tournèrent dans presque toute la maison en poursuivant ces chaînes. Peu avant le lever du jour, le bruit s'en alla vers l'escalier et descendit à la cave. Ils racontèrent alors avoir vu un homme grand et vêtu d'un long habit noir qu'il agitait, aux traits dissimulés par une longue barbe, drue et noire. Celui-ci avait subitement disparu dans un coin de la cave, après avoir prononcé en allemand des mots qu'ils n'avaient pas compris, puisqu'ils ne connaissaient pas cette langue.

Ils remontèrent tout tremblants et demeurèrent plus d'une heure sans pouvoir parler. Toutefois, lorsqu'ils eurent retrouvé leurs esprits, ils racontèrent ce qu'ils avaient vu. Le tailleur se fit conduire en ce lieu et se mit à creuser : il trouva des ossements presque consumés et, à côté, un petit chaudron

en cuivre rempli de plus de quatre mille florins du Rhin. Il alla appeler les prêtres à l'église et fit porter les ossements dans le cimetière. Lorsque nous y passâmes à nouveau un mois plus tard, nous l'entendîmes dire qu'il n'avait plus perçu aucun bruit. Je ne sais pas s'il garda l'argent pour lui ou s'il le remit au propriétaire de la maison, mais il donna un bon pourboire à nos hommes, qui le méritaient.

À la suite de l'Empereur, qui s'était retiré à Memmingen, nous parvînmes en ce lieu le même jour que lui et nous y restâmes presque un mois. J'avais peu à faire, aussi passais-je tout mon temps à vagabonder hors les murs : c'était une promenade agréable, car la ville est située en plaine et se trouve dotée de deux rangées de fossés remplis d'une eau poissonneuse. Comme les chevaux ne peuvent passer entre ces deux fossés, il est plaisant d'y aller à pieds.

Je m'étais lié à un homme de cette ville prénommé Guglielmo et me promenais chaque jour en sa compagnie. Bien qu'il ne comprît pas l'italien, il savait un peu le latin, assez pour me donner satisfaction à chaque fois que je lui posais une question. Un jour, je lui demandai comment ils se gouvernaient.

Il me répondit que la ville donnait à l'Empereur trois cents florins du Rhin par an et, lorsque celui-ci y venait, ils préparaient pour lui une demeure et la lui donnaient à son arrivée, si bien que cela pouvait coûter vingt-cinq florins en poissons et en vins. Ensuite, il ne se mêlait aucunement de leurs affaires. Ils nommaient un bourgmestre pour une année, ainsi que douze conseillers, qui jugeaient les affaires criminelles et civiles comme bon leur semblait, et on ne pouvait faire appel de leurs sentences. Avant que ceux-ci n'eussent achevé leur magistrature, ils élisaient par eux-mêmes un nouveau bourgmestre et douze conseillers. Ainsi faisait-on d'une fois sur l'autre, et ils ne réunissaient le peuple ou le conseil en aucune autre occasion.

Ils tiraient leurs ressources des gabelles et du sel, pour lesquels ils payaient une redevance à l'Empereur. Ils avaient en outre des gardes pour pouvoir châtier les scélérats, afin qu'on pût aller en toute sécurité dans leur contrée. Ils dépensaient pour réparer les ponts et les routes ; ils achetaient des munitions, des victuailles, ainsi que d'autres choses nécessaires à la guerre et, s'il leur restait de l'argent, ils l'accumulaient pour pouvoir aider les cités et les princes de la Ligue de Souabe, si d'aventure ceux-ci étaient assaillis. Il me dit que, dans cette ville, la vie était calme et paisible, et que chacun jouissait de ses biens en toute quiétude.

Ce Guglielmo s'était tant lié à moi qu'il me demanda d'aller dîner avec lui : il ne s'agissait pas d'un banquet, mais d'un dîner des plus ordinaires. Il ne me semble pas inutile, afin de donner de meilleurs renseignements sur les coutumes d'Allemagne, de décrire l'ordonnancement de ce dîner.

Nous étions au mois de décembre et il faisait très grand froid, aussi le poêle était-il chaud. Une heure après la tombée de la nuit, nous nous mîmes à table, lui, sa femme, un Portugais au service du Légat et moi.

La table était carrée et il y avait une personne assise de chaque côté. La place d'honneur est celle qui est dos au mur. Avant de nous mettre à table, nous nous lavâmes les mains à un petit tuyau à vis qui se trouvait dans une

vasque d'étain accrochée à la poutre du poêle, au-dessus d'une grande bassine en cuivre destinée à recueillir l'eau.

La première chose qu'on plaça au milieu de la table carrée fut un disque de laiton, sur lequel il fallait mettre les plats afin qu'ils ne salissent pas la nappe. On posa sur ce disque un plat de simple laitue et, sur les bords du plat, se trouvaient quatre œufs durs coupés en deux. Après qu'on l'eut retiré, on y mit un grand plat contenant un beau chapon et des morceaux de veau, ainsi que le bouillon qui accompagnait cette viande. Chacun avait devant soi une tranche de pain plus brun que celui qu'on mangeait, et c'est sur cette tranche qu'on coupait la viande prise dans le plat. À chaque mets, les serviteurs échangeaient la tranche. Puis vinrent, tour à tour : un plat plan sur lequel se trouvaient du poisson et de petits bols de vinaigre, ensuite un plat de veau rôti, puis un chapon bien gras, également rôti, puis un plat d'orge accompagné de bouillon de poule, enfin des poires qui n'étaient pas bonnes, ainsi qu'un mauvais fromage, du vin, blanc et rouge, de diverses sortes et bon, servi dans des gobelets d'argent et, malaisément, de l'eau pour qui en demandait. La femme n'est pas familière comme en France, ni sauvage comme en Italie.

Nous dînâmes fort bien, parlâmes de diverses choses, puis chacun retourna dans son logis.

Je résidais à l'auberge du Soleil, sur la place, chez un aubergiste riche et bon compagnon, qui avait une jeune épouse. Dans cette même auberge logeait un Espagnol, appelé Castro, qui allait à la suite de l'Empereur pour obtenir de l'argent en tant que capitaine d'infanterie.

C'était un petit homme maigrelet, superbe et vain, convaincu que toutes les femmes devaient s'éprendre de lui. L'hôtesse lui ayant plu car, comme le demande ce métier, elle était agréable, plaisantait et badinait quelquefois avec lui, il se fit si hardi que, après avoir fait le guet un soir devant sa chambre, sachant que le mari s'en était allé dîner dehors, il entra dans cette chambre. Pensant qu'elle l'accueillerait amoureusement, il lui mit les bras autour du cou dès qu'il entra.

Épouvantée, elle se mit à crier. L'auberge était pleine, si bien que beaucoup de valets accoururent ainsi que, entre autres, le frère de l'aubergiste qui, lorsqu'il apprit l'affaire, lui porta un coup d'épée à la tête et le blessa à mort : ainsi prit fin la folle présomption de l'Espagnol.

Je ne veux pas omettre de narrer un tour, ou plutôt un vol, qui fut à l'époque subtilement commis sur la personne d'un Italien.

Il y avait à la Cour un Milanais, prénommé Franceschino, qui disait négociant pour le seigneur de Pesaro. Mauvais au possible, déloyal et tricheur, il était parvenu, au moyen de ses trucs et de ses tricheries, à amasser mille deux cents florins, qu'il avait tous mis dans une serviette en toile de chanvre et qu'il conservait dans sa chambre, à l'intérieur d'une petite sacoche. Vain et léger, il parlait de cet argent lorsqu'il se trouvait en compagnie d'autres Italiens et, comme on avait découvert que c'était un tricheur, plus personne ne voulait jouer avec lui.

Il y avait alors à Memmingen un Vénitien du nom de Polo qui, après avoir servi messire Vincenzo Querini, l'émissaire vénitien, s'était épris d'une

Allemande et était resté là. Comme il était pauvre et qu'à plusieurs reprises il avait entendu Franceschino dire qu'il possédait cet argent et qu'il désirait partir car, ne trouvant plus avec qui jouer, il le dilapidait, celui-ci se mit à souvent tourner autour de ce Franceschino, à lui monter la tête, à le louer, à l'accompagner et, comme le serviteur de celui-ci s'en était allé, à le servir, si bien que, peu à peu, Franceschino se prit d'affection pour lui et lui accordait une totale confiance. Bien qu'il ne lui dît pas où il gardait son argent, Polo, qui fréquentait beaucoup sa chambre, en compagnie de Franceschino ou bien seul, comprit qu'il ne pouvait être ailleurs que dans la sacoche. Profitant un jour d'une occasion, il sortit la serviette de la sacoche, la défit et prit les florins puis, à la place, plaça dans cette serviette des jetons. Afin que la serviette pesât autant qu'avant, il y ajouta assez de plomb pour qu'elle fît exactement le poids des florins et, après avoir refermé la serviette, il la remit dans la sacoche.

Mais, bien qu'il eût dérobé l'argent, il ne savait pas comment faire pour s'en aller et craignait, s'il s'en allait, que Franceschino ne s'aperçût du vol et ne le fît poursuivre. Il avait peur, parce qu'il lui fallait traverser l'Allemagne plusieurs jours durant, parce qu'il était Vénitien et que l'Empereur leur avait déclaré la guerre. Aussi s'efforça-t-il d'imaginer un moyen pour que Franceschino l'envoyât hors de la ville trois ou quatre jours durant, pendant lesquels il prendrait tant de champ qu'il ne pourrait plus être rejoint par la suite. Ainsi, l'ayant un jour trouvé soucieux et songeur, il lui dit :

« Mon cher Maître, je vois que tu es mélancolique car, par le passé, tu as joué et gagné. Or, aujourd'hui, puisque tu ne trouves plus personne qui veuille jouer avec toi, tu dépenses et tu dilapides. Mais je crois pouvoir t'offrir un moyen pour que non seulement tu gagnes de quoi subvenir à tes dépenses, mais aussi pour que tu amasses une forte somme d'argent.

Tu sais que messire Vincenzo, mon maître, est resté cette année deux mois à Augsbourg sans aucune occupation et que moi, quasiment libre pendant ce temps-là, je ne faisais rien d'autre que jouer. J'avais rencontré quelqu'un qui semblait être le meilleur homme au monde, qui jouait au romestecq¹⁴⁹ et dont je reconnaissais toutes les cartes à leur revers. J'ai beaucoup gagné à tous les jeux de cartes et j'aurais gagné davantage si, un jour, je n'avais pas été découvert. Mais, ici, on n'en sait absolument rien, aussi pensais-je, si tu en es d'accord, aller jusqu'à Augsbourg pour me procurer vingt ou trente jeux de cartes semblables. Il faut que ce soit moi qui y aille et non un autre, car celui qui les fait est si méfiant qu'il ne les donnerait à nul autre qu'à moi. Lorsque je serai de retour avec celles-ci, tu pourras me confier beaucoup d'argent : je jouerai pour toi et me contenterai d'une petite partie des gains. Nous suivrons ainsi la Cour en vivant grassement aux dépens d'autrui, et il nous restera encore tant d'argent que nous roulerons sur l'or en Italie ».

Ce parti ne pouvait plaire davantage à Franceschino, qui était un fieffé coquin. Afin que l'autre pût aller plus vite, il insista pour qu'il prît l'un de ses meilleurs chevaux. Ainsi Polo s'en alla-t-il à cheval le lendemain matin

149 Il s'agit là d'un jeu de cartes, dont les règles sont notamment énoncées dans la première édition de l'*Encyclopédie* (1751).

avec la serviette remplie de florins. Lorsqu'il fut hors de la ville, il prit la route de l'Italie.

Il faut deux jours pour aller de Memmingen à Augsbourg. Aussi Franceschino ne s'inquiéta-t-il pas jusqu'au cinquième jour, car il se disait qu'il fallait deux jours pour y aller, deux pour revenir et un sur place. Mais, lorsque le sixième s'écoula, il commença à faire grise mine. Pour se distraire, il se mit à jouer avec quelqu'un qui était plus habile que lui en la matière. Ayant perdu tout l'argent qu'il avait sur lui, il envoya quérir la sacoche dans sa chambre. Lorsqu'on la lui apporta, il en retira la serviette, l'ouvrit à l'aide d'un couteau et s'aperçut aussitôt qu'au lieu des florins du Rhin on y avait mis des jetons. Il comprit trop tard que Polo l'avait trompé et, en proie au désespoir, il se lança à pied à sa poursuite. On apprit que, fatigué et affligé, il tomba rapidement malade et mourut quelques jours plus tard dans une petite auberge.

La moitié du mois de décembre s'était déjà écoulée lorsque l'Empereur décida de quitter Memmingen pour aller vers l'Italie, car les princes et les cités commençaient à envoyer des soldats à pied et à cheval, selon ce qui avait été décidé lors de la Diète de Constance. On nous ordonna de suivre le Légat. Celui-ci se rendait à Augsbourg pour voir cette cité qui, en vérité, mérite vraiment d'être vue. Aussi Venafro et moi partîmes-nous de Memmingen un jour après mangé et, chevauchant à travers des plaines marécageuses, nous arrivâmes le soir dans un bourg fortifié du nom d'Underberg, où nous fîmes halte dans une très bonne auberge.

Ce soir-là y logeait Sigismondo, le secrétaire du Légat, un jeune Allemand âgé de vingt-deux ans, poli et beau. L'aubergiste avait notamment dans sa maisonnée une fille, appelée Margherita, qui avait dix-huit ans et qui, elle aussi, comme le veut la coutume en Allemagne, s'employait à servir les étrangers. Tandis qu'elle servait et plaisantait, ce Sigismondo lui plut et elle décida de dormir à tout prix avec lui durant la nuit. Après lui avoir préparé une bonne chambre, lorsque tous les autres furent allés se coucher, elle feignit de rester dans le poêle pour y remettre de l'ordre, alla dans la chambre de Sigismond et entreprit de se déshabiller pour entrer dans son lit. Comme il avait une lumière, Sigismond s'en aperçut et le lui interdit. Peut-être agit-il ainsi par continence ou par crainte de devoir l'épouser si on le surprenait, ou bien peut-être parce que, pour avoir été à Rome durant plusieurs années, il ne goûtait pas les femmes.

Contentons-nous de dire qu'elle ne parvint absolument pas à le persuader, ni par des paroles ni par des gestes, d'accepter de dormir avec elle. Mais, comme elle insistait avec des prières et des larmes, il la menaça de faire du bruit. Transformant son amour en haine, elle décida alors de se venger. Le matin, alors qu'il déjeunait, elle répandit du poison dans le vin ou dans les mets qu'il mangea et, parce qu'il s'en allait de bonne heure, il mangea seul et nul autre que lui ne fut mis en danger. Quand il eut fini de manger, il s'en alla. Nous en fîmes autant deux heures après lui.

Nous n'avions pas chevauché sur deux de nos milles que nous trouvâmes le malheureux secrétaire qui gisait au milieu de la route et ne cessait de geindre à cause de la grande douleur qu'il éprouvait. Un serviteur se tenait à

ses côtés. Nous nous arrêtâmes et lui demandâmes quel mal il avait et quelle en était la cause. Il raconta ce qui lui était arrivé durant la nuit : il pensait que Margherita lui avait donné du poison. Venafro, qui n'était pas en très bonne santé, emportait toujours avec lui de la thériaque, ainsi que d'autres médicaments. Aussi fit-il chercher la thériaque et en donna une forte dose à Sigismondo, si bien qu'au bout d'une heure celui-ci commença à se sentir mieux. Nous le conduisîmes dans une auberge voisine et comprîmes que le poison était faible et avait été administré en petite quantité. Il n'en demeura pas moins faible et souffrant durant plus d'un mois, et fut puni de ne pas avoir voulu recevoir dans son lit celle qui y serait volontiers venue.

À cause de ce contretemps, nous ne pûmes atteindre Augsbourg ce soir-là comme c'était notre intention, mais nous nous arrêtâmes dans un village appelé Tril, à un mille de là, dans une auberge qui était la pire qu'on pût trouver en Allemagne. La cause nous en fut révélée par un vieux paysan qui, ce soir-là, nous tint ces propos :

« Je sais que vous êtes mal logés, mais je ne veux pas que vous vous en étonniez. Ce village comptait parmi les plus beaux de la région. Il y avait en particulier une église belle et riche, dont les entrées dépassaient les six cents florins du Rhin. Il advint que, à la mort d'un vieux prêtre qui avait fort bien tenu ce bénéfice durant quarante ans, l'évêque, contre notre volonté, choisit pour curé l'un de ses fils, très jeune, dépravé et malhonnête, dépourvu de lettres, d'éducation et de manières. Et nous dûmes prendre patience. Il se mit à la tête de la possession et commença aussitôt à mettre ses vices en pratique. En outre, il ne disait pas la messe, ni n'employait qui que ce fût pour la dire, pas davantage pour les vêpres que pour les autres offices divins¹⁵⁰. S'il entendait une confession, il la répétait. Il nous volait tous, nous autres les petites gens. Il voulait s'approprier les femmes et, si leurs parents s'y opposaient, il les rouait de coups ou les en menaçait.

Nous nous plaignîmes de lui à plusieurs reprises auprès de l'Évêque, mais rien n'y faisait. Nous atteignîmes donc à un tel état d'exaspération que, en nombre, nous prîmes les armes et allâmes le voir. Lorsqu'il perçut notre fureur, il s'enferma dans l'église avec quatre de ses serviteurs, mais cela ne lui servit à rien, car nous mîmes le feu à la porte. Une fois que nous y fûmes entrés, nous tuâmes férocement l'infâme prêtre et l'église fut en grande partie dévastée par le feu.

À cette nouvelle, l'Évêque nous jugea en tant que sacrilèges, profanateurs des temples sacrés et meurtriers de prêtres et, en tant que seigneur temporel et spirituel de ce village, il s'avança contre nous l'arme à la main. Lorsque nous l'apprîmes, n'estimant pas pouvoir résister, nous prîmes tous la fuite et emportâmes tout ce que nous pûmes. Lorsqu'il arriva ici et n'y trouva aucun homme, il dirigea alors sa colère contre les maisons, qu'il fit toutes brûler, et mit au ban les hommes du village. Cependant, lorsque l'Empereur vint ensuite à passer ici, nous obtînmes le pardon de l'Évêque par l'intercession

150 Voir la lettre de Vettori à Machiavel du 23 novembre 1513, in Niccolò Machiavelli, *Lettere a Francesco Vettori e a Francesco Guicciardini*, op. cit., p. 188.

de Monseigneur Gurk. Nous sommes revenus ici et avons trouvé les maisons brûlées. Il nous faut donc les relever et ceux qui logent ici doivent souffrir comme nous.

Nous passâmes la nuit comme nous le pûmes. Après être partis de bonne heure le matin, nous atteignîmes rapidement Augsbourg, qui est une grande et belle ville, sise en plaine et dotée de grands fossés renforcés de chaque côté par des murs, ainsi que d'importants remparts, de maisons propres et de rues bien ordonnées. La ville est gouvernée par de bonnes lois. Elle vit en république et ne donne pas à l'Empereur plus de mille florins par an.

Là, nous logeâmes dans une bonne maison et y demeurâmes six jours durant. Pour faire honneur au Légat à l'occasion des fêtes de Noël, quelques citoyens organisèrent des banquets et Monseigneur Gurk fit jouer un acte théâtral en allemand. Puisque je me le suis fait traduire en langue italienne, il ne me semble pas inutile de le retranscrire intégralement. Je crois qu'il procurera plus de plaisir aux lecteurs qu'il ne nous en a procuré à nous, qui en fûmes spectateurs lorsqu'il fut joué.

Acte théâtral¹⁵¹

Argument

Constanzia¹⁵² da Casale di Monferrato est aimée par Pietro da Nocera, par l'espagnol Ferrando et par l'allemand Ulrico. En réalité, elle n'aime que Pietro, mais elle simule avec les autres pour en tirer profit. Sa mère hait Pietro et voudrait qu'elle contente Ferrando. Elles trompent tantôt l'un, tantôt l'autre de ces amants. Il se trouve enfin que Pietro est le neveu de Ferrando. De ce fait, Ulrico et lui, d'un commun accord, abandonnent Constanzia à Pietro.

Prologue

Les deux poètes comiques Plaute et Térence sont loués au plus haut point par les hommes de lettres, et je ne veux pas être présomptueux au point de les condamner devant vous. On ne peut cependant nier que l'invention leur faisait défaut car, ayant à composer des fables dans lesquelles l'on peut dire tout ce que l'on pense ou imagine, ils ont toujours voulu faire des traductions du grec et n'ont rien composé qui fût né de leur fantaisie. Pour ma part, je reconnais librement la vérité et affirme que cet acte est nouveau, qu'il a été

151 L'attribution de cet acte théâtral a suscité des analyses contradictoires. Bien que Vettori prétende retranscrire en italien une œuvre dont il aurait entendu la représentation en allemand, il nous apparaît difficile de ne pas voir là le produit de sa propre imagination, notamment en raison de la convergence de la thématique et du prénom Constanza (voir note suivante).

152 Constanza est le prénom de la fille d'une veuve dont Vettori, dans ses lettres à Machiavel en date des 18 janvier et 4 février 1514, se déclare passionnément épris, dans ce qui semble être avant tout un jeu littéraire avec son homologue, in Niccolò Machiavelli, *Lettere a Francesco Vettori e a Francesco Guicciardini*, *op. cit.*, p. 216-217 et 223-225.

récité ainsi en langue allemande et traduit ensuite en italien. Et je ne sais pour quelle raison les choses nouvelles devraient ne pas plaire : c'est par sottise que beaucoup considèrent avec admiration les choses anciennes et méprisent celles qui sont nouvelles¹⁵³. Si parmi vous, spectateurs, il en est qui l'entendent ainsi, qu'ils s'en aillent et abandonnent ce lieu à ceux qui se délectent des choses modernes. Que les autres gardent le silence et, si l'acte leur plaît, qu'à la fin ils le manifestent.

Cette ville, que vous voyez si grande, est Rome, car c'est là que se produit l'affaire. Une autre fois, ce sera une autre ville.

Scène I. – PAULINA, CONSTANZIA.

PAULINA. – Nous irons jusqu'à Saint-Pierre. Toi, tu resteras à la maison. Ouvre au cuisinier qu'enverra Ferrando et veille à ce que les victuailles soient préparées comme prévu, que les chapons soient bouillis et le chevreau rôti, et surtout qu'il ne soit pas brûlé ; et qu'on mette d'abord à table un ragoût de foies de volailles et de tripes, et puis, à la fin, un bon fromage et des poires. Et dis à Alonso de trouver du bon vin corse car, en ce moment, il n'y a rien d'autre.

CONSTANZIA. – Mère, puisque Ferrando fournit le dîner, il voudra dormir avec moi, mais j'ai promis cette nuit à Pietro et je ne veux pas manquer à ma parole.

PAULINA. – Le malheur nous ayant conduites, toi et moi, à vivre dans une telle indigence, il nous faut faire le métier de manière à en tirer profit. Si tu suis mes conseils, ils seront tels que cet effet s'ensuivra. Pietro est jeune et pauvre. Ferrando est riche, mais il est espagnol et, tant qu'il est occupé à dépenser, à nous envoyer des présents à la maison, à te donner des vêtements et de l'argent, nous devons lui montrer notre désir de le contenter, afin qu'il ne s'indigne pas. Pietro est si bien pris qu'il ne peut te fuir ; en outre, tu ne peux tirer de lui que peu de chose, et ce peu de chose ne peut pas te manquer.

CONSTANZIA. – Il me paraît inconvenant de rompre ma promesse. Mais quelle excuse trouverai-je donc pour lui ?

PAULINA. – Ne pourras-tu point prétexter que tu te sens mal, ou bien que ton beau-frère est venu de Corneto, et qu'il pourra venir demain soir ? Que dis-je ? Tu trouveras bien six cents prétextes si tu le souhaites !

CONSTANZIA. – Je te le concède, mais de mauvaise grâce ! Cependant, dis-moi, toi qui veux que je repousse Pietro à demain soir : ne sais-tu pas que nous avons promis, toi et moi, à Ulrico d'aller dîner avec lui avec l'intention que j'y reste dormir ? Mais que lui dire ? Faisons-lui dire aujourd'hui que nous ne pouvons y aller.

PAULINA. – Cela ne me plaît guère, car je ne veux en aucune manière manquer ce dîner. Laisse-moi donc trouver la manière de faire en sorte que tu puisses

153 Vettori renvoie ici au débat humaniste sur la notion d'imitation, notamment à la célèbre dispute épistolaire entre Politien et Paolo Cortese.

partir. Ulrico est une bonne pâte et il ne s'aperçoit pas de nos mensonges. Il faut lui donner de bonnes paroles et faire ce que l'on veut. Il a une femme, il a des enfants et ne doit pas rester ici longtemps : on ne peut pas attendre de lui quoi que ce soit de durable.

CONSTANZIA. – En vérité, Ulrico a été pour moi un bon ami, et je ne lui ai jamais rien demandé que je n'aie pas obtenu ! J'agirai cependant à ta manière. Poursuivons notre chemin jusqu'à l'église, afin de revenir plus vite à la maison préparer le dîner, car il me semble qu'il y a là matière à se réjouir, parce qu'à dire vrai, dès lors que je sais que je vais bien dîner, je suis joyeuse et satisfaite toute la journée durant, tandis que, lorsque le dîner n'est pas bien pourvu, rien ne peut me réjouir.

Scène II. – AGNESE, *servante*, ALONSO, *domestique*, TOSO, *cuisinier*.

AGNESE. – Tu es venu bien tard ! J'avais songé que nous aurions pu nous adonner quelque peu au plaisir ensemble avant le retour des maîtresses, mais il est si tard que le temps ne le permet pas.

Dis à Ferrando que nul vin n'est apparu ici, et que Madame en veut du corse, et qu'il n'y a pas non plus de bois, ni de fruits d'aucune sorte.

ALONSO. – Ma chère âme, il me suffit dans l'immédiat de t'embrasser ! Nous dormirons ensemble cette nuit à l'insu des maîtres ! Le vin corse sera là dans un instant. Je ne pense pas réussir à trouver de bois dans l'immédiat, mais nous ôterons les tuteurs des vignes qui se trouvent dans le potager. Il n'y a pas de fruits en cette saison, si ce n'est des pommes, et vous en avez à la maison, surtout la vieille maîtresse ! Quant à la jeune, elle n'offre pas les siennes à contrecœur.

AGNESE. – De grâce, laissons de côté la plaisanterie ! Veille à ce que le vin soit rapidement porté ici. Pour ma part, je veux aller jusqu'à la cuisine pour voir comment s'adapte ce cuisinier car, à le voir, on dirait un cuisinier ordinaire de moines. Vois comme j'avais dit vrai : il a déjà mis le rôti sur le feu et il ne sait pas que celui-ci doit être cuit promptement et à grand feu. Qui t'a appris ?

Toso. – Si j'avais appris, je ne serais pas cuisinier.

AGNESE. – Oh, mais tu n'as donc pas appris à cuisiner ?

Toso. – Tu as appris mieux que moi, toi qui, à défaut d'autre chose, sais t'approprier toi-même. Tu me sembles même être plus à point que ne le sera, au dîner, ce chevreau !

AGNESE. – Tu me dis des méchancetés et tu ignores que c'est moi qui suis au-dessus de toute la maison.

Toso. – Si tu étais au-dessus de la maison, tu serais sur le toit. Or, tu es dans la cuisine. Occupe-toi de tes affaires et laisse-moi faire mon métier.

AGNESE. – Tu es un bien grand sot ! Je veux dire par là que je gouverne toute la maison mais, par la sainte Croix, je dirai tout à Ferrando et à Madame, et je ne te parlerai plus, car tu m'as l'air d'être un animal.

Scène III. – PIETRO, LANCILLOTTO, *serviteur*.

PIETRO. – Que dis-tu ? Que t'a dit Constanzia ?

LANCILLOTTO. – Combien de fois veux-tu que je te le dise ? Que je l'excuse, qu'elle ne peut dormir avec toi ce soir, parce qu'elle a mal à la tête, mais que, demain soir, elle sera tout à ton plaisir.

PIETRO. – C'est bien là ce qu'elle t'a dit ?

LANCILLOTTO. – C'est bien là ce qu'elle m'a dit.

PIETRO. – De grâce, dis-moi : par ta foi, te semblait-il qu'elle se sentait mal ?

LANCILLOTTO. – Elle me semblait très bien portante.

PIETRO. – Sa mère était-elle présente lorsque tu lui as parlé ?

LANCILLOTTO. – Elle était là et susurrant continuellement à son oreille.

PIETRO. – Je t'ai dit plusieurs fois que sa mère est une femme qui mérite les pires maux. Constanzia est plutôt trop libre que mauvaise, mais la mère ne pense à rien d'autre qu'à la manière de tirer de l'argent de la main de tel ou tel autre, et il n'est pas d'homme si vil à qui elle n'offrirait sa fille si elle pensait pouvoir en tirer profit. Elle n'a aucune modération et pourrait brûler le monde entier ! Je crois que, depuis quatre ans que je la connais, elle a dilapidé plus de cinq mille ducats, ce qui représente une bonne somme pour une femme, et elle a élevé sa pauvre fille sans honneur, ni biens. Par Dieu, comme j'ai de la peine pour Constanzia ! Mais telle est la scélératesse de sa mère que j'ai décidé de ne plus la pratiquer.

LANCILLOTTO. – Maître, si tu agissais de la sorte, je te louerais d'un côté, mais pas de l'autre, car jamais je n'ai rencontré plus belle et plus douce créature que Constanzia. Quelle faute a-t-elle si sa mère la dévoie ? Il y a peu d'aujourd'hui à demain, et je crois que tu t'es rendu compte depuis longtemps déjà que tu as des rivaux, et plus de quatre. Prends d'elle ce que tu peux obtenir, toi qui, d'après ce que j'ai entendu, as tant dépensé pour elle, car tu peux désormais prendre quelque plaisir aux frais des autres. Parce qu'en réalité elle est amoureuse de toi, mais sa mère ne la laisse pas faire ce qu'elle voudrait.

PIETRO. – Je doute que, dans tout Rome, voire dans l'Italie tout entière, on puisse trouver femme plus scélérate que Paulina, et je sais parfaitement qu'elle me veut du mal, ingrate qu'elle est. À présent que je ne puis plus dépenser, elle ne se souvient plus de tout ce que j'ai dépensé, ni des bienfaits que je leur ai procurés, qui sont plus importants et plus nombreux que ce que tu sais et imagines. Cependant, puisque je suis renvoyé à demain soir, je veux supporter cela avec patience, mais je ne serai plus avec elles le Pietro que j'étais, et je la prendrai pour un sou ordinaire. Retournons à la maison.

Scène IV. – SORBILLO, *parasite, seul*.

SORBILLO. – Je ne crois pas qu'il y ait sous le soleil un homme plus infortuné que moi, qui suis venu à Rome en pensant, grâce à mon métier, me remplir la panse plus qu'ailleurs, et voilà que c'est le contraire qui se produit.

J'ai joui au début d'une telle faveur que je fus même invité à dîner à la table du Pape. Mais à quoi cela me servit-il ? Il y avait trois cents personnes autour de la table : certains me regardaient, d'autres m'insultaient, cet autre ne me donnait pas à boire comme il convient de le faire en été, et je ne parvins à boire qu'une seule fois de tout le repas. J'ai ensuite tenté plusieurs fois de retourner chez le Pape et jamais n'y suis parvenu. Toutes les portes, je les ai trouvées closes ! Parmi tous ces camériers, aucun ne connaît Sorbillo et, s'ils le connaissent, ils feignent de ne point le reconnaître.

Avec ces seigneurs cardinaux, je n'ai jamais trouvé moyen de pouvoir manger, pas davantage qu'avec les autres prélats et les courtisans. Cependant, ces derniers jours, j'ai rencontré à Saint-Pierre un Allemand et, lorsque je me mis à converser avec lui, j'entrepris de louer l'Allemagne. Désireux de s'en aller, il m'invita à déjeuner. Je n'attendis pas la seconde invitation et, bien que ce fût le Carême, je fus très bien traité. Ma conversation lui plut tant – car, en vérité, je connais mille dictons relevés et jolis – qu'au moment du départ il me dit qu'il voulait que je dîne avec lui durant tout le Carême et que, pour ne pas donner un mauvais exemple aux siens, nous nous retrouverions en secret et pourrions faire bonne chère ensemble.

Ses mots me satisfirent grandement et je crus un moment avoir trouvé ma bonne fortune. À la tombée de la nuit, je me rendais là-bas. Le dîner se déroulait en bon ordre et je commençais à être connu de tous les serviteurs de la maison. Hier soir, je me suis rendu là-bas comme à l'accoutumée. Je veux entrer dans la chambre. L'un d'eux se place devant moi et déclare : « N'entre pas, Sorbillo, car Ulrico est occupé ce soir ».

Mécontent, je demandai s'il y avait à dîner pour moi : il me dit que non. Tu peux imaginer ma douleur lorsque je me retirai ! J'appris par un autre serviteur que, ce soir-là, dînaient avec lui une femme nommée Constanzia et sa mère, et qu'il avait entendu dire que, jusqu'à Pâques, elles viendraient presque chaque soir, si bien que je suis si abattu que je ne sais quel parti prendre.

Mon ventre est mal habitué et il ne se contente pas de mets ordinaires. Je vais aller au marché voir si je trouve quelque vaniteux à la mémoire courte qui s'amuse de mes bouffonneries et, si je n'en trouve point, il faudra que je me jette dans le Tibre.

Mais il m'a semblé voir Ulrico, tout pensif, arriver par ici, ainsi que Gaspar, son serviteur. Je vais me mettre en retrait ici pour voir si je peux entendre quelque chose à mon propos.

Scène V. – ULRICO, GASPARRE, *serviteur*, SORBILLO, *parasite*.

ULRICO. – Je t'ai dit plusieurs fois que je veux par tous les moyens rompre avec ces prostituées ribaudes. Et si je n'ai jamais été gagné par une telle fantaisie, aujourd'hui je le suis, parce que j'ai été tellement injurié par elles qu'il m'est impossible de faire la paix.

GASPARRE. – Qu'y a-t-il de nouveau entre vous ? Hier soir, tu dînais avec elles si joyeusement et maintenant, après si peu de temps, je te vois changé ?

ULRICO. – Je vais t'en conter en détail la trame, afin que tu puisses m'accorder que j'ai raison. Comme tu l'as compris, elles ont hier soir elles-mêmes proposé de dîner avec moi, et je ne pus le leur refuser. Or, dès qu'elles arrivèrent dans la chambre, Constanzia s'assit sur le lit en disant : « Dînons tôt, car j'ai grand sommeil et, aussitôt après dîner, je veux rester dormir ici ». Tu peux imaginer combien de telles paroles me plurent !

GASPARRE. – Non seulement je l'imagine, mais je le sais avec certitude.

ULRICO. – Nous dînâmes de bon cœur et, après que nous avons quelque peu badiné, j'appelle Secondo, ton compagnon, pour qu'il raccompagne Paulina chez elle. Or, à peine est-il arrivé qu'elle lui dit d'appeler Guglielmo, son serviteur, afin qu'il lui tienne compagnie.

GASPARRE. – Oh ! Secondo ne suffisait-il pas ?

ULRICO. – Tu sais bien que si. Mais écoute bien : lorsque Guglielmo fut arrivé, Paulina, ainsi qu'elle en était convenue avec lui, lui demanda si quelqu'un était venu à la maison. « Et comment ! » répondit Guglielmo, « le mari de ta fille est venu ! » Aussitôt, elle et Constanzia, pâles et tremblantes, se dressèrent et Paulina déclara : « Nous sommes perdues ! Est-il encore à la maison ? » Guglielmo répondit que oui, qu'il avait mangé un peu et que son cheval était à l'écurie. Enfin, pour ne pas multiplier les mots, ils partirent en disant que Constanzia reviendrait le soir même. Quant à moi, je fus parfaitement outré – non tant qu'elle s'en aille, car je ne suis pas stupide au point de penser la tenir à ma disposition, mais qu'elles se servent de telles ruses et ne disent pas ouvertement vouloir s'en aller, et qu'elles me jugent assez sot pour penser pouvoir me faire croire à de telles fables. J'ai donc décidé qu'elles s'occuperont de leurs affaires, et moi des miennes. Et je te dis que dorénavant, en ce qui me concerne, jamais plus je ne remettrai le pied chez elles, et je ne souhaite pas que tu me donnes de leurs nouvelles. Souviens-toi que je te l'ai dit !

GASPARRE. – Maître, si tu ne le prends pas mal, je vais te répondre librement ce que j'en pense.

SORBILLO. – (Je vais m'approcher un peu pour mieux entendre, car peut-être lui dirai-je quelque chose qui pourra lui faire plaisir).

ULRICO. – Dis ce que bon te semblera.

GASPARRE. – Il arrive souvent que les hommes, lorsqu'ils n'ont pas l'habitude de céder à la passion, s'irritent pour des raisons qui ne le nécessitent pas. Toi, tant que tu restes ici, tu as peu de choses auxquelles penser et tu n'as rien qui te tourmente. Tu es toutefois tombé dans cette infirmité qui consiste à être amoureux. Et je t'ai vu si passionné que j'en ai parfois eu de la peine pour toi. En définitive, cependant, tu es parvenu à ton désir et tu as obtenu Constanzia trois fois, puis quatre, puis sept et huit, et tu n'as pas un crédit, une richesse ou un âge tels que tu puisses l'avoir à ta disposition. Elle dépense de l'argent et a, par conséquent, besoin d'en gagner. Elle a l'impression de t'avoir lié, et c'est ainsi dans les faits, et elle te croit incapable de t'enfuir. Si une autre grive, qui n'était pas destinée à s'y précipiter chaque soir, s'est précipitée hier soir dans ses rets et qu'elle voulut la prendre, dois-tu t'en étonner ? Elle a utilisé les prétextes grâce

auxquels elle estimait pouvoir te convaincre. Te semble-t-il donc avoir été insulté au point de vouloir rompre une relation que, demain, tu voudras ensuite raccommoder ?

ULRICO. – Je ne veux pas croire tes paroles, et je veux rompre toute relation.

GASPARRE. – De cette affaire je ne tire rien, si ce n'est des ennuis. Cependant, si tu agis selon mes conseils, tu continueras ainsi jusqu'à ce que l'amour se refroidisse de lui-même, parce que la rompre d'un coup sera impossible.

ULRICO. – Mon âme est ferme. Toutefois, si tu y vas, vois ce qu'elle en dit.

GASPARRE. – Tantôt tu m'ordonnes de ne pas y aller, tantôt tu veux que j'écoute ce qu'elle dit...

ULRICO. – Je te dis de ne pas y aller pour mon compte ! Mais si tu y allais pour le tien...

GASPARRE. – Tu devras me l'ordonner dix fois avant que j'y aille.

ULRICO. – Je ne te l'ordonnerai pas.

GASPARRE. – Et, moi, je n'irai pas ! Mais ne parlons plus de cela maintenant, car je vois ton parasite qui se tient là, l'oreille dressée. Il doit avoir bien peu dormi cette nuit, car il n'a pas dîné hier soir. En vérité, il vaut mieux donner son bien à une belle femme comme Constanzia plutôt qu'à un parasite fripon et flagorneur, qui jamais ne fait ou ne dit autre chose que du mal.

SORBILLO. – Je t'entends fort bien. Et si Ulrico était sage, il t'enverrait dans la demeure du Diable.

GASPARRE. – S'il était sage, il refuserait que tu te tiennes à moins d'un mille de lui, et il te fuirait plus que la peste !

SORBILLO. – C'est toi qu'il devrait fuir, qui toujours l'engages et le portes au mal ! N'ai-je pas entendu à l'instant ce que tu lui disais lorsqu'il affirmait vouloir totalement délaisser Constanzia ? Mais je ne veux plus te parler, et je parlerai à Ulrico, qui est aimé de tout Rome et est considéré comme un véritable gentilhomme, mais qui, s'il persiste dans cet amour, perdra son honneur, sa réputation et ses biens.

GASPARRE. – Parle à qui tu veux, du moment que je t'entende ! Et ce à quoi mon maître ne voudra pas répondre, j'y répondrai moi.

ULRICO. – As-tu entendu, mon cher Sorbillo, ce que j'ai dit à mon serviteur ?

SORBILLO. – Tu sais bien que j'ai entendu, et tes paroles me paraissent piquantes.

ULRICO. – Ne juges-tu point que j'aie raison de ne plus vouloir penser à Constanzia ?

SORBILLO. – Et comment ! Car, si tu y pensais, je ne te tiendrais plus en l'estime où je te tiens ! J'ai moi-aussi été amoureux par le passé et je sais ce que savent faire les prostituées, qui t'ôtent tes biens et ton honneur, consomment ta vie et enfin te font perdre ton âme. Je feins parfois de ne pas voir, mais crois bien que je me suis plus d'une fois aperçu des tourments dans lesquels tu te trouves lorsqu'elle te préfère un autre, lorsqu'elle te fait grise mine, lorsqu'elle ne veut pas rester seule avec toi, lorsqu'elle te réclame de l'argent ou veut que tu lui prêtés des choses, ou bien lorsque d'aventure elle parle à quelqu'un. Et il n'y a pas qu'elle qui t'emprisonne :

il y a aussi sa mère, son oncle, son domestique, sa servante et tous les hommes que tu entretiens en vue de son amour ! Comme il serait préférable d'être en prison, car tu aurais au moins l'espoir d'en sortir ! Mais tu ne sais pas quand ce tourment doit s'achever : tantôt tu crains que d'elle ne s'éprenne quelque cardinal, tantôt quelque marchand ! Quel diable de vie que la tienne, alors que, plus que tout homme de Rome, tu mériterais de triompher, toi qui devrais avoir faveurs, amour et biens en suffisance ! Les femmes te feraient-elles défaut, alors que je pourrais les faire courir derrière toi pour quatre jules¹⁵⁴ chacune ? Ton serviteur que voici est cependant la cause de tous tes maux, lui qui, tandis que tu veux détacher d'elle ton âme, la rattache à toi avec ses nouvelles.

ULRICO. – Je sais que tu me dis la vérité, mais il est difficile de suivre ton conseil.

GASPARRE. – (Quel véritable maître ! Qui donc, par le passé, lui conseilla de récuser à ce point l'amour des femmes, alors qu'il n'est chose au monde qui apporte tant de plaisir à l'homme que d'avoir dans ses bras sa bien-aimée ? Oh, quelle heureuse nuit que celle-ci !). Je ne peux me persuader que les femmes puissent nous faire perdre notre âme, parce que la félicité de cette dernière réside dans la béatitude et que, lorsque l'homme est avec sa bien-aimée, son âme est béate. Et elles ne nuisent pas non plus à ta réputation, mais l'accroissent, car elles te font trouver de nouvelles ruses et de nouveaux stratagèmes¹⁵⁵, et elles aiguissent ton cerveau : et c'est ainsi qu'on gagne en considération. Et elles ne consomment pas la vie, mais la conservent, car les choses qui plaisent sont profitables. Et si elles font dilapider les biens, à quelle fin cherche-t-on à en posséder, si ce n'est pour cela ? Veux-tu les dépenser pour nourrir un homme goulu, ribaud et flagorneur comme ce Sorbillo ici présent, ou bien pour d'autres semblables compagnies, ou pour entretenir une armée de serviteurs ? N'est-il pas plus agréable de dépenser pour vêtir et contenter une fille belle et galante qui, dès que tu la vois, te fait être tout joyeux et gai ? Crois-moi, mon Maître : ces philosophes s'embrouillent et ne font pas ce qu'ils disent. Il me semble qu'on tire grand plaisir d'une femme plantureuse et jolie ! Et nous avons si peu de plaisirs en ce monde que, s'il nous est possible d'avoir celui-ci, il nous faut le rechercher. Tu dissipes donc ce qui doit revenir à ta femme et à tes enfants ? Je pense que la nature, qui les a créés, pourvoira bien à leurs besoins, et, à cause d'eux, ne gâche pas une seule heure de consolation. Je t'ai donné mon opinion et, si tu veux bien agir, tu chasseras ce parasite. Pour ma part, je vais aller voir Constanzia ! Et si tu es courroucé contre elle, cela m'attriste mais, pour ma part, je ne veux pas être en colère.

SORBILLO. – S'il n'était pas parti si vite, j'avais préparé une réponse sur le même ton.

ULRICO. – Entre toi et lui, vous m'avez rempli la tête de trouble, et mon amour pour Constanzia m'entraîne.

154 Monnaie d'argent portant les armes du pape, dont l'origine remonte à Jules II.

155 Vettori réitère ici l'analyse liée au fait que « le monde tout entier est tromperie », déjà exprimée *supra*, p. 81.

SORBILLO. – De grâce, laissons de côté l'amour et allons déjeuner.

ULRICO. – Je suis si tourmenté que je n'ai pas envie de manger ce matin.

SORBILLO. – (Oh malheureux Sorbillo !) Et ce soir, à quelle heure dînerons-nous ?

ULRICO. – Je ne sais pas. Par conséquent, ne viens pas si je ne t'envoie pas chercher, car je serai peut-être occupé.

SORBILLO. – (Maintenant, je suis totalement perdu et, au nom du Diable, je compte aller me pendre quelque part).

Scène VI. – GASPARRE, FERRANDO, ALONSO.

GASPARRE. – (J'ai entendu dans la maison un si grand bruit que je ne veux pas monter l'escalier, et Agnese m'a fait comprendre que Constanzia n'est pas là. Mais je vois Ferrando sortir tout troublé. Je vais m'arrêter pour écouter ce qu'il dit à son serviteur Alonso).

FERRANDO. – Peux-tu croire à quel point je suis malheureux ? Maudit soit le jour où je vis cette prostituée hypocrite pour laquelle je consume mes biens et ma réputation ! À la fin, je pourrais bien y perdre la vie !

ALONSO. – Ne t'ai-je pas dit mille fois que tu ferais bien de penser à autre chose et qu'elle te trompe ?

FERRANDO. – Encore faudrait-il le pouvoir ! Ne vois-tu pas que je ne peux plus cesser, maintenant que je ne sais pas où elle est allée, et que je meurs de douleur ? Celui qui vient par ici me semble être Gaspar, le serviteur d'Ulrico. Je vais lui parler pour savoir s'il a quelques nouvelles d'elle car, si même elle s'était enfuie chez Ulrico, mon désespoir serait moindre.

GASPARRE. – (Je vois là Ferrando, en apparence si troublé que je ne veux pas qu'il me reconnaisse, et je veux m'enfuir le plus vite possible).

FERRANDO. – Ne t'enfuis pas, Gasparre !

GASPARRE. – (Voilà que me vient l'envie de courir).

FERRANDO. – De grâce, arrête-toi, Gasparre, et réponds-moi !

GASPARRE. – (Peut-être vaut-il mieux que je lui réponde). Quel homme m'appelle ?

FERRANDO. – Un ami insatisfait. Viens par là.

GASPARRE. – Oh, mon cher Ferrando ! Je ne t'avais pas vu, mais j'entendais un tel vacarme depuis la demeure de Paulina que je craignais qu'il ne s'y fût produit quelque malheur.

FERRANDO. – Et il s'en est effectivement produit un, et un grand !

GASPARRE. – Que s'est-il passé ?

FERRANDO. – Constanzia s'est enfuie.

GASPARRE. – Enfuie ?

FERRANDO. – Oui, enfuie.

GASPARRE. – Oh ! mon Maître, quelle bien mauvaise nouvelle vais-je t'apporter ! Mais dis-moi : où est-elle allée ?

FERRANDO. – Cela, je l'ignore. Je peux toutefois te dire comment elle est partie.

GASPARRE. – Oui, de grâce, je t'en prie !

FERRANDO. – Aujourd’hui, je suis resté toute la journée à bavarder avec elle et nous nous sommes mis d’accord pour qu’elle me donne l’hospitalité cette nuit. À deux heures, de nouveau, elle m’envoie chercher. Je viens et, à peine suis-je entré dans la maison que Paulina vient à ma rencontre et me dit que Constanzia parle avec Pietro dans la salle à manger, mais elle me demande d’aller dans sa chambre et de l’attendre là-bas. Cette proposition me parut étrange et cependant, poussé par l’amour, j’y allai et emmenai Alonso avec moi. Je m’y trouvai depuis peu, lorsque j’entendis Pietro venir vers la chambre. Je fermai la porte afin qu’il ne s’ensuivît pas quelque scandale entre nous. Constanzia vint à la porte et voulut l’ouvrir, mais elle n’y parvint pas. Elle entendit alors du bruit dans sa chambre, si bien que, soit par peur, soit pour quelque autre cause, elle s’enfuit dans le jardin et se jeta à terre depuis le mur, puis se mit à courir vers la maison de ton maître aussi vite qu’elle le put. Pietro, je crois, la suivit. J’ai, quant à moi, attendu jusqu’au jour pour voir si elle reviendrait. Comme elle n’est pas revenue, je m’en vais. Je suis heureux de t’avoir rencontré pour savoir, de ta bouche, si elle est allée chez Ulrico.

GASPARRE. – Cela a été une regrettable affaire. Elle n’est pas venue chez nous, ni ne pourrait y venir, car Ulrico est furieux contre elle.

FERRANDO. – Je le serai moi aussi et, si nous nous mettons d’accord, Ulrico et moi, nous laisserons passer tant de temps sans mettre le pied dans cette maison qu’elle et sa mère nous supplieront d’y venir.

ALONSO. – De grâce, Maître, laisse de côté la manière dont tu dois te comporter dans le futur et songe plutôt à la manière de la retrouver !

GASPARRE. – Je sais où elle est aussi certainement que je sais que nous sommes ici. Elle est chez Pietro, et elle ne s’est pas enfuie pour une autre fin que pour lui montrer combien elle l’aime et que, pour son amour, elle t’abandonne. Et elle ne va pas dans la demeure toute proche d’Ulrico, mais elle se met à errer dans Rome à minuit.

FERRANDO. – Oh ! comme tu dis vrai, Gasparre ! Mais, par les Évangiles de Dieu, elle ne me trompera plus ! Je lui ai prêté des mules et des vêtements durant tout le dernier carnaval pour se déguiser, je lui ai donné de l’argent et des biens, et j’ai approvisionné sa maison en nourriture : je ne puis supporter qu’à présent elle me préfère Pietro ! Et toi, si tu aimes ton maître, tu le convaincras de la quitter pour de bon.

GASPARRE. – Si je l’aime, je m’ingénierai à me conformer à sa volonté, qui est, je le sais avec certitude, de savoir où elle est. Voilà pourquoi je vais aller à sa recherche.

FERRANDO. – De grâce, si tu la trouves, viens me le dire.

GASPARRE. – Une heure entière ne se sera pas écoulée que tu sauras où elle est. En attendant, va dormir, car tu en as besoin.

Scène VII. – GASPARRE, *seul*.

Ferrando est bien sot, quoiqu’il soit espagnol, s’il croit que j’irai lui dire quoi que ce soit quand je l’aurai trouvée. Si je la trouve chez Pietro, je la

pousserai à y rester et je sais que mon maître préférera qu'elle soit là-bas plutôt qu'ici, car Paulina soumet chaque jour Ulrico à une taille, conseille mal Constanzia et voudrait la mettre sous tous ceux qui passent dans la rue, pourvu qu'on lui donne de l'argent : pour une poule ou deux, elle consentirait même à ce que sa fille soit embrassée en sa présence. Mais, si elle demeure chez Pietro, elle n'aura de relation avec nul autre que lui et il se pourrait, s'il reste loin d'elle, que diminue l'amour que lui porte mon maître. Mais je suis fou, car cela se ferait à son profit, et non au mien, parce qu'il m'emploie pour cela. J'étais l'un des plus vils serviteurs qu'il avait chez lui, et je suis désormais presque le premier. Je commande aux autres et je suis obéi. J'avais coutume d'aller à pied et, désormais, je vais à cheval. Je suis bien habillé et je mange mieux, et, à la maison, je ne fais rien d'autre que ce que je veux, parce que j'ai toujours l'excuse d'être allé régler quelque affaire pour Constanzia. C'est pourquoi, à tout bien examiner, il me convient de préserver cet amour.

Et maintenant, dès que je le pourrai, je vais aller à sa recherche pour pouvoir donner de ses nouvelles à Ulrico qui, s'il restait deux ou trois jours sans en entendre, commencerait à voir flétrir son amour. Et, pour ne pas être ralenti par les bavards que je viendrais à rencontrer, j'irai par le Trastevere et traverserai le Pont Sisto.

Scène VIII. – LANCILLOTTO et GASPARRE.

146

LANCILLOTTO. – (Combien de fois ai-je vu – et cependant je ne suis pas vieux – un homme désirer une chose et l'avoir, puis, dès qu'il l'a eue, s'en lasser et songer à s'en débarrasser ! Voici ce qui arrive maintenant à Pietro, mon maître, qui, dès qu'il n'est pas en compagnie de Constanzia, se meurt et use de toutes les ruses pour être avec elle, et qui, maintenant qu'elle s'est enfuie de chez elle, songe à la manière de la renvoyer et, pour cela, m'envoie chez Ulrico).

GASPARRE. – (Par cette route, je ne rencontrerai personne et, quand bien même rencontrerais-je quelqu'un, je ne lui parlerais pas. Ici habite la sœur de Constanzia : j'irai par cette autre rue, afin qu'elle ne m'interpelle pas).

LANCILLOTTO. – (Tandis que je chemine, je vais en moi-même étudier ce qu'il me faudra dire à Ulrico, afin qu'il ne prenne pas mal qu'elle soit venue dans notre demeure, qui est éloignée, plutôt que dans la sienne, qui est proche. Si je dis qu'elle a frappé et qu'on ne l'a pas entendue, je mentirai et pourrais être contredit, parce que, lorsqu'elle a frappé, ses serviteurs lui ont répondu. Si je dis qu'elle n'a pas voulu le réveiller, il ne me croira pas, car il la sait hardie et sans gêne. Je ne sais que dire ! Je vois là quelqu'un qui va bien vite et qui me semble être Gasparre, le serviteur d'Ulrico, qui court presque. Je voudrais lui parler, mais n'y parviendrai pas. Je vais cependant l'appeler : « Gasparre ! ». Mais il ne s'est pas retourné ! Je vais l'appeler plus fort : « Gasparre ! »).

GASPARRE. – (Tu vois bien qu'il n'existe pas de chemin si solitaire qu'on ne soit pas importuné ! Je ne dois pas me retourner).

LANCILLOTTO. – Gasparre !

GASPARRE. – (Qui diable m'appelle ? Oh ! c'est Lancillotto ! Je dois me tourner vers lui). Que veux-tu, mon frère ?

LANCILLOTTO. – Je te cherchais, de toute urgence.

GASPARRE. – Et moi aussi, car j'ai une chose importante à te dire.

LANCILLOTTO. – Tu ne me diras rien que je ne sache.

GASPARRE. – Tu sais bien que cette putain s'est enfuie !

LANCILLOTTO. – Bien sûr que je le sais, c'est pour cela que je te cherchais ! Parce qu'elle se trouve chez nous et que Pietro voudrait qu'elle retourne chez sa mère, afin qu'elle demeure là-bas de manière plus honnête. C'est pour cela que j'allais, de ce pas, trouver ton maître.

GASPARRE. – Une femme qui est restée cinq ans dans un bordel pourrait vivre honnêtement ? Mais je peux t'affirmer que tu n'as pas besoin, pour cela, d'aller trouver mon maître, parce qu'il ne veut plus entendre parler d'elle.

LANCILLOTTO. – Comment ferons-nous donc pour la faire revenir chez elle ?

GASPARRE. – Parce que tu crois que Paulina ne veut plus d'elle ? Si elle n'était pas là, elle peinerait comme un chien !

LANCILLOTTO. – Je pense qu'elle feindra de ne plus vouloir d'elle et qu'elle voudra faire un peu la courroucée.

GASPARRE. – Même si c'était le cas, nous la réinstallerions de force avant qu'elle ne lui ôte ce qu'elle a dans sa chambre.

LANCILLOTTO. – Elle ne se fera pas beaucoup prier pour cela. Mais dis-moi donc : quand donc l'y ramènerons-nous ?

GASPARRE. – Lorsqu'il fera nuit.

LANCILLOTTO. – Viens donc avec moi à la maison : nous conviendrons ensemble des modalités de son retour et tu la pousseras à revenir au nom d'Ulrico, parce qu'elle n'en démord pas et ne veut pas retourner chez Paulina.

GASPARRE. – Allons-y ! Je suis certain que, dès que je lui aurais parlé, elle fera tout ce que nous voudrons.

Scène IX. – CONSTANZIA, LANCILLOTTO, GASPARRE.

CONSTANZIA. – Dès qu'une femme naît, on devrait lui frapper la tête contre le mur, surtout lorsqu'elle est la fille d'une mère malhonnête, parce que celle-ci essaie toujours de faire en sorte qu'elle lui devienne semblable. Et il n'est pas au monde plus misérable chose qu'une courtisane qui perd son âme, qui reste toujours infirme dans son corps, car elle mange et boit trop, qui veille beaucoup, qui use de fards et d'autres substances nocives, qui est vitupérée dans le monde, que menacent ses parents et que personne ne prend en considération. Elle ne peut amasser de biens, car il est rare qu'il y ait un seul homme qui puisse et qui veuille la rendre riche et, si elle a des relations avec plusieurs hommes, elle déplaît à l'un en complaisant à l'autre, et elle est continuellement anxieuse. Et j'en suis la preuve vivante car, Dieu m'en est témoin, ma mère, contre ma volonté, m'a faite comme je suis et me voici infirme, pauvre et prostituée. Maudit soit le jour de

ma naissance ! Pietro commença à avoir des relations avec moi alors que j'étais une enfant, si bien que je conçus de l'amour pour lui. Maintenant, il ne m'estime plus guère : il lui a semblé que je mettais mille ans pour sortir de chez lui et il craignait de devoir me payer pour quatre jours. Oh, infortunée Constanzia ! Me voilà contrainte de me soumettre à ma mère et à Ferrando !

LANCILLOTTO. – Madame, à quoi bon se lamenter ? Là où il n'est nul remède, il est nécessaire d'aller de l'avant, d'avoir le cœur vaillant et de se souvenir non point des maux dont on souffre, mais des plaisirs. D'abord, tu ne couds pas, tu ne files pas et tu ne fais rien de ce que font les honnêtes femmes. Tu manges bien et tu bois mieux encore, et tu n'as pas à penser d'où cela vient. Tu dors toujours accompagnée et, si ce soir l'un ne te plaît pas, tu en auras demain soir un autre qui te satisfera... Mais, comme nous sommes devant la maison, songeons à la manière d'y entrer. Avance un peu, Gasparre, et frappe à la porte.

GASPARRE. – J'ai frappé et l'on m'a ouvert, si bien que nous pouvons aller en toute sécurité. Et toi, Constanzia, si tu agis selon mon idée, tu entreras ce soir dans ta chambre sans parler à quiconque de la maison. Lancillotto et moi demeurerons près de la porte de ta chambre, afin que nul ne puisse te faire offense.

CONSTANZIA. – Cela me convient.

Scène X. – FERRANDO, PAULINA, CONSTANZIA.

FERRANDO. – (Je ne veux pas gaspiller mon temps à me plaindre d'Hymen, de l'arc et des flèches, parce que tant de choses sont écrites à ce sujet que, lorsque je les lis, elles m'ennuient. Et je crois qu'il en va de même pour les autres. J'éprouve parfois de l'affection pour Constanzia et, cette nuit, je ne suis pas parvenu à fermer l'œil. Je me suis levé de bonne heure pour aller voir si elle est revenue... La porte est ouverte. J'entends Paulina bavarder comme à son habitude. Je ne veux pas me perdre en salutations inutiles.)
« Constanzia est-elle revenue ? »

PAULINA. – Oui, que Dieu la punisse et la châtie ! Il aurait été préférable pour moi que je meure avant de la faire naître, car elle est la honte de notre maison. À cause de son amour, il me semble que je ne puis plus lever les yeux. Je ne lui ai pas parlé et, si je n'avais pas d'égards pour le voisinage, je ne lui aurais pas ouvert, mais l'aurais laissée mourir de faim avec son Pietro. Quand bien même elle devait rester cent ans là où je me trouve, je ne serais pas disposée à lui parler.

FERRANDO. – Ah ! Paulina, toi qui as le sang si doux ! N'as-tu donc jamais été amoureuse ?

PAULINA. – Je l'ai été, mais avec discernement, et je n'ai pas fait les folies qu'elle fait !

FERRANDO. – Allons, laissons de côté toutes ces querelles et allons la trouver !

PAULINA. – Mon cher Ferrando, tu obtiendras n'importe quoi de ma part, mais pas cela.

FERRANDO. – Je ne veux néanmoins rien d'autre et il faut que tu viennes avec moi... Bon retour, madame Constanzia !

CONSTANZIA. – Et que Ferrando soit mal venu !

PAULINA. – Oh ! mais pourquoi donc ? Quelle offense as-tu reçue de moi ?

CONSTANZIA. – Occupe-toi de tes affaires et ne te mêle pas des miennes.

FERRANDO. – Si je pouvais le faire, tu n'aurais pas besoin de me le dire, mais je veux être ton ami, que tu le veuilles ou non.

CONSTANZIA. – Tiens-toi loin de moi !

FERRANDO. – Dis-lui quelque chose, Paulina.

PAULINA. – Que veux-tu que je lui dise si elle me croit autant que ce mur ?

CONSTANZIA. – Je t'ai beaucoup crue, pour mon malheur, car, par ta faute, je me retrouve pauvre et putain, et c'est toi, puisque tu as dissipé les biens de notre père, qui m'as menée à cette extrémité.

PAULINA. – Tu t'y es conduite toute seule, car tu n'as jamais reçu de moi que de bons exemples.

FERRANDO. – Cessons les disputes et consacrons-nous à faire bonne chère ! Comme nous sommes en période de Carême, mon Alonso a amené deux brochets, ainsi que d'autres bons poissons et un vin doux de Corse, le meilleur que j'aie jamais goûté : à table, nous ferons la paix. Allons ! Va, Paulina, et commande le repas !

PAULINA. – Je ne sais où j'ai envie d'être, tant je suis en colère contre toi, et à juste titre !

FERRANDO. – Mangeons d'abord, et nous ferons ensuite la paix. Je m'offre comme juge entre vous.

CONSTANZIA. – J'entends qu'on frappe très fort à la porte et qu'on me demande. Descendons, Ferrando.

Scène XI. – DIEGO, *seul*.

DIEGO. – Je suis las d'aller de tous côtés à la recherche de Ferrando. Peu avant que je quitte Séville, je reçus des lettres de lui, dans lesquelles il me disait être secrétaire du cardinal de Pavie : il est vrai que cela fait plus de trois ans. Dès que je suis arrivé à Civitavecchia, j'ai demandé des nouvelles de ce cardinal. On m'a dit qu'il était mort et que son entourage avait été complètement dispersé. J'en ai été mécontent mais, étant si proche de Rome, j'ai décidé de me rendre ici et d'enquêter pour savoir si je pouvais apprendre quelque chose. Et, puisque je savais qu'il se délectait beaucoup des femmes, je me suis mis, dès mon arrivée, à faire le tour des maisons les plus célébrées.

Je me suis rendu dans la maison d'Albina, dans la maison d'Angioletta la Vénitienne, dans la maison de Gumberta, dans la maison de Zazerona la Florentine et dans beaucoup d'autres, si bien que je désespérais presque de la trouver. Mais, en passant hier soir à Torre di Nona, j'ai vu, sur le pas d'une porte, une grosse femme qui m'a dit s'appeler Nannina. Je me suis rendu chez elle, lui ai demandé si elle connaissait mon frère et lui ai décrit son aspect et sa stature. Elle m'a affirmé qu'il se trouvait avec le cardinal Cornaro.

Mais, comme il était tard et que je connaissais mal Rome, je suis resté avec elle et, ce matin, dès que je me suis levé, je me suis aussitôt rendu chez Cornaro. Je demande Ferrando. Je suis conduit à sa chambre, et l'un de ses serviteurs me dit qu'il était parti peu avant pour se rendre à la maison de madame Paulina, qui était proche, et m'indique un lieu qui me semble être celui-ci... J'ai frappé à la porte et nul ne répond. Je frapperai à nouveau.

Scène XII. – FERRANDO, DIEGO, PAULINA, CONSTANZIA,
LANCILLOTTO, PIETRO, ULRICO, GASPARRE.

FERRANDO. – (Par ma foi ! En regardant par la fenêtre, j'ai vu celui qui frappe et il me semble que c'est mon frère Diego ! Me voilà qui cours à la fenêtre... C'est lui, sans aucun doute...). Ô mon frère ! Ô mon refuge ! Ô ma consolation ! Comment se fait-il que tu sois ici ?

DIEGO. – Je suis ici uniquement pour te voir et je t'ai cherché plusieurs mois durant hors de Rome, et dans Rome de nombreux jours durant. La raison est que je voudrais te ramener au pays.

FERRANDO. – Sois le bienvenu ! Mais ne parle pas de me ramener au pays, car vous y êtes si nombreux que les biens que nous avons ne vous suffisent pas. Je souhaite rester ici pour suivre ma fortune qui, jusqu'à maintenant, ne s'est pas montrée très prospère.

DIEGO. – Tu dois à tout prix songer à rentrer car, de tant de frères, je suis resté seul, moi qui suis vieux, comme tu le vois, et incapable d'avoir des enfants. Il faut donc que ce soit toi qui relèves notre maison.

FERRANDO. – Oh ! mais comment est-il possible que tous nos frères soient morts ?

DIEGO. – C'est ainsi, et aucun n'a laissé d'enfant.

FERRANDO. – Mais ils avaient pourtant des épouses !

DIEGO. – C'est vrai ! Mais aucun n'eut d'enfant, à part Sancio. Il en eut un qui, à l'âge de dix ans, après avoir un jour été battu par sa mère, s'est enfui par dépit avec un serviteur. Le serviteur est retourné là-bas par la suite et a dit avoir laissé Pietro – ainsi se prénommaient-il –, dans une bourgade fortifiée du nom de Nocera, et qu'il y vivait en tant que valet d'un pauvre homme.

FERRANDO. – Si au moins on retrouvait ce Pietro... Il pourrait relever notre maison, parce que je ne suis pas prêt à prendre femme ! Mais tu dois fort bien te rappeler ses traits, car il est parti à dix ans.

DIEGO. – Et comment si je me les rappelle ! Exactement comme si je l'avais devant mes yeux ! Il était un brin coléreux et léger, noir et malingre, et, entre autres signes distinctifs, il avait sur la cuisse droite une cicatrice que lui fit sa mère avec une flamme par manque d'attention.

CONSTANZIA. – (Par ma foi, sur ma mère que Pietro a le signe dont parle cet étranger ! Et j'ai plusieurs fois entendu dire par Lancillotto qu'il est de Nocera...) Si tu voyais ce Pietro maintenant, le reconnaîtrais-tu ?

DIEGO. – Tu sais bien que oui, ma chère enfant !

CONSTANZIA. – Allons, Lancillotto... Cours chercher Pietro !

PAULINA. – C'est un paysan et il en a l'aspect. Il n'est pas né gentilhomme comme ceux-ci.

PIETRO. – Que peut-elle bien vouloir de moi maintenant ? Me faut-il encore faire la paix ?

LANCILLOTTO. – Je l'ignore, mais elle m'a demandé de te prier de venir rapidement.

CONSTANZIA. – Reconnais-tu cet homme ?

DIEGO. – J'oserais dire que c'est là mon neveu Pietro.

PIETRO. – Mon cœur tressaute, tant cette nouveauté me saisit. Je n'ai jamais voulu dire mon origine, parce qu'on ne m'aurait pas cru, mais cet étranger me semble bien être Diego, mon oncle.

DIEGO. – Je ne peux me retenir de l'embrasser.

PIETRO. – Pourquoi tant de caresses ?

DIEGO. – Parce que tu es mon neveu. Et voilà Ferrando, ton oncle.

PIETRO. – J'ai l'impression de te reconnaître comme dans un songe. Cet autre, cependant, je ne le vis jamais autre part qu'à Rome. Si vous êtes mes oncles, tant mieux, et je veux être votre neveu.

FERRANDO. – Et, moi, je te veux pour neveu. Dorénavant je veux que tu prennes Constanzia pour femme, si elle et Paulina y consentent.

CONSTANZIA. – Cela me convient. J'y consens donc. Va, Gasparre, et appelle donc Ulrico.

ULRICO. – J'ai appris de Gasparre une nouvelle qui me plaît et dont je suis très heureux. Organisons ce mariage.

PIETRO. – Qu'on l'organise rapidement.

PAULINA. – Je voudrais pour ma part l'apprendre aux miens.

CONSTANZIA. – Moi, je ne veux pas l'apprendre à d'autres. Allons à la maison. Venez, Ferrando et Diego !

GASPARRE. – N'attendez pas d'en voir ou d'en entendre plus. C'est à l'intérieur que nous préparerons le déjeuner et le dîner, que se tiendra la noce et que s'installera le notaire qui rédigera le contrat. Puis le mari et l'épouse s'en iront au lit et feront ce qu'ils ont fait ensemble durant plusieurs années. Et Lancillotto et moi boirons et mangerons autant que nous le pourrons. Portez-vous bien !

Cinquième livre

Lorsque j'entendis réciter l'acte théâtral retranscrit dans le livre précédent, j'avoue qu'il m'ennuya car, comme on le récitait en langue allemande, je n'y comprenais ni peu ni prou. L'ayant cependant, par la suite, fait traduire en langue toscane et désireux de l'insérer dans ces écrits, j'ai pensé plusieurs fois ne pas le faire, parce qu'en vérité les choses fausses sont belles à voir et à entendre, mais, une fois écrites, elles n'atteignent pas leur but, car manquent alors les voix et les actions qui sont la principale raison pour laquelle elles plaisent.

C'est pourquoi je reviens volontiers à mes véritables narrations qui, elles, si elles ne distraient pas ceux qui les liront, me distraient moi qui les écris. Car, parmi les honnêtes plaisirs que peuvent prendre les hommes, aller voir le monde est – je crois – le plus grand. Il ne peut être parfaitement avisé, celui qui n'a pas connu beaucoup d'hommes et vu de nombreuses villes. Mais, si l'on veut qu'il en soit vraiment ainsi, il faut que celui qui doit voyager réponde à plusieurs conditions : qu'il soit d'abord robuste et sain, qu'il soit riche et qu'il se trouve en bonne et plaisante compagnie. Si l'une de ces qualités fait défaut, le chemin cesse de devenir agréable pour s'emplir de désagréments¹⁵⁶. Celui qui a souvent mal à la tête, à l'estomac, au flanc, aux dents ou aux jambes est un ennui pour lui-même comme pour ses compagnons. Celui qui doit réfléchir à la manière de se procurer de l'argent, qui en obtient avec peine ou qui doit penser en chemin à en gagner ne peut goûter au plaisir des voyages, car il lui en coûte de rester plus d'une journée dans la même ville, il ne peut rallonger son parcours pour en voir une autre, il s'énerve lorsqu'il fait les comptes avec l'aubergiste et vérifie qu'il n'a pas dépensé un ducat de plus que son compagnon. De même, si la compagnie ne convient pas, qui va de par le monde ne peut y prendre plaisir. Et qui avec lui n'a que des serviteurs ne peut pas plaisanter avec eux, ni parler de choses graves, ni se détendre, ni s'adonner au jeu. Qui a des compagnons lunatiques, revêches et étranges, loin d'en tirer quelque consolation en chemin, en retire un immense déplaisir. Outre tout cela, il faut être libre, ne rien avoir à faire et pouvoir demeurer quinze jours dans une ville, aller par voie de terre, aller par voie de mer et n'avoir aucune contrainte¹⁵⁷.

Pour ma part, durant le voyage que je décris, j'étais bien portant, en bonne compagnie et bien fourni en argent, car je ne suis point avare et je pouvais alors en dépenser sans que cela ne me cause de soucis. Mais je ne répondais pas à la dernière condition, qui est d'être libre, car il me fallait suivre l'Empereur et aller là où il me l'ordonnait¹⁵⁸. J'eus cependant grand plaisir durant cette pérégrination et, chaque fois que je me la rappelle, ma satisfaction s'accroît et c'est bien volontiers que j'écris tout ce qui m'est arrivé.

Nous restâmes à Augsbourg deux jours après la Pâque et nous en partîmes en même temps que le Légat, par un grand froid et sous la neige. Le soir, nous parvînmes frigorifiés à Landsberg am Lech, en Bavière, un bourg du duc Albert. Nous étions dans le poêle lorsqu'un fait digne de considération me fut relaté par un prêtre.

156 Machiavel se plaint ainsi, dans sa lettre du 17 janvier 1508, de ce que son périple s'est mal déroulé, à cause « de la longueur du voyage, de la malignité des routes et de la qualité des temps dans lesquels nous nous trouvons », mais aussi parce qu'il a dû « lutter contre les chevaux épuisés » et s'est en outre retrouvé à court d'argent, in Niccolò Machiavelli, *Legazioni e commissarie*, vol. 2, *op. cit.*, p. 1062.

157 Voir le commentaire de ce passage in Daria Perocco, *Viaggiare e raccontare. Narrazioni di viaggio ed esperienze di racconto tra Cinque e Seicento*, Alexandrie, Edizioni dell'Orso, 1997, p. 91-93.

158 Dans sa lettre à Machiavel du 23 novembre 1513, Vettori indique ainsi : « Je ne veux pas que vous pensiez que je vis comme un ambassadeur, car toujours je voulais être libre », in Niccolò Machiavelli, *Lettere a Francesco e a Francesco Guicciardini*, *op. cit.*, p. 190.

En ce lieu se trouve un couvent de frères prêcheurs où vit une dizaine de moines. Parmi eux, il en était un qui menait une vie si parfaite en apparence que tous le tenaient pour un saint. Aussi presque tous les hommes et femmes du bourg de quelque qualité se confessaient-ils auprès de lui. Il lui arriva ainsi d'entendre la confession d'une riche veuve à laquelle son mari, mort peu de temps auparavant, avait laissé, en sus du reste, dix mille florins en argent comptant.

Comme le font les femmes qui non seulement disent leurs péchés à leurs confesseurs, mais qui leur parlent également de toutes les affaires qui les regardent, en sus de celles qui concernent tout leur voisinage et leur famille, la veuve lui parla de l'argent qu'elle possédait. Après l'avoir écoutée, le moine, poussé par une immense cupidité, ne cessait de penser à la manière de soutirer cet argent à la veuve et de se l'approprier. Lorsqu'elle se confessait, il lui répétait toujours avec insistance combien il est péché que de garder son argent caché, car il permettrait de travailler les tissus, ainsi que d'autres choses qui nourriraient les pauvres. Voyant que la veuve ne faisait aucun cas de ce péché, il se mit alors à la faire douter de ses serviteurs et de sa famille, à lui montrer quel danger menaçait sa vie et comme il serait aisé pour l'un d'entre eux de la faire mourir par le fer ou le poison pour lui prendre son argent. Ce soupçon gagna la veuve, mais ce fut davantage la crainte pour sa vie que pour son âme qui la mut, et elle demanda au moine quel conseil il pourrait lui donner pour fuir un tel danger. Il lui répondit qu'il était bon de déposer son argent en quelque lieu sûr, où il serait en sécurité et ne serait pas perdu, afin que les hommes puissent en tirer profit. À la veuve, qui en était arrivée aux personnes à qui elle devait le laisser en dépôt et nommait tel ou tel marchand, il disait que l'un était pauvre, que cet autre était un usurier, que celui-là encore était de mauvaise foi et ce dernier couvert de dettes. Il n'en trouvait en fait aucun qui le satisfît, en-dehors de quelques parents de la veuve, dont il savait qu'elle n'était pas disposée à leur faire confiance. Après qu'ils fussent restés ensemble un long moment à débattre et à discuter de ce sujet, le moine lui dit :

« J'ai un ami qui, s'il acceptait de prendre cet argent, conviendrait tout à fait, car il est riche, fait profession de choses licites et est discret. Mais je ne pense pas qu'il reconnaîtrait devant toi vouloir prendre cet argent, ni accepterait de le recevoir de ta main ou d'en parler avec toi, car il ne voudrait pas qu'on pense que c'est par besoin qu'il le prend. En outre, si on le voyait en train de te parler, il craindrait de déplaire à tes parents ».

Puis il lui livra le nom du marchand. Sachant que ce que lui avait dit le moine sur celui-ci était vrai, la femme répondit qu'elle lui laisserait volontiers l'argent, mais que, afin que l'affaire ne fût point découverte, elle se fierait à lui. Il réclamerait ensuite une cédule au marchand, comme bon lui semblerait. Le moine comprit que la grive avait été prise tout au fond du filet et, dans un profond soupir, dit que ce n'était pas sans déplaisir qu'il entraînait dans de telles affaires, mais que, par amour de l'âme de la femme, il ne voulait pas refuser cette charge. Ainsi la femme lui apporta-t-elle l'argent. Il fit de sa propre main une cédule au nom du marchand portant mention du dépôt et de la promesse de le lui rendre, la donna deux jours plus tard à la femme et garda l'argent par-devers lui. Il ne cessait toutefois de penser à la manière de le faire sien,

et n'en trouvait pas de meilleure que la mort de la veuve. Mais, comme il ne pouvait la tuer par le fer sans scandale ni danger, il songea au poison. N'ayant guère l'occasion de manger avec elle, ni d'en susciter une par crainte de la famille, il décida de lui en donner dans le vin lors de la communion. Le matin de l'Assomption de Notre Dame, lorsque la veuve vint communier selon son habitude, il mélangea du poison au vin dans son calice et, après qu'elle l'eut pris, deux heures ne s'écoulèrent pas qu'elle perdit la parole, avant de mourir dans les deux jours. On jugea qu'elle était morte d'apoplexie.

Après sa mort, ses frères se mirent à chercher ses biens et, sachant que son mari lui avait laissé une forte somme d'argent, ils s'étonnèrent de ne pas la trouver. Après avoir beaucoup cherché, ils trouvèrent la cédule. Tout joyeux, ils se rendirent alors avec celle-ci chez le marchand et lui réclamèrent l'argent, ainsi qu'il était stipulé sur celle-ci. Lorsqu'il vit la cédule, celui-ci déclara qu'elle n'était pas de sa main et qu'il n'avait jamais rien reçu de cette femme. Après qu'il leur eut montré les autres écrits et les livres rédigés de sa main, les frères comprirent que la femme avait été trompée et ils en furent fort mécontents. Ils étaient cependant bien incapables de savoir qui avait reçu cet argent.

Enorgueilli par l'argent, le moine se montrait incapable de respecter la règle des autres et, craignant qu'on ne découvrit sa tromperie, il demanda au prieur l'autorisation de se rendre à Rome pour y déposer un *ex voto*. Une fois parvenu là-bas, il obtint une dispense pour pouvoir rester hors de l'ordre. Pour vivre, il acheta une maison, des dépendances et des charges. Lorsque cette nouvelle parvint à Landsberg, l'un des frères de la femme, plus avisé que les autres, se rendit à Rome avec la cédule et, devant le gouverneur, accusa le moine. Pris de peur, celui-ci décida de rendre au frère de la femme une partie de l'argent par l'entremise d'amis et d'en donner une partie au gouverneur. Il lui en resta un petit quelque chose, mais bien peu, au moyen duquel il poursuit aujourd'hui encore sa vie misérable et infâme.

Nous restâmes là le soir et nous rendîmes le lendemain à Schwangau, un bourg appartenant également au duc Albert de Bavière, qui l'avait entouré d'une nouvelle muraille, si bien qu'il y avait peu de maisons. Nous logeâmes dans une auberge où, le soir venu, arrivèrent beaucoup d'étrangers, parmi lesquels se trouvait un évêque, qui était l'émissaire du roi Ferdinand d'Espagne¹⁵⁹ auprès de l'Empereur. Celui-ci, sautant d'un sujet de conversation à l'autre, entreprit de louer son Roi sur tous les plans. Il affirmait en particulier que ce dernier était un capitaine en tous points excellent à la guerre et qu'il était très juste et travailleur en temps de paix¹⁶⁰.

Venafro le contredisait volontiers, parce qu'il lui semblait ainsi mieux démontrer son éloquence et parce qu'il vouait une haine particulière au roi Ferdinand, car celui-ci avait laissé le roi Frédéric¹⁶¹ perdre son État et en avait

159 Ferdinand II d'Aragon (1452-1516).

160 Selon Vettori, il s'agit là d'une qualité propre aux grands hommes, ainsi qu'il le note dans son *Sommario* en prenant comme exemple Pompée, « un homme en tout point excellent, en temps de paix comme en tant de guerre », in Francesco Vettori, *Sommario della Istoria d'Italia, op. cit.*, p. 136. Voir par ailleurs Francesco Guicciardini, *Relation d'Espagne, infra*, p. 218-219.

161 Frédéric I^{er} d'Aragon, roi de Naples.

pris une partie pour lui. Il lui répondit donc qu'il ignorait que celui-ci eût démontré quoi que ce fût d'excellent dans les armes et que, s'il avait triomphé en de nombreux lieux, tout le mérite en revenait à ses capitaines, et non pas à lui, qui avait bien plus obtenu par la trahison que par la vertu¹⁶² : il avait trompé le roi de Grenade¹⁶³, puis le roi Frédéric qui, alors qu'il attendait de lui une aide, découvrit que l'armée qu'il pensait avoir été envoyée en sa faveur lui était ennemie¹⁶⁴. Gonzalve¹⁶⁵ obtint par la suite la victoire contre les Français, tandis que le Roi était en Espagne (et la récompense qu'il en retira fut qu'il devint aussitôt suspect aux yeux de ce dernier, qui le déchet de toutes ses responsabilités et le fait vivre encore aujourd'hui retiré dans un coin de l'Espagne¹⁶⁶). En outre, dans les actions de paix, il était incapable de voir ou de discerner en celui-ci tant de justice et de bonté, car il voyait qu'il laissait la Reine gouverner nombre de choses, tandis qu'il s'employait à prendre du plaisir, tantôt avec d'autres femmes, tantôt grâce au jeu, tantôt grâce à la chasse.

L'Évêque lui trouvait des excuses, prétextant qu'il y avait bien longtemps qu'il avait organisé sa milice de sorte qu'il y eût des capitaines valeureux, qu'il avait soumis la région de Grenade par la force, et non par la tromperie. Par ailleurs, sachant que le roi Frédéric était en train de perdre le royaume de Naples et qu'il ne pouvait l'aider, il préféra en obtenir une partie pour lui plutôt que de l'abandonner tout entier au roi de France. Il s'ensuivit que Gonzalve, grâce à sa vertu et sa circonspection, put chasser les Français de tout ce royaume. Ce dernier était avec raison devenu suspect à ses yeux, car il apprit avec certitude qu'il projetait de devenir roi et néanmoins, par respect pour sa vertu, il lui laissa la vie sauve et se contenta de faire en sorte qu'il ne pût lui nuire. Et il donnait une grande autorité à la Reine, parce qu'il était son obligé et la savait femme de très grande valeur¹⁶⁷. S'il s'abandonnait au plaisir avec d'autres femmes, c'était là chose naturelle et jamais il n'en prit une de force, ni n'éleva quelqu'un en grade par leur intermédiaire. Il ne voulait point nier qu'il s'adonnât au jeu, mais que jamais en la matière il n'usa de tromperie

162 Ce dialogue rapporté fait écho à celui que mènent Vettori et Machiavel dans leur correspondance. Dans sa lettre du 29 avril 1513, le second indique à plusieurs reprises combien les succès de Ferdinand doivent davantage à son astuce et à sa chance qu'à sa sagesse et à sa prudence. Cette opinion se trouve confirmée par Vettori, en des termes similaires, dans sa lettre du 16 mai 1514, in Niccolò Machiavelli, *Lettere à Francesco Vettori e a Francesco Guicciardini*, op. cit., p. 134-137 et 240.

163 Voir Francesco Guicciardini, *Relation d'Espagne*, infra, p. 215.

164 *Ibidem*, infra, p. 219.

165 Gonzalo Fernández de Córdoba (1453-1515), dit Le Grand Capitaine.

166 Après avoir, en 1503, remporté les victoires de Cérignoles et du Garigliano, qui contraignirent les Français à capituler à Gaète le 1^{er} janvier 1504, il fut rappelé en Espagne par Ferdinand d'Aragon en 1506, puis tomba en disgrâce. Machiavel en fait l'un des paradigmes du vertueux qui subit la suspicion du prince, in Niccolò Machiavelli, *Discorsi...*, I, 29, op. cit., p. 118-119. Dans sa lettre à Machiavel du 15 décembre 1514, Vettori déduit de la lecture du premier livre du *De Fortuna* de Pontano, dont le Grand Capitaine est le dédicataire, que « le courage, la prudence ou la force, ou n'importe quelle vertu, ne peuvent rien si la fortune vient à manquer », in Niccolò Machiavelli, *Lettere a Francesco Vettori e a Francesco Guicciardini*, op. cit., p. 270.

167 Voir Francesco Guicciardini, *Relation d'Espagne*, infra, p. 216.

et qu'il accepta toujours plus facilement de perdre que de gagner¹⁶⁸. La chasse, enfin, convient aux princes, qui doivent grâce à elle s'aguerrir pour ne pas devenir paresseux ou croupir dans l'oisiveté, et devenir ainsi plus robustes, tant dans les choses de la milice que dans les autres affaires dont ils doivent s'occuper¹⁶⁹.

Venafro avait préparé sa réponse mais, comme il était déjà tard, je craignis que, de ces paroles modérées, on en arrivât à d'autres moins convenables. Je m'ingéniai donc à rompre là la discussion et à faire en sorte que chacun allât se reposer pour que nous puissions nous lever tôt le lendemain matin.

Une fois que nous nous fûmes levés, c'est par un très grand froid et sur de mauvaises routes, rendues exécrales par la neige, que nous nous rendîmes le soir venu dans un hameau nommé Oberammergau, un lieu très sauvage et pauvre. Pour pouvoir vivre, la plupart des habitants consacrent leur temps à graver minutieusement des os et à insérer des crucifix ou d'autres images ainsi gravées à l'intérieur de coquilles de noix ou de semblables objets, qu'ils emportent alentour pour les vendre. Le soir venu, nous y trouvâmes le lieutenant du marquis Joachim de Brandebourg, logé là avec cinquante lances qu'il menait à Trente, ainsi qu'il avait été décidé lors de la Diète.

Les hommes d'armes allemands sont beaucoup plus véloces que les Italiens ou les Français, parce qu'ils sont légèrement armés et que leurs chevaux ne portent pas de selles caparaçonnées ou bardées¹⁷⁰, et ils n'ont pas de charrois avec eux. Au sein de ces cinquante lances, il y avait un seul et long chariot tiré par des chevaux, sur lequel toute la compagnie dispose ce qu'elle veut transporter. Lorsque le camp tout entier se réunit, ces chariots peuvent servir, en cas de nécessité, à protéger le camp.

Le lendemain, chevauchant encore en des lieux escarpés et hostiles, nous atteignîmes péniblement Garmisch-Partenkirchen, un bourg ainsi nommé. Ayant envoyé en avant nos Allemands pour chercher un logement, nous perdîmes notre chemin, car aucun de nous n'était capable de demander, ni ne se souvenait bien du lieu où il nous fallait aller. Nous arrivâmes ainsi à un pont, qui se trouvait être la route pour aller à Munich en Bavière. Je me souvins cependant du nom, demandai du mieux que je pus et pris un guide qui nous conduisit à Garmisch-Partenkirchen.

Le soir, en raison du froid et du trajet long et malaisé, Venafro fut pris de fièvre et il fallut garder allumés toute la nuit les lumières et le feu pour faire des clystères, de sorte que l'un de ses serviteurs, peut-être échauffé par le vin ou bien terrassé par la fatigue, mit le feu à l'un des lits de la chambre où il se trouvait. L'agitation fut grande. Tout le bourg accourut pour l'éteindre, ainsi qu'il est coutume en Allemagne où, dans la mesure où la plupart des maisons sont en bois, on a soigneusement mis en place et organisé les moyens et les

168 Ce trait de caractère de Ferdinand est développé par Vettori dans son *Sommario della Istoria d'Italia*, *op. cit.*, p. 171-172.

169 Flagrante est la similitude entre ce portrait et celui du duc d'Urbin, qui semble en être une réécriture, in Francesco Vettori, *Vita di Lorenzo de' Medici*, *op. cit.*, p. 272.

170 Voir Machiavel, *Portrait des choses de France*, *supra*, p. 174-175.

remèdes pour éteindre le feu, si bien qu'on l'éteignit sans grand dommage. Nous partîmes avant le lever du jour et nous arrê tâmes de bonne heure dans une bourgade fortifiée du nom de Zival¹⁷¹ sise sur une haute montagne.

Là, fatigués par la mauvaise route et pour n'avoir pas dormi la nuit précédente, nous dînâmes de bonne heure et allâmes nous reposer. Le jour suivant, nous nous rendîmes à Innsbruck où, le lendemain matin, une femme fut condamnée par le préposé à la justice à être brûlée vive pour un crime qu'elle avait commis et qui sera long à narrer, mais qui nous permettra de constater combien les femmes sont désireuses de vengeance et rusées dans leur façon de se venger¹⁷².

Souvent se rendait à Innsbruck un gentilhomme du nom d'Andrea Delitestan qui avait ses possessions tout près. Il était apparenté à messire Paolo Delitestan, qui comptait parmi les premiers hommes que l'Empereur gardait auprès de lui¹⁷³. Cet Andrea était un jeune homme de vingt ans. Peu de temps auparavant, il avait perdu son père, qui lui avait laissé de bonnes possessions, ainsi que de l'argent, des bijoux et d'autres biens meubles. Comme cela se produit souvent chez ceux qui sont riches et plongés dans l'oisiveté, il s'éprit d'une femme d'Innsbruck, fille d'un boulanger, et, avec l'accord du père, il passa quelques années à s'adonner avec elle au plaisir. Or, bien qu'il fût poussé par de nombreux amis et parents à prendre femme, il ne voulait rien entendre. Parvenu cependant à l'âge de vingt-cinq ans, y étant tout le jour incité par des paroles et finalement contraint par l'Empereur, il prit pour femme l'une des filles d'un gentilhomme du comté du Tyrol, belle, honnête, noble et avec une bonne dot.

Lorsque cela parvint aux oreilles de la boulangère, qui s'appelait Lisabetta¹⁷⁴, celle-ci, comme on peut l'imaginer, en fut fort marrie. Elle était convaincue d'avoir été brutalement privée de son amoureux et des biens – qui n'étaient pas minces – qu'elle en retirait. Cependant, après qu'il se fut rendu chez elle comme avant et qu'il lui déclara avoir tant été influencé par l'Empereur qu'il n'avait pu se refuser à prendre femme, elle fit mine de le croire et lui fit bonne figure comme auparavant. Et ils continuèrent à s'adonner ensemble au plaisir, jusqu'à ce qu'arrivât pour Andrea le moment de consommer son mariage. Afin de faire de plus somptueuses noces, il décida de les célébrer à Innsbruck, car il pouvait jouir du palais de l'Empereur, qui était alors absent.

Comme le jour des noces était arrivé, Lisabetta pria Andrea, le soir où il devait s'unir à sa femme, d'accepter de venir après le souper chez elle et de s'unir d'abord à elle. Elle désirait cette faveur, car c'était là l'ultime fois qu'ils

171 Sans doute Seefeld.

172 On retrouve une semblable généralisation dans la lettre qu'adresse Vettori à Machiavel le 16 janvier 1515 : il y note ainsi que, « le plus souvent, les femmes aiment la fortune et non point les hommes, et, lorsque celle-ci varie, elles varient elles aussi », in Niccolò Machiavelli, *Lettere a Francesco Vettori e a Francesco Guicciardini*, op. cit., p. 281.

173 Voir la lettre de Francesco Vettori aux Dix en date du 28 mars 1508, in Niccolò Machiavelli, *Legazioni e commissarie*, vol. 2, op. cit., p. 1125-1126.

174 Lisabetta est le prénom de l'héroïne de la tragique nouvelle de l'amant assassiné, dont la tête est enterrée dans un plant de basilic dans la nouvelle IV 5 du *Décameron*.

pourraient prendre du plaisir ensemble. Il le lui promit. Elle, désireuse de nuire à Andrea et à sa femme, ne se soucia donc aucunement de se mettre également en danger.

Le matin du jour où, le soir venu, elle devait s'unir à Andrea, elle sortit d'Innsbruck de bonne heure, vêtue à la manière d'une servante, et, faisant mine de se rendre dans une église par dévotion, elle s'arrêta en chemin devant la porte d'une maisonnette où vivaient deux jeunes lépreux. Tandis qu'elle se trouvait là passa un messenger de la Cour qui, comme le veut la coutume, allait porter des assignations dans la région. Il lui sembla reconnaître Lisabetta. Il s'étonna grandement de la voir ainsi vêtue et seule à cette heure, mais il ne dit rien.

L'un des jeunes lépreux sortit sur le pas de la porte et elle lui demanda un verre d'eau. Il lui répondit que, étant infecté, il ne lui donnerait pas d'eau, car il ne voulait pas lui nuire. Lisabetta lui répondit que non seulement elle boirait dans son verre, mais qu'elle ferait également autre chose s'il le souhaitait. Ainsi tenté, le lépreux, qui était encore jeune et rendu plus libidineux qu'avant par son mal, accepta l'invitation et, l'ayant emmenée dans la maison, usa d'elle plusieurs fois, et son compagnon en fit ensuite de même. Lorsque le moment lui sembla venu, elle les quitta et retourna chez elle où, pleine de désir, elle attendit l'arrivée d'Andrea.

Honorant sa promesse, ce dernier vint au moment prévu, s'unir à son aimée et fut infecté par la lèpre puis, lorsque le moment lui sembla venu, non sans larmes, il s'en alla. Dès qu'il fut parti, Lisabetta ordonna qu'on lui préparât un bain, se lava avec grand soin et chassa d'elle l'infection par ce moyen. Une fois la nuit tombée, Andrea se coucha aux côtés de sa femme et, comme il n'eut de cesse de s'unir à elle, l'un et l'autre devinrent lépreux en l'espace d'un mois. Il leur était impossible de savoir d'où pouvait provenir un tel mal, et tous ceux qui l'apprenaient s'en attristaient. Lorsque la nouvelle de cette affaire parvint au messenger, celui-ci se souvint d'avoir vu Lisabetta devant la porte des lépreux et, comme il était connu de tous qu'Andrea en avait fait sa concubine, il en vint à la soupçonner, puisque ce dernier avait pris femme, d'avoir voulu se venger. C'est pourquoi, afin de gagner quelque argent, il se rendit auprès du préposé à la justice et lui fit part de ses soupçons. Celui-ci fit aussitôt quérir Lisabetta et, en peu de mots, obtint d'elle la vérité, car elle avoua volontiers la chose précisément comme elle s'était déroulée. Elle n'avait pas l'impression d'avoir le moins du monde fauté et affirmait, au contraire, avoir fait tout cela par vengeance. Vérifiant auprès d'Andrea que tout ce qu'avait dit Lisabetta était vrai, le préposé la condamna alors au bûcher et, au matin, elle fut exécutée.

Nous poursuivîmes notre route, le 6 janvier, par un grand froid et sous la neige. Comme nous n'avions guère envie de chevaucher ce jour-là, nous fûmes conduits par notre guide à Sterzing, à sept milles allemands d'Innsbruck. Nous arrivâmes de nuit. Toutes les maisons étaient pleines de fantassins, si bien que nous parvînmes à grand peine à obtenir une chambre, où nous nous installâmes, Venafro, Antimaco et moi, avec nos serviteurs. Et, parce qu'il était impossible de dormir durant la nuit en raison du vacarme qu'on entendait

dans cette maison, quelques-uns de nos serviteurs commencèrent à jouer aux cartes. Antimaco, qui faisait le religieux et peut-être l'hypocrite, s'irrita de les voir jouer et les réprimanda. Venafro, qui était peu religieux et trop libéral, les défendit : il dit à Antimaco que, puisqu'il n'était pas possible de dormir cette nuit-là dans ce logement, il fallait l'occuper par des discussions et, de ce fait, s'il souhaitait prendre le parti de condamner le jeu, il désirait pour sa part prendre celui de le défendre et de répondre à tout ce qu'il dirait. S'étant ainsi mis d'accord, ils s'occupèrent une bonne partie de la nuit. Leur discussion fut longue et agréable, et sans doute pas inutile, aussi la transcrirai-je sous forme de dialogue. C'est Antimaco qui commença.

ANTIMACO. – Je me suis souvent trouvé surpris de ce que certains hommes qui sont tenus pour prudents s'adonnent à ce point au jeu et prétendent le faire pour fuir l'oisiveté et pour passer le temps de la manière la moins ennuyeuse possible. Je pense me tromper sur nombre de choses, mais je veux, sur ce point, parler avec audace et affirmer que le jeu, chez les hommes de toute condition, est un vice aussi pernicieux que tout autre. Ainsi, les princes qui ont ce vice donnent un mauvais exemple à leurs sujets, et c'est en vain qu'ils perdent le temps qu'ils devraient consacrer à réfléchir à la manière de bien gouverner et à écouter ceux qui en ont besoin, ce dont s'ensuivent d'innombrables désordres. Plongé dans celui-ci, les nobles délaissent toute autre affaire. Les riches marchands s'appauvrissent et les pauvres sont conduits au désespoir. Les jeunes, s'ils se mettent à gagner, deviennent prodigues, luxurieux et libidineux. S'ils se mettent à perdre, ils perdent leur âme en même temps que leur argent et s'avilissent, et ceux qui auraient été des hommes de valeur deviennent vils, dénués de valeur et malhonnêtes. Les malheureux artisans consomment dans le jeu l'argent et le temps qu'ils auraient dû consacrer à nourrir leurs familles. Les paysans délaissent leurs cultures. De ce vice maudit s'ensuivent ainsi tous les désordres qui non seulement peuvent être énoncés, mais même imaginés. On pourrait parler de cela jusqu'à demain matin, mais je veux attendre ta réponse.

VENAFRO. – Tu jugeras peut-être que je serai trop long dans ma réponse, mais il n'est pas possible de réfuter en peu de mots tes arguments subtils et bien articulés. Je pars du présupposé que, tout ce que font les hommes en ce monde, ils le font dans le but d'en retirer du plaisir. Cela est, chaque jour, démontré par l'expérience car, si l'on commence par ceux qui vivent dans la crainte de Dieu et observent scrupuleusement notre religion, on voit avec certitude qu'ils n'ont d'autre but que le plaisir, car ils se persuadent – et telle est la vérité – que l'âme, lorsqu'elle aura quitté le corps, se réjouira de triompher dans le royaume céleste et de goûter à toutes les béatitudes et les félicités qu'on peut imaginer, et qu'ensuite elle s'unira à nouveau au corps pour demeurer toujours dans la paix et dans la joie.

Parmi les hommes qui vivent dans le monde, les uns placent le plaisir dans l'ambition, la gourmandise, la concupiscence ou l'accumulation d'argent, les autres dans l'éducation de leur famille selon de bonnes mœurs et

d'autres encore dans le désir d'être un fervent défenseur des pauvres et de préférer le bien public au sien propre.

Ceci étant posé, si quelque manière de faire plaisir à tous ou presque a été trouvée, je ne sais en vertu de quelle raison on pourrait blâmer le jeu : il empêche qu'on ressente la douleur de l'âme et du corps ; il détourne l'homme de la concupiscence, de la gourmandise, de l'avarice, de la cruauté et, ainsi, de tous les défauts qui s'abattent sur les hommes¹⁷⁵. Et, bien qu'il soit cause de nombreux errements, les médecins disent qu'il n'est pas de médicament qui soit profitable au corps et n'ait pas en lui quelque source de dommage. Le vin, consommé avec modération, est bénéfique tandis que, sans modération, il nuit : ainsi le jeu a-t-il en soi de nombreux défauts, mais cela vient de ce qu'il n'est pas utilisé comme il convient. Le coït est cause de la conservation du genre humain, mais celui qui ne penserait à rien d'autre mériterait d'être blâmé. Manger sustente le corps, mais celui qui mangerait toujours serait une bête. C'est pourquoi il ne faut pas condamner totalement le jeu, mais condamner ceux qui l'usent mal et sans discernement.

Et puisque tu me dis qu'il occupe le temps, cela, on ne peut le nier. Mais à qui ne reste-t-il pas du temps ? Et qui n'en consume pas une grande partie à dormir plus que de besoin, à parler et à médire d'untel ou d'untel, et à raconter des fables et des récits qui ne sont d'aucun profit ? Plût à Dieu que les princes, ce temps qu'ils emploient à réfléchir aux guerres, à troubler les peuples, à causer de nouveaux tourments et à ne pas les laisser vivre, ils l'employassent plutôt à jouer ! Car qu'y a-t-il de plus contraire à notre religion que la guerre ? Notre Sauveur ne nous exhorte pas à autre chose qu'à la paix. Cependant, l'ignorance des hommes est telle qu'un prince inquiet, cruel et belliqueux fait l'objet de louanges, et qu'on en blâme un autre qui, tranquille et pieux, se consacre aux plaisirs...

Mais je ne veux point, mon cher Antimaco, que tu me répondes, car notre conversation durerait trop longtemps. Il me suffit d'avoir dit ce qui me venait à l'esprit, et je sais que tu es trop âgé pour pouvoir te défaire de ton opinion¹⁷⁶.

175 Vettori réitère l'idée selon laquelle le jeu est tolérable, voire utile, car il apaise les peines dans sa *Vita di Piero Vettori*, *op. cit.*, p. 257.

176 Cette fin abrupte rappelle fortement celle du *Sacco di Roma*, *op. cit.*, p. 296.

Machiavel et l'Allemagne

Rapport sur les choses de l'Allemagne rédigé en ce jour du 17 juin 1508

L'Empereur tint à Constance, en juin dernier¹, la Diète² de tous les princes d'Allemagne, afin de provisionner son passage en Italie en vue de son couronnement. Il la tint, de son propre *motu* et aussi parce qu'il avait été sollicité à cette fin par l'homme du Pontife³, qui lui promettait un grand soutien de la part du Pontife. L'Empereur demanda à la Diète trois mille chevaux et seize mille fantassins pour cette entreprise, et il promit d'y ajouter des siens pour atteindre les trente mille hommes. La raison pour laquelle il demandait si peu de soldats pour une telle entreprise fut la suivante : d'abord parce qu'il crut qu'ils suffiraient, étant persuadé qu'il pourrait tirer parti des Vénitiens et d'autres États d'Italie, comme on le dira plus loin. Et jamais il ne crut que les Vénitiens lui feraient défaut, car il les avait aidés peu de temps auparavant, quand ils redoutaient le roi de France après l'acquisition de Gênes⁴. (Car il avait, sur leur requête, envoyé environ deux mille hommes à Trente ; il avait fait courir le bruit qu'il voulait rassembler les princes et était allé en Souabe pour menacer les Suisses, dans le cas où ils ne se détacheraient pas de la France, ce qui fit que le roi Louis, juste après avoir pris Gênes, s'en retourna à Lyon). Ainsi, ayant l'impression d'avoir éloigné d'eux la guerre, l'Empereur croyait fermement qu'ils devaient lui en être reconnaissants, et il déclara à plusieurs reprises qu'en Italie « *non habebat amicos praeter Venetos*⁵ ». Les autres raisons en vertu desquelles il demanda si peu de soldats furent les suivantes : afin que l'Empire lui en promît plus promptement et observât sa parole, et afin qu'il

1 La Diète s'ouvrit en réalité le 27 avril 1507.

2 Voir Vincenzo Querini, *Relazione di Vincenzo Quirini...*, *op. cit.*, p. 9-11 et 36-37.

3 Il s'agit de Costantino Arianiti Comneno (v. 1456-1530), duc d'Acaia, que le Pape, qui craignait un accroissement de la puissance française après la rencontre entre Louis XII et Ferdinand le Catholique à Savone, avait envoyé auprès de Maximilien pour lui assurer qu'il serait reçu à Rome avec tous les honneurs dus.

4 Louis XII prit Gênes, qui appartenait aux Sforza depuis 1487, en octobre 1499.

5 Littéralement : « Il n'avait pas d'amis, hormis les Vénitiens ».

consentît plus volontiers à mettre tous ces gens sous ses ordres et ne cherchât point à leur donner, au nom de l'Empire, des capitaines qui l'accompagnassent. Car ne manquèrent pas, au sein de la Diète, ceux (au nombre desquels on compta l'archevêque de Mayence⁶) qui rappelèrent qu'il serait bon de rendre l'entreprise gaillarde, de réunir au moins quarante mille hommes et de leur donner, au nom de l'Empire, quatre capitaines, etc. De ce fait, l'Empereur se mit en colère contre eux et déclara : « *Ego possum ferre labores, volo etiam honores*⁷ ». Ainsi s'accorda-t-on sur ces dix-neuf mille hommes et pour que lui fussent donnés, de surcroît, cent-vingt mille florins, tant pour subvenir aux nécessités de la campagne que pour solder cinq mille Suisses six mois durant, selon ce qui lui semblerait être le mieux. L'Empereur proposa que les troupes fussent rassemblées dans leur campement le jour de la Saint-Gall⁸, estimant qu'il aurait largement le temps de les rassembler et que cela convenait à leur manière de faire la guerre. Il jugea en outre que, dans cet intervalle de temps, il aurait mené à bien trois choses : la première, qu'il aurait gagné à sa cause les Vénitiens, dont il ne se défia jamais jusqu'au dernier moment, malgré le renvoi de leur ambassadeur⁹, comme on le sait ; la seconde, qu'il aurait retenu les Suisses ; la troisième, qu'il aurait obtenu du Pontife et d'autres seigneurs d'Italie une bonne quantité d'argent. Il s'employa donc à négocier ces choses. Arriva la Saint-Gall : les troupes commencèrent à se rassembler et, de ces trois choses, il n'en avait mené aucune à bien. Dans la mesure où il estimait ne pas pouvoir se mettre en marche et où il ne se sentait pas encore à même de diriger ces troupes, il les envoya à Trente pour les unes, ailleurs pour les autres. Mais il n'abandonnait pas les négociations, si bien qu'il se retrouva en janvier, ayant épuisé la moitié du temps accordé par la provision de l'Empire et sans avoir fait une seule chose. Se voyant ainsi réduit, il tenta, *ultimum de potentia*¹⁰, d'avoir avec lui les Vénitiens, auxquels il envoya le frère Bianco¹¹ ; auxquels il envoya le père Luca¹² ; auxquels il envoya le despote de Morée et ses hérauts à maintes reprises¹³. Et plus il leur courait après, plus ceux-ci discernaient sa faiblesse et plus l'envie les quittait, et ils ne reconnaissaient là aucune des raisons pour lesquelles se constituent les alliances entre États¹⁴, c'est-à-dire soit pour être défendu, soit par crainte d'être attaqué, soit en vue d'un profit. Ils se voyaient au contraire entrer là dans une compagnie où les dépenses et le danger étaient pour eux, mais le profit pour autrui. De ce fait, l'Empereur,

6 Jacob von Liebenstein.

7 Littéralement : « Je peux endurer les peines ; je veux aussi les honneurs ».

8 Le 1^{er} juillet.

9 Querini, fut expulsé en octobre 1507 de la Cour impériale, après que Venise eut refusé l'alliance que lui proposait Maximilien. Voir Francesco Vettori, *Voyage en Allemagne, supra*, p. 101.

10 Littéralement : « en dernier recours, par la force ».

11 Gerolamo Landriani, Général des Humiliés. Voir Francesco Vettori, *Voyage en Allemagne, supra*, p. 107.

12 Luca de Renaldi (1451-1511).

13 En juin 1507, puis en janvier 1508, l'Empereur envoya plusieurs émissaires pour tenter de nouer une alliance avec les Vénitiens. On peut notamment citer, parmi eux, Costantino Arianiti, Georg von Neideck et Camillo de' Monti.

14 C'est-à-dire les alliances entre États.

confronté à des alternatives limitées, décida sans perdre davantage de temps de les assaillir, croyant d'aventure les amener à changer d'avis (et peut-être cette intention lui fut-elle suggérée par ses émissaires) ou au moins, au prétexte de cet assaut, faire en sorte que l'Empire renforçât et accrût ses aides, dans la mesure où les premières n'avaient pas suffi. Puisqu'il savait que, sans de plus grandes aides pour le soutenir, il ne pouvait faire la guerre, sauf à laisser le pays sans défense, il réunit avant l'assaut, le 8 janvier à Bolzano, un lieu sis à une journée au nord de Trente, la Diète du comté du Tyrol. (Ce comté représente toute la part que possédait son oncle¹⁵ et lui rapporte plus de trois cents mille florins sans qu'il y impose aucune redevance ; il fournit plus de seize mille hommes de guerre ; ses habitants sont très riches¹⁶). Cette Diète délibéra dix-neuf jours durant : elle décida finalement de donner mille fantassins pour son passage en Italie et, si cela ne suffisait pas, d'aller jusqu'à cinq mille pendant trois mois et, au besoin, jusqu'à dix mille pour la défense de la contrée¹⁷. Après cette conclusion, il s'en alla à Trente et, le 6 février, il lança ces deux assauts en direction de Rovereto et de Vicence, avec environ cinq mille hommes, ou moins, entre l'un et l'autre de ces lieux. Ensuite, il s'en alla aussitôt et, avec environ mille cinq cents fantassins, associés aux gens du lieu, il entra dans le Val di Cadore en direction de la région de Trévis. Il pilla une vallée et prit plusieurs forteresses. Voyant que les Vénitiens ne réagissaient pas, il abandonna ces fantassins sans raison et se retira en Souabe pour connaître les intentions de l'Empire. Les fantassins restés dans le Cadore furent tués. Aussi y envoya-t-il le duc de Brunswick¹⁸, dont on ne sut jamais rien. Il réunit la Diète en Souabe le troisième dimanche du Carême¹⁹. Puisque, l'ayant reniflée, il lui trouva mauvaise odeur, il s'en alla du côté de la Gueldre et envoya le père Luca auprès des Vénitiens pour négocier une trêve, qui fut conclue le 6 du présent mois de juin²⁰, après qu'il eut perdu ce qu'il possédait dans le Frioul et failli perdre Trente : celle-ci fut défendue par le comté du Tyrol car, à cause de l'Empereur et des troupes de l'Empire, il s'en fallut de peu qu'on la perdît puisque, face aux plus grands périls de la guerre, elles le quittaient toutes au terme de leurs six mois d'engagement.

Je sais que les hommes, lorsqu'ils apprennent cela et qu'ils l'ont vu, sont troublés et se perdent en de multiples conjectures : ils ne savent pas pourquoi on n'a pas vu les dix-neuf mille hommes promis par l'Empire, ni pourquoi l'Allemagne n'a pas réagi à la perte de son honneur, ni pour quelle raison l'Empereur s'est à ce point trompé. Ainsi chacun varie-t-il quant à ce qu'il faut redouter ou espérer pour l'avenir, et sur la direction vers laquelle peuvent tendre les choses. Pour ma part, puisque je me suis trouvé sur place et qu'à

15 Sigismond de Habsbourg (1427-1496) abdiqua en 1490 en faveur de Maximilien.

16 Un intéressant tableau du comté du Tyrol au début du XVI^e siècle est dressé in Leandro Perini, « La guerra dei contadini nel Tirolo », *Studi Storici*, Anno 7, n° 2, 1966, p. 390-392.

17 Vincenzo Querini parle pour sa part de 22 000 hommes, extensibles à 30 000, in Vincenzo Querini, *Relazione di Vincenzo Quirini...*, op. cit., p. 36-37.

18 Henri I^{er} de Brunswick-Wolfenbüttel.

19 L'Empereur tint la Diète à Ulm le 26 mars 1508.

20 L'Empereur fut contraint de signer une trêve de trois ans avec Venise le 7 (et non le 6 comme indiqué par Machiavel) juin 1508. Voir Ugo Dotti, *La révolution Machiavel*, Grenoble, Million, 2006, p. 231-232.

moult reprises j'ai entendu de nombreux hommes dissenter à ce sujet, et puisque je n'ai pas eu d'autre occupation que celle-ci, je rapporterai toutes les choses dont j'ai fait mon profit²¹. Si ce n'est pas le cas lorsqu'elles sont prises isolément, celles-ci, une fois mêlées toutes ensemble, répondront aux interrogations énoncées plus haut. Je ne les donne pas pour vraies ni raisonnables, mais pour des choses que j'ai entendues, car il me semble que l'office d'un serviteur est de présenter à son seigneur ce qu'il entend, afin que ce dernier puisse faire son profit de ce qui s'y trouve de bon²².

Tous ceux que j'ai entendus en parler s'accordent à dire que, si l'Empereur bénéficiait de l'une de ces deux choses, tous ses desseins en Italie seraient à coup sûr couronnés de succès, compte-tenu de la situation de cette dernière. Ces choses sont les suivantes : qu'il modifie sa nature, ou bien que l'Allemagne l'aide réellement²³. Pour commencer par la première, on dit que, compte-tenu de ses ressources, s'il savait en tirer parti, il ne serait inférieur à aucun autre potentat chrétien. On dit que ses États lui procurent six cents mille florins de revenus, sans qu'il impose la moindre redevance, et que la charge impériale lui vaut cent mille florins. Ces revenus lui appartiennent entièrement et il ne les a subordonnés à aucune dépense obligatoire car, là où les autres princes doivent dépenser pour trois choses, lui ne dépense pas un sou : ainsi n'entretient-il pas d'hommes d'armes et ne paie-t-il pas de gardes pour les forteresses ni d'officiers dans les cités, puisque les gentilshommes du pays se tiennent armés selon son bon vouloir, que ce sont les hommes du cru qui gardent les forteresses et que les cités ont des bourgmestres, qui administrent leurs affaires²⁴.

Il pourrait de ce fait, s'il était roi d'Espagne, réunir en peu de temps et par lui-même tant de ressources que toutes ses entreprises seraient couronnées de succès. Car, avec un capital de huit ou neuf cents mille florins, l'Empire ne ferait pas si peu, et son pays ne ferait pas si peu, qu'il ne pourrait fortement s'agrandir. Ayant la possibilité, pour avoir des gens de guerre en tous lieux, de mener une guerre soudaine, il pourrait, dans la mesure où il est pourvu d'argent, mener aussitôt la guerre et trouver chacun dépourvu d'armée. À cela s'ajoutent la réputation qu'il tire du fait que son neveu²⁵ soit roi de Castille, duc de Bourgogne et comte de Flandre, ainsi que des liens qu'il possède avec l'Angleterre. Ces choses lui seraient d'un grand secours si elles étaient bien utilisées : tous ses desseins en Italie seraient ainsi, sans le moindre doute,

21 Intéressant est ici l'emploi de l'expression « *fare il mio capitale* » qui, du lexique marchand, est passée dans le langage courant des membres de la Chancellerie, puisqu'on la retrouve, par exemple, sous la plume de Biagio Buonaccorsi, dans la lettre qu'il adresse à Machiavel du 21 septembre 1506, in Niccolò Machiavelli, *Lettere*, op. cit., p. 163.

22 Voir Niccolò Machiavelli, *Memoriale a Raffaello Girolami*, op. cit., p. 123.

23 La conviction que l'Empereur se trouve, fondamentalement, en position de faiblesse est ancrée chez Machiavel depuis sa première légation en France, ainsi qu'on peut le constater à la lecture du *Discursus de pace inter imperatorem et regem*, op. cit., p. 71-72.

24 Voir Vincenzo Querini, *Relazione di Vincenzo Quirini...*, op. cit., p. 14.

25 Charles de Habsbourg (1500-1558), futur empereur Charles Quint.

couronnés de succès. Cependant, malgré tous les revenus mentionnés plus haut, il n'a jamais un sou et, pire encore, on ne sait pas où passent ceux-ci²⁶.

Quant à sa gestion des autres choses, le père Luca qui, de tous les hommes qu'il emploie, est l'un des premiers, m'a dit ces mots : « L'Empereur ne demande conseil à personne et il est conseillé par tout un chacun. Il veut tout faire seul et il ne fait rien à son gré car, bien qu'il ne dévoile jamais *sponte*²⁷ ses secrets à quiconque²⁸, dès que son projet vient à être découvert, il en est détourné par ceux qui l'entourent et est éloigné de sa volonté première²⁹. Ces deux qualités, la libéralité et l'affabilité, qui font qu'il est loué par beaucoup de gens, sont celles qui causent sa perte³⁰ ». Davantage que pour toute autre chose, son passage en Italie effrayait pour la raison suivante : ses besoins s'accroissaient en effet avec la victoire, car il n'était pas pensable qu'il arrêtât sa marche si vite. S'il n'avait pas changé ses manières, quand bien même les feuilles des arbres d'Italie fussent devenues des ducats, elles ne lui auraient pas suffi. Il n'y avait rien qu'on ne pût alors obtenir avec de l'argent. Aussi beaucoup jugeaient-ils sages ceux qui renâclaient à lui donner de l'argent la première fois, car ils n'avaient pas à renâcler davantage à lui en donner la seconde³¹. Et s'il n'avait pas eu des actions en cours à l'encontre d'un potentat, il lui aurait demandé de lui en prêter ; et, si on ne lui en avait pas prêté, l'argent dépensé jusqu'alors aurait été perdu. Je peux vous en donner une preuve tout à fait véridique : lorsque messire Paul³² formula, le 29 mars, cette demande³³, c'est moi, après que Francesco avait été dépêché auprès de lui, qui allai le trouver avec le texte de votre requête³⁴. Lorsqu'il parvint au passage qui dit : « *Non possit imperator petere aliam summam pecuniarum etc.*³⁵ », il voulait qu'avant « *petere*³⁶ » on inscrîvît « *iure*³⁷ ». Comme je lui en demandai la raison, il répondit qu'il voulait que l'Empereur puisse vous réclamer de l'argent en prêt, ce à quoi je répondis de telle sorte qu'il fut satisfait. Notez ceci : de ses fréquents désordres naissent ses fréquents besoins et, de ses

26 En ouverture de son *Discours sur les choses de l'Allemagne*, Machiavel, partant de ce constat, aboutit à un jugement autrement plus sévère à l'encontre de Maximilien, coupable selon lui de dilapider ses revenus. Voir *infra*, p. 170.

27 Littéralement : « par lui-même ».

28 Voir la lettre de Machiavel aux Dix du 17 janvier 1508, in Niccolò Machiavelli, *Legazioni e commissarie*, vol. 2, *op. cit.*, p. 1066.

29 Voir le portrait de Maximilien, in Vincenzo Querini, *Relazione di Vincenzo Quirini...*, *op. cit.*, p. 26-27.

30 On retrouve ce passage, sous une forme abrégée, in Machiavel, *De Principatibus. Le Prince*, XXIII, 7, *op. cit.*, p. 191.

31 Il s'agit là, sans doute, d'une critique voilée de la faction oligarchique, qui voulait que gouvernement florentin accordât rapidement un prêt à Maximilien, tandis que le Gonfalonier et ses partisans se montraient plus réticents.

32 Paul von Liechtenstein (v. 1460-1513), secrétaire de Maximilien.

33 La demande financière adressée par l'Empereur à Florence.

34 Voir l'instruction donnée à Machiavel par les Dix, in Niccolò Machiavelli, *Legazioni e commissarie*, vol. 2, *op. cit.*, p. 1059-1061.

35 Littéralement : « que l'Empereur ne puisse demander une autre somme d'argent ».

36 Littéralement : « demander ».

37 Littéralement : « en droit ».

fréquents besoins, ses fréquentes requêtes et, de celles-ci, les fréquentes Diètes et, de son manque de discernement, les faibles résolutions et les très faibles mises à exécution.

S'il était toutefois venu en Italie, vous n'auriez pas pu le payer au moyen de Diètes comme le fait l'Allemagne. Cette libéralité est d'autant plus mauvaise pour lui qu'il lui faut, pour faire la guerre, beaucoup plus d'argent qu'à tout autre prince : étant donné, en effet, que ses sujets sont libres et riches, ils ne sont pas mus par le besoin ni par une quelconque affection, mais ils le servent sur ordre de leur communauté et pour leur solde, de sorte que, si l'argent n'arrive pas au bout de trente jours, ils partent aussitôt et ni les prières, ni l'espoir, ni les menaces ne peuvent les retenir s'ils n'ont pas leur argent. Si je dis que les habitants de l'Allemagne sont riches, c'est que telle est la vérité. Ce qui les rend riches, c'est, pour une large part, le fait de vivre comme des pauvres, parce qu'ils ne construisent pas, ne s'habillent pas et n'ont pas de meubles chez eux³⁸. Il leur suffit d'avoir en abondance du pain et de la viande, ainsi qu'un poêle dans lequel ils peuvent se protéger du froid. Ceux qui ne possèdent pas d'autres choses s'en passent et ne les recherchent pas³⁹. Ils dépensent en vêtements deux florins tous les dix ans, et chacun vit, selon son rang, dans cette proportion. On ne fait pas le compte de ce qui manque, mais de ce dont a besoin ; et leurs besoins sont bien inférieurs aux nôtres. De cette habitude, il résulte qu'il ne sort jamais d'argent de leur contrée, car ils se contentent de ce que produit leur contrée. Ils jouissent ainsi de cette vie rude et libre, et ils ne veulent pas aller à la guerre, sauf à être surpayés ; et même cela serait insuffisant si leurs communautés ne leur en donnaient pas l'ordre. Voilà pourquoi l'Empereur aurait besoin de beaucoup plus d'argent que le roi d'Espagne, ou que quelqu'un d'autre dont les sujets seraient autrement faits.

Sa bonne et affable nature fait que chacun, dans son entourage, le trompe. L'un des siens m'a dit que tout homme et toute chose ne peuvent le tromper qu'une seule fois, lorsqu'il s'en est aperçu. Mais les hommes sont si nombreux et les choses si nombreuses qu'il peut lui arriver d'être trompé tous les jours, quand bien même il s'en apercevrait toujours. Il a d'infinies vertus et, s'il corrigeait les deux qualités susmentionnées, il serait un homme en tout point parfait, car il est un parfait capitaine, il gouverne son pays avec une grande justice, il est affable lors des audiences, il est aimable et il possède bien d'autres qualités dignes d'un excellent prince : en conclusion, s'il corrigeait ces deux choses-là, tout le monde juge qu'il connaîtrait le succès en tout.

De la puissance de l'Allemagne, nul ne peut douter, car elle abonde en hommes, en richesses et en armes. Pour ce qui est des richesses, il n'est pas de communauté qui n'ait pas de réserves d'argent public : chacun dit que Strasbourg possède plusieurs millions de florins⁴⁰. Ceci naît du fait qu'elles

38 Voir Bernard Wicht, *L'idée de milice et le modèle suisse dans la pensée de Machiavel*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1995, p. 115-116 et 118-121, ainsi que le *Portrait des choses d'Allemagne*, *infra*, p. 171.

39 Dans ses *Discours*, Machiavel indique que « les républiques bien ordonnées doivent garder l'État riche et leurs citoyens pauvres », in Niccolò Machiavelli, *Discorsi...*, I, 37, *op. cit.*, p. 138.

40 Vettori indique pour sa part un montant de plusieurs centaines de milliers de florins – une évaluation sans doute plus réaliste, in Francesco Vettori, *Voyage en Allemagne*, *supra*, p. 101.

n'ont pas de dépenses qui leur ôtent plus d'argent des mains que celles qu'elles font pour entretenir leurs provisions. Comme elles ont beaucoup dépensé pour celles-ci, elles dépensent peu pour les renouveler ; et elles ont en cela une organisation⁴¹ magnifique, car elles ont toujours en fonds publics de quoi manger, boire et se chauffer pendant un an, ainsi que de quoi faire travailler pendant un an leurs industries, afin de pouvoir, en cas de siège, sustenter pendant une année entière et sans perte la plèbe et ceux qui vivent de leurs bras. Elles ne dépensent pas en soldats, car elles maintiennent leurs hommes armés et entraînés⁴². Pour ce qui est des salaires et des autres choses, elles dépensent peu, si bien que toutes les communautés sont riches en fonds publics. Il ne leur reste plus, désormais, qu'à s'unir aux princes pour favoriser les entreprises de l'Empereur, à moins qu'elles ne décident de le faire elles-mêmes, sans les princes, car elles y suffiraient. Ceux qui en parlent disent que la cause de la désunion réside dans les nombreuses humeurs contraires que l'on trouve dans cette province ; et, pour en venir à la désunion générale, ils disent que les Suisses⁴³ se sont attiré l'inimitié de l'Allemagne tout entière, tout comme les communautés celle des princes, et les princes celle de l'Empereur⁴⁴. Il semble peut-être étrange de dire que les Suisses et les communautés sont ennemis, alors que tous tendent vers le même but, qui est de préserver leur liberté et de se garder des princes. Mais leur désunion naît de ce que les Suisses sont non seulement les ennemis des princes⁴⁵, tout comme les communautés, mais également les ennemis des gentilshommes, car il n'y a, dans leur pays, ni l'une ni l'autre sorte, et ils jouissent d'une libre liberté, sans distinction aucune entre les hommes, à l'exception de ceux qui siègent dans les magistratures. Cet exemple des Suisses fait peur aux gentilshommes qui sont restés dans les communautés, et ils consacrent toute leur industrie à les maintenir désunies et peu amies de ceux-ci.

Sont également ennemis des Suisses tous les hommes des communautés qui vivent de la guerre et sont mus par une jalousie naturelle, car ils pensent être moins bien estimés que ces derniers dans le métier des armes, si bien qu'on ne peut en rassembler dans un même campement un nombre si petit ou si grand qu'ils n'en viennent pas aux mains.

Quant à l'inimitié des princes envers les communautés et les Suisses, il est inutile d'en parler davantage, puisque c'est chose connue, et il en va de même de celle qui oppose l'Empereur auxdits princes. Vous devez savoir que,

41 Sur l'analyse du lien entre le terme « *ordine* », employé ici, et l'organisation sociale et militaire chez Machiavel, voir Bernard Wicht, *L'idée de milice...*, *op. cit.*, p. 110-118.

42 Cette formulation est reprise telle quelle dans le chapitre X 8 du *De Principatibus. Le Prince*, *op. cit.*, p. 107. Sur l'analyse de ce passage et de ses échos dans l'œuvre successive de Machiavel, voir Raffaele Ruggiero, *Machiavelli e la crisi dell'analogia*, *op. cit.*, p. 107-108.

43 Voir la lettre de Machiavel aux Dix en date du 17 janvier 1508, in Niccolò Machiavelli, *Legazioni e commissarie*, vol. 2, *op. cit.*, p. 1063-1067. Sur l'intérêt de Machiavel pour les Suisses, voir Bernard Wicht, *L'idée de milice...*, *op. cit.*, p. 91-98, ainsi que Luigi Zanzi, *Machiavelli e gli "Svizzeri" e altre "machievellerie" filosofiche concernenti la natura, la guerra, lo stato, la società, l'etica e la civiltà*, Bellinzona, Edizioni Casagrande, 2009, p. 125-174

44 Voir Niccolò Machiavelli, *Discorsi...*, II 19, *op. cit.*, p. 296-298.

45 Voir Vincenzo Querini, *Relazione di Vincenzo Quirini...*, *op. cit.*, p. 24-25.

puisque l'Empereur voue une haine particulière aux princes et qu'il ne peut à lui seul les rabaisser, il a recouru aux communautés : c'est pour cette même raison que, depuis quelque temps, il a noué des discussions avec les Suisses, avec lesquels il lui semblait récemment avoir acquis une certaine confiance. Ainsi, si l'on considère toutes ces divisions *in comuni* et si l'on y ajoute ensuite celles qui séparent un prince d'un autre ou une communauté d'une autre, celles-ci rendent difficile l'union dont aurait besoin l'Empereur. Ce qui a entretenu l'espoir de chacun et qui, par le passé, rendait les entreprises de l'Empereur puissantes et vouées au succès, c'était qu'on ne voyait pas, en Allemagne, un prince susceptible de s'opposer à ses desseins, comme cela s'était produit par le passé : c'était et c'est encore la vérité. Mais, là où certains se trompaient, c'est que non seulement l'Empereur peut être bloqué si une guerre ou un tumulte se déclarent contre lui en Allemagne, mais qu'il peut également être bloqué si on ne l'aide pas. Et ceux qui n'osent pas lui faire la guerre osent lui refuser leur aide. Et ceux qui n'osent pas la lui refuser ont l'audace, après lui avoir fait des promesses, de ne pas les tenir. Et ceux qui n'osent pas cela non plus osent tout de même les différer au point qu'elles n'arrivent pas à temps pour qu'il puisse en tirer parti. Et toutes ces choses le blessent et le perturbent. On sait tout cela parce que, comme on l'a dit plus haut, la Diète lui a promis dix-neuf mille hommes et que leur nombre n'a jamais atteint les cinq mille. Cela découle sans doute en partie des causes mentionnées plus haut, en partie de ce qu'il a pris l'argent à la place de soldats et qu'il a pris d'aventure cinq au lieu de dix.

Pour en venir à une autre indication quant à la puissance de l'Allemagne et à son unité, je dis que cette puissance réside bien plus dans les communautés que dans les princes, car les princes sont de deux sortes, temporels ou spirituels. Les princes temporels sont quasiment réduits à un état de grande faiblesse, en partie à cause d'eux-mêmes, puisque chaque principat est partagé entre plusieurs princes, du fait qu'ils respectent un partage en parts égales de l'héritage, et en partie parce que l'Empereur les a tant rabaisés avec, comme on l'a dit, le soutien des communautés : ce sont ainsi des amis inutiles et des ennemis peu redoutables. Il y a également, comme on l'a dit, les princes ecclésiastiques qui, s'ils n'ont pas été annihilés par le partage des héritages, ont été réduits à peu de choses par l'ambition de leurs communautés, avec le soutien de l'Empereur. Ainsi les archevêques électeurs et autres semblables n'ont-ils aucun pouvoir sur leurs importantes communautés. Il a résulté de cela que ni eux, ni *etiam* leurs villes, puisqu'elles sont désunies, ne peuvent favoriser les entreprises de l'Empereur, quand bien même ils le voudraient. Mais venons-en aux communautés franches et impériales⁴⁶, qui sont le nerf de cette province, où il y a de l'argent et de l'ordre. Pour maintes raisons, celles-ci sont d'avis de le soutenir avec froideur, car leur intention première est de conserver leur liberté, et non d'accroître leur pouvoir. Et elles ne se soucient guère que d'autres puissent obtenir ce qu'elles ne désirent pas pour

46 Celles-ci, au nombre de soixante (parmi lesquelles se trouvaient notamment Aix-la-Chapelle, Cologne, Strasbourg et Worms), ne reconnaissaient pas d'autre autorité que celle de l'Empereur et pouvaient, de droit, envoyer leurs représentants lors des Diètes impériales. Voir Vincenzo Querini, *Relazione di Vincenzo Quirini...*, *op. cit.*, p. 12-14.

elles-mêmes. En outre, comme elles sont nombreuses et que chacune agit de sa propre initiative, leur contribution financière, quand elles veulent bien l'apporter, est tardive et n'a pas l'utilité qu'il faudrait. En voici un exemple : il y a neuf ans, les Suisses assaillirent l'État de Maximilien et la Souabe ; le Roi s'accorda avec ces communautés pour les repousser, et celles-ci s'engagèrent à maintenir en campagne quatorze mille hommes. Mais on n'en rassembla pas même la moitié car, lorsque ceux d'une communauté arrivaient, les autres s'en allaient si bien que, désespérant de mener à bien cette entreprise, l'Empereur conclut un accord avec les Suisses et leur laissa Bâle⁴⁷. S'ils ont agi de cette manière dans leurs propres entreprises, imaginez donc ce qu'ils feront dans les entreprises d'autrui ! Réunies, toutes ces choses font que leur puissance se trouve réduite et n'est guère utile à l'Empereur. Et parce que les Vénitiens, du fait du commerce qu'ils ont avec les marchands des communautés de l'Allemagne, ont compris cela mieux que quiconque en Italie, ils s'y sont mieux opposés : car, s'ils avaient craint cette puissance, ils ne se seraient pas opposés à elle. Et, quand bien même ils s'y seraient opposés, s'ils avaient cru qu'on pouvait l'unifier, jamais ils ne s'y seraient attaqués. Mais, parce qu'ils pensaient savoir que c'était impossible, ils ont été à ce point gaillards, comme on l'a vu. Toutefois, presque tous les Italiens qui se trouvent à la Cour de l'Empereur et que j'ai entendus discourir à ce propos demeurent attachés à l'espoir que l'Allemagne puisse s'unir autour de l'Empereur et que l'Empereur la prenne dans son giron et qu'on enrôle, maintenant, les capitaines et les troupes dont on discuta voici un an lors la Diète de Constance. Ils pensent que l'Empereur cédera désormais par obligation et qu'ils en feront volontiers de même pour restaurer l'honneur de l'Empire, et que la trêve ne leur causera pas d'ennui, puisqu'elle a été décidée par l'Empereur et non point par eux. Ce à quoi d'aucuns répondent ne guère croire qu'il en sera ainsi, car on voit en permanence que, dans une cité, les choses qui appartiennent au grand nombre sont négligées, et cela doit d'autant plus se produire dans une province. En outre, les communautés savent que la conquête de l'Italie se ferait au bénéfice des princes, et non au leur, car ceux-ci, contrairement à elles, peuvent venir jouir personnellement des régions italiennes. Et, là où le profit s'annonce inégal, les hommes rechignent à dépenser de manière égale. Ainsi cette question demeure-t-elle irrésolue, sans que l'on puisse déterminer ce qui va se produire. Voici ce que j'ai appris sur l'Allemagne.

Pour ce qui est du reste, au sujet de ce qui pourrait advenir quant à la paix et à la guerre entre ces princes, j'en ai entendu dire beaucoup de choses. Puisque celles-ci se fondent entièrement sur des conjectures et qu'on a ici⁴⁸ une connaissance plus exacte à ce sujet et un jugement plus sûr, je les laisserai de côté. *Valete.*

47 Le traité de Bâle (22 septembre 1499) amena la reconnaissance de la Confédération suisse et mit un terme à la guerre de Souabe.

48 À Florence.

Discours sur les choses de l'Allemagne et sur l'Empereur

Pour avoir écrit, à mon arrivée, voici un an, sur les choses de l'Empereur et de l'Allemagne⁴⁹, je ne sais qu'en dire de plus. Je parlerai seulement à nouveau de la nature de l'Empereur qui, plus que tous les autres hommes qui ont vécu à notre époque ou par le passé, est homme à dilapider son argent. Cela fait qu'il est toujours dans le besoin et qu'aucune somme ne lui suffit, dans quelque position ou fortune qu'il se trouve. Il est inconstant, car il veut une chose aujourd'hui et n'en veut plus demain. Il ne prend conseil auprès de personne et croit tout le monde. Il veut les choses qu'il ne peut pas avoir et se détourne de celles qu'il peut avoir. Ce sont là les raisons pour lesquelles il prend toujours ses décisions à rebours. D'un autre côté, c'est un homme qui se plaît fort à la guerre : il rassemble et conduit une armée avec justice et ordre ; il supporte n'importe quelle fatigue plus que tout autre homme endurant ; il est courageux face aux dangers. Ainsi n'est-il, comme capitaine, inférieur à personne d'autre. Il est humain lorsqu'il accorde une audience, mais il veut la donner à son gré et ne veut pas être courtoisé par les ambassadeurs, sinon lorsqu'il les envoie quérir. Il est très secret. Son corps et son esprit sont toujours en un état de perpétuelle agitation, mais il défait souvent le soir ce qu'il décide le matin. Cela rend difficiles les légations auprès de lui, car le rôle le plus important qu'ait à jouer un ambassadeur envoyé hors les murs par un prince ou par une république est de bien conjecturer⁵⁰ les choses futures, pour ce qui est des négociations comme des événements⁵¹ : car ceux qui les conjecturent avec sagesse et les font bien comprendre à leurs supérieurs, ceux-là permettent à leurs supérieurs de pouvoir toujours faire avancer leurs affaires et de s'organiser en temps voulu⁵². Lorsqu'il est bien rempli, ce rôle honore ceux qui se trouvent hors les murs et profite à ceux qui restent à la maison, mais il agit à l'inverse lorsqu'il est mal rempli. Pour en venir à la description détaillée de celui-ci, vous⁵³ vous trouverez en un lieu où l'on traitera de deux choses : de la guerre et des négociations. Si vous voulez remplir correctement votre office, vous devez dire quelle opinion on doit avoir de l'une et de l'autre chose. On doit mesurer la guerre à l'aune des troupes, de l'argent, du gouvernement⁵⁴ et de la fortune : on peut penser que celui qui possède la plus grande quantité de ces choses triomphera. Une fois que vous aurez ainsi déterminé

49 Machiavel fait ici référence au *Rapport sur les choses de l'Allemagne*.

50 Intéressante est la comparaison avec l'aveu de Guicciardini qui, dans sa lettre aux Dix du 7 février 1513, reconnaît que, face au secret qui entoure les décisions de Ferdinand le Catholique, « il convient de fonder ses jugements sur des conjectures et des éléments vraisemblables ; ce en quoi il faudrait une prudence et une expérience tout autres que les miennes », in Francesco Guicciardini, *Le lettere*, a cura di Pierre Jodogne, vol. I (1499-1513), Rome, Istituto storico italiano per l'età moderna e contemporanea, 1986, p. 342.

51 Voir Niccolò Machiavelli, *Memoriale a Raffaello Girolami*, *op. cit.*, p. 123.

52 *Ibidem*, p. 125.

53 Machiavel s'adresse là aux deux ambassadeurs florentins envoyés auprès de la Cour impériale en septembre-octobre 1509, Gianvittorio Soderini et Piero Guicciardini.

54 Ce terme doit être compris ici tant dans le sens de contrôle de soi que dans celui de faculté de diriger les autres.

qui peut triompher, il est nécessaire qu'on le comprenne ici, afin que vous-même et la cité puissiez mieux délibérer. Les négociations devront être de plusieurs sortes : on en mènera une partie entre les Vénitiens et l'Empereur, une partie entre l'Empereur et le roi de France, une partie entre l'Empereur et le Pape, une partie enfin entre l'Empereur et vous-même. Vos négociations personnelles devraient vous permettre de faire facilement cette conjecture et de voir quelles intentions nourrit l'Empereur à votre égard, ce qu'il désire, dans quelle direction est tourné son esprit et ce qui peut le faire reculer ou aller de l'avant. Une fois que vous aurez découvert cela, il faudra voir s'il convient de temporiser plutôt que de conclure : c'est à vous qu'il reviendra de le décider, dans les limites imparties par vos instructions.

Portrait des choses d'Allemagne

De la puissance de l'Allemagne, nul ne doit douter, car elle abonde en hommes, en richesses et en armes. Pour ce qui est des richesses, il n'est pas de communauté qui n'ait pas de réserves d'argent public : chacun dit que Strasbourg possède à elle seule plusieurs millions de florins. Ceci naît du fait qu'elles n'ont pas de dépenses qui leur ôtent plus d'argent des mains que celles qu'elles font pour entretenir leurs provisions ; comme elles ont beaucoup dépensé pour celles-ci, elles dépensent peu pour les renouveler. Elles ont en cela une organisation magnifique, car elles ont toujours en fonds publics de quoi manger, boire et se chauffer pendant un an, ainsi que de quoi faire travailler leurs industries, afin de pouvoir en cas de siège sustenter, pendant une année entière et sans perte, la plèbe et ceux qui vivent de leurs bras. Elles ne dépensent pas en soldats, car elles maintiennent leurs hommes armés et entraînés. Les jours de fête, à la place des jeux, ils s'exercent, qui à l'escopette, qui à la pique, qui avec une arme et qui avec une autre, jouant entre eux les honneurs et d'autres semblables choses, dont ils jouissent ensuite entre eux⁵⁵. Pour ce qui est des salaires et des autres choses, elles dépensent peu, si bien que toutes les communautés sont riches en fonds publics.

La raison pour laquelle les habitants sont riches en fonds privés est la suivante : ils vivent comme des pauvres, ne construisent pas, ne s'habillent pas et n'ont pas de meubles chez eux. Il leur suffit d'avoir en abondance du pain et de la viande, ainsi qu'un poêle dans lequel ils peuvent se protéger du froid ; et ceux qui ne possèdent pas d'autres choses s'en passent et ne les recherchent pas. Ils dépensent en vêtements deux florins tous les dix ans, et chacun vit, selon son rang, dans cette proportion. On ne fait pas le compte de ce qui manque, mais de ce dont on a besoin ; et leurs besoins sont bien inférieurs aux nôtres. De ces habitudes, il résulte qu'il ne sort pas d'argent de leur contrée, car ils se contentent de ce que produit leur contrée. Toujours, l'argent n'entre et n'est

55 Machiavel insère ici un développement absent du *Rapport*, qui se rapproche toutefois de la description de cet entraînement telle qu'on peut la lire in Francesco Vettori, *Voyage en Allemagne, supra*, p. 111. On retrouve cette pratique ludique et sociale de l'entraînement militaire des milices locales dans la tradition suisse, comme l'indique Bernard Wicht, in *L'idée de milice...*, *op. cit.*, p. 35-45 et 133-146.

apporté dans leur contrée que par ceux qui désirent les objets manufacturés qu'ils produisent, dont ils garnissent presque toute l'Italie. Le profit qu'ils en tirent est d'autant plus grand que l'argent qui tombe entre leurs mains provient, pour l'essentiel, d'objets et de produits manufacturés, tandis qu'une faible part de leurs fonds est consacré à d'autres choses⁵⁶. Ils jouissent ainsi de cette vie rude et de leur liberté: c'est pour cette raison qu'ils ne veulent pas aller à la guerre s'ils ne sont pas surpayés; et même cela serait insuffisant si leurs communautés ne leur en donnaient pas l'ordre. Ainsi un empereur a-t-il besoin de beaucoup plus d'argent qu'un autre prince: mieux les hommes vivent, en effet, et moins volontiers ils partent à la guerre hors de chez eux.

Il ne reste maintenant aux communautés qu'à s'unir aux princes pour favoriser les entreprises de l'Empereur, à moins qu'elles ne décident de le faire seules, car elles y suffiraient. Mais ni les unes ni les autres ne désiraient la grandeur de l'Empereur car, à chaque fois qu'il aurait des États en sa possession ou qu'il serait puissant, il materait et abaisserait les princes, et il les réduirait à une obéissance telle qu'il pourrait s'en servir à son gré, et non quand elles le souhaitent: ainsi agit aujourd'hui le roi de France⁵⁷, comme le fit autrefois le roi Louis⁵⁸ qui, par les armes et en en faisant tuer quelques-uns, les réduisit à l'obéissance qu'on observe encore aujourd'hui.

Il en irait de même pour les communautés, car il⁵⁹ souhaiterait les soumettre de façon à pouvoir en user à sa guise et à obtenir d'elles ce qu'il leur demanderait, et non ce qu'elles souhaitent. On comprend toutefois que la désunion entre les communautés et les princes trouve sa cause dans les nombreuses humeurs contraires⁶⁰ que l'on trouve dans cette province. Pour en venir à deux désunions générales, on dit que les Suisses se sont attiré l'inimitié de l'Allemagne tout entière, tout comme les princes celle de l'Empereur. Il semble peut-être étrange de dire que les Suisses et les communautés sont ennemis, alors que tous tendent vers le même but, qui est de préserver leur liberté et de se garder des princes. Mais leur désunion naît de ce que les Suisses sont non seulement les ennemis des princes, tout comme les communautés, mais qu'ils sont *etiam* les ennemis des gentilshommes: car il n'y a dans leur contrée ni l'une ni l'autre sorte, et ils jouissent, sans distinction aucune entre les hommes, à l'exception de ceux qui siègent dans les magistratures, d'une libre liberté. Cet exemple des Suisses fait peur aux gentilshommes qui sont restés dans les communautés, et lesdits gentilshommes consacrent toute leur industrie à les maintenir désunies et peu amies de ceux-ci.

Sont également ennemis des Suisses tous les hommes des communautés qui vivent de la guerre et sont mus par une jalousie naturelle, car ils pensent être

56 Aux matières premières.

57 Louis XII, qui réduisit le pouvoir des barons. Voir à ce sujet le *Portrait des choses de France*, *supra*, p. 39.

58 Louis XI, qui lutta lui aussi contre les puissants seigneurs féodaux du Royaume de France.

59 L'Empereur.

60 Sur la théorie des humeurs, développée par Machiavel dans le *Prince* (IX 2) et dans les *Discorsi* (I 4), voir Jean-Claude Zancarini, « Les humeurs du corps politique: le peuple et la plèbe chez Machiavel », *Laboratoire italien*, n° 1, 2001, p. 25.

moins bien estimés que ces derniers dans le métier des armes : on ne peut, de ce fait, en rassembler dans un même campement un nombre si petit ou si grand qu'ils n'en viennent pas aux mains. Quant à l'inimitié des princes envers les communautés et les Suisses, il est inutile d'en parler davantage, puisque c'est chose connue, et il en va de même pour celle qui oppose l'Empereur auxdits princes. Vous devez savoir que, puisque l'Empereur voue une haine particulière aux princes et qu'il ne peut à lui seul les rabaisser, il a recouru aux communautés : c'est pour cette même raison que, depuis quelque temps, il a noué des discussions avec les Suisses, avec lesquels il lui semblait avoir par le passé acquis une certaine confiance. Ainsi, si l'on considère toutes ces divisions *in comuni* et si l'on y ajoute ensuite celles qui séparent un prince d'un autre ou une communauté d'une autre, celles-ci rendent difficile l'union de l'Empire, dont aurait besoin un empereur. Et, bien que ceux qui imaginent les entreprises de l'Allemagne gaillardes et vouées au succès pensent qu'il n'existe en Allemagne aucun prince qui puisse ou qui ose s'opposer aux desseins d'un empereur, ainsi qu'ils ont pris l'habitude de le faire depuis quelque temps, ils ne pensent toutefois pas que c'est un grand obstacle, pour un empereur, que de ne pas être secondé par les princes dans ses desseins. En effet, ceux qui n'osent pas lui faire la guerre osent lui refuser leur aide. Et ceux qui n'osent pas la lui refuser osent, après lui avoir fait des promesses, ne pas les tenir. Et ceux qui n'osent pas cela non plus osent différer leurs promesses au point qu'elles n'arrivent pas à temps pour qu'il puisse en tirer parti. Et toutes ces choses entravent et perturbent ses desseins. On sait que telle est la vérité : lorsque l'Empereur voulut pour la première fois passer en Italie contre la volonté des Vénitiens et des Français, les communautés d'Allemagne lui promirent, lors de la Diète qui s'était tenue en ce temps-là à Constance, dix-neuf mille hommes et trois mille chevaux, et elles ne parvinrent pas à en rassembler assez pour atteindre les cinq mille. Cela, parce que lorsque ceux d'une communauté arrivaient, ceux d'une autre s'en allaient, car ils avaient fait leur temps ; et quelques-unes donnaient à la place de l'argent. Dans la mesure où elles trouvaient facilement des engagements, pour cette raison ou d'autres, ces troupes ne se rassemblaient pas et l'entreprise échoua.

La puissance de l'Allemagne réside, pour sûr, bien plus dans les communautés que dans les princes, car les princes sont de deux sortes, temporels ou spirituels. Les princes temporels sont quasiment réduits à un état de grande faiblesse, en partie à cause d'eux-mêmes (puisque chaque principat est partagé entre plusieurs princes, du fait qu'ils respectent un partage en parts égales de l'héritage) et en partie parce que l'Empereur les a rabaisés avec, comme on l'a dit, le soutien des communautés : ce sont ainsi des amis inutiles.

Il y a également, comme on l'a dit, les princes ecclésiastiques qui, s'ils n'ont pas été annihilés par le partage des héritages, ont été réduits à peu de chose par l'ambition de leurs communautés et par le soutien de l'Empereur⁶¹. Ainsi les archevêques électeurs et autres semblables n'ont-ils aucun pouvoir sur leurs importantes communautés. Il a résulté de cela que ni eux ni *etiam* leurs villes, puisqu'elles sont désunies, ne peuvent favoriser les entreprises de l'Empereur, quand bien même ils le voudraient.

61 Sous-entendu : à ces dernières.

Mais venons-en aux communautés franches et impériales, qui sont le nerf de cette province, où il y a de l'argent et de l'ordre. Pour maintes raisons, celles-ci sont d'avis de le soutenir avec froideur, car leur intention première est de conserver leur liberté et non d'accroître leur pouvoir. Et elles ne se soucient guère que d'autres puissent obtenir ce qu'elles ne désirent pas pour elles-mêmes. En outre, comme elles sont nombreuses et que chacune agit de sa propre initiative, leur contribution financière, quand elles veulent bien l'apporter, est tardive et n'a pas l'utilité qu'il faudrait. En voici un exemple : il y a quelques années de cela, les Suisses assaillirent l'État de Maximilien et la Souabe. Sa Majesté s'accorda avec ces communautés pour les repousser, et celles-ci s'engagèrent à maintenir en campagne quatorze mille hommes. Mais on n'en rassembla pas même la moitié car, lorsque ceux d'une communauté arrivaient, les autres s'en allaient, de sorte que, désespérant de mener à bien cette entreprise, l'Empereur conclut un accord avec les Suisses et leur laissa Bâle. S'ils ont agi de semblable manière dans leurs propres entreprises, imaginez donc ce qu'ils feraient dans les entreprises d'autrui. Mises ensemble, toutes ces choses font que leur puissance se trouve réduite et n'est guère utile à l'Empereur. Et parce que les Vénitiens, du fait du commerce qu'ils ont avec les marchands des communautés de l'Allemagne, ont compris cela mieux que quiconque en chaque chose qu'ils ont eu à faire ou à traiter avec l'Empereur, ils ont toujours fait figure honorable : car, s'ils avaient craint cette puissance, ils auraient pris des dispositions, soit par l'argent, soit en cédant quelque ville. Et, s'ils avaient cru que cette puissance pouvait être unifiée, ils ne se seraient pas opposés à elle. Mais, connaissant cette impossibilité, ils ont été à ce point gaillards, plaçant leurs espoirs dans quelque occasion. De ce fait, puisque l'on voit que, dans une cité, les choses qui appartiennent au grand nombre sont négligées, cela doit d'autant plus se produire dans une province.

En outre, les communautés savent que les conquêtes qu'on ferait en Italie ou ailleurs profiteraient aux princes, et non à elles, car ceux-ci peuvent en jouir personnellement, ce que ne peut faire une communauté. Et, là où le profit s'annonce inégal, les hommes rechignent à dépenser de manière égale⁶². Aussi y a-t-il là une grande puissance, mais elle est telle qu'on ne peut en tirer parti. Et, si ceux qui la craignent examinaient les choses mentionnées plus haut et les effets qu'a produits cette puissance depuis de nombreuses années, ils verraient combien on peut se fonder sur elle.

Les hommes d'armes allemands sont très bien montés, mais ils sont lourds, et ils sont également fort bien armés dans cette partie⁶³ qu'on a pour habitude d'armer. Il faut cependant noter que, lors d'un fait d'armes contre des Italiens ou des Français, ils n'obtiendraient pas un bon résultat : non pas en raison de la qualité des hommes, mais parce qu'ils n'emploient aucune sorte d'armure pour leurs chevaux, que leur selle est petite, fragile et dépourvue d'arçons, si bien que le moindre petit choc les jette à terre. Et il est une autre chose qui les

62 Machiavel abandonne ici toute reprise textuelle de son *Rapport*, pour introduire des considérations militaires qu'il faut relier tant à son *Portrait des choses de France* (*supra*, p.41-43) qu'à la *Relation d'Espagne* de Guicciardini (*infra*, p.209-210).

63 Du corps.

rend plus faibles : de la ceinture jusqu'aux pieds, c'est-à-dire sur les cuisses et les jambes, ils ne portent pas d'armure⁶⁴. Incapables, de ce fait, de résister au premier choc, dans lequel consiste toute l'importance des troupes et du fait d'armes⁶⁵, ils ne peuvent pas non plus résister ensuite à l'arme courte, car eux-mêmes, ainsi que leurs chevaux, peuvent être blessés aux endroits où ils ne sont pas protégés, et tout homme de pied peut, avec sa pique, les tirer à bas de leurs chevaux ou étripper ces derniers sous eux. En outre, lorsque les chevaux s'agitent sous leur poids, ils tiennent mal en selle.

L'infanterie est très bonne, et les hommes de belle stature, à la différence des Suisses, qui sont petits et ne sont ni propres ni beaux hommes⁶⁶. Cependant, à l'exception de quelques-uns, ils ne s'arment pas autrement qu'avec une pique ou une dague, afin d'être plus adroits, agiles et légers. Ils ont coutume de dire qu'ils agissent ainsi pour n'avoir pas d'autre ennemi que les artilleries, contre lesquelles ni un plastron, ni un corselet, ni un gorgerin ne les protégeraient.

Ils ne craignent pas les autres armes, car ils disent observer une telle formation qu'il n'est pas possible de pénétrer leurs rangs ni de s'approcher d'eux à moins d'une longueur de pique. Ce sont des troupes excellentes pour livrer des batailles rangées, mais ils ne valent rien pour enlever des places et bien peu pour les défendre⁶⁷. D'une façon générale, lorsqu'ils ne peuvent conserver l'ordre de leur milice, ils ne valent rien. Cela, l'expérience l'a montré, après qu'ils ont dû combattre en Italie, tout particulièrement là où ils ont eu à prendre des villes, comme ce fut le cas à Padoue⁶⁸ et en d'autres lieux, où ils ont obtenu un piètre résultat. À l'inverse, quand où ils se sont retrouvés en terrain ouvert, ils en ont obtenu un bon. Ainsi, lors de la bataille de Ravenne entre les Français et les Espagnols, si les Français n'avaient pas eu les lansquenets, ils auraient perdu la bataille⁶⁹. Car, tandis que s'affrontaient les hommes d'armes des uns et des autres, les Espagnols avaient déjà rompu les infanteries française et gasconne et, si les Allemands ne les avaient pas secourues avec leur formation, elles auraient toutes été tuées et prises⁷⁰. De même vit-on récemment, lorsque le Roi Catholique fit la guerre aux Français en Guyenne⁷¹, que les troupes espagnoles craignaient davantage une compagnie d'Allemands qu'avait le Roi Très-Chrétien plutôt que tout le reste de l'infanterie, et qu'elles fuyaient les occasions d'en venir aux mains avec eux.

64 Voir Vincenzo Querini, *Relazione di Vincenzo Quirini...*, *op. cit.*, p. 14-15.

65 Voir le *Portrait des choses de France*, *supra*, p. 42-43.

66 Sur la valeur comparée des différentes infanteries européennes, voir le *Portrait des choses de France*, *supra*, p. 41.

67 Ces critères de jugement qualitatifs sont les mêmes que ceux auxquels recourt Guicciardini dans l'analyse des forces militaires espagnoles qu'il mène dans sa *Relation d'Espagne*, *infra*, p. 209.

68 Après s'être rebellée contre les troupes impériales qui l'occupaient depuis l'échec des Vénitiens à Agnadel, Padoue fut soumise à un vain siège entre la mi-août et le 2 octobre 1509.

69 Ce jugement se trouve déjà dans la lettre adressée à Francesco Guicciardini par son frère Iacopo en date des 23-30 avril, dans laquelle il lui narre en détails le déroulement de la bataille, in Francesco Guicciardini, *Le lettere*, *op. cit.*, p. 100.

70 Voir Machiavel, *De Principatibus. Le Prince*, XXVI 24, *op. cit.*, p. 209.

71 Ferdinand le Catholique franchit les Pyrénées en mai 1512 pour attaquer la Guyenne.

III

La légation de Guicciardini en Espagne

Présentation¹

La mission d'ambassade de Francesco Guicciardini en Espagne auprès du roi Ferdinand le Catholique, menée de janvier 1512 à novembre 1514, représente, pour lui aussi, une première confrontation, aussi précoce que frustrante, à la pratique politique. Désigné le 17 octobre 1511 avec le titre prestigieux d'ambassadeur, Guicciardini présente un profil inédit pour une telle mission, puisqu'il a alors vingt-huit ans seulement et que, pour brillant qu'il soit, il n'a encore participé à aucun conseil de gouvernement. Son expérience concrète de la vie publique, à titre individuel, est donc nulle.

La question liminaire du choix de Guicciardini pour une telle mission a été analysée jusqu'à présent au double prisme de ses qualités individuelles et de son insertion particulière au sein de l'oligarchie : tout en étant le fils d'un homme, Piero, qui ne s'est jamais départi d'une certaine neutralité à l'égard de Piero Soderini, il est en effet le gendre d'Alamanno Salviati, opposant de taille au Gonfalonier de justice². Qu'il ait, à titre personnel, un faible poids politique représente un avantage dans un tel compromis car, sans être une source de menace trop perceptible pour la faction populaire, il pourra être accusé à bon compte d'incompétence par Soderini, qui se défaussera ainsi sur lui de ses responsabilités en cas d'échec patent de sa mission. Dans une telle analyse, Guicciardini se trouve en même temps légitimé et fragilisé pour cette mission par son statut socio-politique. Ses hésitations, au moment d'accepter cette charge, montrent qu'il n'est pas dupe des risques encourus³. S'il se laisse toutefois convaincre, c'est parce qu'il s'agit là d'un formidable accélérateur

-
- 1 Cette présentation reprend et développe notre article « La légation de Francesco Guicciardini en Espagne, entre expérience individuelle et processus de formation collectif », in Alice Carette, Rafael M. Girón-Pascual, Raúl González Arévalo et Cécile Terreaux-Scotto (éd.), *Italie et Espagne...*, *op. cit.*, p. 169-182.
 - 2 Voir Roberto Palmarocchi, « L'ambasceria di Spagna », in *Studi Guicciardiniani*, Florence, Macri, p. 60, ainsi que Emanuele Cutinelli-Rendina, « Entre diplomatie familiale et diplomatie publique. Guichardin en Espagne auprès du Roi Catholique », *Cahiers de la Méditerranée*, n° 78, 2009, p. 232.
 - 3 Voir Jean-Louis Fournel, « “Non essere un'ombra” : la corrispondance de Francesco Guicciardini ambassadeur en Espagne (mars 1512-novembre 1513) », in Pérette Buffaria (éd.), *Diplomatie et littérature. Textes offerts à Paolo Grossi*, Paris, Arprint, 2011, p. 43-44, ainsi que Matteo Palumbo, « Natura, uomini e storia... », *op. cit.*, p. 17-18.

de carrière, à un moment de sa vie où rien ne le retient dans la cité. Aucun de ces arguments n'est cependant, en soi, décisif. C'est leur effet cumulatif qui permet de présenter Guicciardini comme le moins mauvais choix possible pour une telle mission – un choix qui s'impose donc moins qu'il n'apparaît comme le fruit de contingences conjoncturelles. Il manque toutefois un élément cristallisateur susceptible de donner à ces arguments hétérogènes la force de la nécessité et de justifier un choix qui surprend en définitive moins en lui-même que par sa temporalité.

Dans ses *Ricordanze*, Guicciardini indique que sa désignation est intervenue au terme d'un débat qui a donné lieu à plusieurs votes improductifs, avant que son nom ne se dégage le 17 octobre 1511⁴. Même s'il reçoit là, selon ses propres mots, « un plus grand honneur que n'en a jamais reçu aucun jeune de notre cité⁵ », il y a donc autour de sa personne une unanimité moindre qu'il ne le prétend par la suite dans son *Oratio Accusatoria*, où il parle d'un « consentement commun » autour de son nom⁶. Cette désignation difficile n'est pas sans rappeler, par ses modalités, celle de Francesco Vettori en 1507. Son profil, en effet, ne correspond guère à celui qu'a en tête Bernardo Soderini lorsque, le 17 juin 1512, au moment de choisir un ambassadeur auprès de l'Empereur, il insiste sur la nécessité de lui envoyer « un homme et un citoyen de grande réputation⁷ ». Intéressante est, à ce titre, la comparaison avec le profil d'Antonio Strozzi, envoyé à Rome en juillet 1512 pour négocier avec le vice-roi de Naples, Ramón de Cardona⁸ : né en 1455, Strozzi est alors âgé de 57 ans, et il peut arguer d'avoir été prieur en janvier-février 1494 puis, à deux reprises, membre des Gonfaloniers de Compagnie, en 1497 et 1510. Sur le plan diplomatique, il a été envoyé auprès du roi de France en 1494, puis a été nommé ambassadeur à Ferrare en 1498. On recense par ailleurs cent interventions de sa part au sein des *pratiche*, ce qui témoigne d'une influence politique majeure. Le contraste entre Strozzi, homme de réputation à qui l'on confie un mandat de négociation capital, et Guicciardini, jeune citoyen inexpérimenté qui part en Espagne sans mandat précis, est frappant.

En somme, tout comme Machiavel et Vettori lors de leur légation commune auprès de l'Empereur, Guicciardini a été choisi parce que convergent en lui d'exceptionnelles qualités personnelles et une insertion spécifique dans le tissu politico-social florentin. Ce qui est étonnant, ce n'est donc pas tant que Guicciardini ait été choisi, mais qu'il l'ait été précisément à ce moment. Car, là où la désignation de Machiavel et de Vettori souligne une tendance nette dans les années 1502-1509 à former de jeunes citoyens prometteurs à la vie

4 Francesco Guicciardini, *Ricordanze*, in *Scritti autobiografici e rari*, a cura di Roberto Palmarocchi, Laterza, Bari, 1936, p. 69. Notons toutefois la rapidité d'ensemble du processus de désignation : la première occurrence, au sein des *pratiche*, de la nécessité d'envoyer un ambassadeur auprès du roi d'Espagne date du 13 octobre 1511, tandis que Guicciardini est désigné quatre jours plus tard, le 17 octobre. Voir Denis Fachard (éd.), *Consulte e pratiche (1505-1512)*, op. cit., p. 243-244.

5 Francesco Guicciardini, *Oratio accusatoria*, in *Autodifesa di un politico*, a cura di Ugo Dotti, Roma-Bari, Laterza, 1993, p. 150.

6 *Ibidem*, p. 152.

7 Denis Fachard (éd.), *Consulte e pratiche (1505-1512)*, op. cit., p. 305.

8 Ramón Folch de Cardona-Anglesola (1467-1522), duc de Somma.

publique, celle de Guicciardini apparaît à contretemps, voire contradictoire avec la volonté de faire à nouveau de la « *reputazione* » un critère discriminant dans l'exercice des charges publiques⁹.

Pour lever un tel paradoxe, il faut considérer la spécificité de la mission pour laquelle Guicciardini est choisi. Le contexte géopolitique dans lequel s'insère la décision d'envoyer un ambassadeur auprès de Ferdinand est bien connu : alors que la ligne diplomatique florentine, défendue avec acharnement par Piero Soderini¹⁰, vise à préserver à tout prix l'alliance traditionnelle avec la France, cette stratégie est rendue obsolète par l'attribution définitive du royaume de Naples à l'Espagne par le Pape, en 1510, puis par la publication officielle de l'alliance entre l'Église, l'Espagne et la République de Venise, le 1^{er} octobre 1511. Les liens que Florence a tissés avec l'Espagne au moyen du traité signé pour trois ans le 13 mars 1509, semblent légers face à la mise en place de la Sainte Ligue¹¹. Les principales chroniques contemporaines, tout comme les comptes rendus des *pratiche*, montrent que le doute s'est instillé à Florence quant aux conséquences possibles de la stratégie d'influence espagnole en Italie et, surtout, sur le niveau de protection que lui assure son allié français.

Il est toutefois frappant de constater que, dans les faits, la stratégie diplomatique florentine continue de s'articuler autour de l'idée d'une confrontation bilatérale entre la France et la Papauté, au sein de laquelle l'Espagne et l'Empire ne joueraient qu'un rôle secondaire. Malgré sa tête de pont napolitaine, l'Espagne semble trop éloignée géographiquement pour pouvoir jouer un rôle militaire de premier plan en Italie, du moins à court terme. Cette idée est clairement exprimée dans l'instruction que donne Piero Soderini à Machiavel le 2 juin 1510¹², à l'occasion de la troisième légation de ce dernier en France : si le roi de France parvient à juguler les deux principales puissances qui la menacent militairement en Italie, l'Empereur et les Vénitiens¹³, « le Pape et l'Espagne se rangeront de son côté, car le premier n'a pas de troupes suffisantes, le second ne peut pas l'atteindre commodément¹⁴ ».

Cette conviction semble d'autant plus justifiée que les intentions réelles de Ferdinand n'apparaissent jamais au grand jour. Il faut un regard aussi perspicace que celui de Machiavel pour comprendre que les ambitions

9 *Supra*, p. 32-35.

10 Sur l'inébranlable conviction de Piero Soderini que la sécurité de Florence repose sur son alliance avec la France, voir Roslyn Pesman Cooper, *Pier Soderini and the ruling class in renaissance Florence*, Goldbach, Keip Verlag, 2002, p. 62-65.

11 Sur la formation de la Sainte Ligue, voir Jean Dufournet, « Commines, l'Italie et la ligue anti-française », *op. cit.*, p. 112-120. Voir par ailleurs, dans le même volume, le récit de la formation de la Ligue par Marin Sanudo porté en *Appendice, ibidem*, p. 227-240.

12 Voir le commentaire de Sergio Bertelli, in Niccolò Machiavelli, *Legazioni e commissarie*, vol. 2, *op. cit.*, p. 1221-1224.

13 Dans son *Avertissement CXLIV*, Guicciardini traduit et synthétise ainsi un proverbe castillan qui, selon lui, permet d'expliquer les principaux retournements d'alliances contemporains : « la chaîne se rompt toujours en son maillon faible », in Francesco Guicciardini, *Avertissements politiques, op. cit.*, p. 104.

14 Niccolò Machiavelli, *Legazioni e commissarie*, vol. 2, *op. cit.*, p. 1228.

espagnoles en Italie ne s'éteindraient pas avec la mainmise définitive sur Naples¹⁵. En 1510, à l'occasion de sa mission auprès de Louis XII, il s'interroge sur la possibilité qu'il y ait un lien entre la confiance apparente du Pape et les préparatifs militaires espagnols, et il le fait clairement savoir au Conseil des Dix¹⁶. L'Espagne apparaît ainsi comme une menace potentielle, mais pas encore concrète¹⁷. L'idée prédominante est donc celle-ci : si Ferdinand n'est pas l'allié de Florence, il n'en est pas davantage l'ennemi, ce que laisse présager le soutien de l'ambassadeur espagnol à Rome en faveur de la levée de l'interdit pesant sur Florence.

Même lorsque l'influence du roi de France en Italie n'apparaît plus comme un gage de sécurité suffisant et qu'une diversification du réseau d'alliances semble inéluctable, le souci constant de ne pas s'attirer l'inimitié de Louis XII avant d'avoir compris dans quel sens penche l'équilibre des forces en présence empêche toute prise d'initiative diplomatique. Dès lors, la décision d'envoyer un ambassadeur en Espagne n'a pas pour but de réguler la relation de cet État avec Florence, mais de donner des gages d'ouverture indirects au Pape sans s'attirer l'ire de la France. Dans la perspective florentine, l'Espagne est ainsi un élément accessoire dans un jeu à plusieurs bandes dominé par la France et la Papauté. Jamais, par exemple, dans les textes des chroniqueurs contemporains, l'Espagne n'est considérée comme une force motrice dans le destin de l'Italie ou comme une puissance capable de peser sur celui-ci de façon déterminante. L'analyse de Piero Vaglienti, dans sa *Storia dei suoi tempi*, est à ce titre exemplaire : s'il ne cesse de craindre une mainmise française en Italie, qui serait pour lui la pire des possibilités, Vaglienti ne considère jamais la puissance espagnole autrement que dans la perspective d'un triomphe français¹⁸. De même, lorsque Bartolomeo Cerretani revient, dans sa *Storia fiorentina*, sur la débat autour de la nécessité ou non d'envoyer un ambassadeur en Espagne, la réflexion ne porte pas tant sur ce qu'une telle mission peut apporter de positif dans le cadre d'un rapport bilatéral entre Florence et l'Espagne, mais sur le risque qu'elle pourrait faire courir à la relation entre Florence et la France¹⁹.

L'Espagne est ainsi toujours observée par ricochet, et jamais dans la réalité objective de sa puissance et de ses ambitions. Cette erreur fondamentale est par ailleurs confortée par la conviction, unanimement partagée, que Ferdinand n'entend pas intervenir dans la gouvernance florentine pour modifier le régime républicain et restaurer les Médicis. Dans son *Dialogo della mutazione di Firenze*, Cerretani indique ainsi que les représentants du vice-roi de Naples rassurent Antonio Strozzi quant au « désir du vice-roi, et par voie de conséquence du

15 Machiavel le comprend dès 1506, à l'occasion de sa mission auprès de Jules II. Voir à ce propos Marina Marietti, « La figure de Ferdinand le Catholique dans l'œuvre de Machiavel : naissance et déclin d'un mythe politique », in André Rochon (éd.), *Présence et influence de l'Espagne dans la culture de la Renaissance*, Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle, 1978, p. 11-21.

16 Niccolò Machiavelli, *Legazioni e commissarie*, vol. 2, *op. cit.*, p. 1233-34.

17 En témoignent les rapports envoyés depuis la Cour de France par Roberto Acciaiuoli, *ibidem*, p. 1421 et 1437.

18 Piero Vaglienti, *Storia dei suoi tempi (1492-1514)*, a cura di Giuliana Berti, Michele Luzzati e Ezio Tongiorgi, Pise, Nistri-Lischi e Pacini Editori, 1982, p. 230-234.

19 Bartolomeo Cerretani, *Storia fiorentina*, *op. cit.*, p. 416.

Roi Catholique, de ne pas altérer le gouvernement de la cité, ni d'innover en quoi que ce soit en la matière [...], ce qui rassura tout le monde²⁰ ». Cette conviction s'impose d'autant plus facilement que, selon le même Cerretani, « les Espagnols ne montraient aucune chaleur à aider les Médicis²¹ ».

On comprend mieux, ainsi, pourquoi le profil de Guicciardini apparaît intéressant, notamment aux yeux de Piero Soderini. Choisir un novice dépourvu de « *reputazione* » est un compromis très habile : cela permet en effet de lui attribuer le titre d'ambassadeur, indispensable pour ne pas vexer Ferdinand, tout en le dévaluant dans sa fonction, dès le départ, aux yeux du roi de France. Choisir Guicciardini, en d'autres termes, c'est ne pas se refuser la possibilité d'une alliance future avec l'Espagne, tout en ne s'aliénant pas la bienveillance française. Les instances dirigeantes florentines ne font là rien d'autre que de poursuivre une stratégie de temporisation et de neutralité qui vise à attendre, avec le moins de dommages possibles à court terme, que l'horizon diplomatico-militaire se dégage à moyen terme²². Il s'agit là de recourir à des cadres de pensée traditionnels – et donc rassurants – pour compenser un manque d'intelligibilité du monde. Soderini et une majorité des membres des catégories médianes pensent fondamentalement qu'agir, c'est courir un risque. Une telle structuration de la pensée pouvait trouver une justification tant que les forces en présence en Italie jouaient chacune une partition relativement lisible. Or, si cette stratégie de temporisation a permis au régime républicain de gagner le temps nécessaire pour se structurer entre 1494 et 1505, elle apparaît en revanche obsolète à partir du moment où entre dans le jeu Ferdinand, dont la politique se révèle totalement illisible, tant est grand son goût pour le secret et pour la dissimulation.

La mission de Guicciardini revêt ainsi, dès l'origine, un aspect foncièrement anecdotique. En témoigne son mandat, dans lequel on lui demande d'essayer de comprendre les intentions de Ferdinand et de gagner sa bienveillance tout en s'abstenant de lui promettre quoi que ce soit²³, c'est-à-dire, en réalité, d'entretenir avec le roi d'Espagne un lien purement formel, dépourvu de toute prise d'initiative. Cette nécessité théorique de l'inaction trouve d'ailleurs des prolongements concrets en raison des conditions même dans lesquelles Guicciardini exerce sa mission à Burgos. Privé de consignes et d'informations fraîches susceptibles de guider son action²⁴ face à un interlocuteur qui, s'il ne le fuit pas comme le faisait l'empereur Maximilien avec Vettori, lui cache

20 Bartolomeo Cerretani, *Dialogo della mutatione di Firenze*, a cura di Giuliana Berti, Istituto Nazionale di Studi sul Rinascimento, Florence, Olschki, 1993, p. 37.

21 *Ibidem*, p. 37.

22 Sur les développements lexicaux qu'engendre cette stratégie dans le discours politique florentin, notamment sur l'usage de l'expression « *beneficio del tempo* », nous nous permettons de renvoyer à Jean-Marc Rivière, « Rhétorique de l'action dans les *Consulte e pratiche della Repubblica fiorentina* », in Jean-Louis Fournel, Hélène Miesse, Paola Moreno et Jean-Claude Zancarini (éd.), *Catégories et mots de la politique à la Renaissance italienne*, Berne, Peter Lang, 2014, p. 161-178.

23 Sur l'analyse de ce mandat, voir Matteo Palumbo, « Natura, uomini e storia... », *op. cit.*, p. 18-19.

24 Ainsi Vettori note-t-il dans son *Sommario* qu'« il était inutile d'envoyer [un ambassadeur] en Espagne auprès du roi Ferdinand, comme on envoya messire Francesco Guicciardini car, avant qu'une proposition lui fût faite et qu'il eût reçu la réponse, le jeu, nécessairement, était terminé », in Francesco Vettori, *Sommario della Istoria d'Italia*, *op. cit.*, p. 140.

ses intentions avec une habileté confondante, Guicciardini est, de fait, livré à lui-même²⁵. Le désarroi qu'il affiche dans sa correspondance²⁶, tant avec les membres de sa famille qu'avec le Conseil des Dix, montre qu'il souffre, au quotidien, de ce déficit d'action²⁷. Tout ce qu'on attend de lui, c'est une présence, dont Guicciardini lui-même perçoit l'aspect fantomatique. Il est d'ailleurs significatif que son nom, à la différence de celui d'Antonio Strozzi, ne soit presque jamais cité dans les comptes rendus des *pratiche* consacrées à la mission espagnole : même lorsque tout s'accélère entre la bataille de Ravenne et le sac de Prato, c'est bien à Rome que se joue le destin de Florence, et jamais à Burgos ou, plus tard, à Logroño.

Dire de l'expérience espagnole qu'elle est frustrante pour Guicciardini tient donc de la litote. C'est toutefois depuis Burgos, alors qu'il se trouve confronté à une expérience individuelle portée à son point paroxystique, que Guicciardini pose les bases de son système d'investigation du monde. Contraint d'élargir le strict cadre fonctionnel de sa mission pour n'être pas une « ombre » inutile²⁸, il comprend la nécessité de porter un regard analytique sur le milieu dans lequel il évolue et saisit l'importance de mettre en avant un point de vue, susceptible de donner, en même temps, de l'intelligibilité aux événements et du sens à son (in)action.

Les textes rédigés à l'occasion de cette mission, le *Journal de mon voyage en Espagne* et la *Relation d'Espagne*, illustrent deux facettes complémentaires de cette prise de conscience. Celle-ci se déroule en deux temps disjoints, quoique presque simultanés sur le strict plan chronologique. Dans le *Journal*, récit de voyage rédigé à partir des notes prises au fur et à mesure de son avancée, Guicciardini décrit, de façon répétitive et – c'est là un euphémisme tant la mise en forme apparaît négligée²⁹ – peu portée sur la fioriture stylistique, les territoires qu'il traverse depuis son départ de Florence jusqu'à son arrivée à Logroño, où se trouve alors le Roi. Ses notations précises, parfois fastidieuses à lire, n'omettent rien de la chronologie de son périple et des lieux par lesquels il passe, qu'ils soient naturels ou colonisés par l'homme. De ce cheminement heureux, dépourvu de désagréments majeurs, Guicciardini tire deux conclusions. La première concerne l'extrême hétérogénéité des régions traversées en termes de topographie, de végétation et de formes d'habitat. La seconde est

25 Voir par exemple Francesco Guicciardini, *Le lettere*, *op. cit.*, p. 200.

26 L'important volume de cette correspondance, compte-tenu de la difficile transmission du courrier entre Florence et l'Espagne, en est, en soi, le révélateur : durant sa légation espagnole, Guicciardini écrit ainsi vingt-et-une lettres familiales et cinquante lettres officielles, dont quarante-trois aux Dix.

27 Voir la lettre aux Dix du 15 juillet 1512, *Le lettere*, *op. cit.*, p. 117.

28 On trouve cette expression dans la lettre du 13 mai 1512, adressée à ses frères Luigi et Iacopo, *ibidem*, p. 121. Sur l'analyse de cette expression, voir Jean-Louis Fournel, « Non essere un'ombra... », *op. cit.*, p. 47.

29 Paolo Guicciardini note d'ailleurs à propos du manuscrit du *Journal* qu'il « est entièrement autographe et écrit sans beaucoup de soin, sous une forme ébauchée, bien que les corrections n'y soient pas nombreuses », in Francesco Guicciardini, *Diario del viaggio in Spagna*, pubblicato e illustrato da Paolo Guicciardini, Florence, Le Monnier, 1932, p. 35. Ceci accrédite l'idée que sa rédaction est concomitante au voyage ou bien immédiatement postérieure.

que, au-delà de cette variété, il existe une « correspondance d'effets³⁰ » entre un territoire, l'activité économique de ses habitants et sa puissance politique locale.

Dans sa *Relation d'Espagne*, dont la rédaction date de 1514, Guicciardini s'efforce, en vertu de son mandat d'ambassade³¹, d'analyser les atouts et les faiblesses de la monarchie espagnole, afin d'en évaluer la puissance. Si ce texte se rattache aux relations des ambassadeurs vénitiens, tant par son titre que par son style sobre, mais travaillé, Guicciardini n'en oublie pas la leçon machiavélienne : tout comme le secrétaire de la seconde Chancellerie plaçait au cœur de ses écrits sur l'Allemagne la figure de l'Empereur³², Guicciardini articule sa *Relation* autour du double portrait d'Isabelle la Catholique³³ et de Ferdinand d'Aragon. Les deux souverains y apparaissent non seulement comme le cœur symbolique et politique de l'État espagnol, mais aussi comme le seul élément structurant capable de maîtriser les forces centrifuges qui n'ont eu de cesse de menacer le Royaume depuis son unification. Ainsi, si celui-ci ne s'est pas désagrégé sous la force conjuguée de son héritage historique et de sa diversité naturelle, c'est uniquement parce que, aidés de leurs vertus et de la fortune³⁴, ces deux souverains se sont montrés capables de réaliser une synthèse de territoires et de peuples hétérogènes, à travers une politique centralisatrice résolue et cohérente.

Là où Maximilien s'était montré incapable de surmonter les divisions internes dans son royaume, Isabelle et Ferdinand réussissent une subtile synthèse entre autorité royale et autonomie des pouvoirs intermédiaires. En ce sens, la *Relation* prolonge les écrits machiavélien, mais elle est également le point d'aboutissement logique du *Journal* : l'hétérogénéité que Guicciardini a perçue durant son cheminement à travers des États distincts existe, de façon paradigmatique et exacerbée, à l'intérieur même du Royaume d'Espagne, et il a fallu la conjonction miraculeuse d'une reine et d'un roi d'exception pour dominer cette variété et créer les conditions nécessaires à la structuration d'un État stable et unitaire.

En choisissant de centrer son analyse sur la personnalité d'Isabelle et de Ferdinand, Guicciardini pose les premières pierres d'une méthodologie nouvelle, qui met les faits bruts à l'épreuve de la subjectivité³⁵ : en effet, l'observation et la collecte d'informations ne créent du sens que si l'on est capable de déterminer ce qu'il faut voir, c'est-à-dire de donner à son regard la juste direction. Notons toutefois (et c'est là, indubitablement, la principale limite de ces premiers textes), que le regard guichardinien se cantonne strictement à l'Espagne, considérée comme un élément organique, sans percevoir

30 Guicciardini emploie cette expression à l'occasion de la description de Maguelone, *infra*, p. 196.

31 Comme l'a noté Raffaele Ruggiero, celui-ci a d'ailleurs probablement été rédigé par Machiavel, in Raffaele Ruggiero, *Machiavelli e la crisi dell'analogia*, *op. cit.*, p. 97.

32 *Supra*, p. 63.

33 Sur les différences dans la perception de ce personnage chez Machiavel et chez Guicciardini, voir Cécile Terreaux-Scotto, « Isabelle la Catholique dans la *Relazione di Spagna* de Guicciardini et le *Prince* de Machiavel », in Alice Carette, Rafael M. Girón-Pascual, Raúl González Arévalo et Cécile Terreaux-Scotto (éd.), *Italie et Espagne...*, *op. cit.*, p. 355-376.

34 *Infra*, p. 214.

35 Voir Matteo Palumbo, « Natura, uomini e storia... », *op. cit.*, p. 23.

encore à sa juste mesure le rôle majeur que celle-ci s'apprête à jouer dans un jeu géopolitique désormais globalisé. Malgré sa proximité avec l'épicentre du pouvoir espagnol, Guicciardini n'a pas encore dépassé l'erreur fondamentale d'appréciation de ses concitoyens qui, jusqu'au sac de Prato, perçoivent ce royaume comme une entité autonome, détachée de l'échiquier péninsulaire. En d'autres termes, si son analyse des forces et des faiblesses espagnoles dénote une indéniable perspicacité quant au rôle structurant des deux souverains sur le plan intérieur, Guicciardini ne se révèle pas encore capable de mettre en réseau ses conclusions dans un contexte élargi, comme il le fera par la suite dans son *Histoire d'Italie*.

Guicciardini ne s'est donc pas tout à fait émancipé des cadres de pensée florentins au terme de son séjour espagnol. Paradoxalement, son regard en vient même à se détourner de son objet initial pour revenir vers son point d'origine, puisque c'est depuis l'Espagne qu'il rédige ses premiers *Avertissements politiques*³⁶ et son *Discours de Logroño*³⁷. Tel est l'autre effet de sa rencontre avec des territoires et des peuples différents : il est désormais capable de distinguer ce qu'une proximité trop immédiate avec Florence ne lui permettait pas de voir. Au contact de la nouveauté, son regard a ainsi gagné en acuité et en hauteur. Ce n'est pas là le moindre des apports de sa légation en Espagne. Ainsi Jean-Louis Fournel note-t-il que « les deux années passées comme ambassadeur en Espagne, de janvier 1512 à la fin de 1513, ont été sans doute plus importantes pour la maturation de la pensée politique du Florentin que pour son activité diplomatique au service de la cité³⁸ ».

En définitive, ce qu'aperçoit Guicciardini depuis l'Espagne, ce sont les traces d'une faillite collective florentine, dont les fondements relèvent de profonds dysfonctionnements institutionnels, de cadres de pensée sclérosés dans le contexte inédit des guerres d'Italie, ainsi que d'un déficit flagrant de compétence politique générale. Se réfugier dans la fixité intellectuelle et actionnelle pour tenter d'endiguer les fluctuations d'une histoire en mouvement se révèle être une erreur fondamentale, qui place la cité dans une situation intenable après l'instauration de la Sainte Ligue. Florence a perdu la main sur son destin, car désormais, comme l'écrit Guicciardini dans une lettre adressée au Conseil des Dix après la bataille de Ravenne, « la nécessité peut davantage que la volonté³⁹ ». Dans un contexte général si défavorable, sa légation en Espagne apparaît accessoire et, en tout état de cause, trop mal conçue et menée pour se révéler utile. Mais tel n'était pas le but, puisque tout semble avoir été mis en œuvre, dès l'origine, pour que Guicciardini, justement, ne pesât pas sur les événements.

36 Voir Francesco Guicciardini, *Écrits politiques. Discours de Logroño, Dialogue sur la façon de régir Florence*, traduction et présentation de Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, Paris, PUF, 1997, note 1, p. 13.

37 Voir l'introduction de Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini à *La politique de l'expérience*, op. cit., p. 17-18.

38 Jean-Louis Fournel, « Guichardin et la "démunicipalisation" de l'historiographie », op. cit., p. 104.

39 Francesco Guicciardini, *Le lettere*, op. cit., p. 131.

Journal de mon voyage en Espagne

Francesco Guicciardini

Nous quittâmes Florence le 29 janvier 1511¹ et, le soir venu, nous nous rendîmes à Pistoia chez Gualtieri Panciatichi. Point n'est besoin ici de préciser comment nous y fûmes traités, car ce commencement fut d'une qualité telle que, si les moyens et les effets² étaient en adéquation, nous mériterions par trop d'être jaloués.

Depuis Pistoia, nous arrivâmes le 30 à Lucques, distante de Pistoia de vingt milles. Nous ne pouvons parler beaucoup de ses qualités, car nous en vîmes davantage l'extérieur que l'intérieur. En effet, dans la mesure où nous parvînmes devant ses murs par la route de Pescia, nous dûmes parcourir plus de la moitié de son pourtour avant d'en trouver la porte. La ville nous sembla toutefois mélancolique³ : elle se trouve en plaine, mais très bas sous les montagnes ; le plat pays en direction de Pise et de Pescia est limité ; il s'étend en direction de Pietrasanta, et il est riche et bien cultivé. Et bien que, de ce côté-ci, fût en vigueur la paix d'Octavien⁴, nous ne nous y reposâmes guère car, toute la nuit durant, nous entendîmes des cloches et les cris des gardes, comme si nous étions au beau milieu d'une guerre. Plaise à Dieu qu'ils parviennent à une situation telle qu'ils n'aient plus à se soucier de monter la garde de leur cité, et qu'on soumette à votre sage volonté les accords qui vous sembleront pertinents.

Le 31, après avoir quitté Lucques et être passés par Massarosa, un hameau distant de Lucques de huit milles, puis être parvenus à Pietrasanta, sise à

1 Selon le calendrier florentin, qui faisait commencer l'année le 25 mars. Parti de Florence le 29 janvier 1512, il n'y reviendra que le 5 janvier 1514.

2 Le trajet et l'arrivée.

3 Intéressant est l'usage inusuel de cet adjectif, qu'on retrouve associé, de la même manière, à un lieu dans le *Voyage en Allemagne* de Vettori, *supra*, p. 95.

4 C'est-à-dire une paix similaire à la *Pax romana* en vigueur sous le régime augustéen. Les relations entre Florence et Lucques restèrent cependant longtemps tendues en raison du soutien qu'apportèrent les Lucquois à la rébellion de Pise.

huit milles, nous jugeâmes, même si nous n'y pénétrâmes pas, que celle-ci pâtissait grandement du fait d'être placée sous la domination lucquoise. En sus d'être distante de Lucques de seize milles, c'est en effet une ville importante : elle possède un plat pays heureux, bien cultivé, couvert d'oliviers (ou plutôt de forêts d'oliviers), très fertile et d'un bon rendement. La situation des choses d'Italie, dans laquelle les petits se sont mieux protégés que les grands, a amené les Lucquois à se trouver en possession d'une ville d'une qualité telle qu'eux-mêmes en tirent davantage de honte que de gloire. Et, s'il est vrai que les choses qui ne sont pas naturelles ne durent guère, ce sera un gouvernement de poux⁵, qu'ils ne prolongeront pas au-delà d'un mois, si ce n'est par miracle.

Le soir, nous logeâmes à Massa, distante de Pietrasanta de six milles. C'est une ville riche, sise à un mille de la mer. Alberico Malaspina, un homme vieux et dépourvu d'enfants mâles, en est le seigneur. Il est également le seigneur de Carrare, d'Avenza et de Moneta. Bien qu'il ait de faibles revenus, qui ne dépassent pas les deux mille cinq cents ducats par an, sa seigneurie est cependant de quelque importance, en raison de la commodité du lieu qui, donnant sur la mer, profite aux affaires de Pietrasanta et de la Lunigiane, et parce qu'avec Massa il possède une superbe et puissante forteresse.

Nous quittâmes Massa le premier février et, après être passés près de Sarzana, en-dessous de Sarzanello, qui est éloignée de Massa de dix milles, nous logeâmes, huit milles plus loin, dans un bourg fortifié du nom d'Aulla. Il ne nous est guère loisible de disserter sur la qualité des lieux où nous passâmes car, toute la journée, nous reçûmes sans répit dans la figure de la neige, portée par un vent puissant, de sorte que, loin de pouvoir observer la contrée, nous pouvions à grand peine voir là où nos chevaux posaient leurs sabots. Aulla est une petite bourgade. Elle appartient aux marquis de Malaspina, qui sont tellement nombreux que, si la graine des marquis venait à s'éteindre en Italie, elle pourrait renaître grâce à eux. Ils ont de maigres revenus et un petit territoire, et, puisqu'ils ne peuvent tirer parti de leurs sujets, car ils n'ont pas assez de forces pour les tenir sous leur coupe et doivent préserver leur fidélité à force d'amour et d'exemptions d'impôts, ils se rattrapent sur les étrangers de passage au moyen de redevances, de gabelles et de mille goinfries.

Nous parvînmes le 2 février à Pontremoli, distante d'Aulla de douze milles, qui appartenait autrefois aux Fieschi⁶. Par la suite, du temps du duc Filippo⁷, elle intégra l'État de Milan. Aujourd'hui, en tant que partie de celui-ci, elle est sous la domination du roi de France, qui la gouverne par l'intermédiaire des Pallavicini⁸. La ville se trouve en plaine, sur la rivière Magra, et elle est entourée d'absolument partout, peut-on dire, par des montagnes. Elle ne produit pas de blé, mais des vins très râpeux et de l'huile avec facilité. La contrée est stérile, si

5 C'est-à-dire : qui durera le temps du cycle de vie d'un pou.

6 Les Fieschi sont une famille génoise. Voir à leur sujet Francesco Guicciardini, *Histoire d'Italie*, XVII 12, vol. 2, *op. cit.*, p. 449.

7 Filippo Maria Visconti. La ville fut annexée à l'État de Milan en 1433.

8 La famille des Pallavicini domina jusqu'au xvi^e siècle une zone située entre Crémone, Parme et Plaisance.

bien que ses habitants souffrent si la route n'est pas fréquentée : ils ne peuvent en effet vivre s'ils ne se prévalent pas de quelque industrie, car leurs récoltes ne sont pas suffisantes. La ville est allongée et étroite ; elle ressemble à un grand bourg cerclé d'une muraille et n'est absolument pas civile. Séparés par la rivière, les gibelins vivent d'un côté et les guelfes de l'autre. Ceux qui sont du côté de Sarzana sont gibelins et ceux qui sont tournés vers la montagne sont guelfes. D'après ce qu'on dit, il y a là environ cinq cents feux.

Après avoir quitté Pontremoli, nous parvînmes le 3 sur la montagne de l'Apennin. Celle-ci se trouve à environ douze milles, mais c'est une montagne facile et sans comparaison avec celle de Bologne. Une fois que nous eûmes passé Berceto, un hameau distant de Pontremoli de douze milles, nous logeâmes, le soir venu, à Cassio, à huit milles de Berceto. Il s'agit là d'un méchant hameau, qui se trouve dans une région stérile et montagneuse. Cette province est non seulement très différente de la Lombardie, qui lui est contiguë et est la richesse incarnée, mais elle est même beaucoup plus pauvre que la Toscane, si bien que ce n'est pas sans raison que l'on a donné son nom à la rivière⁹ qui traverse Pontremoli.

De Cassio nous arrivâmes le 4 à Fornoue, distante de douze milles. C'est un hameau sis sur le Taro, où se déroula le fait d'armes des Français contre les troupes des Vénitiens et du duc de Milan¹⁰. De là, après être sortis des montagnes pour pénétrer dans les heureuses plaines de Lombardie, nous parvînmes le soir à Borgo San Donnino, distant de Fornoue de douze milles. Bien qu'éloignée, la ville a été mise par le Roi entre les mains des Pallavicini. C'est une bourgade convenable et bien meilleure que Pontremoli, car est sise dans une contrée plus riche.

Nous quittâmes Borgo San Donnino le 5 et, après être passés par Firenzuola, à huit milles de là, nous logeâmes, le soir venu, à Plaisance, à douze milles de Firenzuola. La cité est grande, mais pas complètement remplie et, de ce que j'en vis, ses bâtiments sont laids : de fait, ce n'est pas une belle ville. Il est superflu de dire à quel point la contrée est riche et comblée en matière de céréales, de vins et de bêtes, car chacun sait que cette province abonde en toute chose.

Nous partîmes de Plaisance le 6 et, après avoir traversé la Trébie, une rivière éloignée de la cité d'un mille *vel circa*, où Hannibal accomplit un fait d'armes contre les Romains¹¹, puis être passés par San Giovanni, un bourg fortifié à douze milles de là, et ensuite par Stradella, une bourgade distante de huit milles, nous allâmes, le soir venu, loger à Casteggio, à neuf milles de là : il s'agit d'une très belle et grande forteresse, sise sur une colline, dont la bourgade s'étend sur la plaine.

9 Il s'agit, comme Guicciardini l'a indiqué plus haut, de la Magra (littéralement, « la Maigre »).

10 La bataille de Fornoue opposa, le 6 juillet 1495, les troupes de Charles VIII aux confédérés de la Sainte Ligue. Voir Matteo Palumbo, « La guerra esemplare: la battaglia di Fornovo in Guicciardini e in altri testi del '500 », in Danielle Boillet et Marie-Françoise Piéjus (éd.), *Les guerres d'Italie...*, *op. cit.*, p. 117-133.

11 La bataille de la Trébie eut lieu en 218 av. J.-C. et se conclut par la victoire d'Hannibal, qui mit en déroute la cavalerie romaine, notamment grâce à l'usage de ses éléphants.

Le 7, une fois que nous fûmes partis de Casteggio et passés par Voghiera, un médiocre bourg fortifié distant de six milles, puis par Pontecurone, à quatre milles de là, nous logeâmes, le soir venu, à Tortone, qui est distante de cinq milles. Dans cette région, les bourgs fortifiés sont nombreux et ils accueillent les paysans et les travailleurs de la terre, qui s'y réfugient le soir venu. Durant la journée, ces derniers vont travailler, et l'on voit très peu de maisons dans la campagne parce que, comme on l'a dit, presque tous vont se réfugier dans les bourgs fortifiés. Tortone est une cité sise sur l'extrémité de la montagne de Gênes et orientée vers le midi : une partie est située sur la pente et une autre s'étend dans la plaine. Elle n'est pas très grande, est laide et de piètre qualité.

De Tortone, nous parvînmes le 8 à Alexandrie de la Paille, distante de douze milles. Son nom provient de ce qu'elle a été édiflée par un pape Alexandre¹² et son surnom est lié au fait que c'est là qu'on donne la couronne de paille au roi des Romains quand il se rend à Rome pour se faire attribuer la couronne impériale¹³. C'est une cité d'un très grand périmètre, mais elle est tout à fait vide et mal peuplée. Elle n'est pas très riche et ne compte aucun édifice notable, qu'il soit public ou privé. C'est toutefois, *omnibus computatis*¹⁴, une belle ville. Nous y entrâmes un jour de fête et, comme le Carnaval était proche, nous y vîmes nombre de femmes masquées. L'usage veut qu'elles se regroupent par trois ou quatre, ou plus pour celles qui le souhaitent, et qu'elles aillent se promener à travers la ville, seules et masquées, et l'on ne parle pas en mal des gentes dames bien costumées, pourvu qu'elles aillent en habits féminins. À un demi mille environ avant qu'on ne pénètre dans la ville se trouve une rivière appelée Bormida, qui est une méchante rivière. Il s'en fallut de peu que l'un de nos chevaux ne s'y noyât. Par la ville passe le Tanaro, une grande rivière navigable qui, à huit milles de là, se jette dans le Pô.

Après Alexandrie, nous passâmes le 9 par Felizzano, distante de huit milles. Ce bourg appartient au marquis de Montferrat, et c'est un très beau bourg. De là, nous parvînmes à Annone, distante de six milles. Annone est un lieu connu car, bien que le duc Lodovico¹⁵ l'ait très bien approvisionné dans l'espoir de résister quelque temps au siège des Français, ces derniers l'ont pris au premier assaut¹⁶. En soi, le bourg n'est guère important. La forteresse, qui est située en hauteur, était en revanche naturellement très forte à cause de la configuration du lieu qui, de tous côtés, a des grottes en surplomb, mais elle

12 Il s'agit d'Alexandre III (v. 1105-1181).

13 Louis Moreri écrit en 1725 à ce sujet : « On dit qu'elle eut au commencement le nom de Césarée, qu'on changea en celui d'Alexandrie pour faire honneur au même pape. D'autres soutiennent que l'empereur voulut lui faire donner le nom de Césarée, et que les habitants s'obstinant à lui conférer celui du pape, il l'appela par moquerie *Alexandrie de la paille*, peut-être parce que les murailles n'étoient que de paille et de bois, enduits de terre. Car c'est une fable, que le nom de *d'Alexandrie de la paille* ait été donné à cette ville, parce que les empereurs y recevoient une couronne de paille », in Louis Moreri, *Grand dictionnaire Historique ou Le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane*, tome 1, Paris, 1725, p. 290.

14 Littéralement : « tout compte fait ».

15 Lodovico Sforza.

16 Sur la puissance du premier assaut des soldats français, voir le *Portrait des choses de France* de Machiavel, *supra*, p. 42-43.

l'était aussi artificiellement grâce à l'industrie dudit duc. Elle est sise en un lieu très important pour le duché de Milan, car il forme le premier barrage contre ceux qui viennent de la région d'Asti et il est placé là où l'on passe d'une large étendue à un lieu étroit, et la plaine par laquelle il faut passer au milieu des montagnes est encadrée, d'un côté, par la montagne où se trouve Non et, de l'autre, par les montagnes et les bourgs fortifiés de l'État de Gênes. Cinq milles séparent Non d'Asti, où nous logeâmes le soir. Cette cité appartient au duc d'Orléans. Elle est belle, bien peuplée, riche et marchande : d'après le peu que j'en vis et ce que j'en perçus, elle me parut être, de loin, la meilleure ville que j'eusse rencontrée.

Le 10, après que, depuis Asti, nous fûmes passés à Villanova, une très bonne ville du plat pays d'Asti distante de dix milles, nous arrivâmes le soir à Moncalieri, distante d'encore dix milles : ce fut une journée de vingt milles à la mode de cette contrée, qui correspondent à plus de vingt-cinq des nôtres. C'est un bourg grand et riche, qui appartient au duc de Savoie. Le duc de Savoie s'appelle Charles¹⁷. Il a vingt-quatre ou vingt-six ans, mais il est bossu et mal fait de sa personne. Il règne sur un vaste territoire : son État s'étend en Italie jusqu'aux Alpes, où il possède la grande ville de Chieri et celle de Turin, qui sont proches de Moncalieri et qu'on laisse à main droite, mais aussi bien au-delà des Alpes. D'après ses sujets, ses revenus s'élèvent à une somme comprise entre cinquante et soixante mille ducats, mais il ne profite pas de la totalité, car il a consigné environ vingt mille ducats pour restituer la dot de madame Marguerite de Bourgogne¹⁸ à madame Blanche¹⁹, dont je crois qu'elle fut la mère du duc Philibert²⁰. Son État borde l'Italie à partir de la montagne, avec le Montferrat à main droite en quittant l'Italie et Saluces à main gauche.

Depuis Moncalieri, nous passâmes le 11 le Pô, un fleuve distant de la ville d'un jet de pierre, dont le lit est moins large que celui de l'Arno à Florence, mais qui est plus profond et mieux navigable. Il naît dans les montagnes de Saluces, à quinze milles de Moncalieri, et, coulant dans les plaines de Lombardie, il devient la mer de cette plaine-ci, parce que confluent vers lui toutes les rivières qui coulent dans la région. Parvenus ensuite à Rivoli, un hameau distant de sept milles, nous arrivâmes durant la journée à Avigliana, distante de Moncalieri de dix milles selon les usages de cette contrée, mais plutôt de treize que de douze selon les nôtres. Nous fîmes peu de chemin, car nous dûmes ferrer une partie des chevaux et les laisser se reposer en prévision du passage de la montagne.

Le 12, depuis Avigliana, nous parvînmes à Suse, distante d'Avigliana de dix milles selon les usages de cette contrée. Ville de moindre importance, elle est la première au pied des montagnes et appartient, elle aussi, au duché de Savoie.

17 Charles III de Savoie (1486-1553), dit le Bon, devint duc de Savoie à la mort de son demi-frère Philibert II (1480-1504).

18 Marguerite de Bourbon (1438-1483), qui épousa le 6 avril 1472 Philippe II de Savoie.

19 Blanche de Montferrat (1472-1519) épousa Charles I^{er} de Savoie (1468-1490), à la mort duquel elle devint régente, puisque son fils Charles-Jean-Amédée (Charles II) n'avait alors que neuf mois.

20 Philibert II de Savoie, dont la mère était en réalité Marguerite de Bourbon.

Le 13, après avoir quitté Suse et nous être dirigés à main gauche, car on prend à main droite la route de Lyon, et après avoir gravi quelques montagnes et être passés par Oulx, un hameau du Dauphiné distant de Suse de quatre lieues, nous parvînmes le soir à Sauze, qui est une ville de faible importance distante de Suse de six lieues.

Le 14, depuis Sauze, nous passâmes Montgenèvre et parvînmes à Briançon, distante de trois lieues, où nous logeâmes durant la journée, car il faisait mauvais temps. Il y a sur cette montagne, du côté de l'Italie, une lieue ou moins de montée, mais le pire se trouve à environ un jet de pierre, là où, sur un chemin étroit, il y a une montée raide et de telle nature que, si l'on trébuchait, on chuterait dans un énorme précipice. On arrive au sommet du col, à environ une demi-lieue ou un peu plus, sur lequel se trouvent un village et des logements. La descente du côté de la France est plus longue que celle qui se trouve du côté de l'Italie, mais elle est plus facile et moins raide. En somme, ce n'est pas une montagne mauvaise ou difficile, et ceux qui iraient à cheval durant une saison où il ne leur faudrait pas combattre la neige et la glace la parcourraient aisément. Au pied de cette montagne, mais sur une autre montagne, se trouve Briançon, une ville grande et civile. Pour ce que nous pûmes en voir, il s'agit d'un endroit riche. Nous y fûmes bien traités et bien logés. Au pied de celle-ci court la Durance, une rivière célébrée par Pétrarque²¹ qui naît dans le mont Genève. Ce n'est pas une grosse rivière d'ordinaire, mais, quand elle entre en crue, c'est une méchante rivière et, sur toute la route, elle est enjambée par des ponts en bois. La ville appartient au Dauphiné et il n'y a pas de gouverneur, bien qu'on élise, au nom du roi, un homme de la ville chargé de rendre la justice criminelle et civile, qu'on appelle le « juge²² ».

Nous partîmes de Briançon le 15 et franchîmes une montagne très enneigée à environ deux lieues de là. Après être parvenus en un lieu appelé Besse, sis au commencement de la plaine, où une solide porte fortifiée est placée à l'endroit où les montagnes se resserrent, après être descendus dans la plaine de la Durance et être entrés dans une vallée fermée de tous côtés par des montagnes, nous passâmes par Saint-Crespin, distant de Besse de deux lieues, et logeâmes, le soir venu, à Saint-Clément, un petit village distant d'une lieue. À ce qu'on dit, les lieues de cette région font trois milles mais, à la mode de chez nous, elles en font quatre ou plus. Je crois que ceci procède de ce qu'on les mesure d'après le trot des Français, qui est plus court que le nôtre. De Montgenèvre à ici, on ne peut trouver lieu plus sauvage et moins cultivé, tout entier dans la montagne. Il est cependant admirable de voir à quel point il est plein de villages et de maisons éparses, qui s'entassent au sommet de ces montagnes dans des lieux très étranges, sur lesquels on croirait à grand peine que puissent vivre des chèvres.

21 La Durance n'est pas explicitement citée par Pétrarque dans son *Canzoniere*, mais on en trouve des réminiscences, dont les moins sujettes au doute se trouvent dans le sonnet *Una candida cerva sopra l'erba* et dans la sextine *Non a tanti animali il mar fra l'onde*. Elle est en revanche citée dans une lettre à Philippe de Cabassoles en date du 25 avril 1354, in Francesco Petrarca, *Lettere disperse*, a cura di Alessandro Pancheri, Parme, Ugo Guarda Editore, p. 186.

22 Guicciardini emploie ici le gallicisme « giuge ».

Le 16, après avoir quitté Saint-Clément, nous chevauchâmes dans une seule et même vallée, tantôt avançant en plaine, tantôt franchissant une montagne, et allâmes déjeuner à Embrun, distante de deux lieues. Cette ville a un archevêque, qui se nomme Ebredunensis et qui est subordonné à l'archevêque de Vienne. Si c'était un bourg fortifié, ce ne serait pas un mauvais endroit, mais c'est un scandale que ce soit une ville²³. Le soir, nous parvînmes à Chorges, distant de quatre lieues. Il s'agit d'un hameau de peu d'importance. Nous chevauchâmes dans la même vallée : la contrée n'est pas cultivée, mais elle est moins peuplée que celle qui est plus proche de Montgenèvre.

Nous quittâmes Chorges le 17 et, comme nous ne pouvions emprunter la ligne droite vers Tallard, car un important éboulement s'était récemment produit, nous passâmes par Gap, une citadelle distante de Chorges de deux lieues. Elle a un évêque, qu'on nomme *episcopus Vapiciensis*. De là, après avoir obliqué à main gauche vers la Durance, nous allâmes déjeuner à Tallard. C'est un modeste hameau de l'État de Provence, mais il s'y trouve un château bien construit, dont est seigneur le vicomte de Tallard²⁴, un seigneur très honoré en France. De là, nous parvînmes à un hameau nommé Montéglin, à deux lieues de là, où il n'y a qu'une maison ou deux. La contrée est, *ut supra*, stérile, dépourvue de cultures et peu peuplée, et, comme l'on chevauche à travers des lieux escarpés et, en sus, ceints de toutes parts de montagnes, la chevauchée n'est guère plaisante.

De Montéglin, nous allâmes déjeuner, le 18, à Orpierre, distante de quatre bonnes lieues, et, puisque nous obliquâmes à droite, nous en vînmes à quitter la Provence. Ce lieu se trouve en Dauphiné ; en langue française, il signifie « val pierreux ». Ce nom n'est pas dépourvu de cause puisque, étant donné qu'en ce lieu une vallée se resserre jusqu'à atteindre une largeur de quelques toises seulement, Orpierre est placée juste au débouché de ce passage, là où se trouvent deux montagnes formées de blocs énormes. Au sommet de ces montagnes se trouve une forteresse qui, bien qu'elle soit placée sur un site fort, est une faible chose : le passage ne pourrait être plus fort et plus terrible. La contrée est, *ut supra*, dépourvue de cultures et peu peuplée. De là, nous parvînmes le soir à Montauban, distante de sept lieues. En face se trouve le col de Perty, qui est une montagne très haute et raide, et c'est, de fait, une rude montagne, couverte de buis. Au pied de cette montagne se trouve une butte du nom de Montauban, sur laquelle il y a un petit hameau en ruines. Au pied de cette butte sont posées deux ou trois maisons de vilains, où nous fûmes extrêmement mal logés. La contrée est stérile, comme cela a déjà été dit, et elle est vide : entre un logis convenable et le suivant, il faut parcourir huit à dix lieues, c'est-à-dire une journée et demie de route.

De Montauban, nous allâmes, le 19, déjeuner à Sainte-Euphémie, distante de deux lieues, et, de là, à Buis-les-Baronnies, une bourgade fortifiée située à deux lieues. La contrée est davantage cultivée et il y a des oliviers, ce que nous n'avions pas vu de Montgenèvre jusqu'à ce lieu.

23 C'est-à-dire : la désigner sous le substantif de « ville » est scandaleux tant elle est petite.

24 Bernardin de Clermont (1440-1522), vicomte de Tallard, trésorier général du Dauphiné et, par la suite, chambellan de François I^{er}.

Le 20, nous allâmes déjeuner à Malaucène, à quatre lieues de Buis-les-Baronnies, puis nous allâmes dîner à Carpentras, éloignée de deux lieues. Carpentras est modeste par sa circonférence, mais c'est une ville riche. Les murailles de la cité sont très belles. C'est une cité du pape.

De Carpentras, nous parvînmes le 21 à Avignon, distante de quatre lieues. Avignon est une cité de l'Église, ennoblie pour avoir longtemps été, du temps où le Pontificat était entre les mains des Français²⁵, le siège de la Cour. Elle est sise sur le Rhône qui, né à Genève, se jette dans la mer à dix ou douze lieues d'Avignon. C'est un fleuve large et très rapide. De l'autre côté, près de la ville, court la Durance, qui se jette un peu plus bas dans le Rhône : cette rivière n'est guère utile, car on ne peut pas dire qu'elle apporte des poissons, et ses habitants n'en tirent guère profit, mais elle cause d'importants dommages, car elle ronge et consume continuellement le terrain. Et, bien que le Rhône se mêle à la Durance au-dessus d'Avignon, le roi de France prétend qu'Avignon est à lui, car il dit que ce fleuve²⁶ lui appartient. Pour cette raison, il refuse que les Avignonnais fortifient le fleuve de ce côté-là. La cité fut autrefois peuplée et très riche, grâce à la Cour, et très marchande, car s'y tenaient la foire et toutes les affaires qui sont désormais installées à Lyon. Aujourd'hui, elle n'a plus ni habitants, ni richesses, ni commerces. Les bâtiments sont uniformément médiocres, mais elle présente deux ou trois choses dignes d'intérêt : le palais où vivait le pape du temps où la Cour y résidait, qui est absolument extraordinaire par sa taille et par ses murailles, bien qu'il s'abîme et parte peu à peu en ruines à cause de la mauvaise nature des prêtres, qui ne pensent qu'à dilapider et à profiter, et non à investir²⁷. Il y aussi les murailles de la cité, qui sont très belles en raison de la taille des tours, des pierres et de la qualité de leur construction (*Avinio ventosa sine vento venenosa*²⁸. Habituellement, la peste y sévit tous les quatre ou cinq ans). Il y a enfin, à côté des murs de la cité, un pont sur le Rhône, qui a vingt-trois grandes arches²⁹ et qui, bien qu'il soit étroit, est tout à fait remarquable car, outre qu'il est long, il fut difficile de le bâtir sur un fleuve aussi large et rapide : ceci explique pourquoi ce pont n'est pas droit, car il lui aurait été presque impossible de supporter une telle impétuosité, et pourquoi il avance en se tordant et en suivant les eaux.

Peu de gens dans la cité sont d'antiques habitants d'Avignon : la majeure partie d'entre eux sont venus y habiter récemment, ou alors c'est le cas de

25 De 1309 à 1377.

26 Le Rhône.

27 Une telle critique rejoint celle que, dans ses *Memorie di famiglia*, Guicciardini formule à l'encontre de son parent Ranieri, un prélat qui « suivit, en matière de gourmandise, l'usage des autres prêtres qui vivent à Florence dans l'oisiveté, dont l'un des soucis premiers consiste à se nourrir », in Francesco Guicciardini, *Diario del viaggio in Spagna, op. cit.*, p. 99. Cela rejoint l'*Avertissement XXVIII*, qui s'ouvre sur ces mots : « Je ne connais personne à qui déplaisent plus qu'à moi l'ambition, l'avarice et la mollesse des prêtres », in Francesco Guicciardini, *Avertissements politiques, op. cit.*, p. 48.

28 Littéralement : « Avignon ville venteuse, sans vent vénéneuse ». Les mots « *cum vento fastidiosa* » complètent d'ordinaire ce dicton médiéval.

29 Le pont Saint-Bénézet, édifié entre 1177 et 1237, comptait en réalité vingt-deux arches. Long de près de 950 mètres, il empruntait, comme l'indique plus bas Guicciardini, un parcours sinueux pour offrir moins de prise au courant.

leurs pères ou de leurs aïeux. Dans le gouvernement de la cité, les étrangers œuvrent tout autant, voire plus, que les citoyens, car les Italiens participent pour un tiers au conseil et aux charges publiques, les Ultramontains pour un tiers et les habitants originels, parmi lesquels on inclut également ceux qui sont nés en Avignon, bien qu'ils aient un père étranger, pour le reste. De ce fait, certains prétendent qu'elle fut appelée *Avinio* presque *ab advenarum unione*³⁰. Et il n'est guère étonnant qu'il y ait là un grand concours d'étrangers, en raison du site, qui est très favorable aux affaires, de la fertilité de la région, ainsi que de la sécurité et de la qualité de la vie. Le fait que cette ville appartienne à l'Église lui a en effet longtemps assuré la paix et la tranquillité, et elle a néanmoins noué avec le Pape des accords et des conventions qui assurent à ceux qui y résident de pouvoir jouir de leurs biens en toute sécurité, sans être soumis à des redevances ou contrôlés d'aucune manière. Il découle de cela que l'oisiveté y est grande et que les hommes ont l'habitude de se donner du bon temps. Nous y restâmes trois jours pour faire reposer les chevaux et parce que le carnaval, qui se tint le 24 février, nous y incita. Nous logeâmes chez Francesco Baroncelli³¹, qui nous accueillit avec de si grands honneurs qu'il serait superflu de les décrire, car ils se conservent tout seuls dans notre mémoire. En Avignon se trouve une université qui compte plusieurs collèges d'étudiants ; elle est cependant peu renommée et n'est guère riche.

Nous quittâmes Avignon le 25, premier jour du Carême, et pénétrâmes à Villeneuve³², un bourg fortifié du roi de France qui se trouve juste de l'autre côté du fleuve et où, selon les usages actuels, commence le Languedoc, bien qu'on dise qu'il appartenait autrefois au comté d'Avignon. Le soir, nous parvînmes à Nîmes, une cité distante de sept lieues : c'est une méchante petite chose. Y sont cependant remarquables les vestiges d'un amphithéâtre, qu'on nomme communément l'« arène », dont on voit encore les murs et les gradins : ce sont, de fait, les restes d'une belle édifice, très ancien. On dit qu'il y a une très belle cathédrale, mais celui qui nous guida à travers la ville ne fut pas capable de nous y mener.

Le 26, après avoir déjeuné sur un pont³³ sis à quatre lieues de Nîmes, nous allâmes loger le soir à Montpellier, éloignée de quatre autres lieues. Montpellier se trouve à deux lieues, voire moins, de la mer. Il s'agit d'un bourg fortifié, et non d'une ville, car elle n'a pas d'évêque. Son évêque se trouve cependant à Maguelone, une île³⁴ déserte située à deux lieues de là. Le bourg est très

30 Littéralement : « grâce à l'union des étrangers ». Sur le plan étymologique, le nom *Avinio* est en réalité issu d'une double influence gauloise et ligurienne.

31 La maison de Francesco Baroncelli est l'actuel palais du Roure. Voir la lettre de Guicciardini du 23 février 1512 à son frère Luigi, in Francesco Guicciardini, *Le lettere*, op. cit., p. 61.

32 Dans sa lettre aux Dix du 26 février 1512, Guicciardini narre longuement les difficultés qu'il a eues pour convaincre le gouverneur de la forteresse de Villeneuve de le laisser passer, in Francesco Guicciardini, *Le lettere*, op. cit., p. 63-64.

33 L'auberge du pont de Lunel avait encore une enviable réputation au XVIII^e siècle, puisque Jean-Jacques Rousseau la tenait, comme nous le rapporte Henri Graillet, pour le « cabaret le plus estimé d'Europe », in Henri Graillet, « François Guichardin dans le Midi de la France et en Espagne (1512-1513) », *Annales du Midi*, t. 45, n° 177, 1933, p. 12.

34 Maguelone est une ancienne île volcanique reliée au continent par des cordons littoraux.

réputé pour sa beauté et il y a, en vérité, une correspondance d'effets, car il est bien peuplé, grand, riche et rempli de belles demeures et de bâtiments. Et, bien qu'il n'ait aucune construction qui puisse être comparée à l'une des trois d'Avignon dont nous avons parlé plus haut, il possède, dans l'ensemble, des maisons bien plus belles que celles qu'on trouve en Avignon. Parmi les constructions dignes d'intérêt, il y a l'église Saint-Germain³⁵, où vivent des moines de l'ordre de Saint-Benoît, qui fut édifiée par un pape Urbain : c'est un bel édifice et l'on y trouve s'innombrables reliques, très richement ornées d'or, d'argent et de pierres précieuses. On dit qu'il y a là, entre autres choses, la tête de Saint-Benoît et celle de Saint-Germain. Nous y restâmes toute la journée du 27 pour visiter la ville.

Nous allâmes déjeuner le 28 à Loupian, distante de cinq lieues, sise elle aussi sur la mer ou, pour être plus précis, sur un très bel étang³⁶ qui touche la mer et qui s'étend jusqu'à Aigues-Mortes. Le soir, nous dînâmes à Saint-Thibéry, un méchant hameau distant de trois lieues. C'est toutefois une riche contrée.

Le 29, nous déjeunerâmes à Béziers, une cité distante de Saint-Thibéry de trois lieues. C'est une petite cité. Le soir nous parvînmes à Narbonne, à quatre lieues de là, qui est une bonne ville et qui se trouve à une lieue de la mer. Elle est installée à la frontière et on y voit un bel édifice de murailles d'au moins quarante pieds de haut. On le commença du temps du roi Charles³⁷ et on le poursuit toutefois si lentement que, si l'on ne change pas cette manière de faire, il ne sera pas achevé d'ici à plusieurs dizaines d'années. Bien qu'elle se trouve en plaine, cette muraille la rendrait très puissante, car il y a, à main droite, des montagnes et des places-fortes qui appartiennent au Roi, et, à main gauche, il y a l'étang et la mer, si bien qu'il est difficile de venir à Narbonne.

Nous quittâmes Narbonne le premier mars après déjeuner et parvînmes le soir à Villefalse, un lieu où se trouvent deux ou trois maisons, distant de Narbonne de trois lieues. Ceux qui passent par là y paient une redevance qui a fait changer son nom car, tandis qu'auparavant elle se nommait Villefranche, on l'appelle aujourd'hui Villefalse.

Le 2 mars, après avoir quitté Villefalse et avoir fait trois lieues sur le territoire du roi de France jusqu'à une maison où l'on paie une redevance sur les biens qui sortent du Royaume, puis avoir pénétré dans l'État du roi Catholique, nous allâmes déjeuner à Salses, à quatre lieues de Villefalse. Ces zones frontalières sont mal protégées des assassins et un groupe réduit de cavaliers n'y circule pas sans danger, ce dont sont responsables ceux qui ont la charge de garder Salses, car ils prétendent être mal payés. De ce qu'on en voit du dehors, Salses est une très belle forteresse, qui fut commencée par

35 Il s'agit du monastère Saint-Benoît, fondé en 1364 par Urbain V, qui lui offrit des reliques de saint Benoît et de saint Germain.

36 L'étang de Thau.

37 L'autorisation de reconstruire les murailles de la ville fut en réalité donnée aux habitants de Narbonne en 1349, sous le règne de Philippe VI de Valois. Guicciardini fait ici référence aux travaux de rénovation menés par Charles VIII en 1496 et 1497, dans le cadre de son programme de renforcement des citadelles du Languedoc situées à la frontière avec l'Espagne.

ce Roi³⁸, quand ce lieu lui fut rendu par le roi Charles avec tout le comté du Roussillon³⁹, et il s'est ensuite employé, comme il le fait toujours, à la rebâtir et à la fortifier. On se souvient d'elle, car l'armée du roi Louis l'a assiégée sans parvenir à la prendre⁴⁰, bien que la faute en revînt au mauvais commandement de ceux qui dirigeaient les troupes plutôt qu'à toute autre raison. Elle a la mer d'un côté, les montagnes de l'autre, et elle ne pourrait avoir été édiflée en un lieu plus approprié pour être la clé de l'État de Perpignan et pour fermer l'accès à qui veut pénétrer sur le territoire du roi Catholique. Mais je n'eus pas l'impression que ce site est fort en soi grâce à la fortification du lieu, car il est surmonté de montagnes d'où l'on peut facilement l'attaquer. La forteresse fut bombardée par les Français de ce côté-là. Néanmoins, je l'observai peu, parce que je ne fus pas en mesure d'y pénétrer, car ceux qui n'ont pas d'autorisation royale n'y pénètrent pas et, alors que je voulais l'observer à cheval depuis l'extérieur, je fus interrompu par les gardes qui me causèrent quelques soucis. Le soir, nous parvînmes à Perpignan, à trois lieues de là, un bon bourg fortifié, riche et marchand, qui se trouve à la tête du comté du Roussillon et qui fut rendu par le roi Charles contre l'avis de tous les sages de France.

Nous quittâmes Perpignan le 3 et, après avoir chevauché à travers une belle région, couverte d'oliviers et de cultures, nous allâmes déjeuner dans un hameau du nom de Boulou, distant de Perpignan de trois lieues, puis nous franchîmes le col du Perthus, dont l'ascension et la descente font chacune une lieue, mais qui est une région très rude, et l'on passa par des lieux très étroits et terribles. Le Perthus appartient aux Pyrénées ; en comparaison de ce que sont celles-ci en direction de la Gascogne, c'est cependant peu de chose. Le sommet de ce col sépare la Catalogne du Languedoc, et il était jusqu'alors tenu par le roi Charles. Il est une importante forteresse aux confins de la France, ainsi qu'une clé ouvrant la voie et permettant de courir jusqu'aux portes de Barcelone, si bien que le roi d'Espagne, lorsqu'il le récupéra, fit un immense profit et libéra sa bouche d'un grand mors. Les assassins y sont nombreux : le jour qui précéda notre passage, un marchand de Gérone y fut assassiné. En vérité, ce lieu est tout à fait propice aux détroussements car, outre le fait qu'il comporte des passes très étroites, ainsi que nombre de ravins très sombres, il se réunit à d'autres montagnes qui vont jusqu'en Gascogne, dans lesquelles il serait presque impossible de retrouver les assassins. Au pied de ce col se trouve un hameau appelé La Jonquera. Après l'avoir passé, nous allâmes le soir à Figueres, distante de deux lieues ; mais ce sont là deux lieues qui ne font pas moins de dix milles. Il y a en tout, depuis Perpignan, sept lieues à la mode d'ici. À la nôtre, cela fait vingt-huit ou trente milles. Figueres est une très bonne bourgade fortifiée, surtout par rapport aux autres de la région.

38 En 1496, Ferdinand décida la construction de la forteresse, qui fut édiflée entre 1497 et 1504.

39 Le comté de Roussillon, qui avait été cédé par Jean II d'Aragon à la France au moment des guerres catalanes en même temps que le comté de Cerdagne (voir *infra*, note 48, p. 217), fut rendu par Charles VIII à l'occasion du traité de Barcelone, signé le 19 janvier 1493, en échange de la neutralité espagnole dans son projet d'expédition napolitaine et de l'appui ibérique contre tout ennemi qui ne fût pas le Pape.

40 En novembre 1503, Louis XII échoua à prendre la forteresse.

Nous quittâmes Figueres le 4 et arrivâmes le soir à Gérone, distante de cinq lieues. C'est une bonne ville, riche et marchande, bien que Perpignan soit plus marchande encore. La contrée est peu peuplée, montagneuse et peu amène. La ville se trouve en hauteur, bien qu'elle s'étendît autrefois sur la plaine, et à ses pieds court un fleuve du nom de...⁴¹.

Le 5, depuis Gérone, nous allâmes sous la neige jusqu'à Hostalric, distant de cinq lieues. C'est un méchant bourg fortifié, et la contrée, comme de coutume, est sauvage et mauvaise.

De Hostalric, nous parvînmes le 6 à La Roca, distante de cinq lieues : c'est un bourg fortifié de maigre importance. La contrée est dépourvue de cultures et couverte de sapins. À une lieue environ de Hostalric, nous passâmes par Trenta Passi⁴², qui est une dangereuse forêt d'assassins. Il y a, dans la contrée, plusieurs endroits plus dangereux les uns que les autres, mais absolument toute la région, depuis Perpignan jusqu'à Barcelone, et encore quelques lieues au-delà, est susceptible de l'être. Ce désordre naît de ce que beaucoup de chevaliers et de gentilshommes catalans se détestent, se cherchent mutuellement noise et se querellent, ce qu'ils peuvent légitimement faire en vertu d'un ancien privilège du Royaume, et le Roi ne peut le leur interdire car, lorsque l'un d'eux en a défié un autre par l'entremise de son héraut, ils peuvent s'affronter l'un l'autre avec leurs suites, dans un délai de cinq jours, sans encourir de peine si, dans le cadre de ce conflit, advenaient des blessures ou un décès. La coutume, dans cette région, veut en outre que tous les parents interviennent dans ces querelles ; et ceux qui en sont partie prenante, quand ils ont les nerfs bien trempés, accueillent en renfort tous les tristes sires de la région. Ainsi en est-il beaucoup qui possèdent des lieux et des places-fortes où les hommes au service du roi ne peuvent mener aucune investigation : vers ceux-ci accourent tous les tristes sires et les assassins de la région, et eux, afin d'avoir une suite plus abondante, les entretiennent, les nourrissent et les protègent. De ce bandolérisme⁴³ – car tel est le nom de cette pratique – naît le fait que ces bandoliers, puisqu'ils manquent d'argent et que la situation leur semble favorable, se mettent parfois à détrousser les voyageurs, ce à quoi les invite en outre la qualité de la région, qui, comme on l'a dit, est montagneuse, sauvage et peu peuplée. Et le Roi, quelle qu'en soit la cause, n'a pas mis en œuvre les soins et les remèdes qui convenaient.

Nous trouvâmes toutefois la région plus sûre qu'à l'ordinaire, en raison d'un événement étrange et digne d'être rapporté qui s'était produit environ un mois plus tôt et avait plongé ces bandoliers dans la stupeur et la débandade. À Barcelone se trouvaient deux grands chevaliers et gentilshommes qui, bien qu'ils fussent originaires de Gérone, avaient longtemps vécu à Barcelone et qui, en vertu de leurs richesses et de nombre d'autres

41 Le nom manque dans le manuscrit. Il s'agit du Ter.

42 Peut-être les Boscós del Montnegre.

43 Nous reformulons ici les néologismes « *bandoleggiare* », « *bandolieri* » et « *bandolerie* », forgés par Guicciardini sur les mots catalans « *bandolejar* » et « *bandoler* », dérivés du terme « *bandol* », qui désigne une bande ou une faction. Sur l'analyse de ces termes, voir Francesco Bruni, « Tra Catalogna e Italia: intorno alla predicazione nella prima metà del XV secolo », *Estudi general*, n° 22, 2002, p. 283-285.

facteurs, comptaient parmi les maîtres de la Catalogne. L'un se nommait Aguagliano⁴⁴, l'autre Sarriero⁴⁵. Depuis longtemps, de profondes inimitiés et des bandoleries s'étaient dressées entre eux, si bien qu'Agugliano, pour être plus en sûreté, résidait le plus souvent dans son château. Désireux d'obtenir vengeance, Sarriero, qui était l'offensé⁴⁶, négocia un accord de paix avec le vice-roi de Barcelone. Afin de mieux le mener à bien, Agugliano et le baron d'Ancustero⁴⁷, un grand gentilhomme et l'un de ses plus fervents partisans, se rendirent à Barcelone chez le baron, sur la foi de la parole que Sarriero avait donnée au Vice-roi. Comme ils y étaient arrivés, Sarriero, ayant trouvé moyen d'entrer dans leur demeure grâce à un prêtre avec lequel il s'était accordé et qui était de la maison du baron, pénétra une nuit dans la maison avec cinquante compagnons et les assassina tous les deux. Connaissant la peine qu'il encourait, car il n'était pas couvert par le privilège lié au bandolérisme, puisqu'il avait donné sa parole au Vice-roi, et aussi parce que, en tant que bailli général du Roi, il était officier et que le privilège ne s'applique pas en pareil cas, il s'enfuit avec ses compagnons sur l'un de ses navires, qu'il avait fait accoster. Le navire était grand et beau, et il se trouvait dans un lieu tout à fait sûr par rapport aux dangers de la mer, mais la justice divine fut puissante. Une grande tempête se déchaîna, qui fit couler le navire. Après avoir sauté sur une planche et s'être longuement défendu contre les ondes de la mer, et alors qu'il était très proche d'atteindre la côte, il fut submergé par une grosse vague. Certains de ses compagnons se noyèrent ; d'autres, qui avaient rejoint la côte, furent arrêtés : parmi eux se trouvait le prêtre, qui fut écartelé, ainsi qu'un enfant bâtard de Sarriero, qu'on décapita en compagnie d'un autre gentilhomme ; d'autres furent exécutés ; d'autres gentilshommes furent condamnés à mort. Lorsque je passai, ces derniers se trouvaient en prison et tentaient d'obtenir la grâce du Roi. Ils avaient encore quelques jours pour qu'elle leur soit accordée, faute de quoi ils seraient exécutés : j'ignore ce qu'il advint d'eux. La mort des premiers et les exécutions qui ont ensuite eu lieu avaient grandement stupéfait les mauvaises gens, si bien que, lorsque nous passâmes, le danger des assassins était moindre.

De La Roca, nous parvînmes le 7 à Barcelone, distante de quatre lieues. Nous y restâmes une journée pour la visiter. La ville se trouve tout entière en plaine et borde la mer. Son site est très favorable au commerce, qui ne fleurit toutefois pas autant que par le passé, si bien qu'elle n'a plus ses richesses d'antan, d'autant que la Cour réside en Castille. C'est une belle cité, grande et bien peuplée. On n'y voit pas d'édifices particulièrement notables ou exceptionnels, mais les maisons sont belles dans l'ensemble, et elles le sont dans toute la ville, si bien que, comme ils le disent eux-mêmes fort justement, c'est une ville partout, si bien qu'à mon sens c'est là la chose la plus admirable qu'elle

44 Baldiri Agullana.

45 Miquel Sarriera.

46 La cause du conflit réside dans l'assassinat de l'homme de confiance de Sarriera, Benet Cartellá, comme l'indique Martín de Riquer in « Luchas entre Agullanas y Sarrieras en el siglo XVI », in *Boletín de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona*, vol. 30 (1963-64), p. 14.

47 Le baron de Llagostera.

possède et on peut en cela la placer devant Florence. La cathédrale, nommée, si mes souvenirs sont bons, Sainte-Eulalie, est une petite église, mais c'est un bel édifice, bien conçu : il y a un autel en argent, massif et très bien travaillé, ainsi qu'une très riche sacristie, où sont conservées de nombreuses reliques, parmi lesquelles se trouve, entre autres, un saint Innocent très bien conservé de la tête aux pieds et dont on voit distinctement tous les membres. Il y a là également un voile de Notre Dame. Il y a dans l'église de nombreux ornements faits d'or, d'argent et de pierres précieuses. Elle possède de magnifiques parements et elle est, de fait, tout à fait somptueuse. On y conserve, parmi les choses dignes d'intérêt, l'estoc et le sceptre du roi Martin⁴⁸, le dernier de leurs rois qui fût châtelain. Les routes sont pavées et propres, selon l'usage florentin.

Il y a un grand hôpital⁴⁹, où de nombreux malades sont soignés dans de belles chambres décorées à fresque. D'après ce que j'ai pu en voir, il me sembla qu'on s'occupait bien d'eux. Dans ce même hôpital, on nourrit les enfants abandonnés. Y demeurent également les fous, qu'on appelle les « implorants⁵⁰ ». Tout cela occasionne de fortes dépenses. Il y a un monastère de femmes qu'on nomme les Jonquières. Toutes celles-ci sont nobles et, si elles le désirent, elles peuvent prendre mari et sortir sans autre obligation que celle de porter l'insigne. Elles sont dévouées à saint Jacques⁵¹ et, de ce fait, portent en guise d'insigne une croix rouge sur la poitrine. Leur autre habit consiste en des voiles blancs ou d'une autre couleur qu'elles ont sur la tête et qu'elles portent comme des tuniques, par les trous desquelles elles sortent leurs manches, qui sont larges, en soie ou en tissu, doublées à leur manière. Mais elles portent d'honnêtes couleurs. Elles sont une cinquantaine et vivent dans un grand monastère⁵², dans lequel cependant sept ou huit maisons sont séparées du reste : dans chacune d'entre elles vivent une maîtresse et six ou huit jouvencelles, si l'on peut parler ainsi. Elles font profession d'être gentilles et courtoises ; et, quand arrive à Barcelone quelque homme de qualité, il est conduit dans l'une de ces pièces et reste dans une chambre autant qu'il le souhaite pour parler avec elles, car elles sont expertes en cérémonies et en divertissements. Lorsqu'elles trouvent mari à leur convenance, elles l'épousent. Sinon, elles demeurent là et mènent une existence séculaire, sur un grand pied, et elles ont malgré tout la réputation d'être honnêtes.

Il n'y a dans la ville aucun marchand étranger, car les gens du cru les malmèment. Ils ont un lieu de dépôt qu'ils nomment la Table⁵³, où chacun

48 Martin I^{er} (1356-1410), dit l'Humain ou le Vieux.

49 L'hôpital de la Santa Cruz (*Santa Creu* en catalan).

50 Guicciardini emploie ici le terme « *orati* », tiré de l'adjectif latin *oratus*.

51 Saint-Jacques de l'Épée, dit aussi Ordre de Santiago. À ce sujet, lire Pierre Helyot, *Histoire des ordres religieux et militaires*, Paris, 1792, p. 261-268. Voir *infra*, p. 222.

52 Il s'agit du couvent de Santa Maria de Junqueras, auquel Miguel Garrica Y Roca a consacré sa *Monografía del monasterio Santa María de Junqueras de Barcelona*, Barcelone, La Accademica, 1899.

53 Par le terme « *tavola* », on désigne traditionnellement à Florence, par synecdoque, une banque, car les banquiers travaillaient sur un comptoir (d'où le terme, plus courant, de « *banco* ») ou bien sur une table. On les désignait ainsi tantôt sous l'appellation « *banchieri* », soit sous celle de « *tavolieri* », ainsi que l'explique Raymond De Roover in *The Rise and Decline of the Medici Bank (1397-1494)*, Washington, Beard Books, 1999, p. 15.

peut déposer son argent pour qu'il y soit conservé en toute sûreté, avec la garantie de la cité. Il y a là des secrétaires et des officiers publics, et on l'a jusqu'à présent conservé là en toute confiance et en sûreté. En somme, la ville est belle et remarquable par ses bâtiments, par la mer qui vient battre la ville juste devant la Loge des marchands, par ses rues, dont la beauté naît de leur propreté et de l'homogénéité des bâtiments, mais qui sont étroites. Elle l'est aussi car ses magnifiques jardins et ses nombreux orangers la rendent plaisante, car elle est bien peuplée et, en sus, riche ; et, s'il n'y avait pas les discordes propres au lieu, elle serait tout à fait tranquille. Cependant, si l'amour ne m'abuse pas, ce n'est pas une ville comparable à Florence, où les bâtiments publics et privés sont bien plus nombreux et où les rues sont encore plus belles et propres, ce dont se glorifie tout particulièrement Barcelone. Le plat pays est bon dans un rayon de quelques milles mais, dès qu'on s'éloigne de trois ou quatre lieues de la ville, il devient sauvage. Il y a bien quelques hameaux, mais ils sont peu nombreux et n'ont rien de particulier.

Nous quittâmes Barcelone le 9, laissant Notre-Dame-de-Monserrat à main droite, et parvînmes au dîner à Piera, une bourgade fortifiée distante de sept lieues, située dans une contrée sauvage et mauvaise.

De Piera nous allâmes le 10 à El Hostalet⁵⁴, un hameau distant de sept lieues – mais des lieues catalanes, qui sont d'une bonne longueur. La contrée autour de Montmaneu, distant d'El Hostalet d'une lieue, est dangereuse à cause des assassins car, en-dessous de Montmaneu, se resserre une vallée dans laquelle débouchent de nombreuses gorges et, près de là, se trouve Santa Coloma, le château d'un gentilhomme qui, de par un privilège, n'est pas soumis à la justice royale et où les brigands se réfugient. Ce gentilhomme reçoit une partie de leur butin, si bien que tous ceux-là s'y trouvent en sécurité.

Le 11, nous allâmes d'El Hostalet à Cervera, un gros bourg fortifié distant d'une lieue, puis de Cervera jusqu'à un hameau du nom de Tàrrega, qui est éloigné d'une lieue, si grande cependant qu'un proverbe catalan dit : « lieue par lieue de Tàrrega à Cervera ». Le soir, nous parvînmes à Lerida, distante de sept lieues, qui sont toutefois immenses. Nous demeurâmes une journée à Lerida en raison d'une affaire concernant notre courrier. La plus grande partie de cette ville se trouve sur une hauteur et, à ses pieds, court une rivière appelée Segre qui, à ce qu'on dit, charrie de l'or. C'est une petite ville, laide en tous points. Il y a une université peuplée d'étudiants très pauvres et mal dotés : les plus grands émoluments qu'on verse aux docteurs atteignent les trente ducats. C'est néanmoins une université réputée dans la province.

Nous quittâmes Lerida le 13 et, après avoir parcouru deux lieues, nous entrâmes en Aragon. Puisque, ce jour-là, nous changeâmes de province, j'écrirai ce qu'en fin de comptes j'ai retenu de la Catalogne, du moins de la partie de celle-ci que j'ai parcourue. J'ignore si la Catalogne, du côté où je ne suis pas passé, et surtout le long de la mer, est d'une autre qualité que la partie que j'ai vue. Celle-ci est une région montagneuse, sauvage et tout à fait stérile. On y trouve des villes et des hameaux, autour desquels on travaille quelque

54 Guicciardini fait ici, exceptionnellement, une confusion, car El Hostalet (qu'il désigne comme « *lo Stalet* ») est proche de Piera et à bien plus d'une lieue de Montmaneu.

peu la terre. Si l'on s'éloigne de quelques lieues, tout est inculte. Toutefois, là où l'on travaille la terre, celle-ci produit du blé, du vin et de l'huile. Il y a peu d'autres cultures. Il y a beaucoup de bêtes, et la région est propice à cela. Elle est peu peuplée, et c'est là la raison pour laquelle, bien qu'on travaille peu la terre de la région, il y a là des produits en abondance. Tout le monde est armé, et tous ceux que l'on rencontre en chemin portent l'épée, très souvent prête à être brandie, et beaucoup ont des arbalètes [À Barcelone, tout le monde porte l'épée]. Ils ont la réputation d'être des hommes impétueux et belliqueux. Ce sont, par nature, des rustres et, bien que dans la ville on fasse moult cérémonies⁵⁵ et des révérences sans fin, telle est leur nature profonde.

Il y a des assassins, qui, outre qu'ils sont poussés par leur mauvaise nature, sont incités à leurs méfaits, comme on l'a dit, par les dissensions entre gentilshommes et par les caractéristiques de la région, qui a beaucoup de montagnes, ainsi que de nombreuses passes et des lieux étroits. Les logements offerts aux voyageurs sont mauvais, parce que les hôtes sont des rustres et aussi parce que ceux qui tiennent auberge ne peuvent rien offrir d'autre que le logis et le nécessaire pour les chevaux. Il faut aller acheter son pain dans un autre endroit, son vin encore ailleurs et sa pitance en un lieu distinct, car tels sont les us et les statuts de la région. Il y a de profondes dissensions et des inimitiés entre les gentilshommes, qui entraînent à leur suite la majeure partie des habitants, et, pour cette raison, on y constate nombre d'homicides et de désordres. La justice n'y est guère rendue : les procédures civiles sont très longues ; dans les affaires criminelles, il est d'usage que le Roi ne puisse ni gracier un condamné à mort, ni le faire revenir d'exil, ni offrir son pardon pour une peine liée à une blessure sans que l'offensé ou, s'il n'est plus là, ses proches parents, n'y consentent. Mais, s'ils accordent leur pardon, il est facile d'obtenir la grâce du Roi, contre de l'argent ou d'autre faveurs. De ce fait, nombre de méfaits restent impunis, car beaucoup de gens font la paix avec l'offensé ou, s'il est mort, avec les héritiers de l'offensé, soit grâce à l'écoulement du temps, soit contre de l'argent ou quelque autre faveur amicale. On voit ainsi parfois quelqu'un qui se trouve en prison et qui attend son exécution en sortir sans aucune peine. La Catalogne est un principat et non un royaume, et ses habitants ont des privilèges et des accords, à l'exclusion desquels le Roi ne peut les régenter. Je ne sais, dans le détail, ce qu'il en retire.

Le 13, après avoir donc quitté la Catalogne et être entrés en Aragon, nous déjeunâmes à Fraga, qui se trouve à une lieue à l'intérieur du Royaume. Le soir, nous dînâmes à la *venta*⁵⁶ de Mas Bianco, après avoir parcouru en tout cinq lieues. Jusque là, la contrée est pour ainsi dire déserte et, de Fraga à Mas Bianco, on ne trouve pas la moindre maison. On n'y travaille pas la terre, mais la région est presque plane, large et découverte. Il n'y a, pour ainsi dire, qu'une

55 Sur la perception par les Italiens des « cérémonies » en vigueur à l'étranger, voir le chapitre « Les « cérémonies » comme importation étrangère en Italie ? », in Adelin Charles Fiorato, *Oltralpe et outre-monts. Regards croisés entre l'Italie et l'Europe à la Renaissance*, Turin, Rosenberg & Sellier, 2003, p. 96-107.

56 En espagnol dans le texte. Il s'agit là d'une auberge, souvent isolée.

seule plante : de nombreux, voire d'innombrables buissons de romarin, avec lesquels on fait du feu. À Mas Bianco, il n'y a qu'une seule maison qui offre un hébergement : on l'appelle *venta*. On n'y trouve pas d'eau, sinon dans de mauvaises citernes et dans des récipients souillés.

Le 14, nous chevauchâmes pareillement dans une contrée dépourvue de cultures et déserte. Nous allâmes déjeuner dans un minuscule hameau du nom de Bujaraloz, distant de trois lieues. De Bujaraloz, nous allâmes ensuite dîner dans une autre auberge appelée Sainte-Lucie, distante de trois autres lieues.

Nous allâmes déjeuner le 15 à Osera qui, distante de trois lieues, est une petite ville en bordure du fleuve Èbre, qu'on nomme ici communément *Ebro*. La commodité des eaux fait qu'il y a ici, sur une distance réduite, plusieurs petits bourgs fortifiés. Le soir venu, après avoir traversé une contrée un peu plus peuplée, nous allâmes dîner à Saragosse, distante de six lieues. À partir de Bujaraloz, les lieues aragonaises se réduisent. Saragosse est la capitale du royaume d'Aragon. Elle borde l'Èbre, qu'on nomme ici communément *Ebro*. L'Èbre naît dans les montagnes de Catalogne et, lorsqu'il passe par Saragosse, c'est un fleuve de taille moyenne. Il entre dans la mer à Tortose, où l'on dit qu'il est un très gros fleuve, car de nombreux autres cours d'eau de la région le rejoignent. Je crois qu'il est connu parce que, du côté où il court, les cours d'eau sont petits et médiocres. La ville se nomme en latin *Cesaraugusta*. Près d'elle passent trois autres cours d'eau de moindre importance. Son site est très étendu et elle est tout à fait pleine et peuplée. Dans la province, on la surnomme de ce fait « Saragosse la grasse ». C'est une riche cité, peuplée et belle. Ses maisons sont entièrement construites en briques, mais nombre d'entre elles sont très grandes et splendides, si bien que la ville est homogène. Dans la principale église se trouve une ancienne chapelle réalisée en albâtre⁵⁷ : c'est là une œuvre très grande et splendide. Nombre de figures, d'animaux, de fleurs et d'herbes y sont sculptées d'une main enlevée et naturelle, et c'est une belle chapelle. Le reste de l'église ne présente guère, en soi, de qualité particulière. Il y a un monastère de moines consacré à sainte Engrâce⁵⁸, à l'intérieur duquel se trouvent un couvent édifié sur l'ordre et aux frais du Roi, des cloîtres, une bibliothèque, un réfectoire, un dortoir, ainsi que d'autres pièces, très grandes et superbes : jamais je ne vis plus beau couvent, car la magnificence et la grâce y sont réunies. On a commencé à y construire une église, dont on dit qu'elle sera à la mesure du couvent. Il y a là une église appelée Notre-Dame du Pilier, dans laquelle – à ce qu'on dit –, du temps où saint Jacques convertit cette région à la foi⁵⁹, la Vierge Marie apparut distinctement sur un pilier, c'est-à-dire sur

57 Il s'agit du Retablo mayor de la Seo, sis dans la cathédrale Saint-Sauveur et réalisé entre 1434 et 1480.

58 Il s'agit du monastère royal hiéronymite de Sainte-Engrâce, fondé en 1493 par Ferdinand d'Aragon à la demande de son père Jean II et aujourd'hui presque complètement détruit.

59 La croyance en l'apostolat espagnol de Jacques de Zédébée remonte à un remaniement latin des catalogues apostoliques grecs au début du VII^e siècle. On la retrouve notamment dans le *Breviarium apostolorum* et le *De Ortu et Obitu Sanctorum Patrum* d'Isidore de Séville, avant qu'elle ne soit reprise par Jacques de Voragine dans sa *Légende dorée*. On consultera à ce sujet Louis Duchesne, « Saint Jacques en Galice », *Annales du Midi*, t. 12, n° 46, 1900, p. 145-158.

une colonne⁶⁰. Pour cette raison, on y observe une très grande dévotion et une très grande affluence ; et l'on y voit encore la colonne. Il y a dans cette église une chapelle, dans laquelle se trouve le tombeau d'un chevalier aragonais nommé Justicia⁶¹, qui fut vice-roi de Sicile et qui mourut il y a quelques années seulement, réalisé en albâtre avec des incrustations d'or, d'une grâce et d'une magnificence telles qu'il s'agit là d'une œuvre superbe. On extrait l'albâtre à quelques milles seulement de Saragosse. En somme, c'est une belle ville, que l'on peut selon moi, si l'on ne tient pas compte de la mer, mettre devant Barcelone, ou du moins sur le même plan qu'elle. Ils sont soumis à l'autorité du Roi, mais avec d'innombrables privilèges : ils traitent eux-mêmes les affaires civiles ; les affaires criminelles sont jugées par les officiers du Roi, mais reviennent en appel aux représentants de la ville ; ils ne paient aucun impôt au Roi, qui ne tire de l'Aragon rien d'autre que quelques revenus liés à des droits de passage et de douane qui, à mon sens, ne dépassent pas les quinze mille ducats en tout. Ainsi la reine Isabelle⁶² avait-elle coutume de déclarer parfois, agacée par leurs si nombreux privilèges et par leur liberté : « L'Aragon n'est pas à nous ; il nous faut le conquérir à nouveau⁶³ ». Ils ont leurs redevances spécifiques, qu'ils lèvent durement et sans respect aucun à l'égard des ambassadeurs ou de toute autre loi. Ce sont des hommes, selon les coutumes de la région, vaniteux et cérémonieux. Ils utilisent beaucoup de tapisseries et d'argenterie, ce dont les marchands ont leurs maisons remplies. Nous y restâmes jusqu'au 16.

Après avoir quitté Saragosse le 17 et avoir pris la route directe pour Burgos, nous arrivâmes le soir à Alagon, une ville médiocre distante de cinq lieues.

D'Alagon, nous allâmes déjeuner le 18 à Gallur, distante de cinq lieues, puis, après avoir parcouru, de là, deux lieues en territoire aragonais et avoir pénétré en Navarre, nous parvînmes à Cortes, qui se trouve à une lieue de la frontière. De là, nous allâmes à Tudela, une ville du royaume de Navarre, qui est distante de quatre lieues. En tout, cela représente onze lieues, mais des courtes. D'après le peu que je vis de l'Aragon, il s'agit là d'une région stérile, dépourvue de cultures et presque déserte⁶⁴. Entre une ville et l'autre, il y a dix ou douze lieues. C'est également une terre pauvre, qui manque grandement d'eau. On y trouve beaucoup de moutons, qui procurent de gros revenus grâce à leur laine, et aussi beaucoup de plants de safran. Le faible nombre des habitants qui y vivent fait qu'il n'y a pas de famine. Les logements sont mauvais et mal tenus, car ces hommes sont, dans l'ensemble, des ânes et des rustres. Tudela est une ville importante du roi de Navarre⁶⁵, dans laquelle il

60 Sur la dévotion à la Vierge du Pilier, voir l'entrée « Saragosse » dans le *Dictionnaire historique de la Vierge Marie*, sous la direction de Fabienne Henryot et Philippe Martin, Paris, Perrin, 2017.

61 Juan de Lanuza y Garabito (?-1507), *Justicia* d'Aragon (1479-1498) et vice-roi de Sicile (1495-1498). Sur la charge de *Justicia*, voir Sophie Hirel-Wouts, « Le *Justicia* d'Aragon dans quelques chroniques de la couronne d'Aragon aux XIV^e et XV^e siècles : entre fiction juridique et représentation du pouvoir royal », *Cahiers d'études hispaniques médiévales*, n° 29, 2006, p. 277-300.

62 Isabelle de Castille (1451-1504), dite la Catholique.

63 *Infra*, p. 220.

64 Voir la lettre aux Dix des 10-15 juillet 1512, in Francesco Guicciardini, *Le lettere*, op. cit., p. 175-176.

65 Jean d'Albret (1469-1516), roi de Navarre sous le nom de Jean III de 1484 à sa mort.

se rend souvent, sise sur l'Èbre en direction de la Castille. Pour le peu que j'y demeurai, elle me parut pouilleuse. La contrée est, à la manière de l'Aragon, dépeuplée, dépourvue de cultures et, en outre, dénuée de végétation, si bien que toute la contrée manque grandement de bois.

Après avoir quitté Tudela le 19 et avoir parcouru deux lieues dans l'État de Navarre, nous allâmes déjeuner à Alfaro, à deux lieues à l'intérieur des frontières de la Castille. C'est un endroit médiocre et c'est là qu'on paie la redevance pour les chevaux : tous ceux qui pénètrent dans le royaume de Castille sont contraints de se manifester auprès de l'officier de la douane, qui note la couleur de leur robe et leurs caractéristiques, et il faut promettre, par un serment ou en versant une garantie financière, qu'on ne les fera pas sortir de Castille par une autre route. Si on les vend dans le Royaume, on paie un dixième de leur valeur ; si on les fait sortir par une autre route, on paie une redevance. Le soir, nous parvînmes à Calahorra, distante de quatre lieues. C'est une ville, et l'on dit que cet endroit était, il y a fort longtemps de cela, très noble et réputé. Mais c'est aujourd'hui une mauvaise petite chose, qui ne compte guère plus de cinq cents feux et dont les maisons sont presque toutes construites en terre.

De Calahorra, nous parvînmes le 20 à Logroño⁶⁶, distante de huit lieues. Nous déjeunâmes toutefois dans une *venta*, car nous ne trouvâmes rien d'autre entre les deux. Nous chevauchâmes toute la journée sur l'Èbre qui, sur plusieurs lieues, fait office de frontière entre la Castille et la Navarre. Sur cette frontière, de l'autre côté de l'Èbre, mourut le duc de Valentinois⁶⁷, et le lieu où cela advint nous fut montré.

66 De Logroño il est question dans la lettre que Guicciardini adresse le 22 août à son frère Luigi, in Francesco Guicciardini, *Le lettere*, *op. cit.*, p. 203.

67 César Borgia mourut en 1507 dans le château de Viana, près de Logroño, alors qu'il était au service de son beau-frère, le roi de Navarre Jean d'Albret. Les circonstances de sa mort sont décrites par Guicciardini dans son *Histoire d'Italie*, VII 4, vol. 1, *op. cit.*, p. 503.

Relation d'Espagne,

Francesco Guicciardini

En Espagne, tandis que j'y étais ambassadeur en 1512 et 1513¹.

Ce nom d'« Espagne » fut donné par les hommes de l'Antiquité à toute la province qui est comprise entre les monts pyrénéens, la mer Méditerranée et l'Océan, comme le montre la subdivision qu'ont tracée les auteurs en trois parties (la Tarraconaise, la Lusitanie et la Bétique), qui englobent intégralement ce territoire. Elle est également appelée par les auteurs antiques « Ibérie », du nom du fleuve Èbre, dit communément *Ebro*. C'est de façon abusive que ce nom a été étendu à toute la province car, puisque l'Èbre trouve sa source près des monts pyrénéens et qu'il touche une extrémité de la Castille, il passe par l'Aragon et la Catalogne : de ce fait, il n'est pas judicieux qu'il donne son nom à toute l'Espagne, dans la mesure où il passe par une petite partie de celle-ci et n'est pas son fleuve principal. D'une semblable qualité sont en effet les fleuves suivants : le Bætis, duquel la Bétique tire son nom et qui est aujourd'hui appelé Guadalquivir en langue moresque, l'Anas, aujourd'hui appelé Guadiana, le Tage et le Douro.

Les Romains la partagèrent en deux parties, citérieure et ultérieure. La partie citérieure va de l'Èbre aux Pyrénées ; la partie ultérieure de l'Èbre à la mer. Cette subdivision fut faite non point pour être équitable – car deux frères, l'un légitime et l'autre bâtard, ne se partageraient pas autrement un riche patrimoine –, mais parce qu'ils découvrirent d'abord la partie citérieure. Durant quelques années, l'Èbre marqua ainsi la limite de leur Empire, comme le montre la première confédération formée avec les Carthaginois après la première guerre punique².

Aujourd'hui, elle se partage en trois principaux royaumes, moins par volonté d'équité dans cette répartition que parce leurs rois sont distincts : l'Aragon, dont le roi aujourd'hui est *don* Ferdinand d'Aragon, dans laquelle on

1 La *Relation d'Espagne* a été rédigée durant l'année 1514, après le retour de Guicciardini à Florence.

2 Le traité dit d'Hasdrubal (226 av. J.-C.) fit de l'Èbre la limite entre les deux empires.

inclut la Catalogne et Valence ; la Castille, aujourd'hui gouvernée par la reine Jeanne³, fille du roi Ferdinand surnommé et de la reine Isabelle, dans laquelle on inclut tout le reste de l'Espagne, jusqu'à la mer et aux frontières avec le Portugal, et qui comprend la Galice, la Biscaye, l'Andalousie et la Grenade, à l'exception d'un petit coin qui va des monts pyrénéens au fleuve Èbre, qui se nomme la Navarre et possède son roi spécifique⁴. Bien que subsistent les noms de nombreux autres royaumes, ce qui selon moi procède de ce qu'elle était autrefois gouvernée par divers princes, ce sont là ses deux membres principaux. La troisième partie est le Portugal, qui jouxte ces royaumes de Castille et l'Océan, gouverné par le roi Emmanuel⁵. C'est une petite province, plus réputée pour le grand nombre de marchands qui se trouvent à Lisbonne et pour cette liaison avec Calicut⁶ et d'autres lieux récemment découverts que pour toute autre raison.

Sa largeur, dans sa partie la plus haute près des Pyrénées, est d'environ sept cents milles, distance qui sépare Barcelone du cap Finisterre⁷. Dans l'autre sens, elle mesure en certains endroits cinq cents milles, distance qui sépare les Pyrénées du détroit de Gibraltar, bien que cette taille ne soit pas atteinte dans toutes ses parties, car elle se resserre de plus en plus, surtout du côté la mer Méditerranée. En direction du levant, elle borde la mer Méditerranée ; en direction du midi, la mer Méditerranée jusqu'au détroit de Gibraltar, puis l'Océan ; en direction du ponant, l'Océan ; en direction du septentrion, l'Océan, puis les monts pyrénéens.

Cette province est peu peuplée, car il y a peu de villes et de bourgs fortifiés et, entre un lieu important et un autre, on n'y rencontre pas la moindre maison : de fait, elle a peu d'habitants. Elle compte quelques belles villes, comme Barcelone, Saragosse, Valence, Grenade et Séville, mais celles-ci sont peu nombreuses dans un si grand royaume et sur un si vaste territoire, et, à l'exception des quelques villes principales, les autres sont toutes pouilleuses. La plupart d'entre elles sont petites, ont des bâtiments laids, dont la majeure partie, en de nombreux lieux, sont en terre, et elles sont couvertes de boue et de laideur. C'est une province fertile et productive, car elle récolte plus de froment qu'elle n'en a la nécessité pour son usage propre. Il en va de même pour le vin, qu'elle envoie par voie maritime dans les Flandres et en Angleterre. Elle produit une grande quantité d'huile, au point qu'il en sort chaque année du Royaume, en direction des lieux susmentionnés et d'Alexandrie, pour plus de soixante mille ducats. Cette fertilité est particulièrement grande dans les parties basses de l'Andalousie et de Grenade, et elle serait plus grande encore si tout était cultivé. On ne travaille cependant la terre qu'autour des villes, et ce qui est mal cultivé reste en friches. Chaque année, il sort du Royaume

3 Jeanne I^{re} de Castille (1479-1555), dite La Folle. Voir *infra*, p. 217.

4 Jean d'Albret. Intégrée à la Couronne en 1512, la Navarre, à la différence du royaume de Grenade, conserva une large autonomie.

5 Manuel I^{er} (1469-1521), dit le Fortuné, roi du Portugal.

6 Il s'agit de Kozhikode, ville de l'État du Kerala, en Inde, dans laquelle Vasco de Gama accosta le 27 mai 1498. Voir la lettre de Guicciardini à son frère Luigi en date du 17 juin 1513, in Francesco Guicciardini, *Le lettere*, *op. cit.*, p. 454.

7 Le cap Finisterre est le point le plus occidental de l'Espagne continentale.

beaucoup de laine, pour plus de deux cent cinquante mille ducats à ce qu'on dit. Il en sort de la soie très fine, qui est produite dans les parties basses. De la Biscaye, du fer et de l'acier en grande quantité, beaucoup de blé, du cuir, de l'alun et de nombreuses marchandises, si bien que, si cette nation était industrielle et marchande, elle serait riche. C'est un pays froid vers les monts pyrénéens, très chaud vers l'Andalousie et la Grenade, et plus tempéré dans les zones plus méditerranéennes.

Les hommes de cette nation sont des hommes saturniens et coléreux. Ils sont noirs et de petite taille. Ils sont orgueilleux de nature et, à leurs yeux, nulle nation ne peut être comparée à la leur⁸. Dans leur discours, ils mettent grandement en avant leurs possessions et ils s'ingénient à paraître autant qu'ils le peuvent. Ils goûtent peu les étrangers et se conduisent avec eux comme des rustres. Ils sont portés vers les armes, plus peut-être que toute autre nation chrétienne, et ils y sont aptes, car ils sont agiles, adroits et rapides de leurs bras. Dans le domaine des armes⁹, ils placent haut leur honneur, de sorte que, pour n'entacher celui-ci en rien, ils ne se soucient nullement de mourir. Il est vrai qu'ils n'ont pas de bons hommes d'armes¹⁰, mais ils recourent beaucoup aux genets¹¹ : en cela, leur contrée leur est utile, car il y naît des chevaux qui excellent dans cet exercice. Et ils se sont plus fiés à ceux-ci qu'aux hommes d'armes, en raison des guerres acharnées qu'ils ont menées contre les Maures, qui recourent beaucoup à cette sorte de milice. Et leurs génétaires (ainsi nomment-ils leurs cheval-légers) n'utilisent pas des arbalètes, mais uniquement des genettes¹², si bien qu'ils ne peuvent pas jouer un grand rôle lors d'une bataille rangée. Ils sont meilleurs lorsqu'il s'agit de donner la chasse, de harceler une arrière-garde, d'empêcher le ravitaillement et de causer aux ennemis de tels désagréments, plutôt que quand il faut se lancer dans un assaut frontal. L'infanterie, surtout dans ces royaumes de Castille¹³, est tenue en grande estime et considérée comme excellente. On juge qu'ils surpassent tous les autres dans la défense et dans la prise des villes, où prévalent l'adresse et l'agilité corporelle. Pour cette raison et grâce à leur courage, ils sont également très efficaces durant une bataille, si bien qu'on pourrait se demander quelle infanterie, de l'espagnole ou de la suisse, est meilleure au combat en terrain ouvert. Je laisse à d'autres cette dispute¹⁴.

8 Intéressante est la comparaison de cette description avec celle, plus sévère encore, que fait Vincenzo Querini dans sa *Relazione di Borgogna*, datée de 1506, des habitants de la Castille, in Eugenio Alberi (éd.), *Relazioni degli ambasciatori veneti al Senato*, I.1, Florence, Tipografia all'Insegna di Clio, 1839, p. 22-23.

9 Sur l'intérêt constant de Guicciardini pour les « modi del guerreggiare », voir Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, *La politique de l'expérience...*, *op. cit.*, p. 25-26

10 Voir la lettre de Guicciardini aux Dix du 7 février 1513, in Francesco Guicciardini, *Le lettere*, *op. cit.*, p. 343.

11 Le genet, nous indique le *Littre*, est une « espèce de cheval d'Espagne, de petite taille, mais bien proportionné ».

12 Il s'agit d'une lance légère et maniaque, dite aussi « javeline d'Espagne ». Voir *infra*, p. 222.

13 Sur l'armée castillane, voir René Quatrefages, « État et armée en Espagne au début des Temps modernes », in *Mélanges de la Casa de Velazquez*, XVII, 1981, p. 87-93.

14 Sur la valeur comparée des différentes infanteries européennes, voir le *Portrait des choses de France* et le *Portrait des choses d'Allemagne* de Machiavel, *supra*, p. 41-42 et 175. Dans le *Prince*,

Ils commencent à s'ordonner à la mode suisse¹⁵. J'ignore si cela correspond à leur nature car, quand ils restent dans cet ordonnancement et dans ce mur¹⁶, ils ne se prévalent pas de leur adresse, qui est le domaine dans lequel ils surpassent les autres. Ils marchent tous l'arme au côté et ils avaient autrefois coutume de beaucoup s'exercer, en sus des guerres extérieures, à l'occasion des querelles qui naissaient entre eux, car ils étaient perpétuellement divisés en factions et armés. Pour cette raison, l'Espagne comptait plus de soldats à cheval qu'elle n'en a aujourd'hui, et ils étaient également plus expérimentés car, du temps de la reine Isabelle, ils ont été réfrénés par la paix et par une plus grande justice : de ce fait, je suis d'avis que l'Espagne vaut moins aujourd'hui dans les armes qu'elle n'a jamais valu.

Ils sont considérés comme des hommes fins et malins, et ils ne brillent toutefois dans aucun art, qu'il soit mécanique ou libéral. Presque tous les artisans qui sont à la Cour sont français ou appartiennent à une autre nation. Ainsi ne pratiquent-ils guère le commerce, qu'ils jugent honteux, car tous ont en tête des rêves d'*hidalgo*. Et ils préfèrent se consacrer aux armes contre une maigre rémunération, servir un Grand au prix de mille privations ou bien encore, comme cela se pratiquait avant que ce Roi ne montât sur le trône, se livrer au brigandage de grand chemin plutôt que de s'adonner au commerce ou à toute autre activité¹⁷. Ils ont toutefois en divers lieux commencé à s'y adonner et, en certains endroits d'Espagne, comme à Valence, à Tolède et à Séville, on travaille les tissus et les toiles à partir de lampas carmin brodés d'or. Mais la nation, dans son ensemble, y est contraire. Ainsi leurs artisans travaillent-ils lorsque la nécessité les pousse, puis ils se reposent jusqu'à ce qu'ils aient dépensé tout ce qu'ils avaient gagné : c'est là la raison pour laquelle les produits manufacturés y sont très chers. De manière identique se comportent les vilains qui travaillent la terre : ils ne veulent pas se fatiguer, à moins d'être dans le plus grand besoin. C'est pourquoi ils travaillent bien moins de champs qu'ils pourraient en travailler, et le peu qu'ils travaillent est très mal cultivé.

La pauvreté y est grande et procède, d'après moi, non pas tant de la qualité des terres que de leur inclination pour refuser toute activité. Et plutôt que d'aller hors d'Espagne, ils envoient dans d'autres nations la matière produite dans leur Royaume, pour ensuite l'acheter, une fois qu'elle a été transformée par d'autres. On le voit avec la laine et la soie, qu'ils vendent à d'autres pour ensuite leur acheter des tissus et des toiles. Le fait qu'ils soient de nature tout à fait misérable doit être la conséquence de leur pauvreté : à l'exception de quelques Grands du Royaume, qui vivent sur un grand pied, on comprend que les autres vivent chez eux dans un extrême dénuement. Et, s'il leur faut néanmoins faire

Machiavel trace un parallèle entre les infanteries espagnole et suisse, pour aboutir à la conclusion que, si l'une et l'autre sont perfectibles, « les Suisses courent à la leur ruine contre une infanterie espagnole », in Machiavel, *De Principatibus. Le Prince*, XXVI 22-23, *op. cit.*, p. 209.

15 Voir Francesco Guicciardini, *Histoire d'Italie*, I 11, vol. 1, *op. cit.*, p. 69-70.

16 Sur la structuration des bataillons d'infanterie, voir Thomas Arnold, *Les guerres de la Renaissance. xv^e-xvii^e siècles*, Paris, Éditions Autrement, 2002, p. 78-81.

17 Guicciardini emploie ici le terme « *esercizio* » pour désigner une activité manufacturière ou commerciale.

une dépense, ils chargent leur dos et leur mule, portant au dehors plus que ce qui reste dans leur maison. Ainsi demeurent-ils dans une misère extrême et mènent-ils en outre une existence si sale que c'en est étonnant. Et, bien qu'ils sachent vivre avec peu de choses, ils ne sont toutefois pas dénués de cupidité lorsqu'il s'agit d'en gagner. Ils sont même avares au possible et, n'ayant pas de métier, ils sont prédisposés au vol. C'est pourquoi autrefois, lorsque la justice dans le Royaume était moins sévère, celui-ci était partout rempli d'assassins. Le territoire les servait, car il était montagneux en de nombreux lieux et l'on y rencontrait peu d'habitants. Et, comme ils sont malins, ils sont de bons voleurs. C'est la raison pour laquelle on dit que le Français est meilleur seigneur que l'Espagnol, car tous les deux dépouillent leurs sujets, mais le Français dépense tout aussitôt, tandis que l'Espagnol accumule. En outre, puisqu'il est plus finaud, l'Espagnol doit mieux savoir voler.

Ils ne sont pas tournés vers les lettres et personne, tant chez les nobles que chez les autres, ne connaît rien à la langue latine, ou alors très peu – et ils sont peu nombreux à être dans ce cas. Ils sont très religieux, en apparence et dans les démonstrations extérieures, mais non dans les faits. Ils se livrent à d'interminables cérémonies, qu'ils font avec moult révérences, une grande modestie de mots et de titres, et des baisements de main. Chacun est leur seigneur ; chacun peut leur donner des ordres. Mais il faut se garder d'eux et ne guère s'y fier.

La dissimulation¹⁸, qui est très grande dans toutes les catégories d'hommes, est le propre de cette nation, et ils y sont passés maîtres. Le nom qu'ils donnent à l'astuce et à l'esprit est celui-ci (car, comme on l'a dit, on n'en trouve pas dans les autres choses) : ils sont des esprits puniques. En cela, les Andalous surpassent tous les autres et, parmi les Andalous, à la première place se trouve Cordoue, cité célèbre et ancienne patrie du Grand Capitaine¹⁹. Et de cette dissimulation découlent les cérémonies et leur grande hypocrisie.

Ils traitent les femmes avec honneur tant qu'elles vivent avec leurs époux, mais aussi après. Car non seulement elles récupèrent leur dot, mais on compte tout ce que possédait le mari quand il prit femme et, si l'on observe quelque gain ou croissance, on partage cela en deux et l'épouse peut en jouir librement : elle peut se remarier et en faire ce qu'elle veut, même s'il reste des enfants qu'ils ont eus en commun. Et l'on ne partage pas seulement ce qui a été gagné, mais aussi ce qui a été acheté une fois que le mariage a été contracté. Ainsi, si le mari a beaucoup d'argent et si, après l'avoir épousée, il investit celui-ci dans des choses solides, on partage toutes celles-ci en deux, même si ses héritiers prouvent que ces choses solides ont été achetées avec l'argent qu'il possédait avant son mariage. Ayant ainsi diminué son époux, la femme ne se trouve pas pénalisée. Toutefois, malgré cette indulgence, elles

18 Guicciardini formule une théorie générique de la simulation, « beaucoup plus utile pour qui en use, alors que la loyauté profite plutôt aux autres qu'à soi », in Francesco Guicciardini, *Avertissements politiques*, CIV, *op. cit.*, p. 86.

19 Gonzalve de Cordoue naquit en réalité à Montilla. Sur le traitement de cette figure dans l'*Histoire d'Italie* de Guicciardini, voir Jean-Louis Fournel, « Gonzalve de Cordoue, la carrière italienne d'un hidalgo espagnol : vice-roi ou capitaine d'Empire ? », in Alice Carette, Rafael M. Girón-Pascual, Raúl González Arévalo et Cécile Terreaux-Scotto (éd.), *Italie et Espagne...*, *op. cit.*, p. 206-214.

n'ont pas la réputation d'être honnêtes, bien que soient prévues des peines très sévères en cas d'adultère. Car le mari peut tuer l'épouse et son amant sans encourir aucune peine s'il les trouve en pleine action ou s'il prouve qu'ils l'ont commise.

Jusqu'à notre époque, cette nation a été plus opprimée, et avec moins de gloire et d'empire²⁰, que toute autre nation en Europe. Car, en des temps très reculés, elle fut en grande partie occupée par les Gaulois, qui en soumièrent de nombreuses provinces et les tinrent si longtemps que celles-ci tirèrent d'eux leur nom, ce qui montre qu'ils en furent les perpétuels possesseurs et habitants. D'après leur nom a été baptisée la Celtibérie, aujourd'hui nommée Aragon, car elle fut conquise et peuplée par ces peuples français qu'on appelle Celtes, comme le dit ce poète : « *Gallorum Celte miscentes nomen Hiberis*²¹ ». La *Gallecia*, dite aujourd'hui Galice, tire d'eux son nom. Ensuite, successivement, les Carthaginois en occupèrent une grande partie et les Romains la conquièrent tout entière et plusieurs fois. Les Vandales triomphèrent d'elle, et c'est de ceux-ci que l'Andalousie tire son nom. En dernier lieu, elle fut prise par les Maures d'Afrique, dont la domination s'étendit non seulement sur la partie qui est tournée vers le midi, mais jusqu'à l'Aragon et la Castille, s'approchant même en certains lieux des monts pyrénéens, et ils conservèrent la Grenade jusqu'à notre époque. On peut en conséquence affirmer que l'Espagne a été plongée dans une longue servitude et qu'elle n'a jamais eu d'empire sur les autres. On ne peut en dire autant ni de l'Italie, ni de la France, ni de l'Allemagne, ni d'aucune autre province de la Chrétienté. Il apparaît pour sûr étonnant qu'il en ait été ainsi, dans la mesure où cette province est à ce point belliqueuse et où elle l'était déjà en des temps très reculés, comme en témoignent les auteurs, et notamment Tite-Live²², qui dit que la première campagne que firent les Romains hors d'Italie sur la terre ferme fut dirigée contre elle, et que ce fut la dernière qu'ils menèrent. Il serait intéressant de connaître la raison pour laquelle une nation à ce point belliqueuse a été vaincue par tant de nations diverses, et diverses même quant à leur religion, et pour laquelle elle fut maintenue si longtemps dans un état de servitude.

La cause peut en avoir été qu'elle a eu de meilleurs soldats qu'elle n'a eu de capitaines²³, et que ses hommes se sont montrés plus aptes à combattre qu'à gouverner et à commander. Cependant qu'un jour j'en étais presque venu à cette question avec le roi Ferdinand, celui-ci me dit que cette nation était très bien disposée dans les armes, mais qu'elle manquait d'ordre, et qu'on en tirerait un bon profit lorsque quelqu'un se montrerait capable de la maintenir en bon ordre. Et l'on voit que, plutôt que pour autre chose, les auteurs antiques la louent pour sa férocité au moment de prendre les armes

20 Sur le terme « *imperio* » employé ici, voir la note lexicale rédigée par Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini in Francesco Guicciardini, *Écrits politiques...*, *op. cit.*, note 1, p. 58.

21 Lucain, *La Pharsale*, IV, I 10.

22 Dans son *Histoire romaine* (XXXIV 9), Tite-Live qualifie les Espagnols de « nation barbare et belliqueuse ».

23 Dans ses *Discours*, Machiavel insiste sur la nécessaire complémentarité entre des bons soldats et de bons capitaines qui, s'ils peuvent, les uns comme les autres, apporter la victoire, sont néanmoins liés par une relation de nécessité, in Niccolò Machiavelli, *Discorsi*, III 13, *op. cit.*, p. 424-426.

et d'initier des guerres. C'est pourquoi Tite-Live la désigne comme une race née pour préparer de nouvelles guerres, et il dit ailleurs²⁴ qu'elle mène les guerres avec plus de témérité que de constance. J'ignore néanmoins si c'en est là la véritable raison. Il semble étonnant qu'une province aussi grande, où tant d'hommes sont armés, ait toujours perdu tant de guerres qu'elle a menées contre tant de nations, et à tant d'époques, parce qu'il lui a manqué un homme qui ait su les tenir. Et j'ignore si c'est une raison suffisante que de dire qu'elle est très exposée aux nations étrangères – à la France par la terre, à l'Afrique et à l'Italie par la mer –, car les autres provinces sont presque toutes exposées à de nombreux ennemis, soit par la mer, soit par la terre. La cause pourrait en avoir été leur discorde, qui lui est naturelle, car elle est une nation d'esprits inquiets, pauvres et tournés vers la truanderie, et parce que, dans les temps anciens, elle a été privée de vie civile. Et aussi parce que le Royaume n'appartenait pas à une seule personne, mais qu'il était divisé en de multiples seigneuries et en de nombreux royaumes, dont on conserve encore aujourd'hui les noms : Aragon, Valence, Castille, Murcie, Tolède, León, Cordoue, Séville, Jaén, Portugal, Grenade et Gibraltar. Ainsi, ceux qui l'ont assaillie n'ont pas eu à combattre une Espagne unie, mais tantôt une partie, tantôt une autre. Quelle qu'en ait été la cause, cette nation est restée obscure jusqu'à notre époque. Aujourd'hui, on voit non seulement qu'elle est délivrée de toute servitude, mais qu'elle commence à étendre son empire sur d'autres : ceci est dû, d'une part, à la prudence de ceux qui l'ont gouvernée, et aussi au fait que l'Aragon et la Castille se sont réunis en un seul royaume et en un seul gouvernement, comme on l'expliquera plus longuement par la suite.

Ces deux royaumes d'Aragon et de Castille ont été longtemps gouvernés par des rois différents, jusqu'à ce que soit conclu le mariage entre *don* Ferdinand, fils unique du roi Jean d'Aragon²⁵, et *doña* Isabelle, fille du roi Jean de Castille²⁶, qui, en raison du décès du roi Henri²⁷, son frère, devint l'héritière du royaume de Castille. Ce fut pour sûr un mariage²⁸ très heureux car, en sus de tels royaumes²⁹, se sont unis une femme exceptionnelle et un prince très sage. Cela parut normal que ces royaumes de Castille revinssent en dot au roi Ferdinand, car ils appartenaient à la même lignée et partageaient à ce point le même sang que si les hommes étaient passés avant les femmes dans l'ordre de succession, comme cela se trouve pratiqué dans nombre d'autres royaumes,

24 Rappelons ici les mots liminaires de l'*Avertissement CX*, qui montrent combien Guicciardini a revu au fil du temps la manière dont il perçoit et souhaite utiliser les exemples de l'antiquité romaine, pour aboutir, sur ce sujet, à une nette discordance de vue avec Machiavel : « Combien se trompent ceux qui, à chaque mot, allèguent les Romains ! », in Francesco Guicciardini, *Avertissements politiques*, *op. cit.*, p. 89.

25 Jean II d'Aragon (1398-1479).

26 Jean II de Castille (1405-1454).

27 Henri IV de Castille (1425-1474).

28 Isabelle épousa Ferdinand, contre l'avis du roi Henri IV de Castille, le 19 octobre 1469.

29 Les deux couronnes se trouvèrent réunies en 1479 lorsque, à la mort de Jean II d'Aragon, Ferdinand lui succéda.

celui-ci lui serait revenu par hérédité³⁰. Ils eurent toutefois quelques difficultés à l'acquérir, alors que le roi Henri avait la réputation d'être impuissant en matière de coït, sa femme, du vivant de celui-ci, avait fait une fille³¹ que beaucoup attribuaient au roi Henri. Ainsi, le roi Alphonse³² du Portugal, dans le but de l'épouser, se déclara en sa faveur et nombre de Grands de Castille le suivirent. Dans la faction adverse se trouvaient également beaucoup de seigneurs, ainsi que la majeure partie des gens du peuple, si bien qu'ils se livrèrent une bataille³³, entre Toro et Zamora, à laquelle participèrent les deux rois. Comme le roi Ferdinand en sortit vainqueur, la guerre s'acheva³⁴.

Après avoir acquis de la sorte le gouvernement du Royaume, ils se trouvèrent en très grande difficulté, et la Castille tout entière connut de graves désordres. Le roi Henri avait été un homme de piètre qualité et, en sus d'avoir dissipé tout son argent, il avait donné aux seigneurs presque toutes les villes du Royaume, ainsi que leurs revenus, si bien qu'il était très pauvre et tout à fait impuissant. Après avoir obtenu ce gain, les Grands, en sus d'être intraitables de nature, avaient pris tant d'assurance qu'ils n'obéissaient plus guère au Roi ni à ses ministres. Les choses de la justice étaient délaissées ; toute la Castille était pleine de larcins et on ne pouvait sortir d'une ville ou d'une grosse bourgade sans courir un grand risque de se faire assassiner. Toutes les villes et les place-fortes du Royaume étaient séparées en factions et divisées. Elles étaient chaque jour prêtes à en venir aux armes, et chaque jour l'on assassinait ou l'on faisait couler le sang. S'ajoutait à cela une autre infection néfaste et honteuse : tout le Royaume était empli de Juifs et d'hérétiques, et la majeure partie des gens du peuple était souillée par cette dépravation. Ils étaient représentés dans tous les offices du Royaume et touchaient la plus grande partie des revenus fonciers, et ils étaient si puissants et si nombreux que, si cela n'avait pas été corrigé, l'Espagne tout entière aurait abandonné la foi catholique en quelques années.

Ces désordres touchaient les viscères mêmes du Royaume. À l'extérieur, ils se trouvaient face au fait qu'à leurs frontières la Grenade, une importante province d'Espagne, étaient aux mains des Maures, ce qui était infâmant pour les Rois et les affaiblissait. Accablé par tant de plaies, l'heureux couple formé par Ferdinand et Isabelle triompha toutefois de toutes les difficultés, grâce à leur vertu et à la fortune³⁵.

30 En réalité, Ferdinand tenta de devenir roi de Castille, faisant valoir qu'il était l'héritier mâle le plus direct des Trastamare, mais il ne fut que roi consort, puis régent de Castille à la mort d'Isabelle en 1504.

31 Jeanne de Castille (1462-1530), surnommée « la *Beltraneja* » par les adversaires de son accession au trône, qui la désignaient comme la fille naturelle de *don* Bertrán de la Cueva.

32 Alphonse V (1438-1481), dit l'Africain. Le projet de Henri était de marier Isabelle à Alphonse et Jeanne au fils de ce dernier, le prince Jean (1455-1495).

33 La bataille de Toro eut lieu le 1^{er} mars 1476.

34 La victoire d'Albuera (1479) mit fin à la guerre contre le Portugal, qui avait soutenu Jeanne et envahi la Castille au printemps 1475. La paix fut signée la même année (traité d'Alcaçovas).

35 Sur le sens du terme « *fortuna* » chez Guicciardini, voir la note lexicale établie par Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, in Francesco Guicciardini, *Avertissements politiques*, *op. cit.*, p. 169-170.

En premier lieu, en l'espace de quelque temps, ils ôtèrent des mains des Grands, avec habileté et sans aller jusqu'à la rupture, les morceaux de la Couronne que le roi Henri avait peu judicieusement démembrés et ils les amenèrent peu à peu à obéir au Roi³⁶. Ainsi, tous obéissent d'une même voix au commandement d'un seul, vont en prison et font tout ce qu'on leur demande. Ensuite, ils prirent des mesures contre les assassins³⁷, au moyen d'une justice sévère, les faisant cribler vivants de flèches et instituant un règlement qu'on appelle l'*Hermandad*³⁸ : d'après celui-ci, si quelqu'un va se plaindre d'avoir été personnellement détrossé en un lieu donné ou bien déclare que c'est arrivé à d'autres gens, et s'il apporte la preuve de l'identité du coupable, les gens du lieu sont obligés d'aller à la recherche de ce dernier dans un périmètre prédéfini et, s'ils ne le trouvent pas, de le signaler progressivement aux lieux voisins, qui doivent alors chercher à leur tour et le signaler à d'autres, de sorte qu'il est difficile d'y échapper. Cette diligente inquisition, ajoutée à la sévérité de la peine encourue, a rendu les routes tout à fait sûres, à l'exception des quelques endroits qu'il est presque impossible de garder parfaitement propres en raison de leur situation.

Ils agirent en matière de foi, déployant dans tout leur Royaume des inquisiteurs titulaires de l'autorité apostolique³⁹. Ces derniers, en confisquant les biens des condamnés et en brûlant parfois les gens, ont effrayé tout le monde. À Cordoue, il leur est arrivé de brûler en une seule matinée cent, puis deux cents personnes, si bien que nombre de ceux qui étaient infectés quittèrent les lieux. Ceux qui sont restés simulent la foi, mais il est d'opinion courante que, si la peur cessait, beaucoup d'entre eux reviendraient à leurs vomissures.

Après avoir réglé tout cela, ils se tournèrent vers la Grenade et la libérèrent tout entière après plusieurs années de guerre⁴⁰. Comme le Roi⁴¹ avait fui, ils y trouvèrent deux de ses jeunes enfants, qu'ils firent baptiser. Et, bien qu'ils ne

36 En 1480, les Cortès de Tolède permirent à la Couronne de reprendre un ensemble de rentes, de terres et d'impôts qui avaient été cédés à la noblesse sous forme de grâces et d'impôts à partir de 1464. La noblesse perdit en outre tout pouvoir de décision au Conseil de Castille (ou Conseil Royal), où elle n'eut plus qu'une voix consultative, au profit des « fonctionnaires ».

37 *Supra*, p. 197.

38 Organisme à la fois policier et judiciaire, la *Santa Hermandad* fut fondée le 19 avril 1476. Chaque commune de plus de quarante feux était tenue de lever un impôt spécial destiné à entretenir deux juges (les *alcaldes de Hermandad*), ainsi qu'une brigade rurale (la *cuadrilla*) très redoutée. Cette gendarmerie rurale perdura jusqu'en 1498, date à laquelle seules les *cuadrillas* continuèrent à réprimer le banditisme dans les campagnes. Voir Araceli Guillaume-Alonso et Béatrice Pérez, « Deux « saintes » au service de l'ultime guerre de reconquête (*Hermandad* et Inquisition) », in Annie Molinié et Alexandra Merle (éd.), *L'Espagne et ses guerres. De la fin de la Reconquête aux guerres d'Indépendance*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2004, p. 126-132.

39 L'Inquisition fut fondée en 1478 par la bulle *Exigit sinceræ devotionis*, par laquelle Sixte IV donnait pouvoir aux Rois Catholiques de nommer des inquisiteurs dans leurs royaumes. Onze tribunaux péninsulaires furent créés entre 1480 et 1492, dont, en 1482, celui de Cordoue ici cité. Voir à ce sujet Stefania Pastore, *Il Vangelo e la Spada. L'inquisizione di Castiglia e i suoi critici (1460-1598)*, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 2003, p. 60-64.

40 La prise de Grenade eut lieu le 2 janvier 1492 et mit un terme à une guerre initiée en 1482. Machiavel fait de la prise de la Grenade « le fondement de son état », in Machiavel, *De Principatibus. Le Prince*, XXI 3, *op. cit.*, p. 181.

41 Mohammed XII de Grenade (1459-1532 ou 1533), dit Boabdil, fut émir de Grenade.

les obligeassent alors pas, [...] ⁴² ils publièrent quelques années plus tard un édit qui leur ordonnait à tous de devenir chrétiens et, à ceux qui refuseraient, de quitter l'Espagne ⁴³. De ce fait, presque tous ceux qui étaient puissants et riches s'en allèrent en Afrique, et ceux qui restèrent se firent baptiser ⁴⁴ : c'est ainsi qu'à juste titre le Pape leur décerna le titre de Rois Catholiques. En conséquence, seuls des chrétiens vivent aujourd'hui en Espagne, à l'exception des royaumes d'Aragon, où vivent de très nombreux Maures, qui utilisent leurs mosquées et pratiquent leurs cérémonies. Ces Rois les y ont tolérés très longtemps, car ils paient de fortes redevances.

Dans ces actions, la gloire de la Reine ne fut pas tenue pour moindre et même, de l'avis unanime de tous, la plupart de ces choses lui furent attribuées, car tout ce qui appartenait à la Castille relevait en premier lieu de son autorité ⁴⁵. C'est elle qui intervenait le plus en la matière et, dans les affaires communes, il n'était pas moins utile de la convaincre, elle, plutôt que son mari. On ne peut attribuer cela à un défaut du Roi, puisque ce qui s'est produit par la suite a démontré l'importance de ses vertus ⁴⁶. Mais il faut dire soit que la Reine était si exceptionnelle que le Roi lui-même devait lui complaire, soit que, dans la mesure où les Royaumes de Castille étaient les siens propres, il le lui permit, poussé par quelque dessein. On raconte qu'elle aima beaucoup la justice, qu'elle fit un usage parfaitement honnête de son corps, qu'elle se faisait beaucoup aimer et craindre de ses sujets, qu'elle fut très avide de gloire, libérale et d'une nature très généreuse, de sorte qu'elle soutient la comparaison avec toute autre femme exceptionnelle de n'importe quelle époque ⁴⁷. On dit aussi que, bien que le Roi fût naturellement porté vers le jeu, il ne jouait que rarement, par respect pour elle, et seulement à des jeux très ordinaires. Ceci est prouvé par le fait qu'après elle il a joué souvent, et à des jeux vulgaires et peu honorables, et il a consacré à cela plus de temps qu'il ne le convient à un prince qui porte sur ses épaules le gouvernement de tant de royaumes ⁴⁸.

42 Un passage manque ici dans le manuscrit.

43 Le décret général d'expulsion de 1492 fait suite à plusieurs autres décrets, promulgués en 1450, 1462, 1476 et 1480.

44 Voir Raphaël Carrasco, *L'Espagne classique. 1474-1814*, Paris, Hachette, 1992, p. 20-23.

45 La proclamation de Ségovie (13 décembre 1474) désignait Isabelle comme « reine et propriétaire » du Royaume de Castille. Suite aux pressions exercées par Ferdinand et par les Aragonais, un accord de gouvernement, la *concordia* de Ségovie, fut établi le 15 janvier 1475, qui rétablit une part d'égalité entre les deux souverains, sans pour autant dénier à Isabelle la prééminence en terre castillane.

46 Voir Antonio Gargano, « La imagen de Fernando el Católico en el pensamiento histórico y político de Maquiavelo y Guicciardini », in Aurora Egido Martínez, José Enrique Laplana (éd.), *La imagen de Fernando el Católico en la Historia, la Literatura y el Arte*, Saragosse, Institucion « Fernando el Católico », 2014, p. 83-104.

47 Hernando del Pulgar ne tarit pas, lui non plus, d'éloges au sujet d'Isabelle : ainsi écrit-il dans sa *Chronique des Rois Catholiques* (XXIV) qu'elle « était une femme très fine et très sage, qualités rarement réunies dans une personne ; elle s'exprimait très bien et son intelligence était [...] peu commune [...]. Elle était très portée à faire justice, au point qu'on lui reprochait d'user plus de rigueur que de clémence » (la traduction est de Raphaël Carrasco, in *L'Espagne classique, op. cit.*, p. 30-31).

48 Sur la question du rapport de Ferdinand au jeu et de son imparfaite maîtrise en la matière, voir les arguments contradictoires énoncés par Vettori dans son *Voyage en Allemagne, supra*, p. 154-156 et 159-160.

Après qu'ils eurent ordonné les affaires de leurs États, eurent conduit l'Espagne vers la puissance et le bon gouvernement et l'eurent délivrée de sa servitude et de son ancienne infamie, la gloire de cette nation, pour revenir à notre propos initial, a crû quand elle a récupéré l'État de Perpignan, que le roi Jean, son père, avait laissé en gage au roi de France⁴⁹, quand elle a acquis le royaume de Naples⁵⁰, vaincu et pris plusieurs villes importantes d'Afrique et découvert de nouvelles îles, Hispagnola⁵¹, Giovanna⁵² et d'autres, d'où l'on tire de l'or, dont le cinquième revient au Roi et le reste à ceux qui le trouvent⁵³. Ainsi l'Espagne s'est-elle grandement illuminée à notre époque et est-elle sortie de son obscurité naturelle⁵⁴.

Il n'est pour sûr pas indu, lorsqu'on parle de cette province, de parler aussi du Roi, tout comme on l'a fait de la Reine. Il est inutile de mentionner sa gloire, qui est si grande aujourd'hui⁵⁵, ni des choses qu'il a réalisées, car elles sont connues de tous, ni la manière dont, après la mort de la Reine, il a dirigé les royaumes de Castille non pas comme un Roi, mais comme le tuteur de la reine, la *dueña* Jeanne, sa fille, car elle était folle⁵⁶. Aussi dirons-nous seulement quelques mots de ses habitudes et de ses manières.

49 Par le traité de Bayonne (9 mai 1462), Jean II d'Aragon avait cédé à Louis XI la jouissance des châteaux de Perpignan et de Collioure, ainsi que la possession des comtés de Roussillon et de Cerdagne en garantie de remboursement d'une forte somme que l'Aragon s'engageait à payer à la France en échange de son soutien militaire à l'occasion de la guerre civile catalane. En 1494, Charles VIII restitua Perpignan à l'Espagne et obtint en échange les coudées franches dans son entreprise contre la monarchie aragonaise de Naples. Voir à ce sujet l'analyse que développe Vettori dans sa lettre à Machiavel du 16 mai 1514, in Niccolò Machiavelli, *Lettere a Francesco Vettori e a Francesco Guicciardini*, op. cit., p. 241.

50 Après la conquête du Royaume par les troupes de Gonzalve de Cordoue, le traité de Blois (12 octobre 1505) sanctionna définitivement la souveraineté espagnole sur Naples. Sur l'intérêt de Guicciardini pour le royaume de Naples, voir Carlo De Frede, *La crisi del Regno di Napoli...*, op. cit., p. 61-107.

51 L'île d'Hispaniola, découverte en 1492 par Christophe Colomb, se partage aujourd'hui les États d'Haïti et de la République Dominicaine.

52 Cuba.

53 Dans la lettre qu'il adresse le 17 juin 1513 à son frère Luigi, Guicciardini estime ces revenus à plus de quatre cents mille ducats d'or, ce qu'il confirme dans sa lettre au même en date des 27 juin-1^{er} juillet 1513, in Francesco Guicciardini, *Le lettere*, op. cit., p. 454 et 464-65. Il revient sur ce point dans son Histoire d'Italie, VI 9, vol.1, op. cit., p. 455-456. Sur l'importance des premières grandes découvertes, notamment dans le contexte géopolitique concurrentiel entre Espagne et Portugal, voir Mario Pozzi, « Politica e grandi scoperte geografiche », *Laboratoire italien*, n° 8, 2008, p. 15-62.

54 Il est intéressant de comparer cette analyse de l'action des Rois Catholiques avec celle de Machiavel, selon lequel cet activisme – quoique très efficace – avait surtout pour but d'occuper les esprits de leurs sujets pour asseoir sur eux leur mainmise, in Machiavel, *De Principatibus. Le Prince*, XXI 3-8, op. cit., p. 181. Cette idée est déjà exprimée par Machiavel dans sa lettre à Vettori du 29 avril 1513, in Niccolò Machiavelli, *Lettere a Francesco Vettori e a Francesco Guicciardini*, op. cit., p. 142.

55 Dans le passage de son *Sommario* consacré à la mort de Ferdinand, Vettori écrit ainsi qu'« on ne peut pas dire que ce n'était pas un grand et excellent prince qui venait de mourir car, de petit roi, il devint très grand », in Francesco Vettori, *Sommario della Istoria d'Italia*, op. cit., p. 170.

56 Un très cruel portrait de Jeanne de Castille nous est fourni par Vincenzo Querini dans sa *Relazione di Borgogna*, op. cit., p. 5-6.

Les œuvres qu'il a réalisées, ses mots, ses usages, ainsi que l'opinion commune qu'on en a montrent qu'il est un homme tout à fait sage⁵⁷. Il est très secret et ne partage pas les choses importantes, sinon lorsque c'est nécessaire⁵⁸. Il ne pourrait se montrer plus patient. Il vit de façon très réglée et c'est selon cet ordre qu'il partage son temps. Il veut que toutes les choses de son royaume, grandes ou petites, soient connues du lui et qu'elles passent entre ses mains et, bien qu'il se montre volontiers à l'écoute des avis de chacun, c'est lui qui, seul, les tranche et décide de tout⁵⁹. Il est communément tenu pour avare : je ne sais si cela procède de sa nature ou bien des grandes dépenses et des importantes affaires qu'il doit gérer, et du fait que ses revenus sont bien faibles en comparaison de celles-ci. Mais on comprend qu'il agit avec mesure et en limitant, autant qu'il le peut, les dépenses. Il est aguerri au maniement des armes : cela date d'avant son accession au trône, mais il a continué à s'exercer ensuite. Il montre une très grande religiosité, parlant avec grande révérence des choses de Dieu et confiant tout à ce dernier. Ainsi montre-t-il une grande dévotion durant les offices et les diverses cérémonies, ce qui est cependant naturel à la nation tout entière. Il est dépourvu de lettres, d'une grande humanité et d'un abord aisé, et il répond avec bienveillance et de fort bonne manière. Peu nombreux sont ceux qu'il ne contente pas, du moins par ses paroles. Mais il a la réputation de souvent s'éloigner de ce qu'il promet, soit qu'il promette avec l'intention de ne pas respecter sa parole, soit que, lorsque les événements le font changer d'avis, il ne tienne pas compte de ce qu'il a dit par le passé. Je crois volontiers qu'il est meilleur dissimulateur que quiconque⁶⁰, mais j'ignore si le défaut que j'ai mentionné plus haut est réel ou non. On voit bien, lorsque quelqu'un a la réputation d'être sage, qu'on le soupçonne presque toujours d'agir par la ruse et, sans respect pour autrui, de faire tendre toute chose vers ses intérêts propres⁶¹. De telles accusations sont cependant souvent fallacieuses. En conclusion, il est un roi tout à fait remarquable et doté de nombreuses vertus, et, à tort ou à raison, on ne peut

57 Comme nous l'avons indiqué plus haut, Guicciardini diffère, dans cette analyse, avec Machiavel et Vettori, qui tous deux refusent d'attribuer à Ferdinand cette qualité. Dans son *Avertissement* XCVI, Guicciardini donne cette intéressante définition de la sagesse : « J'appellerai sage celui qui connaît ce que vaut le danger et le craint juste ce qu'il faut. Aussi peut-on appeler sage un homme courageux plutôt qu'un homme craintif », in Francesco Guicciardini, *Avertissements politiques, op. cit.*, p. 82-83.

58 Voir l'*Avertissement* LXXXVIII, *ibidem*, p. 79.

59 Guicciardini décrit l'habile stratégie de conviction employée par Ferdinand dans son *Avertissement* LXXVII, que nous reproduisons ici *in extenso* : « J'observai, quand j'étais ambassadeur en Espagne, que le roi Catholique *don* Ferdinand d'Aragon, prince d'une puissance et d'une prudence extrêmes, quand il voulait lancer quelque nouvelle entreprise ou prendre une décision d'importance, procédait souvent de façon que ses peuples et la Cour tout entière, avant que l'on sût ce qu'il avait en tête, souhaitaient et s'exclamaient déjà : "Le roi devrait faire ceci" ; de sorte que, sa décision étant découverte à un moment où elle était souhaitée et invoquée, on a peine à croire à quel point il recueillait l'approbation et la faveur de ses sujets et de ses royaumes », *ibidem*, p. 74.

60 Sur les difficultés qu'éprouve Guicciardini à percer le goût du secret montré par Ferdinand et, plus généralement, par la cour, voir sa lettre aux Dix du 7 février 1513, in Francesco Guicciardini, *Le lettere, op. cit.*, p. 342. Sur la part de dissimulation chez Ferdinand, voir l'*Avertissement* CV, in Francesco Guicciardini, *Avertissements politiques, op. cit.*, p. 86-87.

61 Voir le portrait de Ferdinand que dessine Vettori dans son *Voyage en Allemagne, supra*, p. 154-156.

l'accuser de rien d'autre que de ne pas être généreux ni parfaitement respectueux de sa parole. Pour le reste, il n'est que bonnes manières et modération. Il ne se met pas en valeur et jamais ne sortent de sa bouche des mots qui ne sont pas pesés et dignes d'avoir été prononcés par des hommes sages et bons.

À de telles qualités, la fortune n'a pas fait défaut et même, jusqu'à aujourd'hui, on peut le mettre au nombre des chanceux. En effet, après qu'il fut passé de cadet d'un pauvre roi d'Aragon à premier-né et qu'il a eu une épouse si exceptionnelle et dotée de tels royaumes, jamais la fortune ne lui fit défaut, quelque entreprise qu'il menât⁶². Outre ses succès, celle-ci lui fournit également l'occasion de lancer des guerres fondées sur de très justes revendications, comme dans le cas de la Grenade, de la guerre en Afrique⁶³ et, dernièrement, de la guerre contre la France, qu'il a lancée sous le prétexte de défendre l'État spirituel et temporel de l'Église⁶⁴. Seule lui fit défaut la manière dans le partage des choses de Naples mené avec la France⁶⁵, car il se trouvait sur l'État d'un très proche parent⁶⁶, auquel il avait laissé espérer qu'il lui enverrait une aide qui, ensuite, s'est révélée lui être adverse⁶⁷. Et ceci ne peut être justifié en disant que ce Royaume était le sien par hérédité, car il avait appartenu au roi Alphonse⁶⁸, son oncle, qui était mort sans enfants légitimes et qui l'avait acquis grâce aux forces aragonaises : il l'avait en effet acquis comme un territoire qui n'appartenait pas à l'Aragon, et ce Roi⁶⁹ n'avait jamais fait aucune controverse à ce sujet. On peut d'autant moins utiliser cet argument en guise de justification que l'on comprend que, lorsque la Reine et lui l'ont allégué, ils l'ont fait parce que, comme ils n'avaient pas de solution pour éviter que ce Royaume ne revînt au roi de France, il leur sembla préférable qu'il en

62 Dans *Le Prince* (XXI 2), Machiavel développe à son propos une analyse similaire : « Nous avons en notre temps Ferdinand d'Aragon, le présent roi d'Espagne : celui-ci peut presque être appelé prince nouveau car, de roi faible, il est devenu, par sa renommée et sa gloire, le premier d'entre les rois chrétiens ; et si vous considérez ses actions, vous constaterez qu'elles sont toutes très grandes et certaines extraordinaires », in Machiavel, *De Principatibus. Le Prince, op. cit.*, p. 181.

63 Sur le continent africain, l'Espagne conquiert Melilla (1497), Mers El-Kébir (1505), le Peñón de la Gomera (1508), Oran, Bougie et Tripoli (1509-1510).

64 Dans son *Avertissement* CXLII, Guicciardini explicite la critique ici sous-jacente : « Une des plus grandes chances que puissent avoir les hommes est d'avoir l'occasion de pouvoir montrer que, ces choses qu'ils font par intérêt propre, ils ont été poussés à les faire par la considération du bien commun. C'est ce qui rendit glorieuses les entreprises du roi Catholique : menées toujours pour sa sécurité et sa grandeur personnelles, elles paraissent souvent menées pour répandre la foi catholique ou défendre l'Église », in Francesco Guicciardini, *Avertissements politiques, op. cit.*, p. 103.

65 Le traité de Grenade, conclu le 11 novembre 1500 par Louis XII et Ferdinand, prévoyait, après une attaque concertée, un partage de l'État de Naples à parts égales. À la France reviendraient Naples, la Campanie, Gaète, les Abruzzes et la province de Campobasso, tandis que les Rois Catholiques recevraient l'extrême Sud de l'État et les Pouilles. Dans son *Histoire de France*, Jules Michelet dit de ce traité qu'il fut « la grande perfidie du siècle, que nul n'a surpassée ». Les deux provinces oubliées dans ce partage, la Basilicate et la Capitanate, devinrent par la suite, lorsqu'elles furent occupées par La Palice au nom du roi de France, la source du litige entre les deux Couronnes.

66 Frédéric I^{er} d'Aragon était l'oncle de Ferdinand.

67 Ferdinand feignit d'être l'allié de Frédéric, tout en négociant le traité de Grenade avec la France. Voir l'analyse de Vettori dans son *Voyage en Allemagne, supra*, p. 155.

68 Alphonse V d'Aragon (1396-1458), dit le Magnanime.

69 Ferdinand.

obtînt une partie seulement plutôt que l'ensemble : cette raison est plus utile qu'honnête. La fortune ne lui a fait défaut que dans les enfants, car il n'eut qu'un seul fils, qui mourut alors qu'il était déjà marié⁷⁰. Quant à ses filles, bien qu'elles fussent toutes mariées à des premiers-nés de rois, la première⁷¹, qui fut l'épouse du roi du Portugal, devint veuve précocement, se remaria avec le roi Manuel et mourut peu après en couches, laissant un jeune enfant qui, destiné à devenir roi de ces royaumes, mourut rapidement ; la seconde⁷², qui est aujourd'hui reine, perdit rapidement le roi Philippe, son mari, qui était jeune, beau et très puissant, et elle est devenue folle ; la troisième⁷³, épouse du roi Manuel, n'a pas subi de malheur supplémentaire ; la quatrième⁷⁴, mariée au premier-né du roi d'Angleterre, perdit rapidement son mari et a dû se remarier avec le cadet. Ces malheurs sont toutefois dus, selon certains, à un sort favorable car, si le mâle ou la première des filles étaient vivants, ou si la seconde avait gardé sa raison, il aurait probablement été contraint de se retirer en Aragon. Dans les autres domaines, il a toujours eu la fortune à ses côtés, sauf quand le roi Philippe vint en Castille⁷⁵ : mais ce fut là un moment durant lequel elle plaisanta avec lui plutôt qu'elle ne le blessa.

Grande est aujourd'hui la puissance de ces royaumes d'Espagne réunis, surtout à cause du grand nombre d'hommes d'armes et de bons cavaliers, éléments dont le nerf réside tout entier en Castille, d'où provient également la majeure partie des ressources financières. Car le royaume d'Aragon apporte peu aux finances du Roi : en effet, en vertu de très anciens privilèges, ses habitants ne lui versent presque rien. Et ils n'ont pas seulement l'immunité en matière de paiements : ils ont aussi, dans les affaires civiles et criminelles, le droit d'appel par rapport au Roi, qui ne peut totalement les diriger. Ainsi la reine Isabelle, agacée par leurs si nombreux privilèges et par leur liberté, avait-elle coutume de dire : « L'Aragon n'est pas à nous ; il faut que nous allions à nouveau le conquérir ». Il n'en va pas de même en Castille, où les habitants paient beaucoup et où la parole du Roi prévaut, seule, sur toutes les lois. J'ignore à combien se montent, en détail, les revenus de l'ensemble, mais ils n'ont pas la réputation d'être bien importants, et ils sont dépassés par les nombreuses dépenses, les salaires et les concessions perpétuelles. Sous ce Roi, ils sont encore plus faibles qu'à l'ordinaire car, en raison des dépenses prolongées qu'il a eues, il a dissipé une grande partie de ses ressources. À l'aune de la taille du pays, il est en définitive un pauvre roi et, sans la Castille, il serait un mendiant. Car il ne tire presque rien des royaumes d'Aragon, si ce n'est

70 Jean d'Aragon (1478-1497), qui épousa Marguerite de Habsbourg en 1497.

71 Isabelle d'Aragon (1470-1498) épousa en premières noces Alphonse du Portugal (1475-1491), puis l'oncle de celui-ci, le roi Manuel I^{er} du Portugal.

72 Jeanne la Folle épousa en 1498 Philippe I^{er} de Habsbourg (1478-1506), dit le Beau.

73 Marie d'Aragon (1482-1517) épousa Manuel I^{er} en 1500.

74 Catherine d'Aragon (1485-1536) épousa en 1501 Arthur Tudor (1486-1502), prince de Galles, puis, en 1509, Henri (1491-1547), le frère cadet de celui-ci, qui devint roi d'Angleterre la même année sous le nom d'Henri VIII.

75 À la mort d'Isabelle, Ferdinand ne put empêcher que le royaume de Castille revînt à sa fille Jeanne et à son mari, Philippe le Beau, qui mourut fort opportunément en 1506, laissant à Ferdinand une mainmise indirecte sur la Castille.

que, quand on lui déclare la guerre, ils sont tenus de lui fournir et de payer six cents hommes d'armes pour défendre le Royaume. Ils lui donnent aussi parfois volontairement quelques subsides, mais ce n'est pas là chose ordinaire et ils ne peuvent y être contraints. Le Roi se prévaut également de revenus extraordinaires, comme ceux des *maestrazgos*⁷⁶, des confiscations réalisées par l'Inquisition et, avec la licence apostolique, des dîmes des prêtres : tout cela provient de Castille.

Le Roi a d'ordinaire [...] ⁷⁷ hommes d'armes selon l'usage italien, qu'on désigne comme les hommes d'armes de la garde, à chacun desquels il donne quatre-vingts ducats par an. Il a ensuite une autre sorte de milice qu'on désigne comme les hommes d'accostage⁷⁸, qui est composée de [...] ⁷⁹ hommes d'armes et de cheveu-légers, qu'il stipendie modestement chaque année et qui, tant les hommes d'armes que les genétaires⁸⁰, sont contraints d'avoir un seul cheval chacun et de se tenir toujours prêts selon le bon vouloir du Roi pour les guerres d'ici. Il les place sous son commandement lorsqu'il le souhaite et leur donne, le temps durant lequel il les emploie, une somme fixe par jour, qui se monte à quatre ducats par mois *vel circa*. De cette organisation découlent plusieurs bienfaits : en premier lieu, avec une dépense ordinaire limitée, il a toujours à sa disposition ce nombre d'hommes d'armes et de genétaires. En second lieu, quand il doit s'en servir, il ne leur avance pas d'argent, si ce n'est pour un mois ou deux. En troisième lieu, il les congédie selon son bon vouloir et, s'il a besoin d'eux durant deux mois, il les paie pour deux mois seulement, ce qui n'est pas le cas des autres, qui doivent les embaucher pour au moins un an ou deux. Et, comme on l'a dit, ces hommes d'armes d'accostage n'ont rien d'autre qu'un cheval chacun.

Il a, dans sa garde, cent haliebardiens, à chacun desquels il donne un peu moins de trois ducats par mois. Il emploie environ mille cinq cents fantassins qu'il appelle « de garde » et qui reçoivent, d'après ce que je sais, un salaire identique. Quand il n'a pas besoin d'eux pour mener une guerre, ils stationnent toujours à quatre ou cinq lieues de la Cour, ainsi que cela a été décidé par ce Roi après son retour d'Italie. Il emploie ponctuellement les autres fantassins dont il a besoin et, d'après ce que je sais, cela ne lui coûte pas cher, car la pauvreté des hommes et leur inclination pour la milice lui permettent d'en disposer en grand nombre. De fait, il a une importante milice, uniquement formée de sujets des contrées qui lui appartiennent. Il est vrai que les hommes

76 On désigne sous le terme *maestrazgo* la charge de grand-maître des principaux ordres militaires espagnols.

77 Cette donnée numérique manque dans le manuscrit.

78 Faute d'équivalent français, nous traduisons ici littéralement le terme d'« *accostamento* », italianisation du substantif espagnol « *acostamiento* », qui indique « la solde ou le salaire qu'on donnait à ceux qui servaient le roi ou certains seigneurs » (*Nuevo diccionario histórico del español*). On retrouve ce terme, avec cette même acception, dans certaines relations contemporaines d'ambassadeurs vénitiens, notamment celle de Niccolò Tiepolo (1532), qui se trouve reproduite in Ercole Ricotti, *Storia delle compagnie di ventura in Italia*, vol. 3, Turin, G. Pomba, 1845, p. 281.

79 Cette donnée numérique manque dans le manuscrit.

80 *Supra*, p. 209.

d'armes ne sont pas de bons cavaliers et ne sont pas réputés être compétents⁸¹. Les genétaires sont excellents, car ils sont entraînés et ont des chevaux parfaits. Mais ce sont d'authentiques genétaires car, jusqu'à maintenant, ils n'utilisent pas d'arbalètes à cheval, mais seulement des genettes. L'infanterie a bonne réputation, surtout lorsqu'il s'agit de prendre des villes, mais elle est, dans son ensemble, mal armée et la plupart des hommes ont seulement une épée et des rondaches. Ces soldats ont une qualité particulière : ils supportent très bien tous les désagréments et sont capables de vivre de peu lorsque c'est nécessaire⁸².

Outre ces milices-ci, l'Espagne possède une autre sorte de milice, dévouée à la religion chrétienne. En effet, dans la mesure où, depuis des temps reculés, elle a été grandement opprimée par les Maures, trois ordres de chevaliers, sur le modèle des chevaliers de Rhodes, furent institués en Castille, ceux de Santiago⁸³, d'Alcantara et de Calatrava⁸⁴ : on les nomme commandeurs et leurs bénéfices sont appelés des commanderies. Ils ont d'énormes revenus et ont pour obligation de combattre tous les Maures qui viendraient à pénétrer en Espagne. Certains ordres, comme celui de Santiago, le principal d'entre eux, n'ont pas d'autre mission : ils peuvent prendre femme et vivent, en tout, comme les autres séculiers. Chacun de ces ordres possède un grand-maître, qui est nommé à vie par l'ensemble des chevaliers de son ordre. Ce grand-maître attribue toutes les commanderies selon son bon vouloir. Le Roi et la Reine obtinrent par la suite, par autorité apostolique, que ces *maestrazgos* leur appartinssent, et c'est ainsi que le Roi les tient aujourd'hui⁸⁵. Ils agissent de la sorte tant en raison des revenus – car ces trois *maestrazgos* dépassent les cent-vingt mille ducats par an –, que dans le but de pouvoir attribuer les commanderies, selon leur bon vouloir, à leurs disciples et à leurs favoris. Cela sert également beaucoup leur désir de rabaisser les seigneurs de Castille car, dans la mesure où ces *maestrazgos* étaient toujours choisis parmi les grands hommes et où ils en tiraient d'importants revenus et devaient attribuer d'aussi riches commanderies, ils entraînaient derrière eux toute la noblesse de la Castille.

À la Cour du Roi, l'usage veut que celui-ci donne à ceux qui le servent, ainsi qu'au officiers de sa maison, un émolument qui dépend de la qualité des individus et des lieux dont ils ont la charge, mais que tous vivent dans leur propre demeure. Il mange seul et en présence de nombreuses personnes, sauf lors de quelques occasions d'une particulière solennité, durant lesquelles il mange avec la Reine. Nul autre qu'elle ne mange avec lui, si ce n'est ceux à qui il veut faire un suprême honneur : ce peuvent être un grand seigneur de son Royaume ou bien un important ambassadeur. Ceci ne se produit presque jamais. Quand il est assis, tous ceux qui désirent lui parler s'agenouillent et ne se relèvent pas, sauf s'il les y invite. En privé, il autorise beaucoup d'hommes

81 *Supra*, p. 174-175.

82 En cela, les fantassins espagnols diffèrent grandement de leurs homologues français, tels que les décrit Machiavel dans son *Portrait des choses de France*, *supra*, p. 41-42.

83 Dit aussi Saint-Jacques de l'Épée. Voir *supra*, p. 200.

84 Sur ces ordres, voir Vincenzo Querini, *Relazione di Borgogna*, *op. cit.*, p. 25-26.

85 Les souverains détinrent le *maestrazgos* de Calatrava dès 1485, celui de Santiago à partir de 1493 et celui d'Alcantara l'année suivante. En 1501, le pape Alexandre VI octroya à Ferdinand l'administration perpétuelle des trois *maestrazgos*.

de qualité à s'asseoir ; en public, quand il est assis, personne ne s'assied, à l'exception des ambassadeurs⁸⁶. Il est d'usage, lors des premières rencontres ou des départs, de lui baiser la main, qu'il fait mine de rechigner à tendre lorsqu'il s'agit d'ambassadeurs ou de semblables personnes. Pour les autres, ce serait un outrage s'il ne la tendait pas aussitôt, lorsqu'ils viennent d'arriver ou qu'ils désirent se retirer. Pour le reste, il s'abstient souvent par humanité de la tendre. Et il plaît aux Espagnols que le Roi soit humain, mais de manière à ce qu'il conserve sa gravité et sa majesté. La Cour passe d'ordinaire souvent d'un lieu à l'autre. Des logements dans les demeures d'autrui sont assignés à ceux qui suivent la Cour, et les maîtres de maison sont tenus de leur fournir la moitié de leur demeure, ainsi que la moitié des biens qui se trouvent à l'intérieur. Cet usage vaut seulement en Castille car, dans les royaumes d'Aragon, les habitants ont le privilège de ne pas avoir à fournir de logements s'ils ne le souhaitent pas.

Bien que, comme on l'a dit, cette nation soit universellement pauvre, les Grands, d'après ce que j'en perçois, vivent splendidement et sur un grand pied⁸⁷, non seulement pour ce qui est des tapisseries ornementales et de l'argenterie – ce que possèdent également en grande quantité les gens du peuple qui ont quelques ressources financières –, mais aussi en ce qui concerne toutes les autres dépenses de la vie. Ils entretiennent un nombre respectable de courtisans, qu'ils stipendient d'ordinaire. Et, bien que nombre d'entre eux vivent dispersés, ils accompagnent toujours leur seigneur lorsque celui-ci voyage. Ils fournissent le couvert à certaines personnes dans leur demeure ; ils envoient à d'autres, chaque jour, la nourriture quotidienne pour eux et leurs chevaux, ce qu'on appelle « envoyer des rations » : ils agissent également de la sorte lorsqu'ils veulent rendre honneur à un étranger. Beaucoup des principaux seigneurs stipendient quelques centaines de lances ou de genétaires, plus ou moins selon les capacités financières de chacun, auxquels ils donnent accostage selon l'usage de la contrée. Ils tiennent une grande table et une grande assiette, et se font servir avec beaucoup de cérémonies et de révérences, comme si chacun d'eux était roi. Les gens s'adressent à eux agenouillés : en somme, ils se font adorer, et cela montre combien cette nation est, par nature, orgueilleuse. Au temps des autres rois, ces seigneurs de Castille dirigeaient tout, n'étaient pas très obéissants et se laissaient mal volontiers manœuvrer par le roi. Le Roi et la Reine les ont faits revenir aux usages normaux, si bien qu'ils ont perdu l'autorité et la grandeur auxquels ils étaient habitués. Il y a toutefois nombre de ducs, de marquis et de comtes ; les plus grands revenus ne dépassent pas les quarante mille ducats et bien peu nombreux sont ceux qui les atteignent.

Bien qu'ils usent de cérémonies particulières à l'égard des choses de Dieu et qu'ils leur montrent de la révérence, le culte divin n'y fleurit guère et n'y est pas exercé avec ordre, mais de façon désorganisée. D'après ce qu'on entend, aucun monastère, pas plus d'hommes que de femmes, n'est réputé pour sa

86 Le traitement honorifique réservé par Ferdinand aux ambassadeurs étrangers est également décrit par Guicciardini dans sa lettre à son frère Luigi en date du 9 janvier 1513, in Francesco Guicciardini, *Le lettere*, op. cit., p. 332.

87 *Supra*, p. 210.

sainteté ou pour la vie exceptionnelle qu'on y mène. Il est bien vrai qu'il y a de nombreux évêchés qui jouissent de très gros revenus et qui disposent du spirituel comme du temporel. Parmi ceux-ci, le principal est l'archevêché de Tolède, dont on dit qu'il atteint les cinquante mille ducats. Il y a aussi Séville et Compostelle, qui dépassent les quinze mille ducats. Beaucoup reçoivent six, huit ou dix mille ducats. Il y a beaucoup d'églises et d'abbayes. La richesse des lieux ecclésiastiques naît, pour l'essentiel, des dîmes que paient les habitants, qui donnent à l'Église le dixième de toutes les richesses qu'ils produisent, tant grâce à leurs bêtes que grâce à leurs possessions, ce qui est énorme. Les deux neuvièmes environ de cette dîme vont au Roi ; le reste est distribué pour une part aux prélats de l'Église et, pour le reste, à l'évêque du diocèse.

Il est difficile de connaître précisément les revenus du Royaume. D'après ce que je sais, cependant, ces royaumes de Castille rapportent un peu plus de trois cents monnaies de compte, ce qui représente environ huit cents mille ducats. La moitié de cette somme est engagée par des serments et des promesses qui aliènent ces revenus, ainsi que par des émoluments ou à des concessions perpétuelles accordés par le Roi : de ceux-ci, le Roi ne voit pas le moindre maravedis. Il prend sur les quatre cents mille restants pour les dépenses de sa Cour et des officiers, pour les dépenses des maisons des reines et pour les forteresses, si bien que, sur ceux-là, il ne lui en reste pas beaucoup. Il dispose ensuite du revenu tiré des *maestrazgos*, sur lesquels sont toutefois prises les dépenses d'accostage et d'autres obligations, si bien qu'il n'en jouit pas en totalité, et il dit pour sa part qu'il ne lui en reste rien. Il reçoit le revenu tiré des îles nouvellement découvertes : le cinquième de tout l'or qu'on en retire lui revient. On dit qu'il en tire bon an, mal an environ cinquante mille castillans – certains parlent de soixante-dix mille. Il a beaucoup reçu par le passé de l'Inquisition, car chaque condamnation qu'amène celle-ci, à la peine capitale ou autre, s'accompagne d'une confiscation de biens. Et, bien qu'il ait beaucoup donné de ces biens immobiliers, il en tira néanmoins de grands profits. Aujourd'hui, cela représente peu. Il reçoit les confiscations ordinaires liées aux autres délits, qui ne sont pas nombreuses.

Par la licence apostolique, il se prévaut, à l'occasion des guerres qu'il mène contre les infidèles ou en défense de l'Église, de dîmes qu'il reçoit du clergé. Ainsi obtient-il des jubilés, des indulgences et des transactions de la part de ceux qui auraient des choses étrangères ou qui se seraient rendus coupables d'autres délits. Face à cela, outre les dépenses mentionnées plus haut, il doit payer ces accostages, ainsi que la garde d'Oran, de Mers el-Kébir, de Bougie et des autres lieux de la Barbarie, si bien que, tout compte fait, on juge la dépense équivalente au revenu. Et, bien qu'on dise qu'il ait un grand trésor en Aragon, les gens sages n'y croient pas. Les revenus des royaumes d'Aragon, de Sardaigne, de Majorque et de Minorque sont faibles ; de même, il ne tire pas grand-chose de la Sicile. Il tire également du Royaume de Naples dans les soixante mille ducats, qu'il dépense entre ce qu'il donne chaque année à la Reine⁸⁸ et les nombreuses rentes en argent qu'il a accordées aux seigneurs qui se sont déclarés favorables à l'Aragon, dont il prit les États pour les rendre

88 Il s'agit de Germaine de Foix (1488-1536), que Ferdinand épouse en secondes noces en 1505.

aux Anjou en vertu des accords stipulés avec la France : il leur donna, à tous, l'équivalent en argent ou en possessions. Ainsi, si l'on ajoute ces dépenses à celles qu'il a pour les soldats et les compagnies qu'il y entretient d'ordinaire, pour la garde des forteresses et des galères, on dit ici qu'en temps ordinaires il n'a pas reçu plus de trente mille ducats par an.

Outre les revenus mentionnés ci-dessus, il a le plus souvent, par privilège apostolique, la possibilité de réclamer aux ecclésiastiques une dîme, et même parfois deux. Bien que celle-ci soit commune aux royaumes de Castille et d'Aragon, ce qu'il en retire provient presque seulement de Castille. En effet, lorsque le royaume d'Aragon lui fournit quelque subside par l'intermédiaire de la Cour, les ecclésiastiques sont, pour un temps déterminé, dispensés de payer toute forme de dîme ou de subside que le Roi obtiendrait du pape durant cette période, si bien que cette charge pèse sur la seule Castille. Cette dernière s'est accordée avec lui sur la somme qu'elle doit payer au titre de la dîme, qui correspond à soixante mille ducats *vel circa*. Au nom de la guerre contre les infidèles, il obtint également un subside ecclésiastique qu'on nomme la Croisade⁸⁹, au moyen de laquelle on offre de grands pardons à ceux qui l'acquièrent et l'autorité de donner l'absolution dans presque tous les cas répertoriés, tant du vivant que dans la mort, en échange de deux réaux⁹⁰ par personne, une monnaie qui a un rapport de onze avec le ducat. Par cette bulle, on accorde également l'autorité de donner l'absolution dans de nombreux cas d'usure, ainsi que dans ceux où une restitution est ordonnée, dans lesquels on transige plus ou moins selon la nature de l'affaire. Tout ce qu'on en retire parvient au Roi sous couvert de la guerre contre les infidèles et, comme cela intègre les caisses royales, les ministres qui en sont chargés la soutiennent de toutes les manières possibles, directes comme indirectes, en la répartissant et en l'étendant à d'innombrables cas.

Cette faculté fut concédée, à l'origine, pour une période donnée. Ensuite, le Roi en a obtenu régulièrement la prorogation, et ainsi en dispose-t-il encore aujourd'hui. Ils en tirèrent beaucoup au début, car la chose était nouvelle : on dit en l'espèce que, l'année où le Roi prit Malaga⁹¹, il en tira huit cents mille ducats. Elle a ensuite diminué, car peu de gens l'acquièrent dans les villes. Dans le plat pays, ils sont nombreux à le faire, car on les y contraint presque et on les effraie. Aujourd'hui, elle rapporte toutefois d'ordinaire près de trois cent mille ducats. Les papes concernés ont l'impression de lui avoir concédé peu de chose. Mais cela a représenté beaucoup car, sans ces subsides, non seulement ce Roi n'aurait pas pris la Grenade et tant de royaumes extérieurs, mais il aurait eu des difficultés à conserver l'Aragon et la Castille. C'est pourquoi un pape sage, qui comprendrait bien les choses, lui en concèderait,

89 La guerre de Grenade servit de prétexte aux Rois Catholiques pour obtenir de la Papauté l'autorisation de percevoir la bulle dite de la Croisade : en échange d'indulgences et de grâces spirituelles, les fidèles versaient une participation financière à l'effort de guerre, dont les souverains obtinrent qu'elle vînt intégrer les finances royales.

90 Les bulles les plus courantes étaient de deux réaux d'argent, mais il en existait aussi de trois, quatre et six réaux.

91 Malaga fut prise le 19 août 1487.

au grand profit de l'Église : aucun roi n'est davantage contraint de la soutenir que celui-ci, car il tire un grand profit de l'autorité de cette dernière. Les papes l'obligèrent également en lui permettant d'attribuer ordinairement les évêchés à sa manière. Dans le royaume de Grenade, notamment, Innocent⁹² lui concéda la mainmise non seulement sur les évêchés, mais aussi sur les chapitres et sur tous les bénéfices curiaux, laissant à son bon vouloir le droit de leur assigner les revenus et la rente qu'il jugerait bons.

92 Innocent VIII (1432-1492), devenu pape en 1484.

Annexe

Notule pour qui se rend en ambassade en France

Machiavel (?)

À la porte de Bologne, *in Dei nomine*, faire enregistrer son départ par un notaire immatriculé et en porter foi à la première Chancellerie publique : *quod etiam dari solet in ultimo instructionis*¹.

Envoyer un postillon un peu en avant pour retenir l'auberge. Quand vous serez descendu de cheval, si vous voulez partir le jour suivant, vous enverrez aussitôt votre chancelier, accompagné de deux serviteurs, au palais des Seize², pour faire savoir votre venue à sa Magnificence le Gonfalonier et pour leur³ demander, puisque, *in mandatis*⁴, vous aurez la mission de rencontrer ce magnifique gouvernement et de parler avec lui, de convenir de l'heure qui sied le mieux à Leurs Seigneuries, etc.

Et quand bien même vous ne désireriez pas partir le jour suivant, il est bon de faire cela tout de suite et d'être informé de l'heure habituelle, qui sera le matin suivant. Vous pouvez ensuite, *etiam* après avoir été congédié, rester jusqu'au jour suivant si vous le souhaitez. Car, si vous ne respectiez pas l'habitude d'obtenir une audience le matin qui suit votre arrivée, cela pourrait susciter l'étonnement *apud ignaros rationis*⁵.

Une fois que l'horaire aura été décidé par ledit gouvernement, il faudra être prêt au matin de très bonne heure et attendre dans votre chambre ceux que ledit gouvernement aura choisis pour venir vous chercher et ce, sans donner la moindre impression d'appeler ou d'attendre quelqu'un.

1 Littéralement: « ceci doit aussi être donné au terme de l'instruction. »

2 Les *Sedici Riformatori dello Stato di libertà* forment la principale magistrature de Bologne. Définie par les statuts de 1376, cette magistrature se compose de quatre représentants pour chacun des quatre quartiers de la ville.

3 Aux Seize.

4 Littéralement: « de par votre mandat »

5 Littéralement: « auprès de ceux qui en ignorent la raison ».

Il faut prévenir vos serviteurs qu'aucun d'eux ne pénètre au sein de la magistrature des Seize (c'est-à-dire dans la salle d'audience), à l'exception de votre chancelier. Je dis cela parce que, par le passé, il s'est trouvé quelqu'un qui a voulu faire montre de la présomption d'y entrer, au grand dam de la réputation de l'ambassadeur. Je dis tout cela pour les serviteurs, mais si vous aviez avec vous un jeune ou deux de quelque condition, il ne serait pas inconvenant de les y introduire.

Dans la susdite salle d'audience, le chancelier s'arrêtera de lui-même au niveau d'une balustrade qui s'y trouve : c'est là que se tiendront également les chanceliers du gouvernement.

Dès que l'ambassadeur se sera assis, que le chancelier, avec la révérence d'usage, aille vers lui, baise la lettre de créance et la mette entre les mains de l'ambassadeur, puis qu'il s'en retourne en arrière.

Que l'ambassadeur, après avoir remis la lettre au préposé et après que celle-ci aura été lue par le chancelier du gouvernement, expose, au nom de Dieu, son ambassade.

Pour revenir en arrière, une fois que, le soir de votre arrivée, vous aurez eu connaissance de l'heure de l'audience auprès du Gonfalonier, comme on l'a dit, que le chancelier aille immédiatement, même s'il fait nuit, en se faisant accompagner par un guide, chez le magnifique messire Giovanni⁶ et l'informe de votre arrivée, et lui dise combien vous désirez et avez *in mandatis* de prendre bouche avec Sa Seigneurie : pour ce faire, qu'il vous dise s'il préfère parler immédiatement après l'audience générale des Seize, en aparté avec Son Excellence, et quelle est selon lui la meilleure manière de faire ; et comment il est allé, de votre part, demander auprès du magnifique gouvernement quelle heure convenait pour l'audience, et ce qui lui a été répondu.

Le Seigneur, sans le moindre doute, répondra qu'il parlera avec vous dans son palais, où il s'isolera : seul le chancelier y pénétrera avec vous ; qu'il baise la lettre *ut supra* et qu'il vous la donne. Le Seigneur demandera quand vous partirez, à la seule fin de voir quand il pourra venir vous rendre visite ; et je crois fermement qu'il viendra ensuite vous rendre visite. Allez à sa rencontre en haut des marches et raccompagnez-le de la sorte.

Lorsque vous serez revenu de l'audience et que vous aurez libéré ceux qui vous auront accompagné, en les remerciant *brevibus*, etc., viendra aussitôt la foule des :

Trompettes, fifres et massiers
du gouvernement

En tout point selon nos usages, *aequis portionibus*⁷, donnez-leur 30 gros⁸ par l'intermédiaire de votre intendant, après les avoir invités à boire, *statim* seront-ils arrivés, sans les faire jouer, ni venir auprès de vous.

6 Giovanni Bentivoglio.

7 Littéralement : « à part égale ».

8 Monnaie d'argent valant un demi jule.

Trompette, fifres ou tambours du magnifique messire Giovanni	<i>aequis portionibus</i> , 20 gros.
Trompettes de messire Annibale ⁹	4 carlins ¹⁰
Trompettes du Podestat	2 carlins. Si <i>placet</i> de renvoyer ceux du Podestat les mains vides, vous pouvez les donner à ceux du magnifique seigneur Alessandro.

Depuis Bologne, vous écrirez absolument, de la main de Zanchini ou de quelque autre Florentin des nôtres, à savoir Gismondo Naldi ou un autre.

Je ne suis, à ce point, pas capable de rendre compte de Milan. Mais je crois qu'on ne peut se tromper si, un jour avant, l'on envoie le postillon auprès de Manetto Portinari, afin qu'il informe le seigneur grand-maître¹¹ de votre venue, et qu'il vous informe en retour *solum* si, au moment de votre arrivée, il vous faudra respecter une procédure plus qu'une autre : je pense que ce ne sera pas le cas. Ainsi, qu'il prépare votre halte, soit qu'il s'agisse du logis désigné par la Cour, soit d'une auberge. Afin d'aller plus loin dans les précautions, pour le cas où Manetto serait absent, je l'enverrais *etiam* auprès de Salvestro di Dino Guardi, un marchand florentin, de sorte que le postillon sera aussitôt renseigné sur l'endroit où il se trouve, soit au Broletto¹², soit chez quelque orfèvre.

Sur la France ou sur la Cour, dans la mesure où s'y trouvent des guides bienveillants, sages et experts, point n'est besoin de faire une notule, d'autant que les habitudes varient beaucoup : je dirai toutefois les quelques petites choses qui me sembleront utiles pour guider mes honorables confrères, etc.

Sur la manière de demander audience et sur les cérémonies, on vous en dira assez le moment venu.

Aux premiers portiers, un ducat.

Aux deuxièmes, deux ducats.

Aux troisièmes, qui sont intimes, trois ducats.

Aux fourriers, quatre ducats.

Aux trompettes, ne donnez rien, mais faites-les inviter à venir boire chez vous.

Au maître contrôleur, qui est celui qui distribue le courrier, vous donnerez quelque chose, une fois que vous y serez resté quelque temps, comme vous l'indiquera le noble Ugolino.

Aux portiers de Rouen¹³, qui *communiter* sont deux, il ne sera pas mauvais de donner un ducat à chacun.

9 Annibale, fils de Giovanni Bentivoglio. Il est ensuite question d'Alessandro, son frère.

10 On désigne ainsi usuellement la gabelle, monnaie d'argent de Bologne.

11 Charles d'Amboise.

12 Le *Broletto* désignait traditionnellement en Lombardie la place où se tenaient, sous le régime communal, les assemblées populaires. Par synecdoque, ce terme en vint à désigner le palais où se réunissaient les instances de gouvernement, sis sur cette place.

13 Georges d'Amboise.

Une fois arrivé à Lyon, si vous y retournez avec eux, faites donner en tout trois ducats aux serviteurs et à la servante des Nasi¹⁴.

Lorsque vous entrez dans un *logis*¹⁵, venez-en à un accord clair avec votre hôte, afin de ne pas ensuite devoir discutailler avec lui. Je vous dis cela des logis assignés par les fourriers au passage de la Cour.

Communiter, pour ce que vous avez à faire là-bas, faites faire en amont des accords clairs.

Que vos serviteurs prennent soin, partout où vous logerez, de vos affaires. Qu'ils protègent vos vêtements et vos bottes des rats, c'est-à-dire qu'ils suspendent vos bottes en hauteur : car, bien qu'il s'agisse là d'une chose mineure et ridicule, *expertus loquor*¹⁶. Que votre suite soit prévenue de ne pas créer de problèmes et de se comporter sans arrogance. Dans le cas où cela se produirait, sévissez sans exception aucune.

Au sujet du chemin, quand vous passerez Asti, surtout dans toute la Savoie et la Maurienne, lorsque vous trouverez du bon pain, c'est-à-dire du pain qui ne s'émiette pas, faites-en prendre un peu de votre table. Car on en trouve du très beau qui, en raison de ce défaut, n'est pas mangeable, et qui est très désagréable pour un homme fatigué et délicat.

Au matin, au moment de quitter l'auberge, n'hésitez pas à donner un pourboire à la chambrière et au valet d'écurie, pour ne pas entendre de propos déplaisants.

De Bologne jusqu'au Milanais dans son ensemble, on a avantage à dépenser des quarts¹⁷ de Milan, des *ambrogini*¹⁸ et de semblables monnaies ducales de poids, ainsi que des carlins de poids et des *marcelli*¹⁹. Il en va de même à Asti. Depuis Asti jusqu'au Pont-de-Beauvoisin, la monnaie de Savoie. Il est avantageux d'apporter en France des ducats, soit du Roi, soit du soleil²⁰, car on perd beaucoup sur le ducat. Gardez-vous, à Asti ou dans le Milanais, d'accepter des pièces de Saluces.

14 Les Nasi sont une famille de marchands florentins, représentée à Lyon par plusieurs de ses membres, dont les prénommés Guglielmo et Raffaello. Sur l'importante communauté florentine de Lyon, voir Sergio Bertelli, « Machiavelli e la politica estera fiorentina », *op. cit.*, p. 40-42.

15 En français dans le texte.

16 Littéralement : « je parle d'expérience ».

17 Monnaie d'argent valant un quart d'écu d'or.

18 L'*ambrogino* est une monnaie milanaise, d'or ou d'argent selon les périodes.

19 Le *marcello* est une monnaie d'argent vénitienne à l'effigie du doge Niccolò Marcello (1473-1474), d'une valeur de dix sous.

20 Il s'agit de l'écu d'or dit « du soleil », monnaie française de 22 carats.

Bibliographie

Machiavel

1. Textes

MACHIARELLI, Niccolò, *Lettere*, a cura di Franco Gaeta, Milan, Feltrinelli, 1961.

MACHIARELLI, Niccolò, *Legazioni e commissarie*, a cura di Sergio Bertelli, Milan, Feltrinelli, 3 vol., 1964.

MACHIARELLI, Niccolò, *L'esperienza di Francia e della Magna*, a cura di Maria Ludovica Lenzi, Florence, La Nuova Italia, 1974.

MACHIARELLI, Niccolò, *Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio*, a cura di Corrado Vivanti, Turin, Einaudi, 1983.

MACHIARELLI, Niccolò, *L'Art de la guerre*, traduction de Toussaint Guiraudet, Paris, GF Flammarion, 1991.

MACHIARELLI, Niccolò, *Lettere a Francesco Vettori e a Francesco Guicciardini*, a cura di Giorgio Inglese, Milan, Rizzoli, 1996.

MACHIARELLI, Niccolò, *Œuvres*, édition établie par Christian Bec, Paris, Robert Laffont, 1996.

MACHIARELLI, Niccolò, *Opere, II, Lettere, legazioni e commissarie*, a cura di Corrado Vivanti, Einaudi, Turin, 1999.

MACHIARELLI, Niccolò, *De Principatibus. Le Prince*, traduction et commentaire de Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, Paris, PUF, 2000.

MACHIARELLI, Niccolò, *Ritratti e rapporti diplomatici*, introduzione di Corrado Vivanti, Rome, Editori Riuniti, 2000.

MACHIARELLI, Niccolò, *Dell'arte della guerra. Scritti politici minori*, a cura di Denis Fachard, Jean-Jacques Marchand e Giorgio Masi, Rome, Salerno Editrice, 2001.

MACHIARELLI, Niccolò, *Legazioni. Commissarie. Scritti di governo, I (1498-1500)*, a cura di Jean-Jacques Marchand, Rome, Salerno Editrice, 2002.

MACHIARELLI, Niccolò, *Istorie fiorentine e altre opere storiche e politiche*, a cura di Alessandro Monteverchi, Turin, UTET, 2007.

MACHIARELLI, Niccolò, *Lettres à Francesco Vettori*, traduit par Jean-Vincent Périès, Paris, Rivages, 2013.

2. Études

- BARDAZZI, Giovanni, « Tecniche narrative nel Machiavelli scrittore di lettere », *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*, 3^a serie, vol. 5, 1975, p. 1443-1489.
- BARTHAS, Jérémie, « “Le riche désarmé est la récompense du soldat pauvre”. Machiavel et le régime financier de l'ordre politique », *Politix*, 2014/1, 105, p. 37-60.
- BERTELLI, Sergio, « Machiavelli e la politica estera fiorentina », in Myron P. Gilmore (éd.), *Studies on Machiavelli*, Florence, Sansoni, 1972, p. 31-72.
- BLACK, Robert, « Machiavelli in the chancery », in John M. Najemy (éd.), *The Cambridge companion to Machiavelli*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010, p. 31-47.
- BLACK, Robert, « Machiavelli and the Militia: New Thoughts », *Italian Studies*, vol. 69, issue 1, 2014, p. 41-50.
- BONADEO, Alfredo, « The role of the people in the works and times of Machiavelli », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 32, 1970, p. 351-377.
- CUTINELLI-RENDINA, Emanuele, « La politica della Chiesa nel Machiavelli diplomatico », in Jean-Jacques Marchand (éd.), *Niccolò Machiavelli. Politico storico letterato*, Atti del Convegno di Losanna (27-30 sett. 1995), Rome, Salerno Editrice, 1996, p. 209-233.
- CUTINELLI-RENDINA, Emanuele, « Gli Scritti di Governo nella genesi del Principe », in Jean-Louis Fournel et Paolo Grossi (éd.), *Governare a Firenze. Savonarola, Machiavelli, Guicciardini*, Atti della giornata di studi (20 novembre 2006), Paris, Istituto Italiano di Cultura, 2007, p. 45-56.
- DE FREDE, Carlo, *La crisi del Regno di Napoli nella riflessione politica di Machiavelli e Guicciardini*, Naples, Liguori Editore, 2006.
- DE LIGIO, Giulio (éd.), *Le problème Machiavel. Science de l'homme, conscience de l'Europe*, Actes du colloque (Paris, 4 et 5 octobre 2013), Paris, Cahiers de l'Hôtel de Galliffet, 2014.
- DESCENDRE, Romain, « L'arpenteur et le peintre. Métaphore, géographie et invention chez Machiavel », *Laboratoire italien*, n° 8, 2008, p. 63-98.
- DOTTI, Ugo, *La révolution Machiavel*, Grenoble, Million, 2006 (*Machiavelli rivoluzionario*, Rome, Carocci, 2003).
- FERRONI, Giulio, « La struttura epistolare come contraddizione (carteggio privato, carteggio diplomatico, carteggio cancelleresco) », in Jean-Jacques Marchand (éd.), *Niccolò Machiavelli. Politico storico letterato*, Atti del Convegno di Losanna (27-30 sett. 1995), Rome, Salerno Editrice, 1996, p. 247-269.
- FOURNEL, Jean-Louis, « Stratégies des citoyens (la question des *armi proprie* chez Machiavel et Guicciardini) », in Danielle Boillet et Marie-Françoise Piéjus (éd.), *Les guerres d'Italie : histoire, pratiques, représentations*, Actes du Colloque International (Paris, 9-10 décembre 1999) organisé par le Centre interuniversitaire de recherche sur la Renaissance italienne, Paris, Université Paris-3 Sorbonne-nouvelle, 2002, p. 136-154.
- FOURNEL, Jean-Louis, « L'ennemi dans l'histoire florentine selon Machiavel et Guicciardini : un noeud interprétatif de l'histoire florentine », in Jean-Jacques Marchand et Jean-Claude Zancarini (éd.), *Storiografia Repubblicana Fiorentina (1494-1570)*, Florence, Franco Cesati Editore, 2003, p. 31-49.
- FOURNEL, Jean-Louis, « Temps de l'écriture et Temps de l'Histoire dans les écrits de gouvernement de Machiavel », in Jean-Jacques Marchand (éd.), *Machiavelli senza i Medici. Scrittura del potere / Potere della scrittura*, Rome, Salerno Editrice, 2006, p. 75-95.

- FOURNEL, Jean-Louis, « Le métier de gouverner », in Jean-Louis Fournel et Paolo Grossi (éd.), *Governare a Firenze. Savonarola, Machiavelli, Guicciardini*, Atti della giornata di studi (20 novembre 2006), Paris, Istituto Italiano di Cultura, 2007, p. 11-22.
- FOURNEL, Jean-Louis, « Il genere e il tempo delle parole : dire la guerra nei testi machiavelliani », in Filippo Del Lucchese, Fabio Frosini et Vittorio Morfino (éd.), *The radical Machiavelli : politics, philosophy and language*, Leiden, Brill, 2015, p. 23-38.
- FOURNEL, Jean-Louis et ZANCARINI, Jean-Claude, « Come scrivere la storia delle guerre d'Italia ? », in Claudia Berra et Anna Maria Cabrini (éd.), *La Storia d'Italia di Guicciardini e la sua fortuna*, Milan, Cisalpino Istituto Editoriale Universitario, 2012, p. 181-219.
- FOURNEL, entrées « *Armi* », « *Artiglieria* », « *Cavalleria* », « *Fanteria* », « *Fernández de Córdoba y Aguilar Gonzalo* », « *Fortezze* », « *Guerra e pace* », « *Nemico* » et « *Ravenna, battaglia di* », in Gennaro Sasso et Giorgio Inglese (éd.), *Machiavelli. Enciclopedia machiavelliana*, Istituto della enciclopedia italiana, Rome, Treccani, 2014, I, p. 100-105, 122-126, 522-525, 537-539, 565-568, 674-679 ; II, 225-228, 388-391.
- GARGANO, Antonio, « La imagen de Fernando el Católico en el pensamiento histórico y político de Maquiavelo y Guicciardini », in Aurora Egido Martínez et José Enrique Laplana (eds), *La imagen de Fernando el Católico en la Historia, la Literatura y el Arte*, Saragosse, Institucion « Fernando el Católico », 2014, p. 83-104.
- GILBERT, Felix, *Machiavelli e il suo tempo*, Bologne, Il Mulino, 1977.
- GILBERT, Felix, *Machiavel et Guichardin : politique et histoire à Florence au xvr^e siècle*, traduction de Jean Viviès, Paris, Seuil, 1996 (*Machiavelli and Guicciardini. Politics and History in Sixteenth Century Florence*, Princeton, Princeton University Press, 1965).
- GUIDI, Andrea, *Un segretario militante. Politica, diplomazia e armi nel Cancelliere Machiavelli*, Bologne, Il Mulino, 2009.
- GUIDI, Andrea, « Dall'Ordinanza per la Milizia al Principe: "ordine de' Tedeschi" e "ordine terzo" delle fanterie in Machiavelli », *Bollettino di italianistica*, 2015-1, p. 7-18.
- HÖRNQVIST, Mikaël, *Machiavelli and Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.
- ION, Cristina, « Vivre et écrire la politique chez Machiavel : le paradigme du ritratto », *Archives de Philosophie*, 2005/3, t.68, p. 525-544.
- LUZZATI, Michele et SBRILLI, Milletta, « Massimiliano d'Asburgo e la politica di Firenze in una lettera inedita di Niccolò Machiavelli ad Alamanno Salviati (28 settembre 1509) », *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*, 3^a serie, vol. 16, n° 3 (1986), p. 825-854.
- MARCHAND, Jean-Jacques, *Niccolò Machiavelli. I primi scritti politici (1499-1512). Nascita di un pensiero e di uno stile*, Padoue, Antenore, 1975.
- MARCHAND, Jean-Jacques, « Les institutions (*ordini*), les lois et les mœurs (*costumi*) chez Machiavel », in Alessandro Fontana, Jean-Louis Fournel, Xavier Tabet et Jean-Claude Zancarini (éd.), *Langues et écritures de la république et de la guerre. Études sur Machiavel*, Gênes, Name edizioni, 2004, p. 259-274.
- MARCHAND, Jean-Jacques (éd.), *Niccolò Machiavelli. Politico storico letterato*, Atti del Convegno di Losanna (27-30 sett. 1995), Rome, Salerno Editrice, 1996.
- MARIETTI, Marina, « La figure de Ferdinand le Catholique dans l'œuvre de Machiavel : naissance et déclin d'un mythe politique », in André Rochon (éd.), *Présence et influence de l'Espagne dans la culture de la Renaissance*, Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle, 1978, p. 9-54.

- MARIETTI, Marina, « Un peuple volage, un royaume solide : les Français de Louis XII vus par Machiavel », in Jean Dufournet, Adelin Charles Fiorato et Augustin Redondo (éd.), *L'image de l'autre européen. xv^e-xvii^e siècles*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1992, p. 82-95.
- NICCOLINI, Enrico, « I primi scritti politici di Machiavelli (1499-1512) », *Archivio Storico Italiano*, 491-492, CXXXV, 1977, p. 203-216.
- PERINI, Leandro, « Machiavelli e Guicciardini diplomatici », *Archivio Storico Italiano*, 574, CLV, 1997, p. 649-678.
- PESMAN COOPER, Roslyn, « Machiavelli, Piero Soderini and the republic of 1494-1512 », in John M. Najemy (éd.), *The Cambridge companion to Machiavelli*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010, p. 48-63.
- POCOCK, John G. A., *Le moment machiavélien*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.
- RIDOLFI, Roberto, *Vita di Niccolò Machiavelli*, Florence, Sansoni, 1978.
- RUBINSTEIN, Nicolai, « The Beginnings of Niccolò Machiavelli's Career in the Florentine Chancery », *Italian Studies*, XI, 1956, p. 72-91.
- RUBINSTEIN, Nicolai, « Machiavelli and the World of Florentine Politics », in Myron P. Gilmore (éd.), *Studies on Machiavelli*, Florence, Sansoni, 1972, p. 5-28.
- RUBINSTEIN, Nicolai, « Machiavelli and the Florentine republican experience », in Gisela Bock, Quentin Skinner et Maurizio Viroli (éd.), *Machiavelli and Republicanism*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, p. 3-16.
- RUBINSTEIN, Nicolai, « An unknown version of Machiavelli's *Ritratto delle cose della Magna* », *Rinascimento*, XXXVIII, 1998, p. 227-46.
- RUGGIERO, Raffaele, *Machiavelli e la crisi dell'analogia*, Bologne, Il Mulino, 2015.
- SASSO, Gennaro, *Niccolò Machiavelli*, Bologne, Il Mulino, 1993.
- SASSO, Gennaro et INGLESE, Giorgio (éd.), *Machiavelli. Enciclopedia machiavelliana*, Istituto della enciclopedia italiana, Rome, Treccani, 3 vol., 2014.
- SILVANO, Giovanni, « Dal centro alla periferia. Niccolò Machiavelli tra stato cittadino e stato territoriale », *Archivio Storico Italiano*, 554, CL, 1992, p. 1105-1141.
- SKINNER, Quentin, *Machiavel*, Paris, Seuil, 1989.
- TAFURO, Antonio, *La formazione di Niccolò Machiavelli. Ambiente fiorentino. Esperienza politica. Vicenda umana*, Naples, Libreria Dante & Descartes, 2004.
- VANNINI, Luca, « Il dominio territoriale di Firenze in Guicciardini e Machiavelli. Alcune considerazioni », *Annali di Storia di Firenze*, VII (2012), p. 73-96.
- VIVANTI, Corrado, « Machiavelli e l'informazione diplomatica nel primo Cinquecento », in *La lingua e le lingue di Machiavelli*, Atti del Convegno internazionale di Studi. Torino, 2-4 dic. 1999, Florence, Olschki, 2001, p. 21-46.
- VIVANTI, Corrado, « L'apprentissage de l'art politique », in Alessandro Fontana, Jean-Louis Fournel, Xavier Tabet et Jean-Claude Zancarini (éd.), *Langues et écritures de la république et de la guerre. Études sur Machiavel*, Gênes, Name edizioni, 2004, p. 399-415.
- VIVANTI, Corrado, *Machiavel ou les temps de la politique*, Paris, Desjonquères, 2007.
- WICHT, Bernard, *L'idée de milice et le modèle suisse dans la pensée de Machiavel*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1995.
- WICHT, Bernard, « Les Suisses comme révélateurs du projet machiavélien de milice », in Jean-Jacques Marchand (éd.), *Niccolò Machiavelli. Politico storico letterato*, Atti del Convegno di Losanna (27-30 sett. 1995), Rome, Salerno Editrice, 1996, p. 235-245.

- ZANCARINI, Jean-Claude, « Les humeurs du corps politique : le peuple et la plèbe chez Machiavel », *Laboratoire italien*, 1, 2001, p. 25-33.
- ZANCARINI, Jean-Claude, « “Se pourvoir d’armes propres” : Machiavel, les “péchés des princes” et comment les racheter », *Astériorion* (en ligne), n° 6, 2009, mis en ligne le 03 avril 2009, consulté le 28 mai 2017.
- ZANCARINI, Jean-Claude, « Machiavel et Guicciardini : guerre et politique au prisme des guerres d’Italie », *Laboratoire italien*, n° 10, 2010, p. 9-25.
- ZANCARINI, Jean-Claude, « La méthode de Machiavel : “la longue expérience des choses modernes et la continuelle lecture des choses antiques” », in Jean-Pierre Potier (éd.), *Les marmites de l’histoire : mélanges en l’honneur de Pierre Dockès*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 529-546.
- ZANCARINI, Jean-Claude, « Sens et usages d’“esperienza” chez Machiavel et Guichardin », in Jean-Louis Fournel, Hélène Miesse, Paola Moreno et Jean-Claude Zancarini (éd.), *Catégories et mots de la politique à la Renaissance italienne*, Berne, Peter Lang, 2014, p. 199-212.
- ZANZI, Luigi, *Machiavelli e gli “Svizzeri” e altre “machiavellerie” filosofiche concernenti la natura, la guerra, lo stato, la società, l’etica e la civiltà*, Bellinzona, Edizioni Casagrande, 2009.

Francesco Vettori

1. Textes

- VETTORI, Francesco, *Scritti storici e politici*, a cura di Enrico Niccolini, Bari, Laterza, 1972.
- VETTORI, Francesco, *Viaggio in Alamagna*, in Francesco Vettori, *Scritti storici e politici*, a cura di Enrico Niccolini, Bari, Laterza, 1972, p. 11-132.
- VETTORI, Francesco, *Sommario della Istoria d’Italia (1511-1527)*, in Francesco Vettori, *Scritti storici e politici*, a cura di Enrico Niccolini, Bari, Laterza, 1972, p. 133-246.
- VETTORI, Francesco, *Viaggio in Germania*, a cura di Marcello Simonetta, Palerme, Sellerio, 2003.

2. Études

- DEVONSHIRE JONES, Rosemary, « Some observations on the relations between Francesco Vettori and Niccolò Machiavelli during the embassy to Maximilian I », *Italian Studies*, XXIII, 1968, p. 93-113.
- DEVONSHIRE JONES, Rosemary, *Francesco Vettori. Florentine Citizen and Medici Servant*, Londres, The Athlone Press, 1972.
- FACHARD, Denis, « Machiavel et Vettori en Todescheria », *Cahiers de la Méditerranée*, 78, 2009, p. 241-261.
- FORNACIARI, Raffaello, « Francesco Vettori e il suo *Viaggio in Alamagna* », *Nuova Antologia*, CXXII, 1906, p. 78-90.
- GIACALONE, Giuseppe, *Il Viaggio in Alamagna di Francesco Vettori e i miti del Rinascimento*, Quaderni dell’Istituto di Letteratura e Filologia moderna – 4, Sienne, Università di Siena, 1982.
- GRAZZINI, Filippo, « Per le strade di Alamagna con e senza Machiavelli: viaggio, scrittura e motivazione in Francesco Vettori », in *Tre occasioni machiavelliane*, Viterbe, Sette Città, 2012, p. 75-98.

- MAURIELLO, Adriana, « Due modi di guardare l'Alemagna: Machiavelli e Vettori », in *Cultura e Scrittura di Machiavelli*, Atti del Convegno (Firenze-Pisa, 27-30 ottobre 1997), Rome-Salerno, Centro Pio Rajna, 1998, p. 523-534.
- MAURIELLO, Adriana, « Novelle e "vere narrazioni" nel *Viaggio in Alamagna* di Francesco Vettori », in *Dalla Novella "spicciolata" al "Romanzo"*, Naples, Liguri Editore, 2001, p. 37-63.
- NAJEMY, John M., *Between Friends. Discourses of Power and Desire in the Machiavelli-Vettori Letters of 1513-1515*, Princeton, Princeton University Press, 1993.
- PASSY, Louis, *Un ami de Machiavel. François Vettori. Sa vie et ses œuvres*, 2 tomes, Paris, Plon, 1913 et 1914.
- REINHARDT, Volker, *Francesco Vettori (1474-1539). Das Spiel der Macht*, Berne, Stämpfli, 2007.
- RIVIÈRE, Jean-Marc, « Fiction et histoire dans le *Viaggio in Alamagna* de Francesco Vettori », in Jean-Jacques Marchand et Jean-Claude Zancarini (éd.), *Storiografia Repubblicana Fiorentina (1494-1570)*, Florence, Franco Cesati Editore, 2003, p. 369-380.
- RIVIÈRE, Jean-Marc, « Le regard du voyageur dans la formation politique du citoyen. L'exemple de Francesco Vettori », *Italie, 17/18, Voyages de papier. Hommage à Brigitte Urbani*, vol. 1, Aix-Marseille Université, Aix-en-Provence, 2014, p. 59-75.
- SCICCHILONE, Giorgio, « La Germania di Francesco Vettori e Niccolò Machiavelli », *Il Pensiero Politico*, XXXVI, 2003, p. 485-492.

Francesco Guicciardini

1. Textes

- GUICCIARDINI, Francesco, *Diario del viaggio in Spagna*, pubblicato e illustrato da Paolo Guicciardini, Florence, Le Monnier, 1932.
- GUICCIARDINI, Francesco, *Scritti autobiografici e rari*, a cura di Roberto Palmarocchi, Laterza, Bari, 1936.
- GUICCIARDINI, Francesco, *Relazione di Spagna*, in *Opere*, a cura di Vittorio de Caprariis, Letteratura italiana – Storia e testi, vol. 30, Milan-Naples, Riccardo Ricciardi Editore, 1953, p. 27-44.
- GUICCIARDINI, Francesco, *Lettere di Cancelleria*, Milan, Giovanni Salerno Editore, 1970, p. 67-556.
- GUICCIARDINI, Francesco, *Discorso di Logroño*, in *Opere*, a cura di Emanuela Scarano, Turin, UTET, 1970.
- GUICCIARDINI, Francesco, *Le lettere*, a cura di Pierre Jodogne, vol. I (1499-1513), Rome, Istituto storico italiano per l'età moderna e contemporanea, 1986, p. 49-556.
- GUICCIARDINI, Francesco, *Storia d'Italia*, a cura di Ettore Mazzali, 3 vol., Milan, Garzanti, 1988.
- GUICCIARDINI, Francesco, *Avertissements politiques (Ricordi)*, traduction et présentation de Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, Paris, Éditions du Cerf, 1988.
- GUICCIARDINI, Francesco, *Diario del viaggio in Spagna*, a cura di Mario Spinella, prefazione di Bruno Maier, Pordenone, Edizioni Studio Tesi, 1993.
- GUICCIARDINI, Francesco, *Oratio accusatoria*, in *Autodifesa di un politico*, a cura di Ugo Dotti, Laterza, Roma-Bari, 1993.

- GUICCIARDINI, Francesco, *Histoire d'Italie (1492-1534)*, édition établie par Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, Paris, Robert Laffont, 1996.
- GUICCIARDINI, Francesco, *Écrits politiques. Discours de Logroño, Dialogue sur la façon de régir Florence*, traduction et présentation de Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, Paris, PUF, 1997.
- GUICCIARDINI, Francesco, *Storie fiorentine dal 1378 al 1509*, a cura di Alessandro Montevocchi, Milan, Rizzoli, 1998.

2. Études

- BARBUTO, Gennaro Maria, *La politica dopo la tempesta. Ordine e crisi nel pensiero di Francesco Guicciardini*, Naples, Liguori, 2002.
- BARBUTO, Gennaro Maria, « Ritratti di principi nella *Storia d'Italia* di Guicciardini », in Jean-Jacques Marchand et Jean-Claude Zancarini (éd.), *Storiografia Repubblicana Fiorentina (1494-1570)*, Florence, Franco Cesati Editore, 2003, p. 71-87.
- BROWN, Alison, « On translating Francesco Guicciardini's political writings », *Laboratoire italien* (en ligne), 16, 2015, mis en ligne le 2 avril 2015, consulté le 28 avril 2017.
- CUTINELLI-RENDINA, Emanuele, « Entre diplomatie familiale et diplomatie publique. Guichardin en Espagne auprès du Roi Catholique », *Cahiers de la Méditerranée*, 78, 2009, p. 231-239.
- FOURNEL, Jean-Louis, « Guichardin et la "barbarie" française », in Jean Dufournet, Adelin Charles Fiorato et Augustin Redondo (éd.), *L'image de l'autre européen. xv^e-xvii^e siècles*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1992, p. 109-120.
- FOURNEL, Jean-Louis, « Guichardin et la "démunicipalisation" de l'historiographie », in Attilio Bartoli Langeli et Gérald Chaix (éd.), *La mémoire et la cité. Modèles antiques et réalisations renaissantes*, Actes du colloque de Tours (28-30 septembre 1995), Pérouse, Edizioni scientifiche italiane, 1997, p. 95-115.
- FOURNEL, Jean-Louis, « Du jugement de soi au tribunal de l'Histoire : l'analyse immédiate de la défaite par Francesco Guicciardini », in Danielle Boillet et Corinne Lucas (éd.), *L'actualité et sa mise en écriture dans l'Italie des xv^e-xvii^e siècles*, Actes du Colloque International (Paris, 21-22 octobre 2001) organisé par le Centre interuniversitaire de recherche sur la Renaissance italienne, Paris, Université Paris 3 Sorbonne-Nouvelle, 2005, p. 85-102.
- FOURNEL, Jean-Louis, « Des hommes de qualité à la qualité des hommes dans les écrits de Guicciardini », in Paola Moreno e Giovanni Palumbo (éd.), *Francesco Guicciardini tra ragione e inquietudine*, Genève, Droz, 2006, p. 129-146.
- FOURNEL, Jean-Louis, « Choisir d'écrire l'histoire chez Francesco Guicciardini : dire la guerre et échapper à Florence », *Chroniques italiennes*, janvier 2008, série Web n° 13, 1/2008.
- FOURNEL, Jean-Louis, « Guicciardini ambassadeur », in Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, *La grammaire de la République, Langages de la politique chez Francesco Guicciardini (1483-1540)*, Genève, Droz, 2009, p. 297-323.
- FOURNEL, Jean-Louis, « "Non essere un'ombra" : la correspondance de Francesco Guicciardini ambassadeur en Espagne (mars 1512-novembre 1513) », in Pérette Buffaria (éd.), *Diplomatie et littérature. Textes offerts à Paolo Grossi*, Paris, Arprint, 2011, p. 43-64.
- FOURNEL, Jean-Louis et ZANCARINI, Jean-Claude, *La politique de l'expérience. Savonarole, Guicciardini et le républicanisme florentin*, Alexandrie, Edizioni dell'Orso, 2002.

- FOURNEL, Jean-Louis et ZANCARINI, Jean-Claude, *La grammaire de la République. Langages de la politique chez Francesco Guicciardini (1483-1540)*, Genève, Droz, 2009.
- GAGNEUX, Marcel, « L'Espagne des rois catholiques dans l'œuvre de F. Guichardin », in *Présence et influence de l'Espagne dans la culture de la Renaissance*, études réunies par André Rochon, Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle, 1978, p. 55-112.
- GRAILLOT, Henri, « François Guichardin dans le Midi de la France et en Espagne (1512-1513) », *Annales du Midi*, t. 45, n° 177, 1933, p. 5-22.
- JODOGNE, Pierre, « L'edizione critica del carteggio di Francesco Guicciardini: la legazione di Spagna (1512-13) », in *La corrispondance 2*, Actes du Colloque International (Aix-en-Provence, 4-6 octobre 1984), Aix-en-Provence, Université de Provence, 1985, p. 17-27.
- JODOGNE, Pierre, « Francesco Guicciardini nell'atto dello scrivere. La prima lettera dalla Spagna (1512) », in Artemio Enzo Baldini et Marziano Guglielminetti, *La Riscoperta di Guicciardini*, Atti del Convegno internazionale di studi (Torino 14-15 novembre 1997), Gênes, Name, 2006, p. 131-150.
- LUCIANI, Vincent, « Il Guicciardini e la Spagna », *PMLA*, 56, n° 4 (dec. 1941), p. 992-1006.
- MIESSE, Hélène, *Il carteggio di Francesco Guicciardini, laboratorio della lingua e delle idee politiche*, Thèse présentée en vue de l'obtention du titre de Docteur en langues et lettres, Université de Liège, 2012-2013.
- MIESSE, Hélène, « Occhio buono et vari colori. Analyse d'un lieu commun guichardinien », *Laboratoire italien* (en ligne), n° 16, 2015, mis en ligne le 2 décembre 2015, consulté le 7 juin 2017.
- PALMAROCCHI, Roberto, « L'ambasceria di Spagna », in *Studi Guicciardiniani*, Florence, Macri, 1947, p. 59-85.
- PALUMBO, Matteo, « La guerra esemplare: la battaglia di Fornovo in Guicciardini e in altri testi del '500 », in Danielle Boillet et Marie-Françoise Piéjus (éd.), *Les guerres d'Italie : histoire, pratiques, représentations*, Actes du Colloque International (Paris, 9-10 décembre 1999) organisé par le Centre interuniversitaire de recherche sur la Renaissance italienne, Paris, Université Paris-3 Sorbonne-nouvelle, 2002, p. 117-133.
- PALUMBO, Matteo, « Natura, uomini e storia nel *Diario del viaggio in Spagna* di Francesco Guicciardini », in *Mutazione delle cose e pensieri nuovi. Saggi su Francesco Guicciardini*, Berne, Peter Lang, 2013, p. 17-29.
- RIDOLFI, Roberto, *Vita di Francesco Guicciardini*, Rome, Belardetti, 1960.
- RIVIÈRE, Jean-Marc, « La légation de Francesco Guicciardini en Espagne, entre expérience individuelle et processus de formation collectif », in Alice Carette, Rafael M. Girón-Pascual, Raúl González Arévalo et Cécile Terreaux-Scotto (éd.), *Italie et Espagne entre Empire, cités et État. Constructions d'histoires communes (xv^e-xvi^e siècles)*, Rome, Viella, 2017, p. 169-182.
- ZANCARINI, Jean-Claude, « Qualité, nature et expérience des *uomini militari* », in Paola Moreno e Giovanni Palumbo (éd.), *Francesco Guicciardini tra ragione e inquietudine*, Genève, Droz, 2006, p. 147-157.
- ZANCARINI, Jean-Claude, « Résister à la *fortuna* : Francesco Guicciardini (1483-1540) et l'infinie variation des choses du monde », in Marie-Luce Demonet (éd.), *Hasard et Providence, xiv^e-xvii^e siècle*, Actes du XLIX^e colloque international d'études humanistes, Tours, Centre d'études supérieures de la Renaissance, 2007, p. 1-12.

Histoire de Florence

1. Sources textuelles

- BUONACCORSI, Biagio, *Diario dall'anno 1498 all'anno 1512 e altri scritti*, a cura di Enrico Niccolini, Rome, Istituto Storico Italiano per il Medio Evo, 1999.
- CERRETANI, Bartolomeo, *Dialogo della mutatione di Firenze*, a cura di Giuliana Berti, Istituto Nazionale di Studi sul Rinascimento, Florence, Olschki, 1993.
- CERRETANI, Bartolomeo, *Storia fiorentina*, a cura di Giuliana Berti, Istituto Nazionale di Studi sul Rinascimento, Florence, Olschki, 1994.
- FACHARD, Denis (éd.), *Consulte e pratiche della Repubblica fiorentina (1505-1512)*, Genève, Droz, 1988.
- FACHARD, Denis (éd.), *Consulte e pratiche della Repubblica fiorentina (1498-1505)*, 2 vol., Genève, Droz, 1993.
- FACHARD, Denis (éd.), *Consulte e pratiche della Repubblica fiorentina (1495-1497)*, Genève, Droz, 2002.
- LANDUCCI, Luca, *Diario fiorentino dal 1450 al 1516*, a cura di I. Del Badia, Florence, Sansoni Antiquaria, 1985.
- PARENTI, Piero, *Storia fiorentina, II (1496-1502)*, a cura di Andrea Matucci, Florence, Olschki, 2005.
- VAGLIANTI, Piero, *Storia dei suoi tempi (1492-1514)*, a cura di Giuliana Berti, Michele Luzzati e Ezio Tongiorgi, Pise, Nistri-Lischi e Pacini Editori, 1982.
- VARCHI, Benedetto, *Storia fiorentina*, a cura di Lelio Arbib, 3 vol., Rome, Edizioni di storia e letteratura, 2003.
- ZACCARIA, Raffaella Maria (éd.), *Carteggi delle magistrature dell'età repubblicana: Otto di Pratica, Missive*, 2 vol., Florence, Olschki, 1996.

2. Études

- ANZILOTTI, Antonio, *La crisi costituzionale della Repubblica fiorentina*, Firenze, Rome, Multigrafica, 1969.
- BECKER, Marvin B., « The Florentine Territorial State and Civic Humanism in the Early Renaissance », in Nicolai Rubinstein (éd.), *Florentine Studies. Politics and Society in Renaissance Florence*, Londres, Faber and Faber, 1968, p. 109-139.
- BERTELLI, Sergio, « Petrus Soderinus Patriae Parens », *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, XXXI, 1969, p. 93-114.
- BERTELLI, Sergio, « Piero Soderini "Vexillifer perpetuus reipublicae florentinae" - 1502-1512 », in Anthony Molho and John A. Tedeschi (éd.), *Renaissance. Studies in honor of Hans Baron*, Florence, Sansoni, 1971, p. 333-359.
- BERTELLI, Sergio, « Machiavelli and Soderini », *Renaissance Quarterly*, 28, 1975, p. 1-16.
- CADONI, Giorgio, *Lotte politiche e riforme istituzionali a Firenze tra il 1494 e il 1502*, Rome, Nella sede dell'Istituto, 1999.
- D'ERRICO, Dora, « Bisogna fatti en non più parole », *Rhétorique et politique du conseil dans les Consulte e Pratiche della Repubblica fiorentina, 1494-1512*, Thèse pour obtenir le grade de Docteur de l'École Normale Supérieure de Lyon, 2011.

- FOURNEL, Jean-Louis, « La connaissance de l'ennemi comme forme nécessaire de la politique dans la Florence des guerres d'Italie », in Laura Fournier-Finocchiaro (éd.), *L'Italie menacée : figures de l'ennemi du XVI^e au XX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 17-44.
- GUIDI, Guidubaldo, *Lotte, pensiero e istituzioni politiche nella Repubblica fiorentina dal 1494 al 1512*, 3 vol., Florence, Olschki, 1992.
- MARZI, Demetrio, *La Cancelleria della Repubblica fiorentina*, Florence, Casa Editrice Le Lettere, 1987.
- NAJEMY, John M., *Storia di Firenze 1200-1575*, Torino, Einaudi, 2014 (*A History of Florence 1200-1575*, Oxford, Blackwell Publishing, 2006).
- RIVIÈRE, Jean-Marc, « Les vecteurs de l'autorité politique dans la mutation institutionnelle florentine (1494-1502) », *Cahiers d'Études Romanes*, n° 30 - *Les mots du politique*, 2015, p. 59-71.
- RIVIÈRE, Jean-Marc, « L'émergence de l'individualité comme modalisateur du discours politique chez les *popolani* florentins », *Cahiers d'Études Romanes*, n° 35 (2/2017), *Le peuple. Théories, discours et représentations*, p. 121-134.
- RUBINSTEIN, Nicolai, « Les premières années du Grand Conseil de Florence (1494-1499) », *Revue française de Sciences Politiques*, 2014/6 (vol. 64), p. 1157-1186.
- TERREAUX-SCOTTO, Cécile, *Les âges de la vie dans la pensée politique florentine*, Genève, Droz, 2015.
- VON ALBERTINI, Rudolf, *Firenze dalla repubblica al principato. Storia e coscienza politica*, Turin, Einaudi, 1995.
- ZANCARINI, Jean-Claude, « Le moment du Grand Conseil. Florence 1494-1537 », in Marcella Diaz-Rozzotto (éd.), *Hommage à Jacqueline Brunet*, vol. 1, Besançon, Annales Littéraires de l'Université de Franche-Comté, 1997, p. 409-420.

Histoire diplomatique et voyages aux XV^e et XVI^e siècles

- AMIGUET, Philippe, *L'âge d'or de la diplomatie. Machiavel et les Vénitiens*, Paris Albin Michel, 1963.
- ANDERSON, Matthew Smith, *The Rise of Modern Diplomacy. 1450-1919*, Londres, Longman, 1993.
- ANDRETTA, Stefano, PÉQUIGNOT, Stéphane et WAQUET, Jean-Claude (éd.), *De l'ambassadeur. Les écrits relatifs à l'ambassadeur et à l'art de négociier du Moyen Age au début du XIX^e siècle*, Rome, École française de Rome, 2015.
- BERTELLI, Sergio, « La politica estera fiorentina e quella veneziana nella crisi rinascimentale », in Sergio Bertelli, Nicolai Rubinstein, Craig Hugh Smyth (éd.), *Florence and Venice: Comparisons and Relations*, Acts of two Conferences at Villa I Tatti in 1976-1977, vol. 1: *Quattrocento*, Florence, La Nuova Italia, 1979, p. 119-147.
- BRAGAGNOLO, Manuela, « Geografia e politica nel Cinquecento », in *Laboratoire italien*, 8, 2008, p. 163-193.
- COVINI, Nadia, FIGLIUOLO, Bruno, LAZZARINI, Isabella et SENATORE, Francesco, « Pratiche e norme di comportamento nella diplomazia italiana. I carteggi di Napoli, Firenze, Milano, Mantova e Ferrara tra fine XIV e fine XV secolo », in Stefano Andretta, Stéphane Péquignot et Jean-Claude Waquet (éd.), *De l'ambassadeur. Les écrits relatifs à l'ambassadeur et à l'art de négociier du Moyen Age au début du XIX^e siècle*, Rome, École française de Rome, 2015, p. 113-161.
- DA CAPRIO, Vincenzo, « Sull'idea del viaggio e dello spazio nel Rinascimento italiano: in margine a "Stella" », in Federico Doglio e Maria Chiabò (éd.),

- Romanzesche avventure di donne perseguitate nei drammi fra Quattro e Cinquecento*, Atti del XXVIII Convegno Internazionale del Centro Studi sul Teatro Medievale e Rinascimentale (Roma, ottobre 2004), Rome, 2005, p. 223-242.
- DESCENDRE, Romain, « Analyse géopolitique et diplomatie au xvi^e siècle. La qualification de l'ennemi dans les *relazioni* des ambassadeurs vénitiens », *Astérian*, n° 5, 2007, p. 241-264.
- DUFOURNET, Jean, FIORATO, Adelin Charles et REDONDO, Augustin (éd.), *L'image de l'autre européen. xv^e-xvii^e siècles*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1992, p. 82-95.
- FASANO GUARINI, Elena, « L'Italia descritta tra xvi e xvii secolo: termini, confini, frontiere », in Alessandro Pastore (éd.), *Confini e frontiere nell'età moderna. Un confronto tra discipline*, Milan, FrancoAngeli, 2007, p. 81-106.
- FIGLIUOLO, Bruno et SENATORE, Francesco, « Per un ritratto del buon ambasciatore. Regole di comportamento e profilo dell'inviato negli scritti di Diomede Carafa, Niccolò Machiavelli e Francesco Guicciardini », in Stefano Andretta, Stéphane Péquignot et Jean-Claude Waquet (éd.), *De l'ambassadeur. Les écrits relatifs à l'ambassadeur et à l'art de négociier du Moyen Age au début du xix^e siècle*, Rome, École française de Rome, 2015, p. 163-185.
- FIORATO, Adelin Charles, *Oltralpe et outre-monts : regards croisés entre l'Italie et l'Europe à la Renaissance*, Turin, Rosenberg & Sellier, 2003.
- FIRPO, Luigi (éd.), *Relazioni di ambasciatori veneti al Senato, tratte dalle migliori edizioni disponibili e ordinate cronologicamente*, Turin, Bottega d'Erasmus, 1965.
- FONTANA, Alessandro, « L'échange diplomatique (les relations des ambassadeurs vénitiens en France pendant la Renaissance) », in José Guidi et Marie-Françoise Piéjus (éd.), *La circulation des hommes et des œuvres entre la France et l'Italie à l'époque de la Renaissance*, Actes du Colloque International (Paris, 21-23-24 octobre 1990) organisé par le Centre interuniversitaire de recherche sur la Renaissance italienne, Paris, Université Paris-3 Sorbonne-Nouvelle, 1992, p.19-37.
- FONTANA, Alessandro, « Les ambassadeurs après 1494 : la diplomatie et la politique nouvelles », in Adelin Charles Fiorato (éd.), *Italie 1494*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1994, p. 143-178.
- FRIGO, Daniela, « Politica e diplomazia. I sentieri della storiografia italiana », in Renzo Sabbatini et Paola Volpini (éd.), *Sulla diplomazia in età moderna. Politica, economica, religione*, Milan, FrancoAngeli, 2011, p. 35-60.
- FRIGO, Daniela (éd.), *Politics and diplomacy in early modern Italy. The structure of diplomatic practice, 1450-1800*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.
- FUBINI, Riccardo, « La figura politica dell'ambasciatore negli sviluppi dei regimi oligarchici quattrocenteschi. Abbozzo di una ricerca (a guisa di lettera aperta) », in AA.VV., *Forme e tecniche del potere nella città (secoli xiv-xvii)*, Annali della Facoltà di Scienze Politiche dell'Università di Perugia, a.a. 1979-1980, n° 16, Pérouse, Università di Perugia, 1980, p. 33-59.
- FUBINI, Riccardo, « Classe dirigente ed esercizio della diplomazia nella Firenze quattrocentesca. Rappresentanza esterna ed identità cittadina nella crisi della tradizione comunale », in AA.VV., *I ceti dirigenti nella Toscana del Quattrocento*, Comitato di studi sulla storia dei ceti dirigenti in Toscana, Atti del V et VI convegno Firenze, 10-11 dicembre 1982 e 2-3 dicembre 1983, Florence, Papafava, 1987, p. 117-189.
- FUBINI, Riccardo, *Italia quattrocentesca. Politica e diplomazia nell'età di Lorenzo il Magnifico*, Milano, FrancoAngeli, 1994.
- FUBINI, Riccardo, « Diplomacy and government in the Italian city-states of the fifteenth century (Florence and Venice) », in Daniela Frigo (éd.), *Politics and*

- diplomacy in early modern Italy. The structure of diplomatic practice, 1450-1800*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 25-48.
- LANDI, Sandro et ROUCHON, Olivier, *La politique par correspondance. Les usages politiques de la lettre en Italie (xiv^e-xviii^e siècle)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009.
- LAZZARINI, Isabella, « Il gesto diplomatico fra comunicazione politica, grammatica delle emozioni, linguaggio delle scritture (Italia, XV secolo) », in Monica Baggio et Monica Salvadori (éd.), *Gesto-immagine tra antico e moderno. Riflessioni sulla comunicazione non verbale*, Atti della Giornata di Studio (Isernia, 18 aprile 2007), Rome, Antenore Quaderni, 2009, p. 75-93.
- LAZZARINI, Isabella, *Communication and Conflict. Italian Diplomacy in the Early Renaissance, 1350-1520*, Oxford, Oxford University Press, 2015.
- LUZZANA CARACI, Ilaria (éd.), *Scopritori e viaggiatori del Cinquecento e del Seicento*, Milan-Naples, Riccardo Ricciardi Editore, 1996.
- MATTINGLY, Garrett, *Renaissance Diplomacy*, Londres, Penguin Books, 1973.
- MAULDE DE LA CLAVIÈRE, René, *La diplomatie au temps de Machiavel*, 3 vol., Paris, E. Leroux, 1892-1893 (réédition Genève, Slatkine, 1970).
- MELANI, Igor, « Di qua » e « di là da' monti ». *Sguardi italiani sulla Francia e sui francesi tra xv e xvi secolo*, 2 vol., Florence, Firenze University Press, 2011.
- MONACO, Michele, « The instructions of Alexander VI to his ambassadors sent to Louis XII in 1498 », *Renaissance Studies*, vol. 2, n° 2 (1988), p. 251-257.
- PELLETIER, Monique, *Cartographie de la France et du monde de la Renaissance au Siècle des lumières*, Paris, Bibliothèque Nationale de France, 2002.
- PEROCCO, Daria, *Viaggiare e raccontare. Narrazioni di viaggio ed esperienze di racconto tra Cinque e Seicento*, Alexandrie, Edizioni dell'Orso, 1997.
- PANTALACCI, Jean-Pierre, « Le personnel diplomatique vénitien à travers l'Europe, dans la première moitié du xvi^e siècle », *Cahiers de la Méditerranée*, 78, 2009, p. 263-277.
- POZZI, Mario, « Realtà e schemi letterari nelle relazioni di viaggio del Cinquecento », in Mario Pozzi, *Ai confini della letteratura*, Alexandrie, Edizioni dell'Orso, 1998, p. 145-163.
- POZZI, Mario, « Politica e grandi scoperte geografiche », *Laboratoire italien*, 8, 2008, p. 15-62.
- QUERINI, Vincenzo, *Relazione di Vincenzo Quirini, tornato ambasciatore dall'imperatore Massimiliano nel dicembre 1507*, in Eugenio Alberi (éd.), *Le relazioni degli ambasciatori veneti al Senato durante il secolo decimo sesto*, serie I, vol. VI, Florence, Società editrice fiorentina, 1862, p. 5-58.
- RUBINSTEIN, Nicolai, « Firenze e il problema della politica imperiale al tempo di Massimiliano I », *Archivio Storico Italiano*, CXVI, 1958, p. 5-35 et 148-177.

Histoire des États européens aux xv^e et xvi^e siècles

- ABULAFIA, David (éd.), *La discesa di Carlo VIII in Italia, 1494-1495: premesse e conseguenze*, Athena, Napoli, 2005.
- BARBUTO, Gennaro Maria, « Il Gran Capitano nelle opere maggiori di Machiavelli e Guicciardini », in Giancarlo Abbamonte, Joanna Barreto, Teresa D'Urso, Alessandra Perriccioli Saggese et Francesco Senatore (éd.), *La battaglia nel Rinascimento meridionale. Moduli narrativi tra parole e immagini*, Rome, Viella, 2011, p. 407-420.

- BENASSAR, Bartolomé et JACQUART, Jean, *Le xvr^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1994.
- BEHRINGER, Wolfgang, « Empereur, Diète d'Empire et poste (1490-1615) », *Trivium* (en ligne), n° 14, 2013, mis en ligne le 16 septembre 2013, consulté le 5 mai 2017.
- BERTELLI, Sergio, « "Li portamenti del re Carlo" », in Adelin Charles Fiorato (éd.), *Italie 1494*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1994, p. 121-141.
- BOILLET, Danièle et PIÉJUS, Marie-Françoise (éd.), *Les guerres d'Italie : histoire, pratiques, représentations*, Actes du Colloque International (Paris, 9-10 décembre 1999) organisé par le Centre interuniversitaire de recherche sur la Renaissance italienne, Paris, Université Paris-3 Sorbonne-Nouvelle, 2002.
- CARDAILLAC, Louis, *L'Espagne des Rois Catholiques. Le prince don Juan, symbole de l'apogée d'un règne, 1474-1497*, Paris, Autrement, 2000.
- CARETTE, Alice, GIRÓN-PASCUAL, Rafael M., GONZÁLEZ ARÉVALO, Raúl et TERREAUX-SCOTTO, Cécile (éd.), *Italie et Espagne entre Empire, cités et État. Constructions d'histoires communes (xv^e-xvr^e siècles)*, Rome, Viella, 2017.
- CARRASCO, Raphaël, *L'Espagne classique. 1474-1814*, Paris, Hachette, 1992.
- CRÉMOUX, Françoise et FOURNEL, Jean-Louis (éd.), *Idées d'empire en Italie et en Espagne, xiv^e-xvii^e siècle*, Mont Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2010.
- DUFOURNET, Jean, « Commynes, l'Italie et la ligue anti-française », in Adelin Charles Fiorato (éd.), *Italie 1494*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1994, p. 95-120.
- EGIDIO MARTÍNEZ, Aurora et ENRIQUE LAPLANA, José (éd.), *La imagen de Fernando el Católico en la Historia, la Literatura y el Arte*, Saragosse, Institucion « FERNANDO EL CATÓLICO », 2014.
- FABRIZIO COSTA, Silvia et LA BRASCA, Frank, « La descente de Charles VIII vue par l'humaniste Filippo Beroaldo l'Ancien », in José Guidi et Marie-Françoise Piéjus (éd.), *La circulation des hommes et des œuvres entre la France et l'Italie à l'époque de la Renaissance*, Actes du Colloque International (Paris, 21-23-24 octobre 1990) organisé par le Centre interuniversitaire de recherche sur la Renaissance italienne, Paris, Université Paris-3 Sorbonne-Nouvelle, 1992, p. 215-224.
- FEUER, Didier et HENDENCOURT, Jean d', *Dictionnaire des souverains de France et de leurs épouses*, Paris, Pygmalion, 2006.
- FIORATO, Adelin Charles (éd.), *Italie 1494*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1994.
- FOURNEL, Jean-Louis, « Gonzalve de Cordoue, la carrière italienne d'un hidalgo espagnol : vice-roi ou capitaine d'Empire ? », in Alice Carette, Rafael M. Girón-Pascual, Raúl González Arévalo et Cécile Terreaux-Scotto (éd.), *Italie et Espagne entre Empire, cités et État. Constructions d'histoires communes (xv^e-xvr^e siècles)*, Rome, Viella, 2017, p. 203-223.
- FOURNEL, Jean-Louis et ZANCARINI, Jean-Claude, *Les Guerres d'Italie*, Paris, Gallimard, 2003.
- GOBRY, Ivan, *Dictionnaire des papes*, Paris, Pygmalion, 2013.
- JOUANNA, Arlette, *La France au xvr^e siècle : 1483-1598*, Paris, PUF, 1996.
- KAMEN, Henry, « Fernando el Católico, el absolutismo y la Inquisición », in Aurora Egidio Martínez et José Enrique Laplana (éd.), *La imagen de Fernando el Católico en la Historia, la Literatura y el Arte*, Saragosse, Institucion « Fernando el Católico », 2014, p. 15-27.

- KUBIACZYK, Filip, « Entre guerra y diplomacia. Fernando el Católico y la política exterior de España de 1492 a 1516 », in Aurora Egido Martínez et José Enrique Laplana (éd.), *La imagen de Fernando el Católico en la Historia, la Literatura y el Arte*, Saragosse, Institucion « Fernando el Católico », 2014, p. 375-382.
- LAPEYRE, Henri, *Les monarchies européennes du xvr^e siècle et les relations internationales*, Paris, PUF, 1973.
- LUPO GENTILE, Michele, « Pisa, Firenze e Massimiliano d'Austria (1496) », *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*, 2^a serie, vol. 8, n° 1 (1939), p. 23-51.
- MOLINIÉ, Annie et MERLE, Alexandra (éd.), *L'Espagne et ses guerres. De la fin de la Reconquête aux guerres d'Indépendance*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2004.
- RAPP, Francis, *Le Saint Empire romain germanique. D'Otton le Grand à Charles V*, Paris, Seuil, 2003.
- RUGGIERO, Raffaele, « Cesare Borgia in piedi e in ginocchio, tra Machiavelli et Castiglione », in Raffaele Ruggiero (éd.), *Lessico ed etica nella tradizione italiana di primo Cinquecento*, Lecce, Pensa Multimedia, 2016, p. 255-270.
- RUIZ-DOMÈNEC, Jose Enrique, *Il Gran Capitano. Ritratto di un'epoca*, Turin, Einaudi, 2008.
- SIMONETTI, Manlio, BARONE, Giulia et BRAY, Massimo (éd.), *Enciclopedia dei papi*, Istituto della enciclopedia italiana, Rome, Treccani, 3 vol., 2000.
- TERREAUX-SCOTTO, Cécile, « Isabelle la Catholique dans la *Relazione di Spagna* de Guicciardini et le *Prince de Machiavel* », in Alice Carette, Rafael M. Girón-Pascual, Raúl González Arévalo et Cécile Terreaux-Scotto (éd.), *Italie et Espagne entre Empire, cités et État. Constructions d'histoires communes (xv^e-xvi^e siècles)*, Rome, Viella, 2017, p. 355-376.

Histoire militaire des xv^e et xvi^e siècles

- ARNOLD, Thomas F., *Les guerres de la Renaissance. xv^e-xvi^e siècles*, Paris, Éditions Autrement, 2002.
- BARGENTER, Olivier, *Novare (1513). Dernière victoire des fantassins suisses*, Paris, Economica, 2011.
- BAYLEY, Charles C., *War and Society in Renaissance Florence: the "De Militia" of Leonardo Bruni*, Toronto, University of Toronto Press, 1961.
- FONTAINE, Marie-Madeleine et FOURNEL, Jean-Louis (éd.), *Les mots de la guerre dans l'Europe de la Renaissance*, Genève, Droz, Travaux d'Humanisme et Renaissance, 2015.
- FOURNEL, Jean-Louis, « Ravenne et Novare: notes machiavéliennes et guichardinienes pour une autre "histoire-bataille" », *Cahiers du Centre d'études d'Histoire de la défense*, n° 9, 1999, p. 117-130.
- FOURNEL, Jean-Louis, « La « brutalisation » de la guerre. Des guerres d'Italie aux guerres de Religion », *Astérion* (en ligne), n° 2, 2004, mis en ligne le 5 avril 2005, consulté le 3 juin 2017.
- FOURNEL, Jean-Louis et ZANCARINI Jean-Claude, « I "fatti d'arme" nel Regno di Napoli (1495-1504): "disordini" o "battaglie" », in Giancarlo Abbamonte, Joanna Barreto, Teresa D'Urso, Alessandra Perriccioli Saggese et Francesco Senatore (éd.), *La battaglia nel Rinascimento meridionale. Moduli narrativi tra parole e immagini*, Rome, Viella, 2011, p. 421-449.

- HALE, John R., « War and Public Opinion in Renaissance Italy », *Italian Renaissance Studies*, 1960, p. 94-122.
- HALE, John R., *Renaissance War Studies*, Londres, The Hambledon Press, 1983.
- HALE, John R., *War and Society in Renaissance Europe (1450-1620)*, Londres, Fontana, 1985.
- KOHLER, Charles, *Les Suisses dans les guerres d'Italie de 1506 à 1512*, Genève, J. Jullien, 1896.
- LENZI, Maria Ludovica, « Fanti e cavalieri in Italia dal XIII° al XVI° secolo », *Ricerche storiche*, VII, 1977, p. 7-92 et VIII, 1978, p. 359-416.
- MALLETT, Michael, « Preparations for War in Florence and Venice in the second half of the Fifteenth Century », in Sergio Bertelli (éd.), *Florence and Venice: comparisons and relations*, Acts of two Conferences at Villa I Tatti in 1976-1977, I, Florence, La Nuova Italia, 1979, p. 149-164.
- MESCHINI, Marco, *La Battaglia di Agnadello. Ghiaradadda, 14 maggio 1509*, Azzano S. Paolo, Bolis Edizioni, 2009.
- NICOLLE, David Charles, *Fornovo, 1495: France's bloody fighting retreat*, Westport, Praeger publisher, 2005.
- PUDDU, Raffaele, *Eserciti e monarchie nazionali XV°-XVI° secolo*, Florence, La Nuova Italia, 1975.
- QUATREFAGES, René, « À la naissance de l'armée moderne », in *Mélanges de la Casa de Velazquez*, XIII, 1977, p. 119-159.
- QUATREFAGES, René, « Introduction historique (XV°-XVIII° s.) » au colloque *Les militaires et le pouvoir dans le monde ibérique (12 mai 1977)*, in *Mélanges de la Casa de Velazquez*, XIV, 1978, p. 537-543.
- QUATREFAGES, René, « État et armée en Espagne au début des Temps modernes », in *Mélanges de la Casa de Velazquez*, XVII, 1981, p. 85-103.
- RUGGIERO, Raffaele, « Machiavelli, Guicciardini, Erasmo: storia di una battaglia (Ravenna, 11 aprile 1512) », *Bollettino di italianistica*, 2015-1, p. 19-31.
- RICOTTI, Ercole, *Storia delle compagnie di ventura in Italia*, vol. 3, Torino, G. Pomba, 1845.
- VERRIER, Frédérique, *Les armes de Minerve. L'humanisme militaire dans l'Italie du XVI° siècle*, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 1997.
- WALEY, Daniel P., « The Army of the Florentine Republic from the Twelfth to the Fourteenth Century », in Nicolai Rubinstein (éd.), *Florentine Studies. Politics and Society in Renaissance Florence*, Londres, Faber and Faber, 1968, p. 70-108.
- ZANCARINI, Jean-Claude, « Un modèle militaire espagnol ? La façon de combattre des Espagnols dans les écrits de Niccolò Machiavel, Paolo Giovio et Francesco Guicciardini », in Alice Carette, Rafael M. Girón-Pascual, Raúl González Arévalo et Cécile Terreaux-Scotto (éd.), *Italie et Espagne entre Empire, cités et État. Constructions d'histoires communes (XV°-XVI° siècles)*, Rome, Viella, 2017, p. 191-202.

Élaboration d'une langue de la politique

- BOILLET, Danièle et LUCAS, Corinne (éd.), *L'actualité et sa mise en écriture dans l'Italie des XV°-XVII° siècles*, Actes du Colloque International (Paris, 21-22 octobre 2001) organisé par le Centre interuniversitaire de recherche sur la Renaissance italienne, Paris, Université Paris-3 Sorbonne-Nouvelle, 2005.
- CHIAPPELLI, Fredi, *Studi sul linguaggio del Machiavelli*, Florence, Le Monnier, 1952.

- CHIAPPELLI, Fredi, *Nuovi studi sul linguaggio del Machiavelli*, Florence, Le Monnier, 1969.
- CHIAPPELLI, Fredi, *Machiavelli e la "lingua fiorentina"*, Bologne, Massimiliano Boni Editore, 1974.
- DIONISOTTI, Carlo, « Machiavelli e la lingua fiorentina », in *Machiavellerie*, Turin, Einaudi, 1980, p. 267-363.
- FONTANA, Alessandro, FOURNEL, Jean-Louis, TABET, Xavier et ZANCARINI, Jean-Claude (éd.), *Langues et écritures de la république et de la guerre. Études sur Machiavel*, Gênes, Name Edizioni, 2004.
- FOURNEL, Jean-Louis, « Le laboratoire florentin », in Niccolò Machiavelli, *Le Prince*, traduction et commentaire de Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, Paris, Presses Universitaires de France, 2000, p. 1-30.
- FOURNEL, Jean-Louis, « Temps de l'histoire et temps de l'écriture dans les *Scritti di governo* de Machiavel », in *Machiavelli senza i Medici (1498-1512). Scrittura del potere / potere della scrittura*, Atti del Convegno di Losanna 18-20 novembre 2004, Rome, Salerno Editrice, 2006, p. 75-95.
- FOURNEL, Jean-Louis, « L'écriture de la catastrophe dans l'Italie en guerre (1494-1559) », in *Europe*, 2006, numéro monographique *Ecrire l'extrême*, p. 102-114.
- FOURNEL, Jean-Louis, « Ritorno su una vecchio questione: la traduzione della parola stato nel Principe di Machiavelli », *Chroniques italiennes*, janvier 2008, série Web n° 13, 1/2008.
- FOURNEL, Jean-Louis, « Questione della lingua e lingue degli stati: lingua dell'impero, lingua dello stato e lingua imperiale », in Jean-Louis Fournel, Rosanna Gorris Camos et Enrico Mattioda (éd.), *Ai confini della letteratura: atti della giornata in onore di Mario Pozzi (Morgex, 4 maggio 2012)*, Turin, Nino Aragno editore, 2015, p. 3-18.
- FOURNEL, Jean-Louis et ZANCARINI, Jean-Claude, « Les enjeux de la traduction. Traduire les penseurs politiques florentins de l'époque des guerres d'Italie », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 145, décembre 2002, p. 84-94.
- FOURNEL, Jean-Louis et ZANCARINI, Jean-Claude, « La lingua del Guicciardini : il discorso della città e della guerra », in Emilio Pasquini et Paolo Prodi (éd.), *Bologna nell'età di Carlo V e Guicciardini*, Bologne, Il Mulino, 2002, p. 197-220.
- FOURNEL, Jean-Louis et ZANCARINI, Jean-Claude, « La langue du conflit dans la Florence des guerres d'Italie », in Marie-Madelaine Fontaine et Jean-Louis Fournel (éd.), *Les mots de la guerre dans l'Europe de la Renaissance*, Genève, Droz, Travaux d'Humanisme et Renaissance, 2015, p. 259-284.
- FOURNEL, Jean-Louis et ZANCARINI, Jean-Claude, « For a practice-theory of translation: on our translations of Savonarola, Machiavelli, Guicciardini and their effects », in Anthony Cordingley et Céline Frigau Manning (éd.), *Collaborative translation: from the Renaissance to the digital age*, Londres, Bloomsbury publishing, 2017, p. 68-90.
- PONTREMOLI, Alessandro (éd.), *La lingua e le lingue di Machiavelli*, Atti del Convegno internazionale di Studi. Torino, 2-4 dic. 1999, Florence, Olschki, 2001.
- POZZI, Mario, « Machiavelli e Guicciardini: appunti per un capitolo di storia della prosa italiana », in *Lingua e cultura del Cinquecento*, Padoue, Liviana, 1975, p. 49-72.
- POZZI, Mario, « Appunti sulla lingua e lo stile di Machiavelli », in Alessandro Fontana, Jean-Louis Fournel, Xavier Tabet et Jean-Claude Zancarini (éd.), *Langues et écritures de la république et de la guerre. Études sur Machiavel*, Gênes, Name edizioni, 2004, p. 165-176.

- POZZI, Mario, « Pour un lexique politique de la Renaissance : la situation linguistique italienne au début du xvi^e siècle », *Laboratoire italien*, n° 7, 2007, p. 41-60.
- QUAGLIONI, Diego, « Machiavelli e la lingua della giurisprudenza », in *Machiavelli e la lingua della giurisprudenza. Una letteratura della crisi*, Bologne, Il Mulino, 2011, p. 57-75.
- RIVIÈRE, Jean-Marc, « Rhétorique de l'action dans les *Consulte e pratiche della Repubblica fiorentina* », in Jean-Louis Fournel, Hélène Miesse, Paola Moreno et Jean-Claude Zancarini (éd.), *Catégories et mots de la politique à la Renaissance italienne*, Berne, Peter Lang, 2014, p. 161-178.
- VIROLI, Maurizio, *From Politics to Reason of State. The Acquisition and Transformation of the Language of Politics (1250-1600)*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992.
- ZANCARINI, Jean-Claude, « Une philologie politique. Les temps et les enjeux des mots (Florence, 1494-1530) », *Laboratoire italien*, n° 7, 2007, p. 61-74.

Index onomastique

A

- Abed, Julien, 109n
Acciaiuoli, Alessandro, 34n
Acciaiuoli, Roberto, 51n, 182n
Adam de Parme, Salimbene de, 116n
Adimari, famille, 87n
Agullana, Baldiri, 199, 199n
Alberi, Eugenio, 209n
Alberti, Leandro, 71n
Alberti, Leon Battista, 17, 17n
Albizzi, Luca degli, 41n
Albret, Jean d', voir Jean III
Alexandre le Grand, 123
Alexandre III, pape, 190, 190n
Alexandre VI, pape, 61, 77, 77n, 96, 125, 125n, 126, 127, 216, 222n
Alidosi, Francesco, cardinal de Pavie, 67, 67n, 80
Almeida, Fernando de, évêque de Ceuta, 96, 96n
Alphonse V, roi du Portugal, 103, 214, 214n
Alviano, Bartolomeo d', 42, 42n
Amboise, Charles d', seigneur de Chaumont, 50, 50n, 229, 229n
Amboise, Georges d', cardinal de Rouen et de Saint-Sixte, 51, 51n, 105, 229, 229n
Amboise, Guyon d', seigneur de Ravel, 47, 47n
Ambroise, saint, 42n
Anjou, famille, 225
Anjou, Louis III d', duc d'Anjou et comte de Provence, 99n
Anjou, René d', duc d'Anjou et comte de Provence, 39n
Appiano, Iacopo d', seigneur de Piombino, 27
Apulée, 59, 72n, 79n, 88
Aragon, Alphonse V d', roi d'Aragon, 219, 219n
Aragon, Catherine d', 220, 220n
Aragon, Ferdinand II d', roi d'Aragon, de Castille et de Naples, 16, 45n, 63, 101, 154, 154n, 155, 155n, 156, 161n, 170n, 175, 175n, 179, 180n, 181, 182, 183, 183n, 184, 185, 197, 197n, 198, 199, 203, 203n, 204, 207, 208, 210, 212, 213, 213n, 214, 214n, 215, 215n, 216, 216n, 217, 217n, 218, 218n, 219, 219n, 220, 220n, 221, 222, 222n, 223, 223n, 224, 225, 225n, 226
Aragon, Frédéric I^{er} d', roi de Naples, 91, 91n, 118, 118n, 154, 154n, 155, 219n
Aragon, Isabelle d', 220, 220n
Aragon, Jean d', 220, 220n
Aragon, Jean II d', roi de Navarre et d'Aragon, 197n, 213, 213n, 217, 217n, 219
Aragon, Marie d', 220, 220n
Aragon, Martin I^{er} d', roi d'Aragon, 200, 200n
Arasse, Daniel, 16, 16n
Ardinghelli, Piero, 34n
Arianiti Comneno, Costantino, duc d'Acaia, 161n, 162n
Ariosto, Lodovico, 60, 72n
Arnold, Thomas, 210n
Auguste, empereur romain, 187
Aulu-Gelle, 88
Autriche, Cunégonde d', 105, 105n
Autriche, Sigismond d', régent du Tyrol, 115, 115n
Avicenne, 68
- ## B
- Baden, Jakob II von, archevêque de Trèves, 100, 100n
Baglioni, Giampaolo, 122, 122n
Balzac, Robert de, baron d'Entraygues, 38, 38n
Balzo, Isabella del, 91n

- Bandinelli, Rolando, voir Alexandre III
Barberino, Andrea da, 109n
Bardi, famille, 87n
Baroncelli, Francesco, 195, 195n
Bartoli Langeli, Attilio, 11n,
Bavière, Albert IV de, duc de Bavière,
100, 100n, 105, 105n, 152, 154
Bavière, Élisabeth de, 105n
Bavière, Georges de, duc de Bavière, 105,
105n, 106
Bavière, Louis IX, duc de Bavière, 105n
Bavière, Marguerite, 105n
Bayrou, Agnès, 30, 30n
Beaujeu, Anne de, voir Anne de France
Bec, Christian, 21, 28n
Belting, Hans, 18, 18n, 19n
Benoît, saint, 196n
Bentivoglio, famille, 70
Bentivoglio, Alessandro, 67n, 229
Bentivoglio, Annibale, 67n
Bentivoglio, Ermes, 60, 61, 67n, 70, 70n,
71, 71n
Bentivoglio, Giovanni, seigneur de
Bologne, 60, 61, 67, 67n, 69, 70, 70n, 71,
228, 228n
Bernardino, Pietro, 60, 60n, 72
Bertelli, Sergio, 13n, 28n, 30n, 38n, 51n,
56n, 181n, 230n
Berti, Giuliana, 34n, 182n, 183n
Besson, Gisèle, 116n
Bibra, Lorenz von, évêque de
Wurzburg, 100, 100n
Bidoux, Prégeant de, amiral de France,
50, 50n
Boabdil, voir Mohammed XII de
Grenade
Boccaccio, Giovanni, 59, 89n, 115n
Bohler-Régnier, Danielle, 109n
Boillet, Danièle, 10n, 66n, 189n
Bolingbroke, Henry de, voir Henri IV
Bolognini, Lodovico, 68n
Borghesi, Niccolò, 104
Borgia, César, duc de Valentinois, 38,
38n, 61, 66, 66n, 70, 71, 96, 97n, 125, 126,
127, 205, 205n
Borgia, Rodrigo, voir Alexandre VI
Borja Llançol, Jofré de, 125n
Borja Llançol, Juan de, archevêque de
Capoue, 96, 96n, 125, 125n
Borja Llançol, Rodrigo de, seigneur de
Villalonga, 125, 125n, 126
Bourbon, Jacques de, comte de
Vendôme, 47, 47n
Bourbon, Jean II de, duc de Bourbon et
d'Auvergne, 39, 39n
Bourbon, Louis de, prince-évêque de
Liège, 40, 40n
Bourbon, Marguerite de, 191, 191n
Bourgogne, Charles I^{er} de, duc de
Bourgogne, 40, 40n
Bozzole, Federico da, 91
Bozzole, Lodovico da, 91
Brandebourg, Joachim I^{er} Nestor de,
prince-électeur de Brandebourg, 100,
100n, 156
Brandebourg-Ansbach, Frédéric II de,
margrave de Brandebourg-Ansbach,
100, 100n
Brossard-Dandré, Michèle, 116n
Bretagne, Anne de, reine de France, 40n
Bretagne, François II de, duc de
Bretagne, 40, 40n
Brignonnet, Guillaume, cardinal de Saint-
Malo, 38n, 61, 75, 75n, 76, 77, 77n, 78
Bruni, Francesco, 198n
Brunswick-Wolfenbüttel, Henri I^{er} de,
duc de Brunswick, 100, 100n, 163, 163n
Bucy, Michel de, archevêque de Bourges,
51, 51n
Buffaria, Pérette-Cécile, 179n
Buonaccorsi, Biagio, 14n, 164n
- C**
- Cabassoles, Philippe de, 192n
Cadoni, Giorgio, 33, 33n
Capponi, Niccolò, 34n
Caprariis, Vittorio de, 23
Carapezza, Sandra, 59n
Cardona-Anglesola, Ramón Folch de,
vice-roi de Naples, 180, 180n, 182
Carette, Alice, 41n, 179n, 185n, 211n
Carrasco, Raphaël, 216n
Carta, Paolo, 9, 9n,
Cartellá, Benet, 199n
Casa, Francesco della, 27, 28n, 41n
Castellesi da Cornetto, Adriano, cardinal
de San Crisogno, 125, 125n
Castille, Henri IV de, roi de Castille, 213,
213n, 214, 215
Castille, Isabelle I^{ère} de, reine de Castille,
63, 155, 185, 204, 204n, 208, 213, 213n,
214, 214n, 215, 215n, 216, 216n, 217, 219,
220, 220n, 222, 223, 225n
Castille, Jean II de, roi de Castille, 213,
213n
Castille, Jeanne de, 214, 214n

- Castille, Jeanne I^{ère} de, reine de Castille et d' Aragon, 208, 208n, 217, 217n, 220, 220n
- Cerretani, Bartolomeo, 34, 34n, 77n, 89n, 182, 182n, 183, 183n
- César, Jules, 43, 43n
- Chabannes de la Palice, Jacques, 50, 50n, 219n
- Chaix, Gérald, 11n
- Charles V, roi d' Espagne et empereur, 45, 45n, 164, 164n
- Charles VI, roi de France, 52, 52n
- Charles VII, roi de France, 44n, 52, 52n
- Charles VIII, roi de France, 10, 38n, 40, 40n, 48n, 49, 49n, 61, 64, 66n, 76, 76n, 77, 77n, 78, 78n, 180, 189n, 196, 196n, 197, 197n, 217n
- Châtre, Gabriel de la, 49, 49n
- Chevalier Bernard, 75n
- Chiappelli, Fredi, 43
- Chianciano, Antonio da, 104
- Chirassi Colombo, Ileana, 109n
- Cibo, Giovanni Battista, voir Innocent VIII
- Clermont, Bernardin de, vicomte de Tallard, 193, 193n
- Clèves, Jean II, duc de Clèves, 101, 101n
- Cloulas, Ivan, 76n
- Colomb, Christophe, 217n
- Colonna, Oddone, voir Martin V
- Commynes, Philippe de, 70n, 76n
- Constabili, Antonio, 101
- Constantin, empereur romain, 123
- Contarini, Zaccaria, 12n, 47,
- Cordoue, Gonzalve de, 155, 155n, 211, 211n, 217n
- Cortese, Paolo, 137n
- Crinito, Pietro, 88, 88n
- Crussol, Jacques I^{er} de, 49, 49n
- Cueva, Bertrán de la, 214n
- Cutinelli-Rendina, Emanuele, 179n
- D**
- Daun-Oberstein, Philipp von, archevêque de Cologne, 100, 100n
- De Frede, Carlo, 39n, 217n
- De Ligio, Giulio, 30n
- De Roover, Raymond, 200n
- Delitestan, Andrea, 157, 158
- Delitestan, Paolo, 157
- Della Rovere, Francesco, voir Sixte IV
- Della Rovere, Giuliano, voir Jules II
- Descendre, Romain, 9, 9n, 13n, 15, 15n, 16n
- Del Riccio Baldi, Pietro, voir Crinito, Pietro
- Devonshire Jones, Rosemary, 55n, 57, 57n, 62n
- Dornit, Fizio, 100, 101
- Dotti, Ugo, 163n
- Duchesne, Louis, 203n
- Dufournet, Jean, 42n, 70n, 181n
- E**
- Egido Martínez, Aurora, 216n
- Engrâce, sainte, 203
- Enrique Laplana, José, 216n
- F**
- Fachard, Denis, 22, 33n, 56n, 73n, 180n
- Fernández de Córdoba Gonzalo, voir Cordoue, Gonzalve de
- Fieschi, famille, 188, 188n
- Fiorato, Adelin Charles, 15n, 42n, 70n, 76n, 202n
- Foix, Gaston de, duc de Nemours, 43n
- Foix, Germaine de, reine d' Aragon et de Naples, 224, 224n
- Fontana, Alessandro, 12n, 15, 15n, 19, 19n, 27n, 41n
- Fortebraccio, Andrea, 113, 113n
- Fournel, Jean-Louis, 10n, 11n, 14n, 22, 27n, 32n, 38n, 40n, 42n, 43n, 47n, 66n, 179n, 183n, 184n, 186, 186n, 209n, 211n, 212n, 214n
- Fournier-Finocchiaro, Laura, 40n
- France, Anne de, régente de France, 40n
- France, Charles de, duc de Guyenne, 39, 39n
- France, Claude de, reine de France, 39n
- France, Renée de, duchesse de Chartres, 39n
- François I^{er}, roi de France, 40, 40n, 44n, 193n
- Frova, Carla, 15, 15n
- Fubini, Riccardo, 32, 32n
- G**
- Gaeta Franco, 14n
- Gaille-Nikodimov, Marie, 10, 11n, 14, 14n
- Gama, Vasco de, 208n
- Ganay, Jean de, 29, 51n
- Gargano, Antonio, 216n
- Garrica Y Roca, Miguel, 200n
- Germain, saint, 196
- Giacalone, Giuseppe, 60n, 72n

- Gilbert, Felix, 30, 30n
Gilmore, Myron P., 30n
Giordano, Antonio, 116, 116n, 124, 130, 134, 135, 154, 156, 158, 159
Girard, Pierre, 10, 11n, 14, 14n
Girón-Pascual, Rafael, 41n, 179n, 185n, 211n
Gonzague, famille, 91
Gonzague, François II, marquis de Mantoue, 110, 110n
González Arévalo, Raül, 41n, 179n, 185n, 211n
Grillot, Henri, 195n
Grand Capitaine, voir Cordoue, Gonzalve de
Grazzini, Filippo, 58n, 59n, 63n
Greco, Costantino, 101
Grégoire I^{er}, dit le Grand, pape, 42n
Grimoard Guillaume, voir Urbain V
Guardi, Salvestro, 229
Guicciardini, Francesco, 9, 10, 11, 11n, 12, 13, 14, 14n, 15, 16, 16n, 17, 19, 21, 22, 23, 31, 32n, 33n, 34, 34n, 35, 38n, 41n, 42n, 45n, 56, 57n, 58, 63, 63n, 66n, 67n, 70n, 73n, 76n, 77n, 83n, 105n, 116n, 121n, 125n, 154n, 155n, 170n, 174n, 175n, 179, 179n, 180, 180n, 181, 183, 183n, 184, 184n, 185, 185n, 186, 186n, 189n, 192n, 194n, 195n, 196n, 198n, 200n, 204n, 205n, 207n, 208n, 209n, 210n, 211n, 212n, 213n, 214n, 217n, 218n, 219n, 223n
Guicciardini, Iacopo, 14n, 175n, 184n
Guicciardini, Luigi, 14n, 184n, 195n, 208n, 217n
Guicciardini, Paolo, 184n
Guicciardini, Piero, 14n, 56n, 170n, 179
Guicciardini, Ranieri, 194n
Guillaume-Alonso, Araceli, 215n
Guidi, Andrea, 27n, 66n
Guidi, José, 12n
- H
- Habsbourg, Charles de, voir Charles V
Habsbourg, Ernest de, duc d'Autriche intérieure, 115n
Habsbourg, Marguerite de, 220n
Habsbourg, Maximilien de, voir Maximilien I^{er}
Habsbourg, Philippe I^{er} de, roi de Castille, 220, 220n
Habsbourg, Sigismond de, régent du Tyrol, 163, 163n
Hannibal, 189, 189n
Hasdrubal, 207n
- Helyot, Pierre, 200n
Henri II, empereur, 124n
Henri III, empereur, 98, 98n, 124n
Henri IV, empereur, 124n
Henri IV, roi d'Angleterre, 52, 52n
Henri V, empereur, 124n
Henri V, roi d'Angleterre, 52, 52n
Henri VII, roi d'Angleterre, 48, 48n
Henri VIII, roi d'Angleterre, 48, 220, 220n
Henryot, Fabienne, 204n
Hesse, Guillaume II de, landgrave de Hesse, 101, 101n
Hirel-Wouts, Sophie, 204n
Hohenlandenbergh, Hugo von, archevêque de Constance, 100, 100n
Hohenstaufen, Frédéric I^{er}, empereur, 124, 124n
Hohenstaufen, Frédéric II, empereur, 124, 124n
Horace, 88
- I
- Inglese, Giorgio, 13n, 28n, 29n, 37n, 43n, 62n
Innocent VIII, pape, 226, 226n
Ion, Cristina, 15, 16n
- J
- Jean II, roi du Portugal, 214n
Jean III, roi de Navarre, 204, 204n, 205n, 208, 208n
Jodogne, Pierre, 170n
Jules II, pape, 29, 43n, 67n, 69, 70n, 116, 125, 127, 143n, 161, 161n, 162, 181, 182, 182n
Jülich-Berg, Wilhelm von, duc de Juliers, 101, 101n, 171
Justinien, empereur romain d'Orient, 88
- K
- Keutschach, Leonhard von, archevêque de Salzbourg, 100, 100n
- L
- Landriani, Gerolamo, Général des Humiliés, 107, 107n, 108, 162, 162n
Lang, Matthias, évêque de Gurk, 108, 108n, 136
Lannoy, Raoul de, bailli d'Amiens, 51, 51n
Lanuza y Garabito, Juan de, *Justicia* d'Aragon, 204, 204n
Leo, Enrico, 98n

- Léon X, pape, 44n
 Lichtenau, Heinrich IV von, évêque d'Augsbourg, 100, 100n
 Liebenstein, Jacob von, archevêque de Mayence, 100, 100n, 162, 162n
 Liechstenstein, Paul von, 165, 165n
 Limpurg, Georg Schenk von, évêque de Bamberg, 100, 100n
 Llagostera, baron de, 199, 199n
 López de Carvajal y Sande, Bernardino, cardinal de Sainte-Croix, 116, 116n, 118, 124, 128, 131, 134, 136, 152
 Lorraine, René II de, duc de Lorraine, 101, 101n
 Louis XI, roi de France, 39n, 40n, 76, 172, 172n, 217, 217n
 Louis XII, roi de France, 28, 28n, 29, 30, 31, 37, 37n, 38, 38n, 39, 39n, 40, 40n, 51, 51n, 56, 64, 70, 77, 78, 83, 96, 104, 105, 155, 161, 161n, 171, 172, 172n, 175, 181, 182, 183, 189, 197, 197n, 219n
 Lucain, 212n
 Lucas Fiorato, Corinne, 10n
 Luxembourg, Henri VII de, 98n
 Luzzati, Michele, 182n
- M**
- Machiavel, Niccolò, 9, 10, 11, 11n, 12, 13, 13n, 14, 14n, 15, 16, 16n, 17, 18, 19, 21, 22, 27, 27n, 28, 28n, 29, 29n, 30, 31, 32, 32n, 34, 35, 37n, 38n, 39n, 40n, 41n, 42n, 43n, 46n, 47n, 49n, 51n, 56, 56n, 57, 57n, 58, 62, 62n, 63, 63n, 64, 66n, 73n, 81n, 87n, 88n, 89n, 101n, 116n, 136n, 152n, 155n, 157n, 163n, 164n, 165n, 166n, 167n, 170n, 171n, 172n, 174n, 175n, 180, 181, 181n, 182n, 183n, 185n, 190n, 202n, 209n, 210n, 212n, 213n, 215n, 217n, 219n
 Macrobe, 88
 Maier, Bruno, 23
 Malaspina, famille, 188
 Malaspina, Alberico, seigneur de Pietrasanta, 188
 Manuel I^{er}, roi du Portugal, 208, 208n, 220, 220n
 Marchand, Jean-Jacques, 22, 28n, 29, 29n, 37n, 55n, 64, 64n
 Marcello, Niccolò, doge, 230n
 Marietti, Marina, 29n, 182n
 Mariscotti de' Calvi, Agamemnone, 71
 Martin V, pape, 99, 99n
 Martin, Philippe, 204n
 Masi, Giorgio, 22
 Matucci, Andrea, 31n
 Maulde de La Clavière, René, 55n
 Mauriello, Adriana, 57, 57n, 59, 59n, 72n, 79n, 88n, 90n, 115n
 Maximilien I^{er}, empereur, 16, 28, 28n, 30, 31, 46n, 55, 55n, 56, 57n, 58, 61, 63, 64, 67, 77, 83, 89, 91, 93, 98, 99, 100, 102, 103, 104, 105, 105n, 106, 107, 108, 110, 111, 113, 115, 115n, 116, 118, 119, 122, 124, 129, 130, 131, 132, 134, 135, 136, 152, 154n, 157, 161, 161n, 162, 162n, 163, 163n, 164, 164n, 165, 165n, 166, 167, 168, 168n, 169, 170, 171, 172, 172n, 173, 174, 180, 183, 185
 Meckau, Melchior von, cardinal de Bressanone, 100, 100n
 Mecklembourg-Güstrow, Albert VII de, duc de Mecklembourg, 100, 100n
 Médicis, famille, 182, 183
 Médicis, Côme de, 98n
 Médicis, Jean de, voir Léon X
 Médicis, Laurent de, duc d'Urbin, 156n
 Médicis, Pierre de, 98, 98n
 Melani, Igor, 37n
 Merle, Alexandra, 215n
 Michelet, Jules, 219nn
 Miesse, Hélène, 183n
 Mirandola, Giovan Francesco, Seigneur de Mirandola, 72, 72n
 Mirandola, Lodovico della, seigneur de Mirandola, 72, 72n
 Mohammed XII de Grenade, émir de Grenade, 215, 215n
 Molinié, Annie, 215n
 Montepulciano, Bernardino da, 98n
 Montevecchi, Alessandro, 22, 28n, 33n
 Monti, Camillo de', 162n
 Monti, Francesco delli, 118, 118n
 Montferrat, Blanche de, régente de Savoie, 191, 191n
 Montone, Braccio da, voir Fortebraccio, Andrea
 Morelli, Lorenzo, 33n
 Moreno, Paola, 183n
 Moreri, Louis, 190n
- N**
- Naldi, Gismondo, 229
 Naples, Jeanne de, 99n
 Nasi, famille, 230, 230n
 Nasi, Guglielmo, 230n
 Nasi, Raffaello, 230n
 Neideck, Georg von, 162n
 Niccolini, Enrico, 23, 57n, 65n

O

Octavien, voir Auguste
Ogerolles, Jean d', 17n
Olariu, Dominic, 17, 17n, 18, 18n
Ordine, Nuccio, 89n
Orléans, Louis I^{er} d', duc d'Orléans, 51, 51n
Orléans, Louis d', voir Louis XII
Orléans, François d', voir François I^{er}
Orsini, famille, 71
Othon I^{er}, empereur, 124n
Othon II, empereur, 124n
Othon III, empereur, 124n

P

Palatinat, Philippe I^{er} du, comte palatin du Rhin, 100, 100n, 105, 105n, 106
Palatinat, Robert du, 105n
Pallavicini, famille, 188, 188n, 189
Palmarocchi, Roberto, 179n, 180n
Palumbo, Matteo, 62, 62n, 179n, 183n, 185n, 189n
Pancheri, Alessandro, 192n
Panciatichi, Gualtieri, 187
Pandolfini, Francesco, 34n, 37n
Parenti, Piero, 31n, 33, 33n
Passy, Louis, 21, 65n
Pastore, Stefania, 215n
Pazzi, Guglielmo de', 33n
Pelletier, Monique, 17n
Pépin III, dit le Bref, roi des Francs, 51
Pérez, Béatrice, 215n
Périès, Jean-Vincent, 51
Perini, Leandro, 163n
Perocco, Daria, 152n
Pesman Cooper, Roslyn, 181n
Petrarca, Francesco, 192, 192n
Petrucci, Pandolfo, seigneur de Sienne, 38n, 116n
Philippe VI, roi de France, 196n
Piéjus, Marie-Françoise, 12n, 66n, 189n
Placidi, Domenico, 101, 116
Plaute, 59, 92n, 136
Pline, 59, 88
Poliziano, Angelo, 88, 137
Pompée, 154n
Poncher, Étienne, évêque de Paris, 51, 51n
Pontano, Giovanni, 88, 88n, 155n
Portinari, Manetto, 229
Portugal, Alphonse de, 220n
Pozzi, Mario, 217n
Pulgar, Hernando del, 216n

Q

Quatrefages, René, 209n
Querini, Vincenzo, 16, 16n, 101, 101n, 132, 133, 161n, 162, 162n, 163n, 164n, 165n, 167n, 168n, 175n, 209n, 217n, 222n

R

Ravenstein, Philippe de, gouverneur de Gênes, 83n
Redondo, Augustin, 42n
Remaud, Olivier, 10, 11n, 14, 14n
Renaldis, Luca de, 162, 162n, 163, 165
Ricotti, Ercole, 221n
Ridolfi, Giovanbattista, 56
Ridolfi, Roberto, 162n
Riquer, Martín de, 199n
Rivière, Jean-Marc, 14n, 27n, 32n, 35n, 55n, 57n, 183n
Robertet d'Alluye Florimond, 28n, 51, 51n
Rochon, André, 182n
Rocquebertin, Pierre de, 83n
Rosenberg, Philipp von, évêque de Spire, 100, 100n
Rossi, Martino de', 126n
Rousseau, Jean-Jacques, 195n
Ruggiero, Raffaele, 27n, 28n, 29, 29n, 37n, 38n, 39n, 43n, 49n, 62n, 167n, 185n
Rüppurr, Reinhard von, évêque de Worms, 100, 100n

S

Sale, Antoine de la, 109n
Salviati, Alamanno, 179
Sanudo, Marin, 181n
Sarriera, Miquel, 199, 199n
Sasso, Gennaro, 28n, 29n, 37n, 43n, 62n
Sassoferrato, Bartolo da, 15
Savoie, Charles I^{er} de, duc de Savoie, 191n
Savoie, Charles II de, duc de Savoie, 191n
Savoie, Charles III de, duc de Savoie, 191, 191n
Savoie, Philibert II de, duc de Savoie, 191, 191n
Savoie, Philippe II de, duc de Savoie, 191n
Saxe, Frédéric III de, électeur de Saxe, 100, 100n
Saxe, Georges de, duc de Saxe, 100, 100n
Saxe, Jean I^{er}, duc de Wittenberg, 100, 100n

- Schefer, Jean-Louis, 17n
 Schmitt, Jean-Claude, 18n
 Schneider, Norbert, 17, 17n
 Seppilli, Tullio, 109n
 Séville, Isidore de, 203n
 Seyssel, Claude de, 29n
 Sforza, famille, 161n
 Sorza, Ascanio Maria, cardinal, 107, 107n
 Sforza, Bianca Maria, 93, 93n
 Sforza, Francesco, duc de Milan, 51n
 Sforza, Ginevra, 71n
 Sforza, Lodovico, duc de Milan, 76, 76n, 77, 96, 104, 104n, 189, 190, 190n, 191
 Sforza Riario, Caterina, seigneur de Forlì, 27
 Sixte IV, pape, 215n
 Soderini, Bernardo, 180
 Soderini, Gianvittorio, 73n, 170n
 Soderini, Piero, Gonfalonier de Justice, 31, 34, 35, 56, 56n, 57, 179, 181, 181n, 183
 Spinella, Mario, 23
 Strozzi, Antonio, 180, 182, 184
 Stuart, Bérault, seigneur d'Aubigny, 49, 49n
- T**
- Tabet, Xavier, 27n
 Térance, 136
 Terreaux-Scotto, Cécile, 10n, 41n, 179n, 185n, 211n
 Tiepolo, Niccolò, 221n
 Tite-Live, 42n, 43n, 212, 212n, 213
 Tongiorgi, Ezio, 182n
 Trastamare, famille, 214n
 Trento, Simonino di, 80n
 Tudor, Arthur, prince de Galles, 220, 220n
 Tudor, Henri, voir Henri VII
 Tudor, Henry, voir Henri VIII
- U**
- Urbain V, pape, 196, 196n
 Utenheim, Christoph von, évêque de Bâle, 100, 100n
- V**
- Vaglianti, Piero, 182, 182n
 Valois, Catherine de, 52, 52n
 Valois, Charles VI, roi de France, 52n
 Valois, Charles VII, roi de France, 44n
 Valois, Isabelle de, 51n
 Valois, Philippe de, voir Philippe VI
 Van Eyck, Jan, 18
 Venafro, Antonio da, voir Giordano, Antonio
 Vesc, Étienne de, 77n
 Vettori, famille, 87n
 Vettori, Francesco, 9, 9n, 10, 11, 12, 13, 14, 19, 21, 22, 23, 32n, 35, 38n, 41n, 42n, 55, 55n, 56, 57, 57n, 58, 58n, 59, 60, 61, 62, 63n, 65n, 66n, 72n, 73n, 75n, 81n, 87n, 88n, 89n, 90n, 97n, 98n, 101n, 104n, 109n, 123n, 124n, 125n, 136n, 137n, 143n, 152n, 154n, 155n, 157n, 160n, 162n, 165, 166n, 171n, 180, 183, 183n, 187n, 217n, 218n, 219n
 Vettori, Giovanni, 65n
 Vettori, Paolo, 87, 87n
 Villiers de l'Isle-Adam, Louis, évêque de Beauvais, 51, 51n
 Visconti, Bianca Maria, 51, 51n
 Visconti, Caterina, 51n
 Visconti, Filippo Maria, duc de Milan, 51, 51n, 188, 188n
 Visconti, Gian Galeazzo, duc de Milan, 51, 51n
 Visconti, Giovanni Maria, duc de Milan, 51n
 Visconti, Valentina, 39n, 51, 51n, 52
 Vitelli, famille, 71
 Vitelli, Vitellozzo, 66, 66n
 Vivanti, Corrado, 11n, 27n, 28n, 29n, 37n, 38n, 47n, 101n
 Voragine, Jacques de, 203n
- W**
- Wicht, Bernard, 166n, 167n, 171n
- Z**
- Zancarini, Jean-Claude, 11, 11n, 12n, 14n, 22, 27n, 38n, 41n, 43n, 47n, 55n, 172n, 183n, 186n, 209n, 212n, 214n
 Zanchini, 229
 Zanzi, Luigi, 167n
 Zébedée, Jacques de, apôtre, 203n

Index des noms de lieux

A

Abruzzes, 219n
Afrique, 123, 213, 216, 217, 219
Agnadel, 32, 32n, 175n
Aigues-Mortes, 196
Aix-la-Chapelle, 168n
Alagon, 204
Albuera, 214n
Alcaçovas, 214n
Alexandrie, 208
Alexandrie (de la Paille), 190, 190n
Alfaro, 205
Allemagne, 15, 16, 30, 35, 40, 45, 55, 57n, 59, 63, 64, 65, 67, 81n, 87, 89, 91, 92n, 93, 95, 101, 101n, 109, 110, 111, 113, 113n, 117, 124, 131, 133, 135, 156, 163, 164, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 185, 212
Andalousie, 208, 209, 212
Ander, 110
Angers, 49
Angleterre, 208
Anjou, duché d', 39
Annone, 190
Aragon, 201, 204, 205, 207, 212
Aragon, royaume d', 202, 203, 207, 213, 216, 217n, 219, 220, 223, 224, 225
Arezzo, 33n
Asie, 123
Asti, 191, 230
Athènes, 123
Augsbourg, 93, 101, 106, 108, 133, 134, 135, 136, 152
Aula, 188
Avenza, 188
Avigliana, 191
Avignon, 194, 195, 196
Avignon, comté d', 195

B

Bâle, 169, 174
Barberino di Mugello, 65
Barberino Val d'Elsa, 87n
Barcelone, 197, 198, 199, 201, 202, 204, 208
Basilicate, 219n
Bavière, 152, 156
Bavière-Landshut, duché de, 105n
Bayonne, 217n
Beccacivetta, 78
Berceto, 189
Bergame, 82, 95, 119
Besse, 192
Bétique, 207
Béziers, 196
Biberach an der Riss, 109, 109n
Bichlbach, 128
Biscaye, 208, 209
Blois, 217n
Bohême, 122
Bologne, 43, 60, 65, 67, 67n, 69, 70, 70n, 71, 80, 81, 189, 227, 227n, 229, 230
Bolzano, 58, 62, 62n, 91, 163
Bomporto, 71
Bordeaux, 49
Borghetto, 82
Borgo San Donnino, 189
Boscos del Montnegre, 198
Bougie, 219n, 224
Boulou, 197
Bourbonnais, 40
Bourges, 44n, 49
Bourgogne, 45, 49
Bourgogne, duché de, 45
Bretagne, 40
Bretagne, duché de, 45, 48
Bretten, 106
Briançon, 192
Bujaraloz, 203

Burgos, 183, 184, 204
Buis-les-Baronnies, 193, 194
Bussolengo, 80, 81

C

Calahorra, 205
Caligut, voir Kozhikode
Camerino, 66n
Campanie, 219n
Campobasso, 219n
Capitanate, 219n
Carpentras, 194
Carrare, 188
Cassio, 189
Casteggio, 189, 190
Castiglione Aretino, 55
Castille, 199, 205, 207, 209n, 212, 214n, 220, 221, 222, 223
Castille, royaume de, 205, 208, 209, 213, 214, 214n, 216, 216n, 217, 224, 225
Catalogne, 197, 199, 201, 202, 203, 207, 208
Cepperello, 87, 87n
Cerdagne, comté de, 217n
Cérignoles, 155n
Cervera, 201
Cesena, 66n
Césarée, voir Alexandrie
Chantilly, 109n
Chieri, 191
Chiusa, 81, 114
Chorges, 192
Civita Castellana, 87n
Civitavecchia, 149
Collioure, 217n
Cologne, 168n
Constance, 12, 55, 58, 97, 99, 101n, 104, 161, 173
Constance, lac de, 99
Constantinople, 123n
Cordoue, 211, 213, 215, 215n
Corneto, 137
Cortes, 204
Cozer, 95
Crémone, 188n
Crust, 94
Cuba, 217, 217n

D

Dauphiné, 46n, 49, 192, 193

E

Egna, 90
Elbe, 66n
El Hostalet, 201, 201n
Embrun, 193
Empire, 30, 31
Erce, 92
Erfurt, 101
Espagne, 16, 31, 41, 63, 155, 155n, 179, 180, 181, 182, 183, 183n, 184n, 185, 186, 207, 208, 208n, 210, 212, 213, 214, 216, 217, 217n, 218n, 219n, 222
Espagne, Royaume d', 185, 186, 208, 211, 213, 215, 224
Étapes, 48n
Europe, 212

F

Faenza, 66n
Felizzano, 190
Ferrare, 43, 180
Figueres, 197, 198
Finisterre, cap, 208, 208n
Firenzuola, 189
Firt, 108
Flandre, 45
Flandres, 110, 208
Florence, 9n, 10, 12n, 28, 28n, 30, 31, 38, 38n, 55, 56, 58, 62n, 65, 71, 87, 89, 97, 98, 98n, 165n, 169n, 181, 182, 184, 184n, 186, 187, 187n, 191, 200n, 201
Forlì, 66n
Fornoue, 77, 189, 189n
Fraga, 202
France, 12n, 15, 16, 17n, 27, 28, 28n, 29, 30, 31, 31n, 32, 35, 39, 40, 41, 43, 44, 45, 46, 46n, 48, 55, 64, 76, 77, 161, 164n, 181, 192, 193, 212, 213, 219, 229
France, royaume de, 29, 40, 44, 46, 48, 51, 52, 77, 217n, 219n
Francfort, 101
Fribourg, 62n
Frioul, 163
Frise, 101
Füssen, 128

G

Gaète, 155n, 219n
Galice, 208, 212
Gallur, 204
Gap, 193
Garigliano, 42, 42n, 155n
Garmisch-Partenkirchen, 156

- Gascogne, 197
 Gênes, 83, 83n, 161, 161n, 190, 191
 Genève, 62n, 193
 Gérone, 197, 198
 Giovanna, voir Cuba
 Grèce, 123
 Gibraltar, 213
 Gibraltar, détroit de, 208
 Grenade, ville, 208, 219n
 Grenade, région, 208, 209, 212, 214, 219
 Grenade, royaume de, 155, 213, 215, 215n, 225, 226
 Gueldre, 163
 Guyenne, 40, 45, 49, 175, 175n
- H**
- Haguenau, 105
 Haïti, 217n
 Hall, 119, 121, 122
 Hispaniola, 217, 217n
 Hongrie, 108
 Hostalric, 198
- I**
- Imola, 27, 66n
 Inde, 208n
 Innsbruck, 115, 116, 117, 118, 119, 121, 122, 124, 157, 158
 Isola della Scala, 78
 Italie, 13, 30, 40, 42n, 46, 55, 56, 61, 67, 77, 83, 87, 89, 92, 95, 96, 100, 109, 116, 119, 122, 123, 124, 133, 139, 161, 164, 165, 166, 172, 173, 181, 182, 183, 188, 191, 192, 212, 213, 221
- J**
- Jaén, 213
- K**
- Kaufbeuren, 129
 Kempten, 103, 113
 Kerala, 208n
 Kiel, 101
 Klösterle, 97
 Kozhikode, 208, 208n
- L**
- Lacédémone, voir Sparte
 La Jonquera, 197
 La Roca, 198, 199
 Landeck, 96, 97
 Landriano, 107
 Languedoc, 195, 196n, 197
- Landsberg am Lech, 152, 154
 León, 213
 Lerida, 201
 Lindau, 95
 Lisbonne, 208
 Logroño, 184, 205, 205n
 Lombardie, 62n, 80, 189, 191
 Loupian, 196
 Lübeck, 101
 Lucques, 81n, 187, 187n, 188
 Lunigiane, 188
 Lusitanie, 207
 Lyon, 45, 76, 161, 194, 230, 230n
- M**
- Maguelone, 185n, 195, 195n
 Majorque, 224
 Malaga, 225, 225n
 Malaucène, 194
 Mantoue, 71, 74, 114
 Mas Bianco, 202, 203
 Massa, 188
 Massarosa, 187
 Mastera, 122
 Maurienne, 230
 Mayence, 101
 Melilla, 219n
 Memmingen, 111, 113, 131, 132, 134
 Merano, 91, 93, 95, 97
 Mers El-Kébir, 219n, 224
 Milan, 96, 104, 104n, 229, 230
 Milan, duché de, 39, 51, 104, 188, 188n, 191
 Mindelheim, 130
 Minorque, 224
 Mirandola, 60, 72
 Mituac, 108
 Modène, 70
 Moncalieri, 191
 Moneta, 188
 Montaperti, 87n
 Montauban, 193
 Montéglin, 193
 Montemaco, 109n
 Montilla, 211n
 Montmaneu, 201, 201n
 Montpellier, 195
 Montepulciano, 38, 38n
 Montferrat, 191
 Montgenèvre, 192, 193
 Munich, 156
 Murcie, 213
 Mutters, 122n

N

Nait, 95
Naples, 88n, 219n
Naples, royaume de, 42, 42n, 76, 76n, 81, 81n, 155, 181, 182, 217, 217n, 219, 219n, 224
Narbonne, 196, 196n
Nassereith, 115
Nauders, 95n
Navarre, 204, 208
Navarre, Royaume de, 204, 205
Nesselwang, 114
Nîmes, 195
Nint, 97
Nocera, 150
Nuremberg, 67, 101

O

Oberammergau, 156
Oran, 219n, 224
Orchen, 93
Oris, 93n
Orléans, 49
Orléans, duché d', 39
Orpierre, 193
Osera, 203
Ostiglia, 74
Ostrach, 108n
Oulx, 192

P

Padoue, 175, 175n
Paris, 45, 49, 76
Parme, 188n
Paur, 98
Pays-Bas, 18, 124
Peñón de la Gomera, 219n
Pérouse, 113, 122
Perpignan, 45, 197, 198, 217, 217n
Perthus, col du, 197
Pesaro, 66n
Pescara, 81
Pescia, 187
Pian del Voglio, 67
Picardie, 45, 49
Piera, 201, 201n
Pietrasanta, 187, 188
Piombino, 27, 66n
Pise, 30, 38, 38n, 77, 187, 187n
Pistoia, 187
Plaisance, 188n, 189
Poggibonsi, 87n

Poitiers, 49
Pont-de-Beauvoisin, 230
Pontecchio, 69, 71
Pontecurone, 190
Pontremoli, 188, 189
Portugal, 208, 213, 214n
Pouilles, 219n
Prato, 184, 186
Provence, 46n, 49, 193

R

Ratisbonne, 101
Ravenne, 29, 43, 43n, 175, 184, 186
Reggio Emilia, 70
République Dominicaine, 217n
Revere, 74
Rimini, 66n
Rivoli, 191
Rome, 44n, 55, 74, 75, 77, 78, 83, 87n, 96, 100, 123, 124, 125, 126, 127, 137, 139, 150, 154, 161n, 182, 184, 190
Roncanova, 75
Rostock, 101
Rouen, 49
Roussillon, comté de, 197, 197n, 217n
Rovereto, 83, 163
Rovezzano, 71

S

Saint-Aubin-du-Cormier, 40n
Saint-Clément, 192, 193
Saint-Crespin, 192
Saint-Gall, 103, 104
Sainte-Thibéry, 196
Sainte-Euphémie, 193
Salses, 196
Saluces, 191, 230
San Felice sul Panaro, 72, 72n
San Gherardo, 108
San Giovanni, 189
Sankt-Peter, 98
Santa Coloma, 201
Santes, 124
Saragosse, 203, 204, 208
Sardaigne, 224
Sarzana, 188, 189
Sarzanello, 188
Sasso Marconi, 67
Sauze, 192
Savoie, 230
Savoie, duché de, 191
Savone, 161n
Schwangau, 154

- Schwaz, 119, 120
Sciat, 99
Seefeld, 157n
Ségovie, 216n
Sentinum, 42n
Settequerce, 92n
Séville, 149, 208, 210, 213
Sicile, 224
Sienna, 38, 38n, 87
Souabe, 110, 111, 124, 128, 129, 161, 163, 169, 174
Sparte, 123, 123n
Sterzing, 58, 84, 158
Stradella, 189
Strasbourg, 101, 101n, 122, 166, 168n
Suse, 191, 192
- T
- Tallard, 193
Tarraconaise, 207
Tàrrega, 201
Telfs, 124
Termeno, 92
Thèbes, 123
Tirolo, 92
Tolède, 210, 213
Torcy, 76
Toro, 214, 214n
Torre di Nona, 149
Tortone, 190
Tortose, 203
Toscane, 66n, 189
Toulouse, 49
Tours, 49
Trenta Passi, 198
Trente, 74, 80, 81, 83, 87, 89, 90, 156, 161, 162, 163
Trévise, 163
- Trieste, 83
Tril, 135
Tripoli, 219n
Troyes, 52n
Tudela, 204
Turin, 191, 205
Tyrol, comté du, 84, 87, 114, 115, 157, 163, 163n
- U
- Überlingen, 104, 108
Ulm, 101, 110, 111
Underberg, 134
Urbino, 66n, 96, 125
- V
- Vailate, voir Agnadel
Val di Cadore, 163
Valence, 208, 210, 213
Venise, 12n, 42, 82, 83n, 106, 163n
Vérone, 75, 79, 80
Viana, 205
Vicence, 163
Villanova, 191
Villefalse, 196
Villeneuve, 195
Vipiteno, voir Sterzing
Voghiera, 190
- W
- Westphalie, 102
Worms, 168n
Wurtzbourg, 124
- Z
- Zamora, 214
Zirl, 118
Zival, 157

Table des matières

Remerciements	7
L'épreuve de la nouveauté. Regards croisés sur la France, l'Allemagne et l'Espagne	9
Note du traducteur	21
I. Les légations de Machiavel en France	25
Présentation	27
<i>De natura gallorum</i>	37
Portrait des choses de France	39
II. La légation de Machiavel et de Vettori en Allemagne	53
Présentation	55
<i>Voyage en Allemagne, Francesco Vettori</i>	65
Premier livre	65
Deuxième livre	87
Troisième livre	104
Quatrième livre	123
Acte théâtral	136
Cinquième livre	151
Machiavel et l'Allemagne	161
<i>Rapport sur les choses de l'Allemagne rédigé en ce jour du 17 juin 1508</i>	161
<i>Discours sur les choses de l'Allemagne et sur l'Empereur</i>	170
<i>Portrait des choses d'Allemagne</i>	171

III. La légation de Guicciardini en Espagne	177
Présentation	179
<i>Journal de mon voyage en Espagne</i>	187
<i>Relation d'Espagne</i>	207
Annexe. Notule pour qui se rend en ambassade en France	227
Bibliographie	231
Index onomastique	249
Index des noms de lieux	257

Création graphique de la couverture Hokus Pokus (Rennes)
Réalisation de la couverture Valérie Julia – PUP (Aix-en-Provence)
Suivi éditorial/PAO Pascale Sepval – PUP (Aix-en-Provence)

Imprimé en France
sur les presses de SEPEC – Peronnas

Dépôt légal 2^e trimestre 2018
ISBN 979-10-320-0161-5
ISSN 2262-1059

L'EXPÉRIENCE DE L'AUTRE

LES PREMIÈRES MISSIONS DIPLOMATIQUES DE MACHIAVEL, VETTORI ET GUICCIARDINI

TEXTUELLES

met le texte
au centre
de la réflexion,
qu'il soit
construction
artistique, récit
de voyage
ou objet
de traduction.

Les noms de Machiavel, Vettori et Guicciardini sont unis par la riche correspondance qu'ils ont entretenue, témoignage de leur indéfectible amitié. Ce lien est né des missions qu'ils ont menées, individuellement ou à deux, pour le compte de la République florentine entre 1500 et 1513. Les textes réunis, traduits et commentés dans ce volume sont les témoignages de ces légations en France, en Allemagne et en Espagne, rédigés tantôt dans le but d'informer et de conseiller les autorités florentines, tantôt pour le simple plaisir de conserver le souvenir de ce qu'avait capté leur regard. Hétérogènes par leur forme et par leur destination, ces écrits illustrent la curiosité, l'intérêt et, souvent, le trouble que ressentent ces jeunes voyageurs face à des univers nouveaux pour eux, alors que les guerres d'Italie déchirent déjà l'Europe. Cette expérience de l'autre se révèle ainsi comme un moment crucial dans la structuration de la pensée politique de ces trois auteurs majeurs, à un âge où leur processus de formation intellectuelle est encore en développement. Le *Prince* de Machiavel, comme l'*Histoire d'Italie* de Francesco Guicciardini, ouvrages fondateurs de l'historiographie moderne, trouvent dans ces missions plus que de simples prémices : chacune de leurs pages porte la réminiscence d'une volonté inédite d'appréhender différemment le monde, pour mieux le comprendre.

En couverture :

Vittore Carpaccio (1460 env.-
1526 env.), Épisodes de la vie
de Sainte Ursule : Le départ
des ambassadeurs, *Galerie de
l'Académie, Venise*. © Photo Scala,
Florence - courtesy of the Ministero
Beni e Att. Culturali e del Turismo.

Jean-Marc Rivière, enseignant-chercheur au sein du département d'Études italiennes et membre du Centre Aixois d'Études Romanes d'Aix Marseille Université, est spécialiste de l'histoire de Florence durant la Renaissance. Ses travaux portent notamment sur la prosopographie du personnel politique et sur le « moment savonarolien ».

Presses
Universitaires
de Provence

 Aix-Marseille
université
Initiative d'excellence

 CAER
Centre Aixois d'Études Romanes



18 €